









MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

TOME SEPTIÈME.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR

NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION,

LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ MAME-DELAUNAY, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

MDCCCXXXV.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Succès en Russie. — Les juifs et le grand sanhédrin. — Plus de polygamie. — L'impératrice et les patiences. — La prédiction. — La grande duchesse de Berg. — Visite extraordinaire. — Le chambellan de la princesse Pauline. — La Saint-Joseph et le 19 mars. — La comédie. — Madame de Champagny. — Madame de Barral. — Madame de Bréhan. — Madame de Chambaudoin. — Maison de la princesse. — Le *Barbier de Séville* et le couplet de fête. — Lolo Dubourg.

Pendant qu'on discutait de si graves matières, on faisait bien autre chose, on se battait à *Ostrolenka.* Suchet et Oudinot livraient bataille au général Essen. Cette journée, écrivait un officier qui venait d'y être blessé, est une des plus meurtrières de la campagne. Son succès fut, dit-on, l'ouvrage des habiles manœuvres du général Suchet, et de l'intrépidité d'Oudinot. Du reste, les deux armées étaient en présence. Je voyais cela sur la table du cabinet de Junot, par la position des petits fichets noirs et rouges qui figuraient les Russes et les Français... car, pour les Prussiens, on avait soufflé dessus, il n'en était plus question.

J'eus alors à dîner chez moi des hommes curieux à voir et à entendre, à cette époque bien remarquable de

leur vie politique; c'étaient des juifs... Le grand sanhédrin s'était réuni en grande assemblée au commencement de février, et il termina ses séances le 8 ou le 9 mars; le résultat de ses conférences fut assez remarquable pour en dire deux mots... Cette antique nation, dont la destinée étrange était d'errer sous le poids d'un anathème, depuis quinze siècles, retrouvait une patrie, et, en reconnaissance de l'asile et de la protection accordés à ce peuple, il se soumettait volontairement aux lois du pays qui le recevait... La polygamie était abolie... Une clause me frappa vivement, et me fit voir la sagesse de ce peuple proscrit, mais pourtant digne d'estime, quoi qu'on ait fait pour l'avilir et ne lui donner de valeur que celle qu'il présente presque comme valeur numérique... Ils déclarèrent dans le grand sanhédrin, que leur loi avait des dispositions religieuses et des dispositions politiques; que les premières étaient absolues, mais que les autres, destinées à régir le peuple hébreu en Palestine, ne sauraient plus lui être applicables depuis qu'il n'était plus corps de nation... J'ai trouvé cette concession remplie de sagesse.

L'impératrice avait, comme on le sait, un goût très vif pour faire des patiences, tirer les cartes, et même se les faire tirer. Tous les soirs elle avait sur une table deux jeux de cartes complets, et les patiences allaient leur train de manière à exercer celle des auditeurs. Comme l'impératrice aimait vraiment l'empereur, et que son inquiétude, j'en suis sûre, était aussi vive pour l'homme que pour le souverain dont elle partageait la couronne, elle était très vivement inquiète, et cherchait tous les moyens de se rassurer; celui des cartes et des patiences était, comme on peut le penser, une des plus faciles à mettre en œuvre, aussi l'employait-elle souvent. Un soir nous étions chez elle... Après avoir épuisé *la grande* —

la petite patience — *le moulin-à-vent* — *la patience de quinze* — et milles autres que je ne me rappelle plus maintenant, l'impératrice voulut savoir s'il arriverait un courrier ce même soir. Il était neuf heures.

— Cependant, dit l'impératrice, je ne puis me décider à m'aller coucher sans savoir si j'aurai des nouvelles ce soir.

Elle recommença une grande patience. Elle n'était pas à la moitié, qu'elle était certaine qu'elle réussirait... Elle réussit : à peine la dernière carte fut-elle posée sur le dernier paquet, que l'archi-chancelier entra d'un pas grave, comme à son ordinaire, et apporta à l'impératrice une lettre de l'empereur. Cette lettre était d'autant plus agréable pour elle, qu'elle annonçait que l'armée prendrait du repos pendant le mois de mars, et qu'elle prenait ses cantonnemens entre la Vistule et la Passargue. Je me rappelle cette particularité, parce que l'impératrice ne put jamais lire une ligne entière de la lettre de l'empereur, qui était celle où se trouvait les deux noms de rivière. Elle nous la fit voir pour déchiffrer si nous pouvions; mais, quant à moi, j'aurais plutôt lu ce qui est sur l'aiguille de Cléopâtre. Enfin Junot arriva. Comme il était habitué à l'écriture de Napoléon, plus encore que l'impératrice, on lui donna la ligne indéchiffrable, et il la lut. — En vérité, lui dit l'impératrice, je suis bien heureuse que vous ayez eu l'idée de venir chercher madame Junot, car nous ne vous aurions pas vu sans elle, et je n'aurais pas lu que l'armée était entre la Vistule et la Passargue.

L'impératrice parlait avec douceur, mais on voyait qu'elle était blessée de ce que Junot n'était pour elle que comme il devait être avec l'impératrice. Elle lui dit en riant quelques mots à l'oreille. Junot devint très rouge, regarda de mon côté pour voir si j'écoutais ou si j'ob-

servais, et répondit avec un accent de voix qui me fit juger qu'à son tour il était blessé. Comment cela n'eût-il pas été? il avait tort.

Le lendemain de cette soirée, la grande duchesse de Berg m'envoya chercher; au moment où son message me parvenait, il y avait dans ma chambre, et même sur mon lit, une personne qui l'habilla de toutes les formes de vêtemens et de toutes les couleurs.

J'étais alors fort souffrante, sans savoir positivement la cause de mon mal. Je croyais cependant la deviner, et cela me remplissait le cœur de joie, parce que j'espérais enfin un garçon après cinq filles. Je demeurais donc couchée le matin assez tard. Le jour dont je parle j'entends une grande rumeur dans mon salon, la porte s'ouvre tout entière, et l'on annonce la princesse Borghèse.

— Eh bien! ma petite Laurette, te voilà donc malade? Je le crois bien. Tu as du chagrin : hein? Conte-moi cela. Attends.

Et la voilà qui saute sur mon lit, et s'établit sur mes pieds qu'elle mettait en miettes à force de se démener pour trouver une bonne place. Je sonnai pour avoir des oreillers, je voulais me lever pour faire mon devoir *de dame de cour*, et ne pas demeurer ainsi en cornette devant une personne aussi auguste; mais elle ne le voulut pas, et nous eûmes la plus étrange conversation que deux femmes puissent avoir.

— Ah ça, Laurette, dites-moi pourquoi vous ne m'avez pas aussi donné une fête à votre campagne du Raincy?

— Parce que je n'ai pas pensé que Votre Altesse Impériale, qui ne peut aller en voiture, voulût chasser un cerf; car voilà la seule fête que nous pouvons vous offrir au Raincy.

— Et pourquoi donc ne chasserais-je pas comme Caroline? Il n'y en a que pour elle.

— Mais, madame, vous ne montez pas à cheval.

— Qu'est-ce que cela fait? J'aurais suivi dans mon palanquin. As-tu vu mon palanquin?

— Non, madame... Mais il n'importe, on ne chasse pas le cerf en palanquin.

Et de fait cette idée me parut si bouffonne, que je ne pus m'empêcher de rire.

— Et bien oui, ils se sont aussi mis à rire quand je leur ai dit que je suivrais la chasse avec mes porteurs. M. de Mont-Breton m'a dit que je n'avais pas le sens commun. Enfin nous verrons. Je veux en parler à Junot : où est-il donc ?

Je sonnai, et fis demander Junot : il était sorti.

— Oh! oh! déjà sorti! mais il est bien matinal dans ses visites. C'est peut-être pour la fête de l'impératrice. Il est le directeur en chef de tout ce qui se fait à l'Elysée. Tu ne devrais pas souffrir cela, me dit-elle en prenant un ton sérieux fort plaisant.

— Je n'y puis rien, répondis-je le cœur un peu gros, car je savais à quoi elle faisait allusion. Mais de quelle fête voulez-vous parler, madame?

— Eh! vraiment, du 19 mars, la Saint-Joseph... Nous fêterons l'impératrice notre sœur... nous jouerons la comédie à la Malmaison; vous êtes une des principales actrices... Comment ne le sais-tu pas, ma petite Laurette?

Dans le moment me parvint le message de la grande-duchesse. Je répondis que j'allais me rendre à ses ordres; mais il n'était pas facile de se défaire d'une personne comme la princesse Borghèse. Il me fallut entendre tout le détail de sa toilette, et puis comment elle chanterait; et puis je fus obligée d'entendre ses plaintes sur celles de

ses dames qui lui manquaient de respect; c'était la plus décousue des conversations. Elle me parlait des victoires de l'empereur, puis de ma camisole de nuit, de son costume pour jouer Rosine (elle voulait alors jouer Rosine comme pièce de *circonstance*). On aurait placé une chanson pour le compliment à la leçon de musique, et tout aurait été dit. C'était ensuite des doléances tout-à-fait comiques m'étant adressées, sur ce que Junot *avait oublié combien elle était belle...* Oh! la drôle de tête!

Tout à coup se ravisant, elle me dit :

— Ma petite Laurette, connais-tu mon nouveau chambellan?

— Non, madame; lequel?

— M. de Forbin.

Mon frère le connaissait beaucoup, moi je ne l'avais aperçu que rarement; mais je savais qu'il était parfaitement spirituel, aimable, et dans une position où le plaçaient tout naturellement son élégance et son mérite fort distingué.

— Comment, ma petite Laurette, tu ne connais pas mon nouveau chambellan!...

Elle se pencha, et tira à la fois les trois cordons de sonnettes qui étaient dans mon lit. Mon valet-de-chambre, mes femmes accoururent à la fois.

— Faites entrer *le monsieur* qui est dans le salon, dit-elle au valet-de-chambre.

C'était M. de Forbin.

Je ne sais pas si je suis attaquée de la manie des gens qui vieillissent, mais je dirai avec un sentiment de conviction profonde, qu'il n'y a pas aujourd'hui d'hommes aussi aimables, aussi remarquables de tournure, de manières; qu'alors il y en avait une foule; mais parmi eux M. de Forbin se distinguait d'une manière même tranchée. D'une figure charmante, d'une

tournure éminemment distinguée, il était remarquable jusque dans sa parole, qui était élégante et gracieuse. Combien l'envie et la jalousie ont voulu lui enlever de mérites ! Mais cela n'empêchait pas ces mêmes mérites d'être transcendans comme peinture, comme poésie, comme littérateur et l'homme du monde le plus spirituel dans un salon, et le plus désirable à entendre. Tel était M. de Forbin lorsque la princesse Borghèse l'amena chez moi, et le fit entrer dans ma chambre tandis que j'étais encore au lit, pour me montrer *son chambellan ;* comme si elle n'était pas encore habituée à voir autour d'elle toute cette belle troupe formant son service d'honneur.

Cette maison était composée d'une réunion de personnes qui ne se convenaient pas beaucoup plus que nous ne nous convenions chez madame-mère.

Madame de Champagny (la duchesse de Cadore), femme du ministre des relations extérieures, était dame d'honneur. J'ai vu peu de femmes aussi insoucieuses de leur personne que l'était madame de Champagny. C'était bien la personne la plus méritante et la plus ennuyeuse, la plus tendre et cependant *la moins femme* que j'aie jamais rencontrée dans ma vie. Il est vrai qu'elle n'était tendre que pour son mari, lequel pouvait bien être le type du bien sous quelque forme qu'on le lui demandât ; mais il avait probablement été doué par quelque méchante fée, pour que toutes ses bonnes qualités ne lui fussent bonnes qu'à ennuyer. Il avait, par exemple, avec une figure et une tournure assez désagréables pour que l'on n'en voulût pas, des prétentions inconcevables ; il n'épargnait rien pour trouver une femme *sensible* qui le rendît *heureux*... Il obligeait, il flattait, il cherchait à plaire, mais rien ne lui réussissait. Toutes ses tentatives échouaient contre l'écueil que lui-même apportait avec

lui. On a beau dire que la beauté *ne fait que plaire*, que le cœur seul fait aimer; tout cela est bel et bon à raconter dans des histoires de fées, écrites par quelques bossus, ou bien des gens qui n'auront été ni vaccinés ni inoculés. Cela n'empêche pas, je le sais, que très souvent un magot ne devienne à la mode; et il est à propos de remarquer ici, que lorsqu'une fois il y est, il a le talent de s'y soutenir mieux qu'aucun autre; et le goût qu'on y prend devient une fureur. Mais ce n'était pas le fait du duc de Cadore. Il était bien un peu magot; mais à la mode, point. Du reste, le plus honnête des hommes, si ce n'est qu'il tuait les cerfs en soufflant sur eux.

Madame de Barral, aujourd'hui madame de Septeuil, était une grande, belle et fort gracieuse personne. Elle avait une beauté relative qui plaisait aux uns, et ne plaisait pas aux autres. Sa tête, trop petite pour son immense taille, n'avait que des traits enfantins qui ne s'arrangeaient nullement de la solennité de ses cinq pieds trois pouces. Elle est spirituelle; en tout c'était une personne agréable et qu'on aimait à rencontrer.

Madame la marquise de Bréhan venait de se marier lorsque l'empereur la nomma dame pour accompagner la princesse Elisa; mais comme la princesse partit pour Lucques, madame de Bréhan passa dans la maison de la princesse Borghèse. Elle est fille de M. de Cressy. Elle était belle personne, bien faite, l'air éminemment comme il faut, ayant de ces détails qui plaisent à rencontrer, de jolis cheveux blonds, des pieds bien français, c'est-à-dire bien petits, une peau de satin, des dents admirables, et tout cela servant d'enveloppe à un esprit vif, malin, mais point méchant. Toujours pensante, et toujours en action, sa pénétration l'emporte seulement quelquefois au-delà des objets; mais son âme ouverte, son cœur aimant, son caractère ferme et géné-

reux en amitié, la rendent une femme adorable. Je sais, moi, de quel prix est son amitié. La sienne est du nombre de celles que le malheur n'effarouche pas, et qui, tout au contraire, s'y retrempent comme dans un creuset. Junot avait pour madame de Bréhan une amitié sincère et une parfaite estime; aussi, lorsque mon attrait m'emportait vers elle, il fut lui-même le premier à me demander de me lier avec elle; la suite de notre liaison a bien justifié sa prévision.

Madame de Chambaudoin n'est pas assez connue de moi, et elle est en même temps, par sa position, une personne trop connue dans le monde, pour que je me hasarde à parler d'elle; pour dire la vérité, elle était trop avant dans l'intimité de la princesse pour que sa biographie ne soit pas inhérente à celle de madame la princesse Borghèse.

Mademoiselle Millot, qui depuis est devenue comtesse de Saluces, est sans contredit la personne la plus remarquable de la maison de la princesse (je ne parle pas ici de madame de Bréhan; elle n'est pour moi ni en mal ni en bien dans tout ce que je dis de cette maison.) Mademoiselle Millot, petite-fille, ou simplement élève de Pougens, avait reçu une éducation étrangement parfaite, si l'on peut le dire, surtout pour l'époque. La nature avait fait des frais de tout ce qui pouvait faire un champ le plus fertile du monde; son instruction était celle d'un homme, et son esprit celui d'une femme, et d'une femme aimable; elle parlait de puérilités, de chiffons, de spectacles, et puis elle allait se mêler d'une conversation sur de grands sujets qu'elle savait manier avec un vrai talent; elle n'était pas jolie; ses yeux étaient petits et placés à la chinoise; elle avait de l'originalité dans le tour des idées, mais cela alla trop loin. Une femme ne doit pas avoir la république dans son cerveau; il faut là,

bien plus que partout ailleurs, un classement, une hiérarchie de pensées subordonnées à des règles inviolables de conduite; s'il en est autrement, si le désordre se met dans ce qui doit être ordonné, alors révolution, abdication du bon sens... et malheur éternel. Cette malheureuse mademoiselle Millot en est bien la preuve. Elle est morte bien à plaindre! jeune encore... tandis qu'elle devrait vivre, et vivre heureuse. C'est elle qui est l'auteur d'un roman historique renfermant tout à la fois ce qu'on demande aujourd'hui, de L'IMAGINATION, joint à tout ce qu'une instruction sérieuse peut fournir de matériaux précieux [1].

La maison de la princesse Borghèse se trouva doublée lorsque plus tard le prince Camille fut nommé gouverneur général du Piémont... Mais je parlerai de ces dames d'Italie dans le volume suivant : c'étaient mesdames de La Turbie, de Cavour, et *de Mathis ;* c'est cette dernière dont l'empereur Napoléon a été amoureux assez vivement pour lui écrire plusieurs fois dans un jour. C'est à peu près à la même époque où l'empereur venait de donner des preuves d'attachement à madame Grassini, madame Gazani, et par-là donnait une forte présomption en faveur de ce Midi dont il affectait de dire du mal.

Les hommes de la maison de la princesse Borghèse, ou de la princesse Pauline, pour parler plus juste (car elle tenait à grand, à immense honneur *d'être son Altesse Impériale et Royale,* bien que cependant elle soit demeurée par le fait princesse Borghèse), les hommes étaient fort bien. J'ai déjà parlé de M. de Forbin; venait ensuite M. de Clermont-Tonnerre, qui excellait dans le calembourg, et faisait le jeu de mots avec un rare talent; il était ce qu'il est du reste toujours, car je ne pense

[1] *Forcarini ou le Praticien de Venise.*

pas qu'il se soit endormi dans le Seigneur, un homme de bonne compagnie, facile à vivre, doux et fort excellent.

Et puis je retrouve encore, en parcourant ma galerie, un homme, un ami, un de ces amis qui sont bien précieux au bout de trente-cinq ans, parce qu'ils vous ont prouvé leur attachement résistant aux revers, résistant aux secousses politiques, les méprisant lorsqu'elles se mettent en travers de la route qu'on parcourt avec un ami. Honnête, excellent homme !... C'est de M. de Mont-Breton dont je parle, et dont je parlerai toujours, aussitôt que j'aurai à tracer l'esquisse d'une figure de bon père, de bon mari, de bon frère, et d'honnête et bon citoyen. C'est le type de l'honnête homme.

Le clergé de la maison de la princesse était fort remarquable; ce n'est pas que cette partie-là fût la plus importante à soigner dans sa maison, et M. de Sambussy, M. de Bombelles, devaient être bien étonnés de se trouver à pareille destination pour partir de-là pour gagner le ciel.

Tout ce que je viens de nommer avait été convoqué, le ban et l'arrière-ban (les abbés exceptés), pour délibérer sur la pièce que l'on choisirait pour la fête de l'impératrice. Il était bien entendu que de l'impératrice ses deux belles-sœurs n'y pensaient pas davantage que si elle se fût appelée sainte Luce. Elles voulaient une fête: une fête dans laquelle elles jouassent les premiers rôles, et puis beaucoup d'applaudissemens. Voilà quelle était la véritable intention que l'on aurait vue, si, comme dans le palais de la Vérité de madame de Genlis, on avait distingué au travers du corps ce qui se passait dans le cœur.

Ainsi donc la princesse Pauline voulait qu'on jouât le *Barbier de Séville*, et en italien : — Parce que, disait-

elle, je ferai Rosine, et que je m'acquitterai fort bien de mon rôle.

— Mais, madame, c'est un opéra.

— Je ne parle pas de l'opéra. La pièce française traduite; je l'ai, et très bien traduite.

— Mais, madame, c'est bien long... Et puis c'est pour la fête de l'impératrice. Et il n'y a rien qui puisse lui convenir comme...

— En vérité, dit-elle tout en colère, il faudrait qu'elle eût le caractère bien mal fait... Que peut-elle vouloir ? qu'on s'amuse, n'est-ce pas ?... Eh bien ! cela m'amuse, moi, de jouer la comédie et de faire le rôle de Rosine... comme je serai jolie avec le chapeau noir et rose, et puis le petit jupon satin rose... le tablier de blonde noire !...

Le curieux de l'histoire, c'est que la princesse Caroline, qui avait bien plus de mesure et d'esprit que sa sœur, quoique M. de Talleyrand ait étrangement plaisanté le jour où il a dit que sa tête était celle de Cromwell sur les épaules d'une jolie femme, voulait aussi avoir un rôle exprès pour briller exclusivement, et qui fût assez long pour valoir la peine qu'on l'apprît. Ainsi donc on aurait bien parlé, si l'on *avait osé*, du *Philosophe marié*, du *Misanthrope*, de quelques balivernes dans ce goût-là. Le grand sanhédrin, qui venait de clore ses séances, n'était pas plus important dans ses incertitudes de partis à prendre. Enfin il y eut heureusement un bon mouvement qui porta à consulter Junot. Il avait un crédit antérieur auprès de l'une des deux sœurs, et un crédit présent auprès de l'autre, crédit qu'il ne devait bien certainement qu'à cette force que donnent à l'amitié les souvenirs de l'enfance. Mais enfin, quels qu'ils fussent, il avait assez d'empire sur elles pour leur faire non-seulement abandonner le projet de jouer une grande pièce,

mais d'en faire donner deux faites exprès pour la Saint-Joseph, leur disant à chacune d'elles que l'on pouvait placer leur rôle dans un jour tout aussi lumineux qu'il leur conviendrait qu'il fût. M. de Chazet, qui aime assez à chanter sur tous les tons de la gamme, non que je le trouve mauvais, mais c'est seulement pour remarquer qu'il devrait être plus indulgent, M. de Chazet devait faire une de ces deux pièces. M. de Longchamps, secrétaire des commandemens de la princesse Caroline, cet homme spirituel, aimable, charmant, soit qu'il nous fasse des rondes joyeuses, qu'il nous donne un croquis de Téniers le plus mordant, le plus habile, représentant le travers d'une vieille fille; soit que, changeant de ton, il modulât les accens d'une âme au désespoir [1] au moment de quitter la rive de la patrie; soit enfin qu'il parlât, et que tout simplement là, au coin du feu, il vous dît une vieille légende, mais avec ce naturel de l'esprit, ce charme du cœur que la nature *seule* donne, et que nul travail ne fait acquérir; eh bien! M. de Longchamps, l'auteur de *ma Tante Aurore*, devait faire la seconde pièce. Spontini, qui était connu par *la Vestale* qu'il venait de donner, ou qu'il allait, je crois, donner, mais qui était déjà connue dans le monde musical, devait faire la musique de cette pièce de M. de Longchamps.

Une fois les pièces arrêtées, on distribua les rôles. C'est ici que brilla toute la façon d'agir *première* dans toute sa force. Les rôles ne furent donnés dans leur couleur véritable qu'aux hommes. Les femmes eurent à se démêler avec des personnages qu'elles durent représenter bien ou mal; cela ne faisait rien à la chose,

[1] Il fit cette charmante romance : *Il faut partir! adieu, ma Laure!..* au moment où lui-même partait pour accomplir son exil en Amérique. C'est Boïeldieu qui fit la musique, elle est aussi bien que les paroles. Tout l'éloge est là.

pourvu que les deux princesses eussent chacune leur petite affaire bien soignée, bien ornée de tout ce qu'on prenait aux autres. Il ne nous restait que la ressource de jouer moins mal qu'elles, et, pour dire la vérité, nous avions latitude entière. Les actrices étaient les deux princesses, la maréchale Ney, madame de La Valette et moi. Les hommes étaient MM. de Brigode, d'Angosse, de Mont-Breton et Junot. Il y avait bien encore quelqu'un, mais je l'ai oublié, parce que le rôle était trop peu important. Madame la maréchale Ney faisait un rôle de vieille grand'mère, avec le talent qu'elle met à ce qu'elle fait; et ceci est une vérité que je ne lui ai rien vu faire mal ni gauchement; mais le rôle n'était pas à redouter.

La comédie n'était pas pour ceux qui nous virent jouer, mais bien pour nous pendant les trois semaines que durèrent les répétitions; il est vrai pourtant de dire que la chose n'était pas risible pour tout le monde. Moi, par exemple, il arrivait quelquefois que j'entrais dans la grande galerie de l'un des palais où nous répétions, et que j'avais la vision fantastique d'une voiture avec des gens vêtus d'une livrée amarante, paremens jaunes, galons d'argent; cette livrée était bien la mienne; où donc était l'individu que le landau que je voyais avait amené? il n'était pas dans la galerie, et pourtant je voyais maintenant deux voitures avec la livrée amarante... Ah! je comprenais enfin... il y avait conseil autrement qu'à la Comédie Française... là les acteurs étaient sociétaires, et avaient part entière; ils pouvaient assister au conseil d'administration et donner chacun leur voix... mais dans notre troupe nous n'avions pas même le droit de remontrance.

La princesse Pauline faisait un petit rôle, dont au fait elle ne se tira pas trop mal; seulement elle chantait faux

d'une manière tellement outrageante, qu'en vérité il n'y avait pas moyen d'y tenir, quelque bonne volonté que l'on eût d'en passer par tout ce qui devait résulter de notre spectacle. Mais ce n'était pas encore le chant qui était le plus plaisant de l'aventure, c'étaient les répétions : la princesse, toujours souffrante, ne pouvait marcher facilement ; en conséquence, on la portait au milieu du théâtre, et là, de son fauteuil, elle nous récitait son rôle, qui était celui d'une jeune fiancée qui épousait je ne me rappelle plus quel bel amoureux, si ce n'est pourtant M. de Brigode, qui, dans la seconde pièce, faisait admirablement le rôle de Lolo Dubourg. Madame Ney et madame de La Valette jouèrent aussi dans cette première pièce. Madame Ney y fut à merveille, ainsi que je l'ai dit ; quant à madame de La Valette, M. de Chazet, dont elle était *sujette* dans cette soirée, lui disait avec une colère presque *vive :*

— Mon Dieu, madame ! ne pourriez-vous pas être un peu plus émue ? je vous en conjure !... un peu plus tendre ! En vérité on vous croirait endormie.

Et M. de Chazet avait raison. Il est impossible de parler, de marcher, de se mouvoir avec plus de monotonie et de froideur calme ; elle en était impatientante ; c'était une statue animée, mais non pas comme Galathée, par le feu sacré du cœur. Et pourtant cette femme, qu'on jugeait si froide, a trouvé dans son âme un étrange foyer pour y allumer le feu des nobles passions.

La pièce dans laquelle je jouais avait deux genres de particularités : l'un, que Junot y faisait un rôle d'amoureux, rôle qui n'était pas du tout dans son caractère comique. Il jouait à merveille les rôles de charge ; mais pour les rôles de langueur, il n'y entendait rien. Cette fois c'était l'amour dans toute sa recherche, dans toute la fraîcheur d'une de ses belles matinées. M. de Longchamps avait,

je pense, voulu mettre dans le rôle de *Charles* des *situations rappelées*, et des mots doux à prononcer. Je ne puis expliquer autrement cette pièce et le rôle de Junot joint à celui de la reine de Naples.

Le nœud de la pièce était peu de chose. La scène est chez le maire de Ruelle. *Caroline* et *Charles*, tous deux s'aimant, tous deux nés le MÊME JOUR, doivent être unis. Un incroyable de province veut traverser les amours de *Caroline* et de *Charles ;* mais le bon génie de ceux qui pleurent passera dans la journée à la Malmaison. La noce doit se faire, et l'impératrice daignera l'honorer de sa présence. En attendant, Charles et Caroline chantent à l'unisson, sur l'air *O ma tendre musette !* des paroles qui sont assez tendres pour être dites au moins sans détonner,

Si le ciel que j'implore,
Est propice à mes vœux,
Un même jour encore
Verra fermer nos yeux.

Junot était fort ému : avec une âme comme la sienne, il était facile de deviner quelle nature d'émotions l'agitait. Quant à la personne qui chantait avec lui, c'était autre chose. Elle voulait paraître émue, au contraire, et elle ne l'était pas. Son agitation feinte ne se révélait que par une augmentation de gamme en demi-tons qui arrivait en chevrotant au bord de ses jolies lèvres rosées, qui, pour le dire en passant, n'étaient pas faites pour donner passage à des sons harmonieux. L'harmonie en rien ne leur était propre.

La princesse Pauline était ravissante dans son costume de *paysanne fiancée*. L'émotion qu'elle ressentait vraiment, elle, et qui était provoquée par cette crainte que donne même aux plus grands talens cette première

entrevue avec le public, lui rendait sa beauté étrangement avenante. Elle semblait une autre femme, ainsi enveloppée d'un voile de pudeur. Quant au jeu, c'était bien amusant à voir et à entendre. Je n'ai jamais eu plus besoin de ma bonne éducation pour m'empêcher d'éclater de rire au milieu d'une réplique, car les deux princesses pouvaient bien être les plus jolies personnes qui fussent au monde, mais elles montraient aussi les plus mauvaises actrices que les planches d'un théâtre eussent jamais portées.

La pièce dans laquelle je jouais était la plus spirituelle, la plus faite pour plaire des deux. Elle était de M. de Longchamps. Je faisais un rôle tout-à-fait hors de mon savoir-faire, qui n'était déjà pas d'une grande portée. Je ne faisais jamais que les rôles de soubrette, ou bien celui de défiance et malice, madame Derval, dans les *Rivaux d'eux-mêmes*, et d'autres dans le même genre. J'étais cette fois une jeune fille bien niaise, bien enfant, filleule de la grande dame qu'on attendait à Ruelle, et je venais demander au maire du village un compliment pour ma marraine; c'était M. de Mont-Breton qui faisait le rôle du maire, et s'en acquittait parfaitement; il avait de la rondeur et un aplomb fort rare à rencontrer dans un acteur de société.

Je n'avais jamais rempli un rôle semblable à celui dont on me chargeait; j'étais sûre de le mal jouer : c'était ce qu'on voulait, et c'était ce que je ne voulais pas. En conséquence, je fis demander à mademoiselle Mars si elle aurait quelques minutes à perdre, et certes la phrase était juste dans son entier, et si elle voudrait bien m'entendre répéter mon rôle devant elle, afin que je pusse être guidée au moins dans une route tout-à-fait inconnue pour moi. Je ne puis dire que mademoiselle Mars fut complaisante dans cette circonstance, parce que le mot de *complai-*

sante est trop faible pour la bonté sans pareille qu'elle a mise à m'écouter, à me faire redire ce qui était mal, à me le dire elle-même. Pendant quinze jours que dura la répétition de cette malheureuse comédie, elle eut la bonté parfaite de venir le matin chez moi plusieurs fois pour me donner de son ravissant, de son unique talent, me donnant ainsi la plus excellente des leçons. Souvent j'oubliais, en l'écoutant, qu'il me fallait redire après elle. J'étais *là* comme une stupide, du moins elle devait le croire; j'étais là admirant à deux pas de distance ce jeu des muscles de son charmant visage, toujours aussi mobile, toujours aussi précieusement parfait. Je voyais son sourire fin et toujours signifiant une pensée, entr'ouvrir ses lèvres et laisser voir ses perles de dents, tandis que ses yeux expressifs, d'accord avec ce sourire, révélaient la pensée avant la parole. Cette répétition ne m'a rien montré à moi pour l'art, parce que j'étais concentrée dans une seule idée, celle qu'éveillait en moi la présence de mademoiselle Mars. Mais j'en ai d'autant mieux compris son admirable talent. Tout ce que le théâtre me présentait avant comme effet d'optique, tout ce que je mettais sur le compte de la magie théâtrale fut depuis apprécié par moi à sa juste valeur. Mademoiselle Mars me paraissait bien l'actrice la plus excellente que j'eusse vue, mais après l'avoir entendue dans une chambre, à l'heure de midi, sans aucun prestige ni des lumières, ni des applaudissemens, ni de toute cette auréole qui entoure une actrice à la scène, j'ai dit :

— Voilà la première actrice du monde, voilà le naturel pris dans l'exercice de la vie; voilà comme il doit être si difficile de jouer, parce que cela ne paraît rien du tout.

A dater de ce moment je suis devenue une admiratrice déclarée de mademoiselle Mars. Je l'ai considérée comme

un diamant dans lequel il n'y avait aucun défaut, ou bien alors étaient-ils si légers qu'ils étaient inaperçus. Voilà mon opinion sur elle. Je regarde comme un vrai malheur qu'elle n'ait pas voulu faire d'élèves. La manière dont elle a joué *Dona Sol* prouve que toutes les écoles peuvent la réclamer, comme tout ce qui est bon peut être *romantique* ou *classique* dans son ordonnance, sans que l'un alors se renie pour l'envoyer à l'autre.

Une chose que je pus également apprécier dans les entrevues que j'eus avec mademoiselle Mars, c'est le ton excellent de sa conversation : la mesure juste, l'esprit aimable, enfin tout ce qui peut former une femme charmante dans la plus haute et la meilleure compagnie, je l'ai trouvé dans mademoiselle Mars... Il y a longtemps, et pourtant le souvenir m'en est aussi présent que si c'était hier.

Elle dut me trouver en revanche une tête bien dure ou un esprit *bien obtus*, car le rôle n'étant pas fait pour moi, je l'écoutais, je l'admirais, mais je cherchais peu à profiter, dominée que j'étais par le charme qu'elle exerçait sur moi. Cependant comme je m'étais un peu *frottée* à son beau talent, il déposa sur moi au moins une parcelle de son prestige, et je dis mon rôle juste et de bon sens, ce que mes camarades ne firent pas tous.

Ces représentations de la Malmaison étaient toujours fort imposantes. Je me rappelle que, lorsque nous y jouions à l'époque du consulat, nous avions déjà bien peur : que devait être cette représentation cette fois, maintenant que l'empire, son luxe et ses merveilles, rendaient Paris et la cour impériale un séjour fantastique de magnifiques grandeurs?... Je me disais tout ce que je viens d'écrire, tandis que nous déjeunions avec l'impératrice dans la salle à manger en stuc qui est au rez-de-chaussée de la Malmaison, avant le cabinet de l'empereur.

Nous étions vingt-cinq autour de la table, présidée par l'impératrice avec une grâce charmante, et comme l'aurait pu faire la maîtresse de la maison, la dame de château, la plus simple et la plus ordinaire dans la société. Elle avait à côté d'elle, à table, sa filleule, ma fille aînée, ma Joséphine, qu'elle m'avait ordonné de lui amener avec Constance ma seconde fille. Je les avais fait venir avec leur gouvernante anglaise, et les chères créatures étaient bien sûrement, de tous ceux qui entouraient la table impériale, les plus tranquilles sur ce qui devait se passer dans cette journée.

J'étais alors enceinte de mon fils aîné Napoléon. Ma grossesse, qui fut ensuite si pénible, s'annonçait déjà d'une manière inquiétante. Il s'y mêlait une maladie nerveuse provoquée par des affections morales vivement froissées, et cette maladie du reste ne m'a jamais quittée depuis ce moment. J'étais donc souffrante, et si la comédie avait été représentée pour une autre occasion que celle de la fête de l'impératrice, je me serais bien sûrement excusée, d'autant plus qu'un incident bien étrange était venu se joindre à mes autres souffrances... J'avais toujours eu une voix étonnamment élevée, je tenais l'*ut* d'en haut (grand octave) à pleine voix pendant une mesure entière, et cela avec autant de facilité que l'*ut* du médium... Ma voix avait donc dix-huit notes, deux registres bien pleins. Tout à coup je veux chanter à la répétition de l'opéra, je ne puis pas ; je me trouve une extinction de voix qui m'empêche de donner un son. Je suis restée ainsi pendant toute ma grossesse; mais le plus singulier de la chose, c'est que cette extinction m'a duré onze années. Ce n'est que depuis fort peu de temps que ma voix est revenue, et seulement comme contralto.

Une autre particularité assez extraordinaire, et que la reine de Naples se rappellera, c'est qu'elle me fit une

querelle, mais presque sérieuse, de ce que je parlais de ma grossesse.

— Cela est presque ridicule, me dit-elle, quand on a déjà autant d'enfans.

La représentation se passa fort bien. La princesse Pauline joua beaucoup mieux que sa sœur, malgré les éternelles prétentions de celle-ci, qui lui donnent l'assurance qu'elle parle, marche et agit mieux que toute autre personne.

M. de Brigode, chambellan de l'empereur, remplissait le rôle de *Lolo Dubourg*, espèce d'imbécile en manière de Lovelace de province, avec un vrai talent. Il jouait la comédie avec une grande supériorité; il avait fait partie de la troupe de M. de Boulogne, à Cîteaux, et cela seul disait tout. Il était excellent musicien, et il avait composé la musique et les paroles d'un couplet qu'il adressa à l'impératrice au moment du vaudeville général. Je l'ai conservé dans mes papiers, le voici; je crois qu'il existe bien peu de personnes qui se le rappellent aujourd'hui.

Lolo Dubourg, ayant un habit de pékin rayé dont chaque bouton était d'acier poli de la largeur d'une pièce de cinq francs, des ailes de pigeon d'une immense grandeur, surmontées d'un chapeau à trois cornes, frère de celui que Potier porte dans les *Petites Danaïdes*; un gilet rayé à franges de couleur pareille, une culotte jaune serin, des souliers à boucles d'argent et des bas chinés, deux immenses cachets en fer-blanc, je crois, qui complétaient sa belle toilette; *Lolo Dubourg* s'avança vers la loge de l'impératrice, qui était à main gauche du théâtre en regardant de la salle, et chanta ce couplet sur un air charmant de la composition de *Lolo Brigode* lui-même:

Je souhaite à Sa Majesté,
D'abord tout ce qu'elle désire,
Ensuite une bonne santé,
Et puis toujours de quoi pour rire.
Elle, étant reine, et ne pouvant
Lui souhaiter une couronne,
Je lui souhaite seulement
Autant de bonheur qu'elle en donne.

Un autre acteur qui fut excellent aussi dans un rôle de charge, mais d'un autre genre, ce fut M. d'Angosse, chambellan de l'empereur. Je fus très heureuse de son succès, parce qu'il y avait entre nous un rapport non-seulement établi par ses manières si remarquablement distinguées, son esprit également aimable, et tout ce qui constitue en Angleterre le vrai gentleman, et en France l'homme de qualité; mais je connaissais sa mère, que je voyais souvent chez Madame, et qui m'avait entièrement conquise dès les premières fois que j'avais eu le plaisir de causer avec elle.

C'était une personne fort extraordinaire que madame la marquise d'Angosse. La première fois que je la vis, elle me fit peur : elle était si pâle, si pâle, qu'on cherchait une marque légèrement rose au milieu de ce blanc d'albâtre mat dont elle était composée. Comme sa taille était petite, et qu'elle avait la maigreur de sa pâleur, elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur le parquet de l'appartement. Mais ensuite, lorsqu'elle parlait, lorsqu'elle donnait carrière à ses ravissantes saillies, à cette causerie toute charmante qui m'a souvent rendue oublieuse de l'heure en l'écoutant, alors on croyait, si c'était une ombre, que c'était celle de la femme la plus spirituelle, la plus aimable en causerie du siècle de Louis XIV; ce qui veut dire amabilité, attrait et amusement d'esprit. Il y avait dans sa parole, légère d'accent,

légère d'expression, quelque chose de suave qui avait dû parfumer tout autour d'elle quand elle avait vingt-cinq ans. Elle était moqueuse si sérieusement, et parlant si drôlement! Ah! que de bons portraits elle m'a souvent crayonnés à la manière d'Ingres! le trait pur, certain, quoique sans ombre. Ingres aurait dû faire le sien à madame d'Angosse.

Elle aimait passionnément son fils. Un jour elle me dit en me parlant de lui : — Il faut que je vous fasse connaître Charles; c'est une connaissance qui ne peut qu'être bonne à tous deux, mais il faut que vous le voyiez comme il est.

Et voilà cette femme qui était toujours montée sur un diapason sardonique, et pour le moins railleur, qui trouve des paroles d'enchantement pour me peindre ce premier amour d'un jeune cœur, ce réveil d'une âme ardente au matin de la vie. Et puis tout ce que le cœur de l'homme peut contenir de souhaits de bonheur, comblé par-delà ses vœux... Une jeune femme adorable reposant dans ses bras dans une habitation enchantée, au milieu de ses belles Pyrénées; et cette demeure c'est celle de ses pères! c'est là que Charles d'Angosse avait trouvé le ciel... Un enfant était venu y joindre sa jeune existence pour doubler toutes les espérances et les chances de bonheur. L'orage politique grondait, mais dans le lointain; retiré dans ses montagnes, M. d'Angosse était comme l'ermite dont le réduit domine les nuages, la tempête est à ses pieds. Mais il fallut enfin être atteint : le malheur ne fait qu'un crédit temporaire, et plus il avait tardé, plus il fut rigoureux. Femme, enfant, le malheureux perdit tout. Ah! comme sa mère était admirable en racontant les douleurs de son fils... Ces douleurs avaient été atroces. Il avait souffert tout ce qu'une créature humaine peut supporter de souffrances.

Et cependant, lorsqu'il revint dans le monde, me dit la mère en soupirant profondément, comme pour soulever le poids qu'elle venait de ramener sur son propre cœur, lorsqu'il revint dans le monde, rien ne trahit en lui le sentiment de ce malheur intime, qu'il nourrit comme un serpent dans sa pauvre âme. Je suis seule à le comprendre !...

Et la mère dévouée joignait ensemble ses deux mains maigres et blanches comme deux mains d'ivoire; en levant au ciel ses yeux brillant d'un amour admirable. Depuis ce jour je gardais le silence lorsque j'entendais dire autour de moi :

— Madame d'Angosse avait hier une belle robe de velours rouge; c'est peut-être par coquetterie pour la blancheur de son teint.

— Oh! dit un homme fort spirituel, mais méchant comme la peste, c'est évident : voyez son teint, il est vraiment diaphane.

— Oui, oui, leur dis-je impatientée, surtout de voir madame de Brissac, malgré sa bonté et sa bosse, se mêler à cette conversation qui, au fait, n'avait rien d'offensant, et qui n'était que maligne, mais dont il il était évident que *de la non-bienveillance* faisait le fond.

— Oui, dis-je à tous ceux qui m'entouraient, sans doute sa peau est blanche, ses joues sont bien pâles. Mais il y a dans l'âme que renferme cette enveloppe plus de feu que toutes les vôtres n'en donneraient, dussent-elles *piaffer* pendant une année contre elle une heure.

J'aimais beaucoup madame d'Angosse, et puis je sais qu'elle était fort dévouée à Madame, et dévouée sans intérêt, comme ne l'étaient pas une douzaine de têtes qui faisaient des pagodes avec une merveilleuse dextérité, pour obtenir de Madame la promesse d'un portrait, d'une bague, d'une robe même !!!

J'aimais et j'estimais beaucoup madame d'Angosse.

Nous partîmes de la Malmaison fort tard. Le retour fut assez pénible pour moi. La grande duchesse de Berg eut, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais, l'idée de me faire retourner avec elle à Paris dans sa voiture. J'avais la mienne, et j'avoue que j'aurais beaucoup mieux aimé revenir étant tout-à-fait à mon aise ; mais elle en ordonna autrement. Junot et moi nous montâmes dans sa voiture. Au bout de quelques instans la princesse se trouva mal. Nous étions alors à Rueil : je fis arrêter... on ouvrit la voiture... la princesse descendit... La nuit, sans être froide, était peu agréable à affronter. La princesse avait eu une forte attaque de nerfs dans la journée ; elle s'était même évanouie, et l'impératrice Joséphine ayant trouvé une lettre dans sa robe, la lui mit dans sa main, qu'elle tint fermée dans la sienne tout le temps que dura son évanouissement. Cette conduite de l'impératrice est admirable, et ne peut être trop connue... Lorsque la princesse revint à elle, elle s'aperçut de cette attention délicate ; mais l'impératrice n'en dit rien.

— C'est une lettre de Murat, dit la princesse avec une humeur mal déguisée, et répondant ainsi à une question qu'on ne lui faisait pas.

Je savais fort bien de qui était la lettre, me dit l'impératrice quelques mois plus tard en me parlant de cette aventure, car j'avais reconnu l'écriture.

Quant à moi, je n'avais pas de pareils services à lui rendre ; car il faisait trop noir pour que l'on s'amusât à lui donner des pétitions à cette heure-là. Je n'eus d'autre besogne que celle, assez difficile, de maintenir la dignité *princière* au milieu d'une sorte d'agitation que lui donnait son attaque de nerfs. Nous rentrâmes à Paris à trois heures du matin. Je déposai la princesse chez elle ;

Junot lui donna la main pour la reconduire à son appartement, et sa voiture me reconduisit chez moi, mais seule : il était bien temps que je me reposasse.

Telle fut l'histoire de cette comédie du 19 mars 1807... elle occupa toute la cour impériale pendant l'hiver qui précéda, par les intrigues, les démarches pour en faire partie, les petites haines, les vengeances, les caquets; car, hélas! nous en avions, et des plus pitoyables encore. Mais n'est-ce pas là l'histoire de toutes les cours?

CHAPITRE III.

Campagne de 1807. — L'Espagne. — Don Eugenio Isquierdo. — L'hôte complaisant. — Le résultat. — L'enfant de l'amour, chez madame, duchesse de Berry. — Faux calcul. — M. d'Araujo. — Le marquis d'Alorna. — Soupers avec la sainte Vierge. — Le sorcier. — La prédiction. — L'enfant assassiné. — Superstition. — Lettre de M. d'Araujo. — Liste des défenses de l'inquisition. — Le Diable prédicateur.

Nous sommes arrivés maintenant à une époque bien remarquable, non-seulement dans la vie de l'empereur, mais dans la vie politique de la France. C'est dans ces deux années 1807 et 1808 que la fortune lui a donné ses dernières faveurs avec l'abandon de la femme qui aime avec passion. Plus tard, il sera encore victorieux; il fera gronder la foudre sur la tête des rois; il portera le deuil dans les familles étrangères, et nous jettera encore des lauriers pour récompense de nos pertes. Mais ces pertes seront plus immenses, ces lauriers plus teints de notre sang : et quelle aura été l'origine première de ce changement dans sa destinée de gloire? qui aura fait que la victoire, toujours fidèle à son commandement, ne se vient plus ranger sous nos aigles avec la même promptitude? C'est qu'elle est femme aussi, et qu'elle se fatiguait de cette vie continuellement errante; et puis elle a des caprices, elle voulut à son tour favoriser nos ennemis.

C'est pendant l'année 1807 que l'Espagne a vu com-

mencer son malheur. Le premier anneau de sa chaîne fut assez long à forger. Mais il est bien démontré, et surtout à moi, que l'Espagne a été au-devant de la conduite de Napoléon. Je ne cherche pas ici à l'excuser. Je parle des faits dans toute leur simplicité. J'en connais une grande partie assez peu répandus. Je les ferai connaître, c'est un devoir.

J'ai déjà parlé de don Eugenio Isquierdo. Cet homme, qui fut si influent dans les affaires d'Espagne, vint à Paris, en 1780, pour y étudier l'histoire naturelle. Il était alors un homme tout-à-fait obscur, inconnu et peu estimé de ceux qui le connaissaient. Il ne manquait pas d'une sorte d'esprit. Il avait ce qu'on appelle vulgairement de l'entre-gent et de l'intrigue. Un événement assez ordinaire le rappela en Espagne : il obtint la confiance d'un employé assez ordinaire du comte de Campomanes, et voilà la première origine de sa fortune. Envoyé dans l'un des villages les moins peuplés de l'Espagne, je crois que c'est en Andalousie, il ne trouva pas de *posada* supportable. Il fut logé, comme employé du gouvernement, chez le plus riche habitant du canton, ce qui ne voulait pas dire grand'chose. Là, n'ayant personne pour le servir, l'hôte lui proposa sa fille pour remplir les fonctions de *criada*. Isquierdo accepta. Le résultat de cette manière d'exercer l'hospitalité fut la naissance de madame la comtesse de ***, jadis auprès de madame duchesse de Berry. Je ne sais comment Isquierdo en arrangeait le roman, mais en voilà l'histoire. Peu de temps après, Isquierdo devint l'homme du prince de la Paix.

Une chose étrange, c'est l'aveuglement du prince de la Paix en regardant, en suivant la conduite d'Isquierdo en France. J'ai dit plus haut ce que je répète encore ici; c'est qu'il faut pour que don Eugenio ait ainsi gardé le silence envers la famille royale d'Espagne, qu'il

fût un sot, ou un malhonnête homme : il n'y a pas à choisir entre ces deux épithètes. Il ne pouvait pas ne pas entendre tout ce qui se disait ici à cet égard. Je dirai plus, il venait souvent chez moi, il parlait beaucoup avec Junot, me questionnait beaucoup aussi, et jamais ses entretiens n'étaient stériles. Il m'amenait sa fille, son Eugenia, pour jouer avec mes filles, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée ; mais c'était une diplomatie comme une autre, et don Eugenio Isquierdo, avec son atroce et abominable physionomie, m'amenant sa fille, *un enfant de l'amour,* avec cette bonhomie apparente *qui attrape*, cette confiance *dans ma bonté,* flattant ainsi mon amour-propre de femme, est un des souvenirs les plus hideux que je puisse évoquer, surtout en songeant que cet homme pouvait faire tant de bien, et qu'il a fait tant de mal!... Et ce n'est pas seulement à l'Espagne que sa trahison ou son ineptie ont été funestes, mais bien aussi à la France... et quatre cent mille cadavres français, dont les ossemens blanchissent dans les champs espagnols, depuis Barcelonne jusqu'à Cadix, et de Bayonne à Carthagène, s'élèveront pour l'accuser. Et lorsque tout à l'heure je parlerai de cette lugubre histoire d'Espagne, don Eugenio, comme son patron, doit y figurer au premier rang.

J'ai dit, je crois, qu'après mon départ de Lisbonne j'étais demeurée en correspondance avec M. d'Araujo. Il m'écrivait souvent, et toujours des lettres charmantes remplies de cette grâce épistolaire qu'à bon droit nous revendiquions alors comme notre bien. Ses lettres ne contenaient que des nouvelles de la société de Lisbonne, mais elles étaient fort intéressantes pour moi, parce qu'elles parlaient de mes amis. Un jour j'en reçus plusieurs à la fois par le courrier de Portugal. Elles contenaient la relation de l'histoire la plus épouvantablement

pour parler plus juste selon le langage du pays, qui leur fait des prédictions. La marquise était, au moins, aussi superstitieuse que son mari; en voyant cet homme rendre des oracles au milieu de ses domestiques, elle crut apercevoir un être d'une condition supérieure, un de ces êtres capables de commander aux élémens et de lire dans l'avenir... Elle fit prévenir le marquis. En apprenant qu'il y avait dans sa maison un individu tel qu'on le lui dépeignait, le marquis, par une bizarrerie qui tenait déjà de la folie, commença par remercier Dieu, puis se hâta d'accourir, et commanda que cet homme lui fût amené.

En entendant cet ordre qui n'admettait aucun délai, l'homme aux prédictions comprit à l'instant ce qu'il pouvait espérer et tenter, car il connaissait, et l'intérieur de cette famille et l'esprit du marquis et de la marquise. Introduit dans le cabinet particulier du marquis, il eut soin de donner à son visage, à sa parole, à tout son ensemble, un aspect capable de faire croire à tout ce qu'il allait dire. Que dira-t-il? il l'ignore encore. Ce qu'il sait, ce qu'il connaît, c'est la crédulité superstitieuse de la famille entière au milieu de laquelle il est. Il avait appris d'étranges choses sur le marquis, dès-lors son plan fut fait. Il se prépara en ce moment une victime, qui n'a jamais cessé de l'être dès l'instant où le marquis écouta cet homme, envoyé par l'enfer sur sa route en ce monde... Il lui parla long-temps... En sortant de cet entretien, il le conduisit chez la marquise.

— Vous pouvez le questionner, lui dit-il, il vous RÉPONDRA.

La marquise lui fit des demandes, auxquelles il répondit en effet de manière à lever tous les doutes, si ceux qui l'écoutaient en avaient conservé; mais bientôt il ne voulut plus parler.

— Je ne suis pas venu à Villaviciosa pour remplir les hautes fonctions dont je suis chargé sur la terre, dit-il avec une expression de retenue assez étrange. On m'a ordonné l'air natal. Je suis Castillan. En passant près de votre demeure, mon colonel, je n'ai pu résister au désir de vous voir, de vous entendre, car nous sommes unis l'un à l'autre, voyez-vous, par une chaîne indestructible.

Loin d'être étonnés par ce style bizarre et figuré, le marquis et sa femme y trouvèrent une cause de confiance.

— Venez avec moi, lui dit madame d'Alorna; et, le prenant par la main, elle l'entraîna dans une pièce voisine, c'était celle où son fils était couché sur un lit de repos.

— Voyez-vous cet enfant ? dit la marquise; il faut l'examiner, et me dire quel sera mon sort.

L'Espagnol parut effrayé, secoua la tête... regarda l'enfant long-temps sans parler... puis déclara qu'il NE VOULAIT rien dire.

— Pour quelle raison ne voulez-vous pas parler sur son avenir ? dit la pauvre mère tout alarmée... vous en avez trop dit maintenant pour vous taire. Monsieur, par pitié, dites-moi ce que vous prévoyez pour mon fils.

— Il est inutile de me presser... je ne parlerai pas. Oh ! pourquoi suis-je entré dans cette maison !!!

Le marquis fut effrayé comme sa femme.

— Il faut que vous parliez, dit-il à l'Espagnol. Que veut dire votre obstination ? Quel sera le sort de cet enfant ?

Miguel s'était réveillé en entendant parler autour de son lit. Il se mit sur son séant, et tenant ses beaux grands yeux bleu-violet attachés sur le Castillan, il semblait lui-même provoquer le malheureux à prononcer

son arrêt. Ses boucles blondes et soyeuses tombaient de chaque côté de son visage, et encadraient ses joues blanches et roses. Il ressemblait alors parfaitement au beau portrait que Pellegrini avait fait de lui et de son pauvre frère le comte d'Assumar.

— Non, dit enfin l'Espagnol, vaincu peut-être par l'aspect angélique de cette charmante créature, je ne veux pas parler sur le destin de cet enfant... il est trop affreux...

— Ah ! s'écria la marquise en s'élançant au-devant de lui, maintenant, monsieur, vous parlerez... vous en avez trop dit pour ne pas achever.

— Eh bien ! vous le voulez, dit l'Espagnol. Sachez donc l'avenir de votre enfant... *Cet avenir, il sera bien court !*... Car son bonheur est attaché à ce qu'il passe ses neuf années, c'est-à-dire le jour où il les accomplira... mais ce jour sera funeste... et tous vos efforts, tous vos soins ne pourront détourner peut-être de ce moment les malheurs qui se préparent. D'ici là je prierai Dieu pour vous !... et pour lui !...

Après avoir fait cette prédiction d'un ton solennel, cet homme s'éloigne. Le père et la mère, consternés par ces paroles sinistres, se rapprochent de l'enfant, qui, lui-même effrayé, se jette dans les bras de sa mère en fondant en larmes.

Miguel avait alors huit ans et quatre mois. Il en restait donc encore huit à parcourir pour atteindre le terme fatal. Dès le lendemain un système de conduite fut suivi pour que la sûreté de l'enfant fût sans cesse à l'abri de tout événement. Un valet-de-chambre de confiance et un nègre brésilien furent tous deux adjoints au précepteur du jeune comte, avec l'ordre de *ne jamais le perdre de vue,* même pendant son sommeil... C'est ainsi que s'écoulèrent les huit mois fixés par l'Espagnol. Rien ne

paraît devoir inquiéter la famille. On était réuni à Villa-viciosa... Heureux de pouvoir enfin entrevoir le jour où son fils n'aurait plus rien à redouter, le marquis, tout-à-fait rassuré, envoya plus de deux cents invitations à tous les nobles de la province, et voulut donner une grande et belle fête le lendemain au gouvernement, pour célébrer le jour *des années* de Miguel.

Le lendemain matin il faisait un temps admirable. Le marquis se leva de bonne heure; il descendit dans le salon commun, et fit demander M. Cailhet de Geisne, ancien officier de cavalerie au service de France, et émigré en Portugal depuis le premier départ de la noblesse de France. Il avait été accueilli par la famille d'Alorna, dont il était l'ami. Il était alors ce qu'il est toujours, un homme parfaitement comme il faut, fort aimable et attaché à ses amis. En abordant le marquis il le vit triste et préoccupé.

— Eh quoi! lui dit-il, pouvez-vous encore songer aux rêveries de cet homme, que j'aurais fait sévèrement punir si j'eusse été à votre place, au lieu de lui donner une bourse pleine d'or?

— Je ne puis m'en défendre, répondit le marquis; j'ai une sorte de malaise que toute ma raison ne peut détruire. Je donnerais dix années de ma vie pour que cette journée fût écoulée.

— Allons, elle s'écoulera tout joyeusement, et ce soir vous-même serez honteux, mon ami, de l'absurdité de vos craintes. Mais, tenez, voici qui va les dissiper entièrement.

C'était Miguel qui venait saluer son père, lui donner le baiser du matin, et lui demander sa bénédiction. Le père le regarda un moment, et, le prenant dans ses bras, il l'embrassa avec une tendresse mêlée d'émotion. Miguel avait mis ce même matin, pour la première fois,

l'uniforme de la légion d'Alorna, dont son père était colonel. Cet uniforme, tout-à-fait copié sur le modèle de l'uniforme anglais, était fort gracieux; il était bleu-clair et or, avec les paremens en velours noir... le casque était comme celui des chevau-légers anglais. L'enfant venait de mettre son uniforme pour la première fois, et son jeune cœur bondissait de joie.

— Où donc est ma mère? demanda-t-il après avoir embrassé son père, et tout impatient de se faire voir à elle.

— Elle dort encore, lui dit le marquis; va te promener dans le parc en attendant son réveil; moi je me sens un peu paresseux, et je vais faire une partie d'échecs avec Cailhet.

L'enfant s'en fut tout joyeux, suivi de son valet-de-chambre, et surtout du nègre, qui ne le quittait jamais.

— Quel adorable enfant! dit Cailhet en voyant s'éloigner Miguel, dont le frais visage était frappé du soleil levant, et resplendissait de fraîcheur et de grâces. Quelle aimable créature! Combien vous devez jouir du bonheur d'être son père!

Le marquis serra la main de son ami sans lui répondre... Il était tellement ému qu'il ne pouvait parler... Ses yeux étaient humides... Il était oppressé.

— Faisons notre partie, dit-il enfin. Je crois que ce matin vous aurez bon marché de moi... Allons, rangeons nos pièces.

Les deux amis s'établirent à la table sur laquelle était l'échiquier, et commencèrent leur partie: mais après avoir joué quelques coups, le marquis s'arrêta, et passant une main sur son front:

— Je me sens mal, dit-il; je ne sais[1] ce que j'éprouve, mais je suis au moment de défaillir...

[1] Tout ce qui a rapport au miracle d'horreur raconté dans cette

Et il repoussait l'échiquier.

— Si nous allions retrouver Miguel... dit-il au colonel Cailhet. Il me semble qu'il tarde beaucoup à rentrer...

— Quelle idée ! Il y a à peine une demi-heure que cet enfant est parti ; mais c'est égal, il fait beau, prenez votre chapeau, et nous irons au-devant de lui.

Au moment où il cessait de parler, un gémissement, mais profondément déchirant, se fit entendre dans l'épaisseur du bois. Le marquis pâlit, et voulut descendre le perron pour aller dans le bosquet d'orangers où était son fils, à ce qu'il croyait. Mais ses jambes tremblaient tellement, qu'il fut contraint de rentrer dans le salon. Pendant ce temps, un groupe sortait lentement d'un massif d'arbousiers dont le feuillage foncé recevait en ce moment les rayons d'or du soleil du matin. Ce groupe marchait en ordre, et comme si l'on eût porté quelque chose au milieu de lui. M. Cailhet se précipite au-devant des serviteurs consternés qui s'avancent vers lui.

— Qu'est-il donc arrivé ?... s'écrie-t-il.

— Le plus affreux malheur, monsieur, répond le premier valet-de-chambre du marquis. Tenez, regardez...

Et prenant la main de M. Cailhet, il le mène derrière le massif d'arbousiers, et là il voit le cadavre de Miguel !... de cet enfant si plein de vie, et qui si beau, il y avait seulement une demi-heure, était maintenant inanimé, souillé !... Et son riche uniforme imbibé d'eau et couvert de fange !...

Le malheureux enfant était noyé !

histoire n'est nullement inventé. Le fait est arrivé tel que je le raconte, au fils du marquis d'Alorna lui-même et à cette époque.

Il y avait au bout du jardin une *mare*, car cela ne pouvait s'appeler un bassin, dans laquelle étaient des poissons et des cygnes, dont le pauvre Miguel aimait à prendre soin ; il y fut, et voulut avoir du pain pour jeter dans l'eau. Le valet-de-chambre fut au château pour en chercher. Pendant ce temps, Miguel, demeuré avec son fidèle Brésilien, s'amusait à exciter les poissons avec une petite gaule formée d'une longue branche d'arbousier encore revêtue de ses feuilles et de ses beaux fruits rouges. Dans l'excès de sa sollicitude, la marquise, craignant même l'apparence du danger, avait fait entourer cette mare d'un treillage de deux pieds et demi de haut, afin que l'enfant pût s'amuser sans donner de craintes. Ce fut donc sans commettre même une imprudence que le nègre lui obéit, lorsque, impatienté du retard du valet-de-chambre, il l'envoya pour lui rapporter ce qu'il voulait. Le nègre fut à peine cinq minutes absent. A son retour, il trouva Miguel dans le bassin, mais dans une position si singulière que l'on a long-temps prétendu, et avec raison, qu'il était *impossible* que l'enfant fût tombé de lui-même dans la mare. Ses jambes étaient en l'air, et sa tête tellement enfoncée dans la vase qui faisait le fond du bassin, qu'on eut de la peine à l'en retirer.

M. Cailhet fut atterré à la vue du corps de cet enfant qu'il aimait tendrement, qu'il avait vu naître, et le dernier espoir de parens qui allaient être frappés du même coup. Il ordonna aux domestiques qui portaient le corps de demeurer en cet endroit. Quant à lui, presque assourdi par ce malheur affreux et inattendu, malgré la prédiction de l'Espagnol, il restait sans voix, sans mouvement, près du cadavre, sans avoir la force de le quitter. Tout à coup il entend la voix altérée du marquis, qui l'appelle... Il sort du bosquet d'arbousiers, et

joint le malheureux père au moment où il allait entrer dans ce bocage de la mort... Les traits de M. d'Alorna étaient bouleversés... et pourtant il n'avait qu'une crainte, et une crainte vague.

— Où est mon fils? demanda-t-il à M. Cailhet en regardant autour de lui d'un air qui révélait de la démence. Où est mon fils?... Je veux voir mon fils !... Miguel !... Miguel !... Miguel !...

— Miguel est souffrant; il s'est trouvé malade, et il est remonté à son appartement. Allons le trouver, mon ami.

Le marquis poussa un cri terrible, et, malgré les efforts de M. Cailhet, il se précipita dans le bosquet d'arbousiers, et vit son enfant étendu sur le sable, déjà froid et pâle... Il tomba sur lui et crut un moment, m'a-t-il dit depuis, que tout était fini pour lui en ce monde.

On cherche souvent des situations fortes et attachantes, des émotions vives, de grandes infortunes... Eh! mon Dieu, que ne retrace-t-on de pareils événemens!... Où trouver un cri d'angoisse plus déchirant que celui poussé par cette mère qui, pour réveil, entend le soupir d'agonie de son unique enfant!... La douleur des parens fut terrible. La marquise fut au bord de la tombe. Le marquis fut dès-lors perdu pour ses amis et pour sa patrie. Il fut toujours aussi bon, aussi spirituel; mais cette bonté devint une faculté presque négative, au lieu d'être un sentiment stimulant et actif. Je l'ai connu avant l'événement; je l'ai retrouvé après, et j'ai reconnu un changement total dans le même homme. C'est de celui-là qu'on pouvait dire avec une entière raison :

L'homme public seul vit : l'homme privé est mort.

Je reçus à cette époque une lettre de M. d'Araujo, à qui j'écrivis pour connaître la véritable cause d'une ca-

tastrophe aussi terrible; il me répondit une fort longue lettre, dans laquelle je trouvai une réponse à ma demande.

« Que voulez-vous que je vous dise de cet horrible » événement? Il confond toutes les idées. Il n'est qu'une » seule manière de l'expliquer : le vicomte d'Anadia » (qui, du reste, se met à vos pieds), M. le comte de » Novion, votre ami et votre serviteur, nous avons tenu » conseil, quoique en vérité ce ne soit pas au ministre » des affaires étrangères et à celui de la marine à se » mêler des affaires intérieures qui se passent sur la » terre-ferme; mais puisque les chiens de garde n'aboient » pas, il faut bien que nous autres roquets nous japions » après les coquins. Je vous dirai donc, pour parler sé- » rieusement, car la plaisanterie est hors de son lieu » dans une aussi épouvantable histoire, que l'opinion de » M. de Novion, celle du vicomte, et surtout la mienne, » c'est que ce malheureux Miguel a été ASSASSINÉ. Je » vous vois frémir, et surtout croire que l'ermite de » Belem est devenu fou. Je vous permets de frémir, car, » certes, la chose est suffisamment horrible, mais non » pas de me croire insensé. Rappelez-vous la superstition » connue du marquis d'Alorna et de sa femme. Vous » connaissez tout ce qu'il a fait pour cet homme qui a » seulement pronostiqué la mort du vieux marquis? » Croyez-vous donc qu'il n'y a pas là un grand appât » pour un scélérat qui, jugeant cette affaire à l'aune de » sa criminelle pensée, aura imaginé une *nouvelle* ovation » dans l'accomplissement d'une *nouvelle* prédiction? » L'homme qui est allé à Villaviciosa, qui avait aussi été » à Lisbonne, chez le marquis, pour commencer les » scènes de jongleur, n'est autre chose qu'un misé- » rable. Il a disparu, et L'ON NE PEUT LE RETROUVER, ce » qui est pour moi une nouvelle preuve. Le malheureux,

» en voyant l'issue de cette tragique aventure, en voyant » le ministère public s'en occuper vivement, car, à défaut du premier ministre, M. le comte de Novion s'est » admirablement conduit en tout ceci, en voyant l'activité des recherches pour trouver le coupable, on admettait donc que ce n'était pas un accident, et l'assassin *seul* peut craindre des recherches. Si vous » connaissiez le lieu de la scène, vous ne pourriez comprendre comment Miguel est tombé dans ce bassin, » ou plutôt cette mare qui était entourée d'une sorte de » treillis qui lui allait, au pauvre enfant, presque au » menton. S'il est tombé en avant en voulant atteindre » un objet quelconque, il est alors tombé sur le treillis » que le poids de son corps a bien pu faire plier. J'y » consens, mais non pas au point de trouver alors passage pour tomber dans le bassin, et comment encore? » La tête la première... Non, non, le pauvre Miguel est » mort ASSASSINÉ !... assassiné par ce scélérat qui a prédit » avec tant d'emphase, quelques mois avant, que le » jeune Miguel ne PASSERAIT PAS LE JOUR DE SES NEUF » ANS... Cette idée fait faillir le cœur !... Ah ! madame » l'ambassadrice, que devez-vous dire, dans votre glorieuse France, d'un pays dans lequel un obscur assassin » donne la mort à un enfant pour flatter la manie du » père, et par AMBITION !... Vous devez oublier que c'est » un Portugais qui vous écrit, et croire que cette nouvelle vous est envoyée de la Californie.

» M. de Novion et moi nous avons raisonné cette affreuse aventure avec tout le sang-froid qu'il est nécessaire d'apporter dans de semblables questions, et notre » avis est le même; je le garde pour moi, pour raisons » connues... Mon Dieu! je voudrais cependant que vous » prissiez de moi une meilleure opinion, que tout mon » entourage ne peut vous la donner; car enfin il n'est ni

» agréable ni profitable de passer pour un *niais* aux yeux » d'une jeune et jolie ambassadrice, bien agréable de » tous points, de plus, maligne comme une belle petite » chouette, et qui me classera parmi les fanatiques et » parmi les superstitieux si je n'y prends garde. Vous » saurez donc, madame l'ambassadrice (car, malgré » votre beau titre de gouvernante de Paris, je ne renonce » pas comme cela à mes droits), vous saurez que nous » avons fait une enquête, mais secrètement; car, puis- » qu'il faut vous le dire, on l'avait défendu, le meur- » trier d'un enfant a été au moment de passer pour un » saint.

» Il paraît que le misérable avait formé l'infernal projet » d'exécuter son dessein le jour même des années de » Miguel, et qu'il s'est tenu en embuscade, ce qui était » fort aisé dans un jardin fermé seulement par une haie » de pita, et le scélérat a fondu sur sa victime aussitôt » qu'il l'a vue seule, accomplissant ainsi sa propre pré- » diction... Je vous le répète, madame l'ambassadrice, » il est impossible d'admettre que l'enfant soit tombé » sans qu'on l'ait jeté... Sa tête était enfoncée dans cette » vase... il avait été étouffé... C'est horrible!... »

Voilà ce que m'écrivit M. d'Araujo, de sa très belle et très lisible écriture, lorsque l'événement arriva. J'ai eu également une lettre du comte de Novion, qui était alors le véritable ministre de la police de Lisbonne, bien plus, sans aucun doute, que ne l'était un nommé *Manique*, je crois, qui en faisait les fonctions. La sienne était encore plus claire; et lorsqu'il vint en France, il me dit positivement qu'il était certain que le jeune Miguel d'Alorna avait été noyé et étouffé par l'Espagnol, soldat dans la légion d'Alorna.

Quelle affreuse conséquence de la superstition!

Tandis que je parle de ce fléau de la Péninsule, il me

faut lever aussi un coin du voile qui est jeté sur l'Espagne dans les années qui ont précédé sa conquête, et parler des causes qui entretenaient l'ignorance au degré d'abrutissement pour le peuple, et de fanatisme superstitieux pour la classe élevée.

Pendant mes différens séjours en Espagne, j'avais connu plusieurs personnes éclairées qui déploraient le malheur de ce beau royaume, et qui cherchaient à s'y soustraire avec une ardeur extrême, et proportionnée à la vivacité de leur esprit qui est admirable chez ce peuple, susceptible, au reste, de tout ce qui est bien. Mais l'intention est nulle lorsqu'elle trouve une force de répulsion aussi entièrement vigoureuse qu'aucune force de tentative. Quelques amis m'avaient demandé des livres, car c'est là le point principal sur lequel tous les Espagnols ont les yeux; les uns pour acquérir, les autres pour arrêter. Fidèle à ma promesse, je fis faire une caisse de livres, renfermant non-seulement des livres français, mais des livres espagnols imprimés à Paris, et qui n'étaient pas même, Dieu me pardonne, connus en Espagne, j'entends au degré de perfection auquel nous avions atteint, puisque l'un était le *Don Quixote*, et l'autre un choix de pièces de Lope de Vega et de Calderon. J'y avais joint une traduction du *Diable prédicateur*, pièce tout-à-fait remarquable dont je vais donner la traduction et le commentaire dans l'histoire que je publierai incessamment du théâtre espagnol comparé au nôtre. — Il ne put entrer, cela m'étonna, car je l'avais vu jouer à Madrid, et j'avais même vu que le diable se trouvant en scène, il arriva que le Saint-Sacrement passa dans la rue. On sonne toujours une petite cloche; alors on se met à genoux. Tous les acteurs s'agenouillèrent, et le frère *forcé* (c'est le nom que prit le diable lorsque Dieu l'obligea d'entrer chez

les Franciscains d'Avila), le frère forcé, quoiqu'il *sente un peu le soufre,* comme le dit Antolin, se prosterna comme les autres. C'est une des absurdités les plus complètes que l'on puisse voir.

Mais pour donner une idée des livres qui étaient refusés à l'époque dont je parle, je vais transcrire ici une liste des ouvrages refusés, et *refusés* avec motif. J'ai cette liste par un hasard tout singulier. Les Espagnols qui la liront se rappelleront parfaitement qu'en 1805 et 1806, et même 1808, les ouvrages que je vais citer étaient encore plus qu'à l'*index.* J'ajouterai le motif donné par l'inquisition.

Livres défendus, même pour ceux qui ont des permissions.

1° *De l'Excellence et de la supériorité de la femme,* traduit du latin d'Agrippa, avec les commentaires de Roetig (comme blasphémateur, corrupteur des mœurs et de la piété).

2° *Discours philosophique sur les principes fondamentaux de la religion,* traduit de l'allemand de M. de Jérusalem (comme ouvrage séducteur, fauteur de *tolérantisme,* et injurieux à la religion).

3° *Chefs-d'œuvre de Pierre et de Thomas Corneille;* nouvelle édition.

Ce qui est curieux, c'est qu'ils n'ont pas pu donner une raison pour ceux-ci.

4° *Apologie de la religion chrétienne contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis.*

5° *Cours de cosmographie, de chonologie et d'histoire ancienne et moderne,* par le citoyen Mentelle (comme étant rempli de propositions IMPIES, blasphématoires, destructives du culte du vrai Dieu, et de TOUTE HIÉRARCHIE).

6° *Eclaircissement demandé à M. l'archevêque d'Aix*, par un prêtre catholique français (comme séditieux et éversif de l'autorité suprême).

7° *Le vrai Ami des hommes*, ouvrage posthume, par Thomas (comme contenant des doctrines révolutionnaires et anti-monarchiques).

8° *La Confession*, manuscrit espagnol, qui commence par ces mots :

Un anno, padre, y nos mas (comme blasphématoire, et tournant en ridicule l'inquisition).

9° *Réflexions sur la soumission du citoyen au gouvernement dans lequel il vit*, manuscrit espagnol (comme révolutionnaire et impie).

Ouvrages défendus en totum.

10° *Œuvres complètes de l'abbé de Mably* (comme remplies d'une doctrine séditieuse et formellement hérétique, et conduisant à l'insurrection contre les puissances légitimes).

11° *Essai sur l'entendement humain*, par Locke, traduit de l'anglais, par Coste (parce que les doctrines *de ce dangereux ouvrage* détruisent toutes les vraies notions du bien et du mal).

12° *Œuvres diverses de Pope*, traduites de l'anglais (comme OBSCÈNES, ERRONÉES, blasphématoires contre le pape).

Je crois que cette raison est la plus burlesque de toutes les obscénités de Pope !!..

13° *Discours* prononcé par le citoyen Portalis, dans la séance du corps-législatif, du 15 germinal an x (parce qu'il induit à la tolérance).

Celui-ci est encore au-dessus de l'autre.

14° *Décade philosophique, littéraire et politique* (parce

qu'elle contient des propositions évidemment fausses, impies, blasphématoires et injurieuses à tous les monarques de l'Europe, et ne ménageant PAS MÊME ceux d'Espagne).

15° *Ligue de la théologie avec la philosophie*, traduit de l'italien en espagnol. (Cet écrit fut intercepté dans la lettre qu'écrivait un curé à un de ses confrères.)

Nous voici arrivés au plus extraordinaire selon moi.

16° *Manuel du chrétien*, contenant le *Livre des psaumes*, le *Nouveau-Testament*, et l'*Imitation de Jésus-Christ*.

17° *Elémens de l'histoire d'Angleterre*, par l'abbé Millot (comme injurieux à l'Eglise catholique romaine, et remplis de propositions TÉMÉRAIRES, impies, et CONDUISANT A LA TOLÉRANCE).

Je jure que je n'invente aucun mot. On peut le vérifier aisément.

18° *Les Œuvres de Pierre Nicolle*, IMPRIMÉES A MADRID en 1800.

19° *Le Nouveau Caton chrétien*, pour apprendre à lire en très peu de temps; par don J. Malis, prêtre (en espagnol).

20° *Sermon burlesque* pour passer le temps et rire (en espagnol).

21° *Le Diable prédicateur*, comédie espagnole (comme contraire à la saine morale, *e inductiva a vana confianza*).

22° *La Princesse de Palmyre*, roman espagnol (parce qu'il rapporte un miracle dénué de la vraisemblance qu'exige la saine critique EN MATIÈRE DE MIRACLE).

23° *Le Moniteur universel*. (Effacer tous les articles *Mélanges*, contenant une doctrine hérétique.)

Je m'arrête. J'espère qu'en voilà bien assez pour donner une idée de l'état moral de l'Espagne. J'ajouterai

seulement la phrase par laquelle l'inquisition terminait son catalogue de livres prohibés... Elle frappait d'excommunication *majeure*, *lata sentencia*, condamnant, de plus, à deux cents ducats d'amende, à son profit, toute personne qui *lira*, *vendra*, *achètera* aucun des livres énoncés dans le catalogue *anathématisé*, et qui surtout ne les dénoncera pas au saint-office.

Qui fut bien surprise? ce fut moi, avec ma comédie du *Diable prédicateur*. Je ne comprenais pas comment, après l'avoir vu jouer sur le théâtre de Santa-Crux, on défendait de la lire. Cela me fut expliqué par un Espagnol, qui me dit qu'elle était étrangement morcelée et défigurée telle qu'on la jouait à Madrid. Cela ne m'en parut pas moins bizarre, et je reconnus là, comme partout, qu'il n'existe rien de parfait sous le ciel, et que mes chers Espagnols, ce peuple que j'estime autant que je l'aime, que je regarde comme le peuple dont le réveil doit donner une commotion à l'Europe, était encore loin de cet instant, alors qu'il se laissait ainsi fermer les yeux et les oreilles.

CHAPITRE III.

Visite de l'archi-chancelier. — Le nouveau duc. — Les douze pairs de Charlemagne. — La gloire et l'honneur de notre belle France. — Les récompenses nationales. — Faux jugement sur Napoléon. — Kalkreutz et les huit cents pièces de canon. — Mustapha et les janissaires. — Révolution dans le sérail. — La nouvelle duchesse. — L'huissier et la parole *coupée*. — Madame Fabre de l'Aude. — Le *vingt-cinquième* enfant. — Le diamant volé. — M. de Cramayel. — Le roi directorial. — La femme de bon conseil et la méchante tante. — Le neveu maître de guitare. — Arrêt de mort de la Péninsule. — La proclamation du prince de la Paix. — Don Eugenio Isquierdo. — La reine d'Etrurie. — Le général O'Farill. — La reine bossue et déhanchée. — Le roi de cinq ans. — La promenade en voiture. — Le marquis de la Romana. — Sa pensée sur l'empereur. — Sa défection. — L'officier transfuge. — Le suicide.

Un soir l'archi-chancelier vint me voir; il paraissait soucieux :

— Je vous apporte une singulière nouvelle, me dit-il en s'asseyant auprès de la chaise longue que je ne quittais plus; car j'étais fort souffrante de ma grossesse. — L'empereur rétablit non-seulement l'ancienne noblesse, mais les titres; et quel est le premier homme de l'armée qui en soit décoré? c'est.... devinez.

— Le maréchal Lannes?

— Ce serait tout simple.

— Le maréchal Masséna?

L'archi-chancelier secoua la tête en souriant. — Ma foi, je ne puis deviner... Au reste, comme Bernadotte,

malgré tout son républicanisme, a fort bien endossé le harnais de courtisan, et qu'il le porte de fort bonne grâce, je ne puis trouver à placer *mon doute* ni ma certitude.

— Eh bien ! c'est Lefebvre : je viens de voir sa femme !...

— Mais, écoutez donc, il me semble que ce n'est pas encore si mal. Je sais bien que la maréchale n'est pas une duchesse ou une princesse bien parfaitement en harmonie avec sa dignité ; mais elle est bonne femme, et puis vous savez que l'empereur nous compte pour rien dans ces sortes de calculs. Voilà donc une difficulté de moins pour lui dans le choix qu'il a fait ; ensuite Lefebvre est un homme estimable dans notre famille militaire. Je suis sûre que son choix a été bien raisonné par l'empereur.

L'archi-chancelier, quelque mesuré qu'il fût, me regarda en souriant, et nous nous comprîmes sans nous parler. Il était évident que Napoléon, voulant faire revivre la haute noblesse, et recréer les douze pairs de Charlemagne, pour ainsi dire, voulait que ses vingt-quatre grands-officiers de l'empire reçussent de lui une nouvelle illustration, empruntée cependant à leurs services ; mais il fallait essayer, et il fallait aller bien doucement avec des gens auxquels le nom de roi seulement était en horreur, et qui n'avaient accepté celui d'empereur que parce qu'il leur offrait une ancienne idée de république. Napoléon, qui marchait toujours avec des précautions infinies au travers de mille écueils, bien qu'il parût n'être arrêté par aucun obstacle, voulait ne pas heurter les hommes de la révolution ; il fallait les acquérir ; ce n'était plus chose difficile. Le prestige avait commencé, la nature fit le reste. Une fois que l'appât fut offert, chacun, loin de le repousser, voulut y

mordre. Celui que Napoléon présentait dans le duché de Dantzick était des plus attrayans; il le savait, et ne voulut pas aussi le conférer à un homme capable d'en abuser dans le cas où l'effet serait complet. Le maréchal Lefebvre était à cet égard l'homme qui convenait le mieux à l'empereur : il avait l'estime de l'armée, celle des honnêtes gens, et pouvait mériter toutes les récompenses. Un seul inconvénient à celui-là était immense à la vérité, c'était son entourage. Sa femme est déjà connue; ce qui l'est moins, c'est son fils. L'empereur le connaissait bien, et malheureusement l'appréciait à sa juste valeur, qui était bien minime, le pauvre malheureux ! Je n'ai jamais rencontré dans mes *voyages d'armée* un être plus abject dans ses goûts, ses manières ; tout cela, au reste, était en accord avec une figure des plus communes, une tournure qu'aurait désavouée le faubourien allant danser au Grand-Salon. Il fut envoyé au corps d'état-major de Masséna en 1810. C'est là que j'ai eu l'avantage de le voir de manière à pouvoir le juger. Pour le peindre d'un mot, je dirai que, donnant un jour un bal où étaient, pour femmes, toutes les vivandières de l'armée, plusieurs d'entre elles n'y voulurent pas aller; et le mari d'une de ces dames dit pour raison à un officier qui la lui demandait :

— *Ah! c'est qu'y fait par trop le farceur, voyez-vous!*

J'ai souvent fait remarquer combien plusieurs auteurs de livres faits pour ou contre l'empereur en parlaient sans le connaître, et d'après des notions plus ou moins erronées que leur fournissaient des bruits populaires. La nomination du duc de Dantzick donna lieu à une de ces choses toutes fausses dans leur application. Dans le message que l'empereur adressa au sénat pour cet objet, après avoir dignement loué les rares talens militaires que

déploya Lefebvre pendant le siége de Dantzick, Napoléon met cette phrase remarquable :

« ..... Et surtout qu'aucun de ses descendans ne termine sa carrière sans avoir versé son sang pour *la gloire et l'honneur* de notre belle France [1] !... » Et là-dessus l'auteur de la *Revue chronologique de l'Histoire de France* se récrie, et dit :

« Quel homme !... Ainsi donc l'art de détruire ses semblables pour *la gloire* et *l'honneur* est mis par lui au-dessus des vertus du citoyen !... » Si l'auteur de la *Revue chronologique* avait bien voulu prendre quelques informations avant d'énoncer une opinion, il aurait connu la véritable cause des termes employés par l'empereur dans son message. Il aurait appris que, désolé de la conduite de son fils, le brave maréchal Lefebvre en avait parlé à l'empereur, qui était, à cet égard, il faut lui rendre cette justice, le second père, le second chef d'une famille. En récompensant le père, en lui rendant un noble témoignage au nom de la patrie, car il savait comment on récompense celui-là, il voulut cependant ne pas mettre la même faveur sur la tête du fils, tandis que le père en était seul digne. Il mit cette condition, qui empêchait, comme cela fut ensuite pour tous, l'hérédité de droit; et la phrase qui imposait l'obligation de verser son sang pour *la gloire et l'honneur de notre belle France* fut uniquement pour le jeune Lefebvre, qui, à cette époque, ne paraissait pas plus disposé à verser son sang pour la gloire de la France que pour celle du roi de l'île Solor. Cette phrase n'était, au reste, énigmatique pour personne, et M. de Montgaillard seul l'a interprétée comme bon lui a semblé; et comme il détestait Napoléon, il l'a fait de cette

[1] Voyez le *Moniteur*.

manière que l'empereur semble dire à chaque mère :
« *Je voue votre fils aux batailles !* »

Que de jugemens sur l'empereur sont portés en partant ainsi de bases toujours fausses !

Ce siége de Dantzick était une des plus belles actions militaires de la campagne, où, certes, il n'en manquait pas. Le général Kalkreutz avait enfin senti réveiller en lui un peu du feu du temps de Frédéric ; le Prussien était redevenu soldat : le cheval avait senti l'éperon ; il est vrai que nous ne lui avions pas ménagé les coups ; mais enfin il les avait sentis. Le siége dura près de deux mois. Il y eut cinquante-deux jours de tranchée ouverte ; et lorsque Kalkreutz capitula, et s'engagea pour lui et les siens à ne pas porter les armes pendant une année entière, il ne présenta au général français que huit mille et quelques cents hommes ; et il s'était enfermé dans la ville avec dix-huit mille hommes. Nous prîmes huit cents pièces de canon et des magasins immenses. Les résultats de cette prise furent également très grands ; ils assurèrent notre flanc gauche et nos derrières. Il ne restait plus dans la Baltique que le port de Pillau à la Prusse.

Tandis que Napoléon plantait nos aigles, en courant, sur les capitales du Nord, d'étranges événemens se passaient en Orient, et nos yeux, fatigués de l'éclat des lumières qui jaillissaient de nos conquêtes, n'apercevaient qu'à peine le mouvement cependant très remarquable qui venait de mettre Mustapha IV à la place de son oncle Sélim III, sultan régnant depuis 1790. Déposé par les janissaires, qui alors disposaient de la vie des sultans et de leur destinée, il fut d'abord relégué dans l'intérieur du sérail... Je me rappelle que cette nouvelle fit si peu d'impression sur nous, que nous l'avions totalement oubliée le lendemain du jour où elle fut annoncée dans le *Moniteur*, et que peu de temps après, parlant de la

Turquie, on mettait le nom de Sélim à la place de celui de son neveu.

L'affaire importante qui agitait la cour impériale alors était de savoir comment la nouvelle duchesse allait porter sa dignité. Mais la chose fut promptement résolue par elle-même. Elle fut remercier l'impératrice Joséphine de la grâce que l'empereur venait de lui faire. L'impératrice était aux Tuileries, dans le grand salon jaune. Arrive la maréchale Lefebvre; l'huissier, habitué à l'appeler de ce nom, entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'avait pas demandé d'audience; il ressort, et lui dit :

— Madame la maréchale peut entrer.

La maréchale le regarda de travers, mais ne souffla pas; elle entra dans le salon; et l'impératrice se levant du sofa où elle était ordinairement assise près de la cheminée, fit quelques pas au-devant d'elle, en lui disant, avec cette grâce charmante qu'elle mettait à tout lorsqu'elle le voulait :

— Comment se porte MADAME LA DUCHESSE DE DANTZICK ?

La maréchale, au lieu de lui répondre, fit un petit signe d'intelligence; puis se tournant aussitôt vers l'huissier, qui était au moment de refermer la porte, elle lui dit :

— *Hein ! mon fils ! ça te la coupe !*

Quelle est la gravité qui aurait résisté à une pareille attaque ? je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne qui en ait la prétention.

J'ai beaucoup vu la maréchale Lefebvre, et j'ai été à portée de juger combien les bruits qui ont couru sur elle sont justes. Mais vers la fin de l'empire elle était devenue ennuyeuse, et parlait à peu près aussi bien que madame Fabre de l'Aude, qui répondait un jour à l'empereur,

comme il lui demandait quand elle accoucherait de son vingt-cinquième enfant :

— Quand Votre Majesté voudra.

Voilà qui est parlé, j'espère. On ne peut pas dire qu'elle était timide, madame Fabre de l'Aude.

Quant à madame la maréchale Lefebvre ou madame la duchesse de Dantzick, comme vous voudrez l'appeler, elle était encore bien bonne à l'époque où son mari fut fait duc, un an avant tous les autres. M. de Cramayel, préfet du palais, avait mis en vers burlesques une certaine aventure d'un diamant volé qu'elle retrouva dans un lieu où certes on ne s'aviserait guère de l'aller chercher, laquelle aventure elle racontait avec ses mots propres, ou plutôt impropres, à qui voulait bien l'écouter ; et, pour dire la vérité, nous le voulions toutes. Elle se maintint long-temps dans cette bonne attitude de singulière personne sous le harnais ducal ; mais, comme je viens de le dire, ensuite elle se forma, et dès-lors elle ne fut plus amusante.

Une fois, dans le temps où les cinq rois changeaient leur toque directoriale contre des pièces d'or, et quelquefois contre un horrible exil par-delà les mers, il vint alors en tête de quelques-uns de ceux qui demeuraient, de s'adjoindre un collègue dont l'esprit fût léger et la main pesante, pour défendre le Luxembourg s'il était attaqué par ce peuple-roi qu'on avait fait esclave. On écrivit donc à Lefebvre, qui était alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, pour lui proposer la couronne directoriale. Le brave homme consulta sa femme. Elle était parfois de bon conseil ; elle le fit bien voir dans cette circonstance :

« Il faut leur répondre *non*, lui dit-elle. Que veux-tu » aller faire au milieu de tout cela ? Reste ici. Il faut

» qu'ils soient bien malades là-bas, puisqu'ils veulent
» faire un roi d'un imbécile comme toi. »

Il y a une extrême justesse dans ces paroles. Lefebvre les écouta, et fit bien.

On a beaucoup parlé de la bonté de la duchesse de Dantzick. Certes, j'y ai cru moi-même trop long-temps pour blâmer ceux qui avaient d'elle cette opinion. On aimait à entourer cette femme aux formes étranges sous les lambris dorés qu'elle habitait, d'une auréole de bonté, de bienfaisance, qui neutralisait pour ainsi dire le ridicule de ses manières. Mais combien j'ai été douloureusement étonnée, en apprenant qu'un neveu de son mari vivait à Paris dans la plus profonde misère! Le hasard me le fit rencontrer; il donnait des leçons de guitare à mon fils aîné. Il s'appelle *Volhfargt;* il est veuf d'une femme qu'il adorait, et qui lui a laissé deux petits enfans que le pauvre père a bien de la peine à élever; il est bon sujet, a bonne envie de travailler; il a reçu une éducation suffisante pour lui faire remplir tous les emplois à la portée d'une intelligence tout-à-fait sur une bonne ligne ordinaire [1]. En apprenant le degré de parenté qui l'unissait au maréchal, je lui demandai pourquoi la maison de sa tante lui était fermée; il me répondit que son mariage, qui avait été un mariage d'amour, était la cause de son expulsion de la maison de son oncle. J'avoue que je n'ai pu reconnaître dans une telle action une femme qui était renommée pour sa bonté et son humanité; si cet homme est un intrigant, pourquoi ne pas le faire taire par un moyen tout simple, celui des lois? Elle aurait alors prouvé son bon droit.

[1] On m'a dit que la maréchale prétendait que Volhfargt n'était pas le neveu de son mari; j'ai vu cependant tous les papiers du pauvre garçon, et rien n'est plus réel que son existence.

Mais la maréchale Lefebvre a cédé comme une autre au plaisir de s'entendre appeler *madame la duchesse ;* et le pauvre neveu, qui blessait déjà la vanité de l'oncle en lui amenant une nièce venue de je ne sais où, fut méconnu et repoussé. Il a fait cent démarches auprès de sa tante, depuis la mort de sa femme, pour en obtenir au moins des secours pour ses pauvres petits enfans. Il devait croire qu'après la perte de celle qui avait causé sa disgrâce, il serait mieux accueilli; mais il n'en fut rien, et le neveu proscrit demeura toujours malheureux. J'ai fait ce que j'ai pu pour le faire placer ; mais, par le temps qui court, ce n'est pas une recommandation bien excellente, que d'être fils ou neveu d'un brave du temps de gloire... Oh ! pitié !... pitié sur nous !...

Tandis que nous dansions à Paris, que nous nous y divertissions pour célébrer les conquêtes qui se faisaient à cinq cents lieues de nous, l'empereur faisait marcher l'Europe de l'abri d'une tente, et déjà de nouveaux plans succédaient à ceux que quelques semaines avaient vu accomplir. L'Espagne, dans sa trahison, croyait l'avoir trompé; et déjà son index était posé sur le front de la Péninsule, et l'avait dévouée à la mort. C'est une chose immense, dans la vie de Napoléon, que cette affaire d'Espagne. Je vais donc en dire tout ce qui est à ma connaissance.

J'ai déjà parlé de la fameuse proclamation du prince de la Paix. Je me sers du mot *fameuse*, parce qu'elle doit l'être, si elle ne l'est pas, comme le monument de la plus stupide politique. Depuis que j'ai écrit les précédens chapitres, j'ai retrouvé cette proclamation telle qu'elle fut faite en Espagne, et traduite parfaitement. Je vais en citer quelques passages pour faire juger du style de cette pièce rare:

« ..... Dans la lice qui va s'ouvrir, les magistrats de » toute l'Espagne doivent déployer un zèle *extraordi-* » *naire et particulier* pour exciter *l'enthousiasme national,* » afin de pouvoir entrer avec gloire DANS LA LICE QUI VA » S'OUVRIR. Il faut se procurer un grand nombre de » soldats, et stimuler le courage de la noblesse (car il » s'agit de ses priviléges aussi-bien que de ceux de la » couronne)... »

C'est surtout, à ce qu'il paraît, cette phrase qui frappa l'empereur. Il n'y avait pas là moyen de faire arriver *Maroc*, comme l'espérait le prince de la Paix. Napoléon vit que l'Espagne, jusqu'alors fidèle alliée de la France, devenait parjure, comme un homme fatigué d'un vieil amour. Mais il fallait mieux connaître la maîtresse qu'on voulait quitter, et ce mot devenant terrible ici, on le fit bientôt voir à la Péninsule entière.

Il est évident que, comme tout ce qui est faible et craintif, le prince de la Paix, indépendamment des conseils et des avis funestes de don Eugenio Izquierdo, marchait comme poussé à sa ruine, avec une assurance vraiment bien pitoyable. Il croyait que la Prusse battrait la France ; mais lorsque l'empereur eut *soufflé* sur l'armée prussienne à Iéna, qu'il eut fourni sa carrière de gloire dans une course fabuleuse de quelques semaines, et qu'il eut détruit un empire et menacé un autre, alors vinrent les frissons de la peur, alors vinrent les soumissions. Mais Napoléon était-il donc méconnu à ce point qu'on le crût capable de crédulité stupide, et de plus stupide indulgence ? Il se rit de la soumission comme il s'était moqué de la révolte cachée. Il demanda un corps d'armée à *ses fidèles alliés*, leur promettant qu'aussitôt la campagne du nord terminée, il irait lui-même les protéger contre les tentatives de l'empereur de Maroc...... Il tint parole...... pour l'envoi des troupes.

L'empereur avait eu quelques inquiétudes que lui avait données le vice-roi d'Italie, sur des troupes stationnées en Toscane, où la reine d'Etrurie, régente pour son fils, était elle-même exposée à la première invasion qu'il plairait à l'empereur d'ordonner sur ses terres. Elle avait donc demandé des troupes à l'Espagne, et le général O'Farill, l'un des hommes les plus distingués que l'Espagne ait eus dans son administration civile et militaire, fut chargé de les commander. Un aide-de-camp du vice-roi fut demander au général O'Farill s'il avait quelque instruction secrète qui s'accordât avec la proclamation du prince de la Paix; le général O'Farill assura sur l'honneur qu'il n'en avait pas; mais lorsqu'ensuite il reçut l'*ordre* de séparer les régimens, et de les envoyer dans des cantonnemens qui lui furent assignés, il répondit, avec une noble fermeté, qu'il avait rendu le compte vrai de sa conduite; que, si on ne voulait pas le croire, il irait s'enfermer dans la place de Livourne, et que là il prendrait la résolution qui lui plairait. Cette réponse ferme et précise fit impression; on se contenta de l'assurance de sa fidélité, s'en remettant à sa loyauté si connue et si estimée. Mais bientôt la division qu'il commandait, et qui se composait de sept à huit mille hommes, fut mandée par Napoléon, armée de l'ordre du roi, dans le nord de l'Allemagne, où la grande armée était à cette époque; mais la réponse du général O'Farill n'était pas de nature à lui faire donner le commandement de la division. Il demeura à Florence. La reine d'Etrurie voulut lui donner le porte-feuille des affaires étrangères, il refusa; mais il lui offrit ses conseils; elle en avait grand besoin. Napoléon consentait bien à la laisser régner dans l'un de ces petits états qu'Alberoni appelait des *bicoques*, parce que la nullité de la princesse, et le peu d'importance du *roi bambin*, ou du *bambin-roi*,

ne lui donnait aucune inquiétude; mais il pouvait arriver telle circonstance qui changeât la position de la petite cour de Toscane, et cette circonstance pouvait surgir à chaque instant, et le général O'Farill était en ce cas l'homme qu'il fallait à Florence. L'Espagne, tout aveugle qu'elle était encore, conservait assez de présence d'esprit pour comprendre combien il lui importait de maintenir l'infante sur le trône de Toscane, et sa conduite, en cela du moins, fut conséquente, c'est-à-dire dans le commen cement.

Rien n'est funeste à la puissance comme le ridicule. Dans les volumes précédens j'ai donné une idée de la tournure et de la figure hétéroclites de la reine d'Etrurie. Sa personne, déjà passablement anti-royale avec sa bosse et sa hanche déjetée, le devint encore bien autrement par une attitude qu'elle prit, croyant au contraire donner d'elle et de son fils une haute opinion aux Florentins.

Elle imagina de promener tous les jours son fils au milieu de sa bonne ville de Florence pour se montrer à ses sujets, mais avec cette manie de l'étiquette qui est inhérente à une infante d'Espagne. Comment imagina-t-elle de faire promener sa majesté Louis deuxième du nom, lequel Louis deuxième du nom avait cinq ans et trois ou quatre mois? en habit à la française, brodé sur les tailles, jabot à dentelles ainsi que les manchettes, culottes courtes, bas de soie, escarpins cirés à talons rouges avec des boucles de diamans; quant à la tête, la pauvre petite majesté était crêpée, recrêpée, tapée, retapée, il n'y manquait même pas la bourse. Il faut ajouter à cette belle toilette qui n'aurait pas été complète sans cela, une petite brette attachée au flanc royal et cousue dans son fourreau. Mais le plus curieux de la représentation, c'est que le pauvre petit roi étant trop exigu pour se tenir avec aplomb tout seul dans le fond

d'une immense berline. La mère régente avait imaginé, comme partie de son administration, d'attacher le *roi Camion* sur son coussin, de façon que le malheureux enfant voyait arriver l'heure de la promenade, comme un autre enfant verrait celle du fouet. La mère se tenait sur le devant du carrosse, tandis que sa majesté le roi, tenant un petit chapeau sous son bras, regardait avec un œil d'envie le fils d'un pêcheur de l'Arno, ou d'un paysan de l'Apennin. M. d'Aubusson de la Feuillade, qui était ministre de France auprès de la cour de Toscane, m'a parlé plus de cinquante fois de cette voiture mille fois plaisante, contenant la régente et le petit roi, et il me l'a décrite si parfaitement juste que je pourrais la dessiner. Je voyais souvent M. d'Aubusson, et quoiqu'il ne fût pas bon, j'aimais assez sa conversation. J'avais oublié qu'il m'accusait de coquetterie pour avoir dansé la gavotte devant Junot avant qu'il fût mon mari. Il racontait de bien singulières choses de cette cour de Florence. On prétend que, tout en raillant, il avait agi fort sérieusement; et en vérité on peut dire que rien n'était plus sérieux et même plus triste.

Le marquis de la Romana, en passant par Paris pour aller en Allemagne, fut accueilli avec une hospitalité gracieuse dont il parut sentir le prix. Nous lui donnâmes une fort belle fête au Raincy, ainsi qu'à tout son état-major. Je le trouvai parfaitement aimable. Il n'était pas agréable de figure ni même de tournure. Il était fort maigre, sec et petit; le teint presque africain; les yeux pétillans d'intelligence, et, en général, une grande activité d'esprit était révélée sur son visage mobile. Cependant il avait souvent des momens de profondes réflexions, que la suite, du reste, nous a expliquées, et pendant lesquels il avait une autre figure. Je fus extrêmement contente de la manière dont il parlait de la

France et de l'empereur. Il paraissait aimer beaucoup sa femme. L'empereur était moins loué, sans doute, mais toujours avec un grand tact. Une fois il parut rêver à la vue d'un trophée que mon officier avait exécuté en sucre de couleur et qui formait un surtout. Le marquis tint fort long-temps ses yeux attachés dessus. Comme la pièce était destinée à être mangée, je lui en offris; mais au moment où j'avançais la main pour briser le trophée, le marquis me retint avec une sorte d'empressement qui lui conquit Junot.

— Comment, madame, s'écria-t-il, c'est vous! vous! qui voulez briser un trophée de la gloire de l'empereur Napoléon?... Je trouve qu'on ne devrait pas souffrir que des choses aussi admirables fussent aussi fragiles.

Je le regardai avec une expression tellement reconnaissante, qu'elle lui parut bizarre probablement, car lui, à son tour, me regarda avec étonnement et poursuivit :

— Que trouvez-vous donc, madame, de si étonnant à ce que j'admire l'empereur? Mais en Espagne, il est adoré, madame, et, s'il paraissait en ce moment avec des intentions telles qu'on peut les désirer, je fais le pari que sa voiture serait traînée à bras.

Cette petite conversation n'a aucun intérêt, mais elle se rattache à une circonstance assez bizarre. Après la défection de la Romana, j'eus occasion de lui faire faire mes complimens. Je chargeai la même personne de lui demander s'il était de bonne foi au Raincy, lorsqu'il chantait ainsi, d'une voix haute et harmonieuse, les louanges de l'empereur quelques mois avant de le trahir.

— Dites à madame Junot, dit à mon envoyé le marquis déserteur, que je la respecte trop pour me per-

mettre de plaisanter avec elle. Mes paroles étaient sérieuses; mais alors JE CROYAIS NAPOLÉON INNOCENT.

Le marquis de la Romana était un homme d'un talent supérieur. On a dit de lui qu'il avait *de l'esprit*, il avait bien au-delà. L'esprit est bien plus léger et plus échappant à l'attention que ce qu'avait le marquis dans son regard et dans sa parole. Il avait voyagé dans l'Europe entière, et même en Amérique; il parlait plusieurs langues, avait profité de ses voyages, à ce qu'il paraissait fort étendus. Comme tous les Castillans, le marquis avait l'abord un peu froid; mais bientôt la cordialité s'établissait facilement, parce qu'il causait volontiers. Il avait beaucoup vu et bien observé. J'ai trouvé en lui un homme fort distingué et tout-à-fait hors de ligne avec ceux que la tourmente de l'Espagne a fait surgir de leur obscurité. En partant de Paris il fut à Hambourg, puis immédiatement sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, qui déjà à cette époque *apprenait* le trône de Suède.

Le marquis mit une telle habileté dans sa trahison, qu'il fut impossible de se douter de son dessein. Il avait sollicité le grand-aigle de la Légion-d'Honneur à l'occasion de la Saint-Napoléon de 1808; l'empereur le lui avait accordé. La Romana, alors dans les îles de Fioni en Danemarck, écrivit au prince de Ponte-Corvo en lui demandant la permission de quitter ses troupes pour aller auprès de lui recevoir le grand-cordon de sa main. Le prince de Ponte-Corvo prenait alors des bains de mer dans un petit village près de Lubeck; ce fut là qu'il reçut la lettre du marquis, et deux jours après il apprit que la Romana, *et tout son monde*, était parti dans des barques anglaises, qui, prévenues par les émissaires du marquis, étaient venues tout auprès de la côte. Cinq cents hommes seulement, qui étaient à Hambourg, ne

purent le suivre : c'était un détachement du régiment d'Algarve. En apprenant le départ de leurs camarades, ils tentèrent de fuir; mais il n'était plus temps, et ils furent cernés par des forces tellement supérieures, que se défendre eût été folie. L'officier qui commandait ce détachement était un émigré français au service de l'Espagne; il s'avança vers le général de brigade envoyé à leur poursuite, et lui dit :

« Mon général, mes soldats n'ont fait que m'obéir, c'est moi qui les ai entraînés; je suis le seul coupable. »

A peine avait-il fait entendre la dernière parole, qu'il prit un pistolet dans la fonte de sa selle, et se brûla la cervelle.

CHAPITRE IV.

Mort du prince Louis. — Ressemblance physique et morale. — Incendie du vaisseau amiral *l'Orient*, raconté par Napoléon. — Dévouement sublime du fils de Casabianca. — La reine Hortense aux Pyrénées. — Portraits. — Napoléon est *moins Corse* qu'on ne le pense. — Le général Levavasseur apporte le traité de paix avec l'Angleterre. — Sa femme accouche de 24,000 platines.

Une grande infortune avait frappé la famille de l'impératrice Joséphine. Le fils aîné de la reine Hortense venait de mourir du croup, en Hollande. Les lettres de madame de Brock annonçaient une douleur d'une telle violence, qu'elle pouvait détruire à jamais la santé de la reine. Quels que fussent les autres projets, l'impératrice fut atteinte au cœur de cet événement. Il semblait que la menace d'un divorce était dans chacune des larmes que l'on versait sur la fosse encore fraîche du jeune prince Louis. Quelle différence d'avenir pour elle !... être *la belle grand'mère* de l'empereur régnant, ou bien la belle-sœur de madame la princesse Caroline, de madame la grande-duchesse de Berg !... oh ! quel malheur !... répétait-elle en pleurant avec sanglots.

Il est impossible de bien peindre le jeune prince Louis. Cet enfant eût été, s'il eût vécu, un homme bien distingué. Il ressemblait extraordinairement à son père, et conséquemment à l'empereur. L'infernale méchanceté qui a poursuivi l'empereur jusque dans ses affections les

plus saintes, a fait de cette ressemblance une cause de calomnie tellement indigne, que je croirais me manquer à moi-même en la réfutant. Le jeune prince était un enfant charmant, d'une bonté, d'une fermeté de caractère qui lui donnait de la ressemblance morale également avec son oncle... Je conçois que Napoléon sourît à l'avenir de la France en contemplant cet enfant. Un jour, on était à Saint-Cloud, et l'empereur racontait un fait plein d'intérêt, et il le racontait avec cette puissance de voix et de regard que je n'ai connue qu'à lui. Le jeune prince était d'abord sur les genoux de l'impératrice, puis il se laissa couler tout doucement, et vint se placer en face de l'empereur en le fixant avec de grands yeux bleus animés par une expression admirablement belle; c'étaient des saphirs étincelans : sa petite poitrine se soulevait, et il était évident qu'il souffrait de son émotion.

L'empereur racontait en effet une chose bien faite pour arriver au cœur d'un enfant heureusement doué. J'ai déjà parlé, je pense, du talent de narration de l'empereur, et du goût qu'il avait pour raconter. Souvent, par exemple, il altérait un peu la vérité pour augmenter l'intérêt et l'effet; mais on voyait ce soir-là que rien n'était ajouté; on en pouvait juger à sa propre émotion. Il racontait une bataille navale, et, comme Homère, sa parole puissante soulevait les flots, faisait gronder le canon et gémir les mourans... Il vous plaçait sur le pont d'un vaisseau, dont les planches souillées de sang, couvertes de cadavres, commencent à crier sous l'action du feu dont mille langues de toutes couleurs se faisaient jour au travers des écoutilles, et montaient en tournoyant le long des vergues et des mâts. Ce vaisseau, qui peu d'heures avant dominait royalement dans la rade d'Aboukir, et présentait plus de cinq cents vi-

sages humains pleins de vie et de force sur son gaillard d'avant, était désert, et tout ce qui n'avait pas été frappé par le boulet ennemi s'empressait de se soustraire à une mort certaine en se jetant à la mer et gagnant la terre à la nage... Un seul homme restait debout, et les bras croisés sur sa large poitrine, la figure souillée de sang, noire de poudre et de fumée; il regardait d'un œil sombre un autre homme respirant encore, couché au pied du grand mât, ayant les deux jambes fracassées et perdant tout son sang et la vie sans laisser échapper une plainte; il remerciait Dieu, tout au contraire, de le retirer de ce monde... Son œil mourant se soulevait pour voir encore flotter au-dessus de sa tête le drapeau de la France républicaine. A quelques pas de l'homme mourant était un jeune garçon âgé de quatorze ans environ, et revêtu d'un habit bleu sans aucune marque distinctive; un petit sabre était à son côté, et dans sa ceinture de marin étaient deux pistolets; il regardait l'homme mourant avec une expression de profond désespoir, et en même temps de résignation, qui faisait comprendre que lui aussi avait fini avec la vie. Ce vaisseau, c'était *l'Orient*... l'homme mourant était Casabianca, capitaine du vaisseau amiral de l'expédition d'Egypte, et le jeune garçon était le fils du vieux soldat.

— Prends cet enfant... dit le capitaine au contremaître. Sauvez-vous tous deux... il est encore temps... et laissez le vieux marin mourir tout seul... il n'est plus qu'une vieille cartouche avariée.

— N'avance pas... dit l'aspirant en étendant la main vers lui, sauve-toi... Quant à moi, ma place est ici, je ne quitte pas mon père.

— Mon fils, dit le mourant en jetant sur le noble enfant un regard qui renfermait toutes les joies qui peuvent

inonder le cœur d'un homme, mon fils... je t'ordonne de partir.

En ce moment un craquement terrible fit grincer les planches du navire, la flamme devenait maîtresse du bâtiment. Une épouvantable détonation annonça le sort d'une victime de cette affreuse journée... C'était celui qui attendait *l'Orient*... Déjà les planches devenaient brûlantes sous les pieds... Le contre-maître eut un moment de crainte, ses yeux se portèrent sur la côte dont ils n'étaient qu'à deux cents toises (car, disait l'empereur, l'amiral Brueis s'est battu embossé, le misérable !). Mais ce mouvement naturel à tout homme qui cherche sa conservation ne fut que passager; il reprit son attitude insouciante, seulement il cligna de l'œil en regardant le jeune garçon, et sur un signe du père mourant, il voulut encore le saisir; mais le jeune homme prenant un de ses pistolets, menaça le marin de l'étendre à ses pieds s'il insistait encore.

— Je dois et je veux rester, s'écria-t-il, va-t'en, et que le Ciel te sauve : tu n'as pas de temps à perdre.

Un nouveau craquement, qui sortit du fond de cale comme un profond gémissement, fit tressaillir le marin. Il porta un coup-d'œil égaré sur la Sainte-Barbe : les flammes allaient l'atteindre; encore quelques secondes peut-être, et il ne serait plus temps. Le jeune homme comprit l'axiété renfermée dans ce regard, et se couchant à côté de son père, il le prit dans ses bras.

— Pars... s'écria-t-il : mon père, bénis-moi...

Ce furent les dernières paroles que le marin entendit; il s'élança à la mer et s'efforça de gagner la côte; il n'avait pas fait dix brasses de chemin, que *l'Orient* sauta en l'air avec un bruit épouvantable. Il en était encore si près que ses épaules furent couvertes de clous et de débris lancés par le navire dans son dernier déchi-

rement. Il fut recueilli par les gens de la côte, et vint au quartier-général, ajouta l'empereur: ce fut lui qui nous raconta le dévouement sublime du jeune Casabianca. — Que ferais-je en ce monde?... dit-il à son père qui le pressait de nouveau de partir. Tu vas mourir, et la marine *s'est déshonorée aujourd'hui !*

C'était un noble enfant, poursuivit l'empereur; sa mort est d'autant plus à regretter qu'il aurait été plus loin encore peut-être que les Duguay-Trouin et les Duquesne... Je pense avec orgueil qu'il était de ma famille (1).

Mais un spectacle curieux, c'était de remarquer la physionomie du jeune Napoléon. Il tenait ses grands yeux bleus attachés sur l'empereur avec une avidité qu'il est impossible de rendre; et lorsque son oncle eut fini, il s'approcha de lui, et grimpant sur ses genoux, il lui dit:

— C'est bien vrai, ce que tu as dit là?

— Pourquoi veux-tu le savoir? dit l'empereur.

— Parce que je prierai Dieu pour ce jeune garçon et pour son papa, répondit le jeune prince.

L'empereur fut attendri, il souleva son neveu, et l'embrassa.

— Et toi aussi, dit-il, tu seras un brave et bon enfant.

Et le reposant à terre, il le suivait de l'œil avec toute la sollicitude d'un père, car il sentait que cet enfant était alors son espoir. L'impératrice était bien heureuse dans de semblables instans. Alors la pensée du divorce s'éloignait d'elle; et pourtant à cette époque on en parlait plus que jamais.

[1] J'ai entendu plusieurs fois l'empereur répéter cette histoire, et toujours disant que Casabianca lui était parent, tandis que beaucoup d'autres prétendent que non.

Un jour, l'empereur allait ou venait de passer une revue; son épée et son chapeau, ce fameux chapeau, étaient sur un fauteuil du salon, le jeune prince, accoutumé à être gâté par l'empereur qui lui laissait toucher à tout chez lui, s'empara de l'épée, la passa autour de son cou, mit le chapeau sur sa tête, et se mit à marcher derrière l'empereur avec une grande gravité, en faisant à deux voix le rataplan le mieux roulé. L'empereur se mit à rire, mais il était profondément touché. Gérard fit un charmant tableau de cette petite mascarade. En général, je dois dire, tout en convenant que le fond de son caractère n'était pas sensible, qu'il était fort impressionnable pourtant pour toutes les affections de famille; ce qui ferait croire que son indifférence n'était qu'une chose affectée, ou tellement en dehors, que le cœur ne s'en ressentait nullement.

Junot aimait le prince Louis avec un grand attachement; il n'était pas de ces imbéciles qui croyaient à une absurdité, et qui la croient encore par le seul plaisir de croire le mal, et de donner à l'empereur un vernis d'homme vicieux que jamais Napoléon n'a mérité. Quelque répugnant, je le répète ici après l'avoir dit plus haut, qu'il soit, en raison de l'attachement tendre et profondément respectueux que je porte et que j'ai toujours porté à la personne dont je parle, je suis obligée comme chacune de nous doit l'être en prononçant son nom, de lui rendre la justice qui lui est due, en ne la disant qu'accompagnée de toute la vénération, l'attachement, l'amour le plus entier. C'est du moins ce que je ressens, et nous sommes beaucoup encore existantes de la cour impériale professant hautement la même opinion.

La reine de Hollande quitta ses marais et ses plaines aquatiques, pour venir trouver, non pas une consola-

tion, car quel est le cœur de mère qui se console de la perte d'un enfant? mais au moins un adoucissement à ce désespoir terrible qui la tuait; elle fut dans les Pyrénées, à Cauterets. C'est là qu'elle fit le fameux voyage du Vignemale, en le traversant pour aller de Cauterets à Gavarnie. Elle fit ce voyage avec les deux guides les plus renommés des Pyrénées après Laurence, ce guide rendu célèbre par M. Ramond lui-même; mais il était ordinairement à Bagnères de Bigorre, toujours prêt à entreprendre le voyage du Pic du Midi, du Tour-Malet, et des pics environnans. Mais pour ceux qui dépendent des autres vallées, tels que Bergons, le Mouné, Viscos, et enfin le Vignemale, ce roi des Pyrénées françaises, puisque le Mont-Perdu dépend de la chaîne espagnole, c'est cette partie qui est vraiment intéressante à parcourir, c'est aussi celle-là que la reine voulut connaître. Elle se confia aux soins de Clément et de Martin, les deux porteurs de chaises les plus habiles des Pyrénées; puis elle parcourut d'abord tous les environs de Cauterets à une certaine hauteur. Elle alla au lac de Gaube: là finit presque la civilisation la plus légère. Un seul homme, un sauvage habite la cahute en terre et en roseaux qui est construite sur les bords fleuris de ce beau lac, dont les froides et tranquilles eaux réfléchissent les neiges éternelles et les glaciers du Vignemale, dont cent toises nous séparent. De l'autre côté du lac, est la belle cascade d'Esplemousse, dernier adieu de la nature à l'homme dans ce désert sauvage. Je ne veux pas me laisser entraîner à la description en ce moment, parce qu'en 1809 je fis moi-même ce voyage dont je parlerai.

La reine Hortense est, comme chacun sait, une sylphide dans sa taille, ses mouvemens et la grâce de sa tournure; leste et légère, elle bondissait dans les sauvages retraites des Pyrénées; et là, du moins, elle pou-

vait pleurer non-seulement en liberté, mais avec la consolante pensée que les hommes simples qui l'accompagnaient *sentaient* sa peine, et auraient voulu l'alléger.

— Pauvre dame, disait Martin, lorsque nous trouvions dans not' chemin, une de nos femmes avec son *gars* tout rougeaud... tout frais... pauvre dame !... nous l'entendions qui sanglotait, Clément et moi, dans la chaise à porteurs... Quand nous avons vu ça, j'ai dit à Clément qu'il fallait grimper dans la montagne pour ne pas rester en face de cet enfant... Ah ! elle pleurait bien fort !...

Elle était adorée dans ces montagnes, et le mot adorée est juste ; il n'est ni une flatterie ni une de ces paroles oiseuses qui se placent toutes seules à côté d'un nom de princesse ; elle était adorée. Et comment ne l'eût-elle pas été ? Bonne, secourable, donnant à la fois des aumônes pour avoir du pain, et disant de ces paroles qui touchent au cœur. Elle rachetait des conscrits, mariait des jeunes filles, donnait noblement une existence assurée à ses deux guides fidèles... Oui, elle était adorée, et jamais nous n'avons senti le prix de sa présence et l'influence de sa bonté et du charme qu'elle répandait sur toute la cour par ses talens si variés, que depuis que nous ne la voyons plus.

La reine Hortense revint à Paris après la saison des eaux, cette même année 1807, et nous ramena toute cette aimable gaîté, ces soirées charmantes chez elle, où les artistes les plus distingués de la France venaient porter un tribut que la princesse savait d'autant mieux apprécier, qu'elle-même était docte en toute savante matière. Que d'heures agréables on passait chez elle ! combien elles fuyaient doucement !... C'est alors qu'elle composait : *Partant pour la Syrie*, *Reposez-vous, bons chevaliers*, et une foule d'autres romances que nous con-

naissons et que nous chantons toujours. La reine Hortense n'est plus là pour demander de la flatterie, et certes on peut louer avec une grande franchise de conscience : *Le beau Dunois*, *le bon Chevalier*, *les deux Colins*, dont la grâce naïve peut appartenir au plus ravissant talent ; *En soupirant j'ai vu naître l'Aurore*, et mille autres que je pourrais citer ; car je les connais toutes, je les aime, je les chante et toujours avec un nouveau plaisir.

Une autre fois, on se réunissait autour d'une table ronde ; et là venaient Gérard avec son immortel crayon ; Isabey, dont le talent peut être imité, mais jamais égalé ; Garnerey, qui, après avoir long-temps travaillé à un joli dessein pour un album, finissait par faire la chambre dans laquelle nous étions, avec un tel charme de détail qu'on y retrouvait tous les bâtons de chaises qui étaient dans l'appartement, et pourtant rien n'était minutieux et tout était charmant dans ces mêmes détails. Mais un talent remarquable lui-même dominait sans flatterie sur un grand nombre de ceux qui l'entouraient ; et c'était la noble maîtresse du logis ; surtout lorsqu'elle faisait des portraits seulement au trait. Ils sont d'abord faits remarquablement bien, et puis ils ont le mérite fort rare d'une ressemblance extraordinairement juste. C'est ainsi que la reine Hortense possède une collection unique dans le monde, si dans ses courses aventureuses elle n'en a pas perdu, ce qui peut être. J'ai vu dans ces albums des visages bien étonnés de se trouver à côté l'un de l'autre.

En parlant de la reine Hortense, j'ai seulement indiqué les personnes de sa maison d'honneur ; il faut que j'en parle avec plus de détail. Cette cour était trop remarquable comme agrément au milieu de la grande cour de l'empereur, pour ne pas mériter une attention spéciale.

La dame d'honneur, madame de Vyri, était une de ces personnes qui ont donné lieu au proverbe italien :

E tanto buono che non val niente.

C'était une grosse personne, ayant un gros mari, et le fils le plus effroyablement laid que Dieu ait lancé sur notre planète. C'était le prince Furibond.

Qui de vous ne se rappelle avec un sentiment tout-à-fait pénible cette jeune femme engloutie dans un abîme, à peine âgée de vingt-cinq ans, cette charmante madame de Brock? Toutes les fois que son image se retrace à moi, ce n'est jamais avec une impression douce. Je connais si bien le lieu où elle a péri! Je ne puis séparer la pensée qu'elle provoque de celle de sa chute dans la cascade du Moulin à Aix en Savoie; et c'est pour pleurer sur un sort si funeste... Elle, si bonne, si douce, si charmante! mourir là comme une fleur qu'un coup de vent aurait fait tomber dans le gouffre !... Pauvre jeune femme !... Eh bien ! elle a eu, du moins, cela d'évité dans sa vie, c'est le spectacle de l'infortune de son amie; car, *quoique reine*, elle est amie, et elle a des amies, la reine Hortense; elle en a aujourd'hui, alors qu'un regard, qu'une parole d'elle ne sont plus que des gages d'amitié dont tout honore, parce qu'elle est vraiment noble par le cœur; elle y donne asile à tous les sentimens doux en même temps qu'équitables. J'ai toujours pensé que, si la reine Hortense avait régné, soit comme régente, soit comme maîtresse, son règne eût été des plus heureux, parce que beaucoup de bonnes actions faites par d'autres princes, comme résultat d'une saine politique, n'auraient eu pour principe, chez elle, que le désir du bien public et l'amour de ses devoirs. C'est une personne qui aurait conçu parfaitement que de la paix de son âme

dépendait beaucoup celle de ses peuples. Je crois, par exemple, qu'elle aurait souvent pardonné ayant le pouvoir de punir, regardant la vengeance comme le lot d'une âme vile et basse. Et, en parlant de cela, il faut ici que je place un mot qui fut dit par l'empereur à un homme qui était fort avant dans sa confiance, et me le répétait il n'y a pas huit jours. Cet homme était à la tête d'une grande administration, et il apportait à l'empereur une liste formée de dix-sept noms qui étaient portés par des hommes qui pouvaient alarmer Napoléon en raison de leur position sociale et de leur fortune. Ils conspiraient sourdement, et d'une manière si peu habile toutefois, que toutes leurs démarches étaient connues aussitôt que formées. L'empereur sourit en levant les épaules. Il était alors au moment de partir pour la bataille de Wagram, et l'intérieur de la France, quoique calme encore, pouvait cependant lui donner de l'inquiétude.

— Qu'ordonne Votre Majesté relativement à cette affaire? lui demanda-t-on.

— Rien du tout.

L'autre le regarda d'un air stupéfait. Il avançait sa liste, et l'empereur répéta en souriant :

— Rien du tout... mon cher comte. Je ne punis mes ennemis que lorsqu'ils s'opposent, par leurs manœuvres, au bien que je veux faire. C'est surtout pour cela bien plus que parce qu'ils me résistent que je les punis. Je suis moins Corse qu'on ne le croit.

Cette parole, que je ne connais que depuis peu de jours, me paraît sublime. Celui qui l'entendit et qui me l'a redite causa long-temps avec moi de la manière dont Napoléon considérait aussi les hommes qui l'entouraient. Il faisait un extrême différence entre ses amis et les hommes capables qu'il récompensait. Il était pour eux moins affectueux, moins accueillant, et bien souvent

cependant il était prodigue envers eux. La faveur n'a pas été en *faveur* sous son règne, et bien rarement elle l'a emporté sur le mérite POSITIF. Il faisait *des grâces* à ceux qu'il aimait, comme *Junot*, par exemple, comme *Duroc*, comme *Lannes* et beaucoup d'autres; et lorsque ces mêmes amis avaient en eux de quoi légitimer de hautes récompenses, il les en comblait. Mais ces hommes étaient les colonnes de l'État, soit qu'ils se servissent de leur plume ou de leur épée, soit qu'ils lui sacrifiassent leur santé par des veilles, soit qu'ils fissent couler leur sang sur les champs de bataille. Aussi les deniers publics satisfaisaient sans regret à les récompenser. Je sais qu'on dénature toutes les intentions; qu'on fait d'une bonne chose une action folle ou vicieuse; aujourd'hui nous sommes devenus non-seulement ingrats pour l'empereur, mais *ingrats méconnaissans*. Les inconvéniens particuliers se sont présentés armés de toutes leurs petites vengeances, de toutes leurs petites haines, et, parlant au nom du bien général, ils ont, comme, au reste, toujours, représenté les masses qui, comme toujours aussi, ont agi sans savoir pourquoi; mais servant les intérêts de quelques-uns, et souvent animées par de secrètes calomnies de *ces quelques-uns* bien plus éclairés que d'autres, pouvant parfaitement juger des intentions véritables de l'empereur, de ses vœux pour le bonheur de la France, de la justesse de ses vues, de ses vues que le vulgaire lui-même est appelé à juger et juge à présent ce qu'elles devaient être, c'est-à-dire entièrement dirigées vers le même but, et ce but constamment le même... le bonheur et la gloire de la France. Il ne s'agit pas ici de ricaner comme j'ai vu ricaner de beaux-esprits tout neufs, et dire :

Le bonheur de la France !... ah! par exemple, le bonheur et la gloire de la France !... lui !... l'empereur

Napoléon ! la gloire... encore... je ne dis pas... mais le bonheur !....

Eh bien ! oui, le bonheur. A l'époque dont je parle, IL VOULAIT le bonheur de la France. Et je dirai plus, à cette époque aussi, il le lui avait donné. Il ne s'agit pas ici de répéter quelques vieux mots bien ridiculement placés ensemble, de manière à former une phrase qui est tout ce que l'on peut dire, et qui signifie que l'empereur *a fait le malheur de la France* parce qu'il a fait la guerre, et qu'il est un *tyran assassin* parce qu'il a condamné le duc d'Enghien et exilé madame de Staël. Il faut raisonner son accusation, et ceux qui parlent si haut ne savent pas que jusqu'en 1810 toutes nos guerres ont été défensives ; et lorsque plus tard elles ont été une agression, il est encore fort douteux que ce ne soit pas pour empêcher qu'elles n'aient été plus tard une nouvelle attaque. Tout à l'heure, à l'époque de la bataille de Wagram, nous parlerons de cela. Maintenant j'ai amené Napoléon sur la scène, parce que je parlais de sa belle-sœur ; et que, faisant remarquer la bonté de cœur de la reine Hortense, je voulais placer en regard le mot de l'empereur sur la manière dont il dispensait les punitions.

L'empereur avait beaucoup d'ordre : tous les mois M. Estève lui soumettait un travail relatif à sa cassette particulière et à la liste financière de sa maison. Il y avait fort souvent des économies ; alors l'empereur faisait une liste et une répartition parmi ses chefs. Plusieurs étaient jeunes, aimaient le plaisir, peut-être même le faste; pourquoi non? une existence somptueuse, un peu sybarite, leur paraissait doublement douce après des années entières passées sous la tente, au milieu des sables du Tropique ou des boues de la Pologne, des neiges de la Sibérie ou des rochers de

l'Espagne. En regardant ses belles courtines de velours à franges d'or, qui recouvraient une tête mutilée, des bras lacérés de profondes cicatrices, une poitrine sillonnée par le sabre et l'épée ennemis, celui qui jouissait alors de cette existence heureuse trouvait bien doux de se répéter :

—Je la dois à mon courage, à ma noble conduite ! Et voilà ce que beaucoup des chefs de Napoléon pouvaient dire avec un noble orgueil. Junot, Lannes, Rapp, Marmont, Bessières, Duroc, une foule de noms qu'il serait trop long de citer, mais qui formeraient une belle liste de *leudes* au chef de la dynastie napoléonienne. Souvent l'empereur, qui comprenait merveilleusement que ces hommes, qui avaient donné leur sang à leur patrie, car, quelque amour qu'ils eussent pour lui, la France était le grand et le premier mobile originairement de cette vaillante conduite, l'empereur savait qu'il fallait noblement, largement récompenser celui qui donne sa vie ; il comprenait, cet homme, QUI SAVAIT COMME ON FONDE, que la marchandise qui se paierait le plus cher si pareille chose se vendait, serait les jambes et les bras, le corps ainsi pris en détail ; et puisqu'il est impossible de fixer un tarif pour de tels objets, alors il faut établir un équivalent ; et c'était ainsi qu'il comblait de faveurs les hommes braves et fidèles qui entouraient ce trône que leurs bras devaient soutenir pour jamais... Lui aussi, quelque méfiance qu'il eût de la nature humaine, fut encore surpassé dans son rêve triste et grondeur... J'apprenais, il y a quelques jours seulement, que dans cette répartition de fonds faite chaque mois, le général Oudinot, qui était de l'armée du Rhin, et qui pourtant n'avait pas auprès de l'empereur les mêmes droits que ses fidèles, recevait, comme gratification, huit, dix mille francs tous les mois, et cette munifi-

cence s'est maintenue fort longtemps. Cela n'est pas resté *long-temps* dans la mémoire du maréchal, par exemple, et j'ai des raisons positives pour en douter.

Sans doute que l'empereur a parlé du maréchal Oudinot comme il a parlé de Junot; sans doute qu'il a fait à son égard des réflexions tout aussi amères que celles que nous a transmises un des sieurs Las Cases pour Junot. Pourquoi donc ne nous les a-t-il pas communiquées? Il serait assez drôle que j'en pusse dire la raison.

J'étais, il y a quelques mois, à faire de la tapisserie dans mon cabinet; j'avais près de moi une femme de ma connaissance, fort âgée, mais remplie d'esprit, maligne, et la plus agréable du monde à écouter lorsqu'elle raconte. C'est un feu d'artifice, mais avec des variétés de couleurs admirables; c'est une heure à compter, dans son année, comme plaisir réel, que de l'écouter dans ses bons jours. Cette femme est la comtesse d'Hautpoul, c'est un nom littéraire de notre époque.

Nous ne causions plus; nous avions ri. Je me reposais tout en repassant dans ma tête une foule d'histoires plus divertissantes les unes que les autres qu'elle m'avait racontées. Mon aiguille passait, repassait; elle me regardait en clignant l'œil, tandis qu'enfoncée dans une profonde bergère, elle faisait aller un petit pied toujours bien chaussé, et de la grandeur de celui d'un enfant de six ans. Tout à coup elle me dit en me regardant :

— Est-ce que vous ne *lui* répondrez pas?

— A qui donc?

— Et mais à ce Las Cases.

Nous n'avions pas prononcé son nom de la soirée; mais nous en avions parlé assez souvent pour que je

la comprisse, et voilà ce que c'est que de causer avec des gens d'esprit..... Mais qui peut causer avec une bête ?

— Qui ?

— Oui.

—Eh mais, moi toute la première... cela m'arrive tous les jours à mon éternel regret... je me fâche... je gronde après ma propre bêtise, et je recommence le lendemain ; il en est de cela comme des illusions ; on en perd une, on en reprend dix.

Enfin, ce jour-là je n'avais pas ce reproche à me faire, car madame d'Hautpoul est certes la femme la plus amusante possible.

— Oui, sans doute, je lui répondrai, lui dis-je ; mais comprenez-vous cet acharnement contre mon mari ? Cette gloire dont il nous a décoré, mon mari et moi, en nous sacrifiant, plutôt que nous consacrant un chapitre portant notre nom. Quel homme est-ce ? le connaissez-vous ?

— Sans doute... Mais comment, *vous*, ne le connaissez-vous pas ?...

— Songez donc, ma chère, qu'il y avait CENT chambellans ; que c'étaient des planètes d'un ordre trop inférieur (je ne dis pas cela pour dire une bêtise ; ceux qui auront l'esprit nécessaire pour me comprendre me comprendront), pour qu'une personne comme M. de Las Cases, qui n'avait nulle habitude dans ma société, qui n'était connu de personne au château, comme il le dit lui-même malgré son excessive vanité, songez donc que c'était la plus simple chose du monde qu'il fût inconnu à ma personne ; mais cela ne m'étonne que davantage pour son animosité contre Junot.

— Mais, ma chère enfant, il a été votre voisin de campagne, long-temps même.

— Lui ! monsieur de Las Cases ?

— Lui-même...

— Et où donc, bon Dieu ?...

— A Bièvre. N'aviez-vous pas la maison de M. de Chamilly ?

— Précisément...

— N'aviez-vous pas madame de Montesson au grand château de Bièvre ?

— Eh oui ! mais ce n'est pas M. de Las Cases.

— Patience ! nous y arriverons. Vous rappelez-vous une Anglaise, lady Cla.....g, qui loua le château après madame de Montesson ?

— Oui, sans doute, et j'ai de bonnes, ou plutôt de mauvaises raisons pour cela.

— Qu'avez-vous donc eu à démêler avec cette *Pomone d'Angers ?*

Je regardai ma vieille amie avec étonnement.

— Oui, sans doute, *Pomone d'Angers*. Sa mère avait des fruits superbes dans son jardin qu'elle cédait à ses connaissances. Y êtes-vous ?

— Parfaitement. Mais où je n'arrive pas de même, c'est à M. de Las Cases.

— M. de Las Cases a connu lady Cla.....g en Angleterre ; elle a été parfaite pour lui ; elle l'a ramené en France, et...

— Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là ? m'écriai-je en me levant si précipitamment que je faillis jeter le métier, la lampe et la table par terre !...

Ma vieille amie me crut folle.

— Comment ! vous me dites que M. de Las Cases est ami de lady Cla.....g ? Oh bien ! alors voilà mon Apocalypse de Sainte-Hélène tout expliquée maintenant.

— Ah ! ah !..

Et madame d'Hautpoul fit à son tour une grande exclamation ; puis elle se mit à rire.

— Eh bien ! voilà pourquoi le duc ne voyage qu'avec ses relais ; voilà pourquoi les paroles sont si amères sans morceau de sucre pour les faire passer.... Comment donc ne m'aviez-vous pas dit cela, chère enfant ?

— J'aurais vraiment fort à faire si j'allais entreprendre de vous faire faire connaissance avec *toutes mes parentes*. Car je suis convenue d'appeler ainsi ce degré de relation.

— Eh bien ! nous parlerons de cette cousine-là, n'est-ce pas ?

— Ma foi non. Il y en a d'agréables ; mais pour celle-là elle est trop ennuyeuse.

Maintenant fermons ce tiroir, et retournons à la reine Hortense.

Après madame de Brock, qui était, comme on sait, mademoiselle Augüier, sœur de madame la maréchale Ney et de madame la comtesse César Delaville, il y avait une charmante petite femme auprès de la princesse, comme dame du palais : c'était madame de Villeneuve, fille du fameux comte de Guibert, si connu par sa tactique, une mauvaise tragédie du connétable de Bourbon, et les lettres de mademoiselle de l'Espinasse qui le représente comme l'homme le plus remarquable d'esprit et de manières, qu'il y eût alors où il y en avait tant. Sa fille avait hérité de lui du charme dont mademoiselle de l'Espinasse avait ressenti l'empire. Je la trouvais bien agréable ; elle était petite, parfaitement bien faite, des traits réguliers, de beaux yeux noirs, de belles dents blanches, et puis tout cela bien encadré et bien porté par une personne toujours gracieuse. J'aimais bien madame de Villeneuve ; son mari, M. René de Villeneuve, était chambellan de la reine ; il a des

manières parfaites, cause bien, est tout-à-fait un homme du monde, et porte dans la société *ce contingent de sociabilité* sans lequel la vie habituelle est bien pénible à parcourir. M. de Villeneuve est propriétaire de la belle terre de Chenonceaux qui rappelle tant de souvenirs chevaleresques[1].

Puis ensuite il y avait aussi une grande dame qu'on appelle madame d'A.......n. C'est une chose particulière que l'impression que m'a toujours faite madame d'A.......n, et je voudrais bien savoir qu'elle en est la première cause. C'est une personne parfaitement bien, n'ayant autour d'elle que des motifs d'attraits et de bon accueil; elle est grande, bien faite, et à moins d'être de méchante humeur, il faut même convenir qu'elle est belle femme, sans cependant qu'il soit dit qu'on s'arrêtera pour la regarder. Une amie commune à toutes deux m'a toujours dit beaucoup de bien de son cœur et de son esprit. Maintenant, qu'on m'explique pourquoi je devenais triste aussitôt que j'apercevais madame d'A.......n?... Elle m'inspirait un sentiment de tristesse craintive, c'était bizarre; et ce qui ne l'est pas moins, c'est que madame d'A.......n fait le même effet à beaucoup de monde. Pourquoi cela? je le demandais un jour à la marquise de Coigny, qui venait de me parler précisément de cette impression produite par madame d'A.......n. Elle me répondit : « C'est que madame d'A.......n a toujours l'air d'avoir mangé *sa soupe trop chaude.* »

Cette manière proverbiale de répondre sur une personne toujours parfaitement gourmée, me fit rire mal-

[1] Une chose qui l'est un peu moins, c'est que madame la comtesse de Guibert s'est remariée en secondes noces avec un homme assez connu, qui est BARRÈRE!!!

gré la présence solennelle de madame d'A.......n ; madame de Coigny était, je crois, amie de madame d'A.......n.

Il y avait deux autres femmes attachées aux jeunes princes : l'une, madame de Boucheporne, était une des plus jolies femmes de la cour. Il y a eu un moment surtout, mais, comme à une rose, le moment fut court ; il y a eu un instant où elle a été ravissante. C'était la fraîcheur de ces roses blanches rosées dans le cœur, et dont le feuillage est si vert et si frais tout autour de la fleur. Elle sentait bon rien qu'à la regarder ; et puis des cheveux, comme je n'en ai jamais vu à personne. Elle avait l'air d'un séraphin. C'était la même beauté, c'était la même candeur, la même bonté fine dans le sourire se mariant au regard. Je n'ai connu madame de Boucheporne que chez la reine Hortense ; jamais je ne l'ai vue autre part, à moins que son service ne l'appelât au château pour conduire le jeune prince à son oncle : je ne me rappelle pas de l'avoir vue dans aucun quadrille ; il semblait que son mari craignît d'exposer au grand air des cours ce visage pudique et si beau. C'est une charmante personne et qui doit être bonne ; il est impossible que sous une pareille enveloppe il y ait une âme méchante.

Madame de Boubert, gouvernante des jeunes princes, était tout le contraire de madame de Boucheporne. Non, certes, qu'elle ne soit la plus vertueuse et la plus méritante des femmes ; mais son visage, qui était comme celui de toutes les demoiselles de Folard, orné d'un nez.., quel nez !... longueur, largeur, profondeur, rien n'y manquait. Je crois, Dieu me pardonne, qu'en le faisant son père songeait à quelque bastion, car elle était fille du chevalier de Folard, fameux dans les matières stratégiques. Le reste de son visage était à l'ave-

nant du nez; en tout elle était désagréable; ensuite bonne, excellente, vertueuse, possédant toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les perfections. Ce n'est pas que je la connaisse et que je sache si tout cela existe; mais cela doit être. Ce que je sais être positif, chez elle, c'est son nez, qu'elle porte toujours en boudeuse, ce qui ne le raccourcit pas, au contraire.

La reine Hortense avait une lectrice qui n'était pas jolie, mais qui plaisait par son humeur, et que j'aimais fort parce qu'elle était spirituelle, polie, et toujours de bonne humeur, trois choses que j'estime au plus haut degré : c'était mademoiselle Cochelet, aujourd'hui madame Parkins, belle-sœur du célèbre avocat du même nom. Elle m'a prouvé depuis qu'elle était bonne et reconnaissante. C'est une personne à connaître et à aimer que madame Parkins[1].

Les hommes de la maison d'honneur de la reine Hortence étaient aussi fort bien. Elle avait dirigé, je crois, le choix de l'empereur, et tout était comme il devait être. Quelle différence de la maison de la reine à celle de toutes les autres princesses !

Puisque je parle de tournures singulières, le nez de madame B.....t, et surtout la taille en *tour prends garde* de madame de Viry me rappelle une petite aventure qui est arrivée à peu près à cette époque. Elle est bonne à conserver.

Tout le monde connaît M. Ro...d de Vil........x, homme d'esprit s'il en fut, et autant homme de bonne grâce qu'homme de France certainement; eh bien ! ce n'est pas de lui que je veux vous parler, c'est de sa

[1] C'est madame Parkins qui est propriétaire du château du Wolfberg à côté d'Arienberg, séjour de la reine Hortense; on connaît cet établissement.

sœur, mademoiselle Aglaé de Vil........x, fort spirituelle personne aussi, mais en vérité dans ces dimensions de tournure qui sont effrayantes. Ce qu'elle pesait, je crois qu'elle n'en savait rien, car jamais elle n'aura osé se faire peser. Du reste, sur ce corps immense était une fort belle tête et des traits extrêmement agréables.

Elle se maria tard : elle était ce que nous appelons en France une *vieille fille*, quoique, en se mariant, elle ne devînt pas une vieille femme. Elle épousa un brave et digne homme, le général Levavasseur, fort estimé dans l'armée, et digne d'une femme comme elle, qui était une personne remarquablement excellente comme fille, comme sœur et comme amie; mais pour que la parité fût entière, il était aussi excessivement gros, et cette ressemblance-là n'était pas même commode... Cela n'empêchait pas qu'ils vécussent fort heureux; ils s'aimaient, et madame Levavasseur s'arrangeait de son gros mari tout aussi bien qu'elle se serait arrangée du bailly de Ferette, ou de Potier... Un jour le général Levavasseur fut envoyé dans le nord, je crois que c'est à Nancy (mais le nom de la ville ne fait rien à l'histoire); il demeura là quelque temps, tranquille en apparence, ne maigrissant pas, au contraire, et seul, car madame Levavasseur n'était pas avec lui. Un jour il demande des chevaux de poste, disant qu'il a des choses de la plus haute conséquence qui exigent sa présence au ministère. Il fait mettre quatre chevaux à une petite calèche, et part pour Paris, en promettant trois et six francs de guides aux postillons s'ils vont bien. Etonné de ce brusque départ, son premier aide-de-camp se présente :

— Est-ce que vous partez seul, mon général?

— Oui, oui. Adieu; veillez sur tout ici, et laissez-moi partir. Je porte à Paris le bonheur du monde.

Et le voilà parti, laissant l'aide-de-camp stupéfait. Il rentra en secouant la tête et se demandant si son général avait bien la sienne.

Son général roulait sur la route de Paris, avec la rapidité d'une boule qu'on a lancée. Il arriva ainsi qu'il l'avait calculé, car, une chose étrange, c'est qu'*il avait calculé*, il arriva à Paris le surlendemain à deux heures après-midi; il court aux Tuileries; là il apprend que l'empereur est à Saint-Cloud.

— Ah! mon Dieu! quel malheur!... s'écrie-t-il; moi qui lui apporte la nouvelle de la paix définitive avec l'Angleterre! Le traité a été enfin signé il y a six jours. Aussitôt que je l'ai reçu des propres mains du premier ministre, je me suis jeté dans une chaise de poste, je suis arrivé à Douvres, j'ai trouvé le paquebot qui m'attendait, et me voilà. Il y a six nuits que je ne suis entré dans un lit, mes amis.

Tout cela se disait sous le grand vestibule des Tuileries, au milieu d'une foule qui grossissait de minute en minute; quelques officiers s'y trouvaient, et voyant un général de division, commandant de la Légion-d'Honneur, et que plusieurs d'entre eux connaissaient d'ailleurs, s'approchent, et reçoivent de lui la confirmation de la nouvelle. En un moment tout le jardin retentit de cris de joie, et fut aussitôt désert, parce que chacun courut porter la nouvelle. La Bourse n'était pas fermée, je laisse à penser si ce fut le dernier endroit où l'on se rendit.

Duroc était avec l'empereur. Personne ne pouvait donc juger du plus ou moins de vérité de l'annonce.

— Il faut que je parte à l'instant pour joindre l'empereur, dit le général à un homme du château. Faites-moi donner des chevaux.

On sait à quel point tout était ordonné dans le

château, sous l'empire. Cet homme crut le premier que le général messager avait perdu la tête...

— Oh! si ce n'est que ça qui vous arrête, dit le postillon, je vous mènerai à Saint-Cloud au risque d'être mis à pied pour six mois... La paix! nom d'un tonnerre!... la paix!... Oh! je regagnerai cela avec les Anglais que je mènerai.

— Tu es un brave... lui dit le général les yeux tout humides. Allons, fouette tes rosses, et partons. Vive l'empereur! mes enfans... Oui, oui, vive l'empereur! s'écrièrent tous ceux qui entouraient la calèche.

Le général arrive à Saint-Cloud; nouveau malheur: la journée était superbe, et l'empereur avait été à la Malmaison avec l'impératrice.

— Allons à la Malmaison! s'écrie le général dont la volonté commençait à s'irriter des obstacles qui se présentaient à chaque pas.

Mais les chevaux, qui avaient été déjà surmenés, n'en pouvaient plus; ils firent encore une demi-lieue, et l'un des quatre tomba au milieu de la route.

— Diable! dit le postillon! vive l'empereur et vive la paix! Mais mon cheval est mort!.... Comment vais-je faire?...

— Tais-toi, braillard. Il est bien question de ton cheval ici... Parler d'une rosse quand notre empereur m'attend!... quand il est là dans l'inquiétude! Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Dans le même instant, une voiture passait sur le chemin; le général y court et fait arrêter le cocher. La voiture n'était occupée que par une dame seule et sa femme-de-chambre. Le général se présente à la portière, l'ouvre, et offre la main à la dame, qui croit que les voleurs se déguisent en généraux pour arrêter en plein jour sur la grande route.

— Madame, lui dit poliment le général, je suis le général de division Levavasseur, commandant la 7e division militaire. Sa Majesté l'empereur a daigné m'envoyer en Angleterre pour recevoir l'*ultimatum* du cabinet de Saint-James. J'ai été assez heureux pour déterminer le ministère, qui n'hésitait que sur un poiut très léger, et j'apporte la nouvelle de la paix définitive. J'ai le traité signé par M. Fox ; le voici.

Et il tire de sa poche un énorme paquet de papiers.

— Vous apportez la paix, monsieur ! s'écrie la dame. Ah ! mon Dieu, quel bonheur ! quelle joie pour toute l'Europe, pour tout le monde !... Mais que puis-je pour vous ?

— Mes chevaux ne peuvent plus me conduire, madame ; l'un d'eux est mort. Je crois que les autres *ne veulent plus aller*... mais je sais bien comment je ferai, et je...

La dame n'attendit pas la suite du discours, qui peut-être, au reste, l'aurait rendue moins obligeante ; elle descendit de voiture, fit atteler ses deux chevaux à la calèche du général, prit les trois chevaux de poste pour retourner à Saint-Cloud, et recommanda à son cocher de revenir la joindre aussitôt qu'il aurait conduit le général à la Malmaison, se trouvant bien payée de sa complaisance. Par un hasard singulier, cette dame était Bordelaise, et avait pour deux cent mille francs de vin dans ses caves et dans ses *chès*.

En arrivant à la Malmaison, le pauvre général, qui avait pour l'empereur un attachement qui tenait du culte, sentit ses yeux se mouiller de larmes de joie.

— La paix, mes enfans !... j'apporte la paix !... Où est donc l'empereur ?

Il entra dans le salon qui est après le billard, et trouva l'impératrice qui écoutait Rapp, lui annonçant

au contraire des nouvelles de guerre. Le général Levavasseur se mit presque à ses pieds :

— La paix, madame !... la paix !... Mais où est donc notre gracieux maître ?...

L'empereur était dans la galerie du fond avec l'archi-chancelier. A ce mot de PAIX, il interrompt le discours qu'il avait commencé sur quelque grave matière, laisse là l'archi-chancelier, et s'avançant rapidement, il se présente au général, qui, en l'apercevant, s'écrie :

— Ah ! sire, je vous trouve donc enfin ! J'apporte la paix ; la voici. — Et il tira de sa poche cette immense quantité de papiers, qui, pour lui, figuraient le traité :

— Voici la paix, sire... telle que Votre Majesté m'a commandé de la faire signer.

La stupéfaction de Napoléon fut, dit on, complète. En effet, quoique habitué à ne jamais se laisser prendre *sans vert*, cette fois l'attaque était aussi par trop extraordinaire. Cependant il se remit aussitôt, parce qu'il comprit que la chose venait d'une source très naturelle. Il connaissait et estimait le général Levavasseur ; aussi le premier sentiment qu'il éprouva fut de sourire ; mais le second le porta à se rapprocher du brave homme, et de lui dire :

— Mon pauvre Levavasseur, je crois que votre paix se signale en ce moment par de nouveaux coups de canon tirés dans la Manche.

Le général le regarda d'abord comme pour mieux comprendre ce qu'il venait de dire ; puis secouant légèrement la tête comme un homme qui est sûr de son fait, il s'approcha de l'empereur, et lui dit avec un sourire de joie enfantine :

— Oui, oui, la paix est signée... Mais que Votre Majesté ne se mette pas en peine ; car si ces enragés d'Anglais ne veulent pas tenir leur promesse, eh bien !

nous nous battrons, et cela ira bien, parce que ma femme est accouchée hier de vingt-quatre mille platines.

Quelque sang-froid que l'empereur voulût garder, il n'y eut pas moyen cette fois de résister. Il fit un de ces éclats concentrés comme un éclat de rire ventriloque; mais cela ne dura qu'un instant; il répondit avec assez de sérieux:

— Votre femme doit être fatiguée d'une couche si laborieuse, mon général; il faut aller la soigner; vous viendrez m'en donner des nouvelles.

Et il fit un signe à l'aide-de-camp de service: on l'entoura doucement, *mais on l'entoura*, et on le mit dans une bonne voiture pour le conduire à Paris dans une maison de santé. Lorsqu'il y fut rendu on prévint sa famille. Une chose intéressante à faire connaître, c'est que jamais il ne fut possible de le faire saigner, de le faire baigner, qu'au nom de l'empereur.

— L'empereur l'a ordonné, disait-on.

Alors il devenait docile comme un enfant, et laissait agir ses médecins; le pauvre malheureux ne souffrit pas long-temps. C'était le plus digne et le meilleur des hommes. Sa femme était, ainsi que je l'ai dit, une femme aussi aimable que digne de respect.

Cette affaire vraiment burlesque, si elle n'avait pas eu une issue aussi triste, donna lieu à une foule d'événemens plus ou moins importans; la Bourse fut le lieu de Paris où les résultats devinrent tout-à-fait remarquables par leur gravité. L'empereur, qui n'aimait pas les mouvemens de Bourse, et qui prétendait que tous ceux qui y faisaient leur fortune trompaient ceux qu'ils gagnaient, fut d'autant plus irrité de cette aventure qu'il paraissait y *être compère*. Il ne pouvait pas démentir tout ce qui se disait, sans compromettre sa dignité. Il eut de l'humeur long-temps de cette histoire, que les

partis qui n'étaient pas le sien racontèrent à leur guise en y ajoutant tout ce qui pouvait la rendre ridicule pour le parti impérial. Mais comme à cette époque il était le plus nombreux et presque l'unique en France, l'opposition des autres fut à peine remarquée. Néanmoins j'ai souvent fait observer combien l'empereur était sensible à ces sortes d'attaques[1].

[1] Cette histoire était bien autrement plaisante, racontée par M. Henri Roland, homme le plus comique, et le plus *mime* surtout, que j'aie jamais connu. Il racontait, ainsi que peuvent se le rappeler ceux qui l'ont connu, avec une rare perfection.

CHAPITRE V.

Continuation de la campagne de 1807. — L'oreille de l'empereur frisée par une balle — Mot de Napoléon au maréchal Lannes. — Les Russes sont de vaillans soldats. — Friedland. — L'empereur au pied d'un arbre. — Le pain de paysan. — *Il est bon.* — Partage de gloire. — Le maréchal Ney, vraiment le *brave des braves.* — *Travestissement* d'un champ de bataille. — M. Gros. — La veuve du soldat. — Léonard Bondieu. — Le mort-vivant. — La pauvre mère. — L'orpheline. — Léonard Bondieu coiffé d'un mort. — Le prisonnier, jardinier, amoureux et mari. — Les Russes à barbe. — Retour en France. — Douleur et folie.

Nous étions déjà arrivés au mois de mai de 1807; la campagne continuait brillamment. L'empereur de sa personne s'était porté sur Guttstadt avec le maréchal Lannes et le maréchal Ney, et avait pris cette ville après une résistance terrible de la part de l'ennemi. Dans cette affaire, une balle frisa son oreille de si près, qu'il en sentit le sifflement, si l'on peut parler ainsi. Lorsque Duroc nous dit cela, je fis une exclamation, et il me dit que la chose n'était pas rare le moins du monde, parce que l'empereur s'exposait beaucoup. Il me donna des détails relativement à la *tenue* de l'empereur à l'armée, qui me l'aurait fait admirer si je ne l'eusse déjà fait, et profondément. Junot m'avait bien parlé de lui dans le même sens pour l'armée d'Italie; mais je considérais l'empereur comme un autre homme que le général en chef de l'armée d'Italie, et je me trompais en cela.

C'était toujours le même individu; au contraire, pour conduire et connaître les hommes, et il savait que le prestige de la bravoure était surtout vainqueur chez les Français.

Les combats se succédaient chaque jour en Pologne. Le combat de *Deppen* suivit celui de Guttstadt; vint ensuite celui de Heilsbelg (sur l'Alle), où nous perdîmes une effrayante quantité de monde; les officiers et les généraux surtout furent très maltraités, ce qui indique presque toujours que les soldats ne donnent pas franchement. L'empereur dit une parole remarquable à propos de cette journée vraiment meurtrière pour nos armes, et de laquelle nous n'obtînmes que le stérile honneur de conquérir le terrain pied à pied, et encore n'était-ce que sur les cadavres français, plus peut-être que sur les Russes, que nous avancions. Le maréchal Lannes se trouvant près de l'empereur dans un moment de cette journée le plus inquiétant pour ses résultats, fit remarquer à Napoléon combien les Russes changeaient leur manière de se former en bataille, et combien à leur tour ils se servaient de leur artillerie; car il paraît que ce jour-là ils nous foudroyèrent et se maintinrent dans leurs retranchemens.

—Il paraît que ces... se forment, dit le maréchal Lannes...

— Oui, répondit l'empereur, nous leur donnons des leçons qui les *feront bientôt nos maîtres...*

Le combat de Heilsbelg précéda seulement de quelques jours la fameuse bataille de Friedland. C'est ici le lieu de faire l'immense différence des deux peuples que nous combattions [1]. En vingt jours la Prusse fut con-

[1] Je sais bien que les Prussiens peuvent objecter que des négociations entreprises entre nous et les puissances belligérantes ont été cause de ce retard dans notre marche. Mais il n'importe.

quise. Les Russes étaient au moins des adversaires dignes de nous, et nos victoires, presque incertaines, avaient cet avantage honorable que le succès était vaillamment disputé. Friedland n'est qu'à huit lieues de Preussich-Eylau, sur l'Alle, qui se jette dans la Pregel, et à quinze lieues de Kœnigsberg. Ainsi, depuis le 8 février, jour de la sanglante affaire d'Eylau, jusqu'au 14 juin, jour de la bataille de Friedland, nous n'avions pu conquérir qu'une aussi courte distance, en quatre mois et demi!... Et encore les Russes pouvaient-ils contester quelques victoires que nous disions positives, et que nous achetions à force d'hommes. Les Russes se défendaient à la fois comme de vaillans soldats et comme des hommes résolus de ne permettre l'entrée de leur patrie que lorsque le dernier cadavre serait tombé devant la frontière. Voilà de l'honneur, voilà de l'esprit patriotique; et lorsque, après une aussi belle défense, on voit s'allumer une autre fois l'incendie de Moscou, on peut dire que la nation russe annonce de grandes choses.

Une remarque à faire, c'est que la bataille de Friedland a eu lieu le 14 juin, sept ans, jour pour jour, après la bataille de Marengo (14 juin 1800). Alors les anniversaires étaient glorieux à rappeler. Cette affaire de Friedland fut pour Napoléon une victoire d'autant plus douce, qu'à Eylau il avait fallu abandonner à l'ennemi une forte part de gloire; car il faut parler franchement, et ne pas vouloir cacher une vérité connue. Ainsi donc à Eylau l'empereur ne pouvait pas même dire : J'ai vaincu! Mais à Friedland la victoire revint à son favori, et fut toute pour lui. Aussi Napoléon fut-il, pendant l'affaire, à ce que me racontèrent ceux de mes amis qui ne le quittèrent pas dans cette journée, d'une gaîté et d'une joie intérieure qui le décelait, malgré sa volonté de garder une attitude *digne et royale*. Ce fut même à

un point qui dut frapper ses officiers; car il avait peu de cette expansion joviale qui tient à un caractère *gai* naturellement. Pendant l'action, le jour de Friedland, l'empereur se tenait sur une hauteur à l'entrée d'une ferme. De là il plongeait sur les deux armées, et pouvait tout voir. La réussite de ses plans lui donna probablement une telle joie qu'il se mit à faire et à dire mille folies. Il avait faim, et demanda du pain, et du vin de Chambertin.

— Mais je veux du pain du pays ! s'écria-t-il.

Comme la maison devant laquelle il était alors était un moulin, il ordonna qu'on en demandât à l'heure même; et comme on hésitait, parce que le pain du paysan russe, fait avec de la mauvaise farine de seigle, est plein de longues pailles et détestable de tous points, il insista avec humeur en disant :

— Les soldats en mangent bien !...

Et tout aussitôt il mordit, avec ses dents de perles, dans un morceau de pain noir, devant lequel nous aurions reculé. Mais aussi, lorsque les soldats apprirent que leur chef bien-aimé avait mangé de leur pain et l'avait trouvé bon, quel est celui d'entre eux qui eût osé se plaindre?

Ce fut à Friedland que Victor, que les soldats appelaient *Beau-Soleil*, se fit connaître comme commandant en chef un corps d'armée. Bernadotte, blessé à l'affaire de Spanden, huit jours avant, avait laissé son corps d'armée sans chef principal, et Victor le remplaça. Mais l'homme qui contribua le plus au succès de la journée de Friedland, fut le maréchal Ney.

« Vous ne pouvez pas vous faire une idée, écrivait Berthier à l'archi chancelier, de la valeur brillante du maréchal Ney. C'est fabuleux à raconter; c'est comme

dans le temps de la chevalerie. C'est surtout à lui qu'on doit le succès de cette mémorable journée.»

Ce fut également à cette affaire que le colonel Cu...l, qui alors suivait et aimait le drapeau tricolore et l'aigle française, se fit autrement distinguer que dans une certaine affaire de versement de voiture de Reims. Il n'était pas question *de nonnettes* à Friedland. C'était, nous disaient toutes les lettres que recevait Junot, une des plus terribles batailles que nos troupes eussent encore livrées; toute la matinée se passa *en pourparlers de mort.* Mais sur le soir vers quatre heures, l'engagement devint si meurtrier, si affreusement sanglant, que les plus déterminés en avaient horreur. Une batterie de *trente* pièces de canon, commandée par le général Sénarmont, et placée en avant de nos colonnes, tirait sur les colonnes ennemies, et broyait les hommes comme les grains de blé sous une meule. L'ennemi, qui s'était formé en colonnes serrées, voyant ses masses écrasées par la mitraille de nos canons, s'enfuit sur la rive droite de l'Alle; long-temps après le coucher du soleil les malheureux Russes furent poursuivis dans leur fuite. Cette fois la victoire, le succès réel, rien ne fut douteux; les bulletins prussiens et russes reconnaissaient eux-mêmes leur perte immense. Cependant, tout en s'avouant vaincue, la Russie montra bien autrement de dignité qu'à Austerlitz. Le résultat de cette bataille fut la presque complète destruction de l'armée russe. Quant à nous, une portion de la garde impériale n'eut pas même besoin de donner. La bataille de Friedland est une des plus belles actions militaires de Napoléon; il fut, à la vérité, secondé brillamment par le maréchal Ney. Mais enfin si le bras et la main qui exécutent sont pour beaucoup dans une œuvre quelconque, la tête qui en a formé le plan est plus habile encore.

Ce fut en courant que nous atteignîmes le Niémen [1]. Les Russes se battaient en se repliant sur eux-mêmes; et tout aussitôt que les négociations entreprises aux premiers beaux jours furent rompues, rien n'était plus curieux, même pour les ignorans en matière stratégique, tel que je le suis par exemple, que de suivre sur la carte, avec une personne habile, la marche des troupes des deux armées. C'était une course des plus bizarres. Ce que les bulletins de la grande-armée ne racontent pas, ce sont les impressions produites par les lieux. Il est rare de trouver l'expression de pareils sentimens dans la bouche des *soldats*-généraux qui entouraient l'empereur, car il se prononçait lui-même avec une telle force contre ces faiblesses de l'âme, ainsi qu'il nommait toute sensation en dehors des impressions habituelles de la vie, que tous ceux qui étaient près de sa personne ne songeaient plus à regarder autrement que derrière et devant eux. J'en donnerai bientôt des preuves fortes autant que bizarres. Il fut cependant impossible de ne pas s'écrier en chœur, à la vue du champ de bataille d'Eylau, traversé au mois de juin, à la plus belle

[1] Tout ce que je rapporte depuis le commencement de cette cinquième livraison ayant rapport aux opérations militaires, est pris dans les lettres particulières que j'ai, et qui étaient adressées à Junot. Heureusement qu'elles échappèrent à M. le duc de Rovigo, lorsque, par ordre de l'empereur (ordre que l'empereur a depuis désavoué), il vint CHEZ MOI EN MON ABSENCE prendre les lettres particulières de l'empereur, et que, pour remplir cet ordre, on BRISA les scellés mis en l'absence de la tutrice *légale et naturelle*; on força une serrure à secret mise à un meuble précieux qui contenait des objets de prix dans un coffre de fer. L'empereur avait, à la vérité, commandé de reprendre ses lettres; mais elles étaient en sûreté dans ce meuble, étant d'ailleurs sous les scellés comme sont toujours tous les tiroirs, tous les meubles, dans une *succession non ouverte* encore. Enfin il est de fait qu'on a violé alors en ma personne tous les droits légaux, non-seulement devant les tribunaux, mais devant Dieu; et tout cela pourquoi?... Je pourrais répondre à cette question. Du reste, peut-être le ferai-je, car on m'a dégoûté d'être trop bonne.

époque de l'année, et comparé à ce même vallon couvert de glace, de neige rougie par le sang, et jonché de milliers de cadavres expirés dans la double et cruelle agonie du froid, joint aux balles et à la mitraille. Nous avons admiré tous le magnifique tableau de Gros; c'est une œuvre immortelle de son beau talent; il nous a transportés dans ce lieu d'horreur, et son pinceau nous donnait à la fois le frisson de l'air de Russie, et celui qu'on éprouvera toujours à la vue de corps humains horriblement mutilés. Il faudrait que la même main retraçât le même site pour la physionomie des montagnes, pour la figure, pour les *contours* de la chose et du lieu; mais au lieu de cette terre congelée, recouverte de neige, de sang et de cadavres; au lieu de quelques buissons dépouillés de leurs feuilles, auxquels pendaient des lambeaux de chair humaine maculés de sang, de cette nature âpre et sauvage si bien retracée dans le beau tableau d'Eylau, je voudrais que Gros nous fît, comme je le disais plus haut, la même vallée, mais revêtue de sa belle robe verte et fleurie, le lac ayant englouti sa couverture de glace et n'offrant plus à l'œil qu'une belle nappe d'eau cristalline bordée d'un côté par la ville d'Eylau, et de l'autre par de riches campagnes, des jardins, et la plus admirable végétation. Des moissons alors dorées et prêtes à être coupées, des ombrages, des arbres fruitiers, toute l'apparence de la prospérité avait succédé à la mort et au carnage; c'était un admirable coup-d'œil. Néanmoins une particularité frappait, c'était la trace *positive* que le pied du monstre appelé *destruction* avait imprimée sur la terre où il avait seulement posé son orteil maudit!... Cette mosaïque bizarrement horrible disait, malgré l'ombrage, la douceur de l'air, les vertes prairies: — Oh! comme la mort a passé par ici!...

Nous avions, au Raincy, la veuve d'un soldat qui, après avoir combattu à Nazareth avec Junot, et fait partie *des trois cents braves*, était venu se faire tuer à Austerlitz. Junot avait une amitié fraternelle pour tous ceux qui avaient combattu avec lui dans cette belle journée de Nazareth. Aussi la femme du soldat ne vint pas inutilement à l'hôtel de son général pour avoir des secours, car ceux qu'on lui donnait étaient suffisans pour faire subsister elle, sa fille âgée de dix ans, née en Egypte, l'une des plus ravissantes créatures que j'aie vues de ma vie, et un grand garçon de dix-sept ans, né au milieu des camps, je ne sais où. Ce que je me rappelle, c'est que la naissance de cet enfant avait eu lieu au moment où un magasin à poudre sautait en l'air; elle avait été suivie de quelque accident de ce genre. La suite devait prouver que c'était sa nature, et qu'il vivait dans la poudre et le danger comme un brochet dans l'eau.

Il s'appelait Léonard *Bondieu*, comme son père; et comme son père aussi il était un de ces grands, robustes et vaillans soldats du bras et du cœur, que 1792 nous donna si libéralement pour *minuter* l'acte de notre gloire et de notre grandeur, que Napoléon fit enregistrer plus tard, et que la restauration, qui ne restaurait pas tout, déchira en trois ou quatre morceaux, mais dont les pièces sont toujours bonnes. Le petit Bondieu avait suivi son père partout. Il avait dormi avec lui sous les arbres de la Forêt-Noire, dans la vallée de Figuières, au bord du Pô, sur le sable du désert d'Afrique, et dans la tente de l'officier dans les nouvelles guerres du Nord. C'était dans ses bras que le vieux Bondieu avait expiré; et le souvenir de cet instant qui le priva de son père décida du reste de sa vie.

Lorsque le canon gronda pour la seconde fois contre

les Russes, Léonard vint trouver Junot, et lui demanda, avec instance, de partir pour l'armée de Pologne. Tant que la France ne s'était battue que contre les Prussiens, il n'avait témoigné aucun désir d'aller se battre; mais aussitôt qu'il apprit que la Russie avait enfin déclaré la guerre, il voulut partir et il partit.

— Je serai peut-être tué, dit-il à sa mère, que j'avais établie concierge de l'une des portes du parc; mais comptez, si je ne le suis pas, que vous me reverrez avec de belles dépouilles. J'aurai vengé mon père.

Le jeune homme ne vivait, ne respirait que pour cette vengeance. Junot lui donna une lettre très forte pour le colonel des fusilliers de la garde, qu'on appelait alors M. de Vrigny, en lui recommandant vivement Léonard, dont la taille, la tournure, la bonne volonté, faisaient facilement oublier l'âge; et puis l'empereur ne les mettait pas si vieux sous les aigles. Il fut accueilli, placé convenablement pour se bien conduire: il ne demandait que cela. Il fut blessé à Eylau, et en l'écrivant à sa mère il parlait avec enthousiasme de l'empereur, du bonheur de servir près de lui. Il répétait, avec une sorte de respect religieux quelques paroles que l'empereur avait dites à son régiment, et finissait sa lettre en disant:

— Je me ferai tuer pour cet homme, *comme je me serais fait tuer pour mon père.*

Sans doute *son père* était le lien le plus cher qu'il eût au monde. Il aimait sa mère; mais je crois qu'il aimait sa mère parce qu'elle avait été la femme de son père. Il se conduisit très bien, et si bien qu'au moment où nos troupes attaquèrent Heilsberg, il était déjà sous-officier. Cette rapidité d'avancement, en lui donnant un orgueil légitime, faillit le perdre: il voulut gagner les épaulettes d'officier. Il se livra tout entier aux hasards qui 'offraient, leur demandant de la gloire en échange de

sa vie. La position de l'ennemi était redoutable. L'empereur, connaissant tout le danger de cette affaire, avait réuni des forces respectables. Les corps des maréchaux Soult et Lannes, ainsi que la cavalerie de Murat, qui à elle seule était une armée, devaient tous marcher à cette attaque des retranchemens de Heilsberg. Ce qui donna de la garde fut abîmé. Les fusilliers surtout éprouvèrent une perte terrible. Leur colonel, blessé au commencement de l'attaque d'une balle dans la poitrine, ne donnait pas de nouvelles de Léonard à Junot, et le jeune homme n'écrivait plus. Enfin, on nous annonça qu'il avait été tué. La nouvelle de ce malheur parvint à sa pauvre mère le jour de ma fête: le 10 août.

Je ne puis me rappeler, sans éprouver encore aujourd'hui un sentiment pénible, le désespoir de cette malheureuse femme. Junot lui fit une pension, et je lui promis de me charger de Sophie, c'était sa fille; mais le coup avait été trop rude, et portait sur un cœur déjà bien malade. La pauvre mère ne put résister, et mourut au bout de trois mois à dater du jour où elle reçut la fatale nouvelle, laissant sa jeune fille orpheline, mais du moins près de bons cœurs qui ne voulaient pas l'abandonner. Elle fut confiée à une femme de Livry, qui en prit soin.

Un soir que la pauvre enfant pleurait sur la tombe de sa mère, en priant devant une croix de bois, elle fit un grand cri en se sentant embrasser par un homme en habit de soldat. C'était Léonard Bondieu... Léonard qu'on avait cru mort, qui n'était que prisonnier, et qui revenait en France riche, heureux; c'était toute une histoire.

Lorsque les Français attaquèrent les retranchemens de Heilsberg, il était déjà tard; c'était le soir, et, quoique dans l'été (10 juin), il faisait un temps affreux.

Ce temps redoubla la difficulté de l'attaque. Les Russes foudroyaient nos hommes avec une artillerie formidable, et les soldats français tombaient devant les bouches à feu des Russes comme les épis sous la faucille. Léonard devint fou de rage et de désespoir, en voyant tomber son colonel et quelques momens après le général Roussel... Il se rappelle la mort de son père... son père qu'il pleure comme le jour où il mourut... il s'élance dans les retranchemens comme un insensé... il ne sait pas s'il *peut faire*, il sait qu'il *veut* détruire autant de Russes qu'il en aura le pouvoir. La position des Russes, ainsi qu'il nous l'a expliqué après, était formidable; ils occupaient une colline entourée de ruisseaux profonds et de fossés. Léonard s'y précipita avec une telle furie qu'il tomba, de je ne sais plus combien de pieds de hauteur, dans un fossé humide, ayant reçu une balle dans la cuisse, un coup de sabre au bras, et des contusions à la tête. Lorsqu'il revint à lui, il avait trois cadavres entièrement froids sur lui qui l'étouffaient. Il y avait sept heures qu'il était ainsi; comme aucune de ses blessures n'était grave, qu'il était jeune, et que surtout il avait envie de vivre, il se démêla de ses froids compagnons, et cria si bien, quoique blessé, qu'on vint à son secours. Les Russes n'avaient pas encore abandonné leur position; ils furent très contens de prendre un Français après en avoir tué un assez bon nombre, et ils emmenèrent Léonard Bondieu, qui ne les aima pas davantage pour cela, comme on peut le croire. Il s'en fut dans une province éloignée où il suivit un colonel russe, qui, étant grièvement blessé, se retira dans une de ces terres que possèdent les nobles russes, et qui ressemblent à de petites souverainetés. Léonard était esclave, et cela ne l'arrangeait guère; il aurait mieux aimé, me disait-il, être esclave des Turcs, et ramer sur la chiourme, que de porter la

livrée d'un Russe... N'étaient-ce pas les Russes qui avaient tué son père, son colonel et son général?... Léonard avait dix-huit ans, il sentait vivement, et son âme pure comprenait tous les sentimens nobles et bons; mais il était homme aussi, et il fallait arriver à payer un tribut à l'humanité. Son maître, qui était un comte, un prince, un roi tartare; car en Russie, lorsque vous sortez d'un certain nombre de noms connus, vous trouvez les plus étranges prétentions de noblesse, et Dieu sait sur quoi elles sont fondées... son maître l'avait mis au jardin, parce qu'il entendait très bien tout ce qui avait rapport au jardinage comme culture potagère, et l'on sait à quel point les Russes sont avides, on peut le dire, de cette sorte de friandise pour eux. Potemkin a donné une fois deux cents roubles pour deux concombres, et une salade de chicorée était souvent payée par les maîtres-d'hôtel jusqu'à trente et quarante roubles.

Léonard se fit aimer en peu de temps de son maître, sans toutefois l'aimer davantage, en lui faisant pousser des petites raves, des épinards, à l'aide de fumier et de terreau; mais il y avait au milieu de ses plates-bandes une figure qu'il rencontrait toujours, et qui finit par si bien s'emparer de lui, qu'il en devint amoureux comme on l'est à dix-neuf ans quand on a du cœur. C'était la fille du premier jardinier du comte. Cet homme, en flattant la manie gourmande de son maître, en soignant ses serres-chaudes, ce qui est facile en Russie sans beaucoup de savoir, cet homme avait obtenu sa liberté et celle de sa famille. Il était riche parce qu'il vendait des fruits et des légumes qu'il récoltait dans un jardin à lui, à quelques toises de la propriété du comte, aux nobles de Kiow, dont on n'était qu'à quelques lieues. Il maria volontiers sa fille avec Léonard Bondieu, qui dans ce moment-là ne songea plus que les Russes avaient tué son

père. Il épousa Catherine Itiloff, comme il aurait épousé la fille d'un paysan de Montreuil-les-Pêches. Peu de temps après, le colonel russe, qui avait été grièvement atteint, mourut dans sa terre, et eut pour successeurs des *Russes à barbe* pour ainsi dire, qui ne vivaient que de caviar et de bœuf fumé, et ne buvaient que de l'eau-de-vie, et de la plus forte encore. Ils bouleversèrent tous les jardins du défunt, et transformèrent le potager et les parterres en un manége pour y faire galoper leurs enfans ayant à peine six ans. Léonard Bondieu eut alors la pensée de revenir en France. Il avait souvent écrit pour dire à sa mère de supplier le duc de l'échanger, mais son maître n'avait garde de faire parvenir ses lettres; et la paix de Tilsitt était signée depuis huit mois, qu'il l'ignorait encore. Lorsqu'à la mort de son maître il apprit qu'il pouvait revenir en France, il dit à sa femme qu'ils allaient partir; le vieux père ne demandait pas mieux, et toute la famille se mit en route pour Paris, où elle arriva comme Junot était à Saragosse.

Léonard Bondieu fut d'abord au Raincy; nous venions de le céder à l'empereur. Mais il sut à la porte de Chelles, où était sa mère, qu'elle était morte, ET MORTE DE CHAGRIN, en apprenant qu'il avait été tué. Il courut à Livry, et trouva sa jeune sœur, dont je prenais soin, priant, comme je l'ai dit, sur le tombeau de leur mère. Léonard avait les passions violentes. Il était amoureux de sa femme, mais cet amour devait le céder aux deux autres amours qui avaient été pour lui sa vie jusqu'à ce moment, c'était son affection délirante pour son père et pour sa mère!... Et retrouver celle-ci morte!... morte pour lui!... morte en le pleurant... en l'appelant!...

Cette pensée le rendait fou. Il prit sa sœur avec lui, et revint à Paris. J'étais alors fort souffrante du commencement de cette cruelle maladie de nerfs qui m'ac-

cable encore aujourd'hui ; il vint me voir et me fit pitié. Il avait surtout une haine contre les Russes, comme je n'imaginais pas que l'on pût haïr ; il le dit à son beau-père avec une dureté que jamais il n'aurait employée dans un autre moment. Le pauvre homme, qui n'entendait pas une seule parole de français, comprit assez du mauvais langage de son gendre, pour souffrir à son tour, et profondément. Léonard écrivit à Junot pour lui demander de lui faire obtenir une place de garde-chasse, soit dans la forêt de Bondy, soit dans les bois de Rambouillet. La première demeure lui rappellerait sa mère ; la seconde était le pays de son père. Il obtint sans peine ce qu'il demandait ; mais il ne voulut pas emmener son beau-père. Le malheureux vieillard fut contraint d'aller demander asile à l'ambassade russe (c'était alors, je crois, M. de Tolstoï ou déjà le prince Kourakin). Et cependant, Léonard n'était pas méchant, il était au contraire une noble et aimante créature. Toutes les fois que ses yeux se portaient sur sa sœur, qu'ils rencontraient son vêtement noir, qu'il la voyait orpheline, et que le nom de la Russie venait alors se placer entre elle et lui, des mots de malédiction s'échappaient de sa bouche, il s'enfuyait de la maison, et courait au milieu des bois pendant toute une nuit. Une fois, il s'en fut ainsi toujours courant jusqu'à Versailles ; on le trouva évanoui dans une partie sauvage et déserte du parc, dans laquelle des enfans allaient cueillir des violettes. Son habit de garde-chasse le fit reconnaître par un de ses camarades ; et il fut ramené à Rambouillet. Les contusions qu'il avait reçues à la tête lors de sa chute, n'avaient jamais été bien soignées ni bien guéries ; la vie tout agitée qu'il menait lui fit un mal positif qui s'accrut de ses anciennes souffrances. Son caractère devint intolérable ; il n'y avait que sa sœur qui pût lui

parler et en recevoir une douce parole; quand elle s'approchait de lui, alors toute cette glace qui entourait son cœur, cette main de fer qui le serrait, tout cela se fondait sous un regard de l'orpheline ou s'éloignait à ce seul mot :

— Léonard, je n'ai plus que toi dans ce monde !

Alors il pleurait, il prenait sa sœur dans ses bras et la bénissait en appelant son père et sa mère avec des sanglots déchirans. Mais dans ces instans, si sa femme se présentait à lui, malheur à elle. Une fois, elle entra doucement et vint mettre sa tête contre celle de Victoire; Léonard Bondieu la frappa rudement aussitôt qu'il l'aperçut :

— Arrière de moi, race maudite ! lui cria-t-il. Et à partir de ce jour, il ne s'en écoula plus un sans que la pauvre créature fût tellement maltraitée, qu'elle finit par succomber; et l'année n'était pas écoulée qu'elle était morte. Léonard la pleura, car il l'aimait; c'était en lui une haine tellement violente contre les Russes, qu'il satisfaisait sa folie en la maltraitant, mais sans qu'il y eût un sentiment personnel; et même quelquefois il lui demandait pardon en pleurant après l'avoir frappée de manière à la laisser pour morte. Corvisart, à qui j'eus l'occasion d'en parler à cette époque, me dit que, sans avoir vu l'homme, il pariait qu'il était fou, mais fou à être enfermé. Ce genre de folie, sans être commun, se rencontre néanmoins; et l'on trouve des hommes qui ne délirent que sur un seul point. Léonard Bondieu ayant reçu beaucoup de coups sur la tête, et se trouvant fortement accablé sous le poids des cadavres qui le recouvraient le 10 juin à Heilsberg, peut avoir reçu de cette position doublement périlleuse pour le moral et le physique, une atteinte dont il se sera ressenti par la perte de sa raison. Je l'ai perdu de vue après ce

dernier malheur. J'ignore même s'il vit encore, mais j'en doute; dans tous les cas, je suis bien certaine que les Russes en 1814 auront trouvé en lui, s'il vivait à cette époque, un des antagonistes les plus à redouter; il avait maintenant à venger trois morts et son malheur éternel. Lorsque je songe à ce misérable jeune homme se tordant les mains en s'appelant *meurtrier, parricide...* et blasphémant de la manière la plus horrible contre la Providence, j'ai le frisson.

CHAPITRE VI.

Prise de Kœnigsberg par le maréchal Soult. — Paix de Tilsitt. — WATERLOO, à propos d'un bal chez Louis-Philippe. — Ce que me dit en 1814 l'empereur Alexandre sur son entrevue avec Napoléon sur un radeau à Tilsitt. — Quelle était la condition des femmes il y a quarante ans. — La reine de Prusse recherche les bonnes grâces de l'empereur. — Humiliation de la Prusse. — Ce que l'empereur aurait dû faire pour la Pologne.

LA conséquence de la victoire de Friedland fut la paix de Tilsitt, non pas immédiatement, mais un mois après. La prise de Kœnigsberg, par le maréchal Soult, qui entra dans cette seconde capitale de la Prusse le surlendemain de Friedland, ne fut qu'un résultat de la victoire de l'avant-veille. Elle était encombrée de magasins de toute espèce, de richesses immenses, et son port contenait des bâtimens anglais, russes et prussiens, chargés de munitions, d'armes, et surtout d'une grande quantité de denrées coloniales. Ce fut une prise importante, sans qu'il *soit possible à personne* de pouvoir dire le contraire. — Neiss, Glatz, Kasel, capitulaient aussi dans la Silésie ; c'était un *dégringolage* de villes.

Bien que j'aie fait la remarque que la campagne de Pologne avait duré plus long-temps et avait offert plus

de résistance que celle de Prusse, cependant, en séparant les combats des négociations, on ne trouve dans cette première campagne de Pologne que DIX JOURS, à partir du combat de Spanden, livré le 5 de juin, et dans lequel fut blessé Bernadotte, jusqu'au 15 du même mois, jour de Friedland. Il ne restait plus alors à la Prusse que la ville et le territoire de Memel et les deux forteresses de Grandentz et de Silberberg. Ainsi donc il n'avait pas fallu à Napoléon sept mois pour réduire à une *existence nominale* l'héritier de Frédéric, et menacer du haut de sa frontière celui de Pierre-le-Grand. Oui, le peuple qui fait de pareilles choses, celui qui le conduit, méritent en effet le surnom de Grands!

Après la bataille qui décida de l'armée russe et prussienne, on continua toujours d'en poursuivre les débris jusqu'au Niémen. La garde impériale suivait à la trace la cavalerie ennemie, qui repassa le fleuve à Tilsitt. Murat atteignit les Russes, qui brûlèrent le pont, et demandèrent la paix avec instance, après avoir obtenu un armistice. Ce fut alors qu'eut lieu cette fameuse entrevue entre les deux empereurs; car le roi de Prusse fut tellement inaperçu dans toutes ces conférences, qu'on ne parla pas plus de lui que s'il eût encore été à Berlin. J'ai entendu une foule d'officiers inférieurs de notre armée s'exprimer sur le compte du roi de Prusse, dans cette circonstance, dans des termes qui faisaient presque mal. On souffrait de voir un roi, car enfin IL ÉTAIT ROI, suivre d'un œil craintif son vainqueur, cherchant son regard, craignant de parler, marchant toujours en arrière des deux autres souverains, et se déclarant ainsi lui-même par sa conduite hors de ligne avec eux.

Je n'étais pas à Tilsitt, mais j'ai eu tant de narrations écrites et verbales des événemens qui s'y passèrent, que je crois les savoir aussi bien que personne de France,

parce que dès-lors aussi je prenais des notes, non pas dans l'intention de publier un jour des Mémoires; mais madame de Genlis venait de publier une seconde partie des Souvenirs de Félicie, et j'avoue que cette manière de conserver les traditions du monde social me paraissait charmante, et que je voulus l'imiter. Je connaissais donc tous ceux qui figurèrent dans le drame important qui se joua et se termina à Tilsitt. Je fus avec un ami voir à son retour le Panorama de Tilsitt, et il m'expliqua tout ce que je voyais représenter avec une fidélité remarquable. Il me montrait un vieux château qui se trouvait en face du ponton sur lequel était la chambre vitrée où se fit l'entrevue des deux empereurs; puis ensuite celle des deux empereurs et du roi de Prusse; car il est à remarquer que le pauvre malheureux ne fut pas admis à la première séance impériale. Le jour où Napoléon le vit, il dit à un homme qu'il aimait tendrement, et qui était Duroc :

— Si j'avais vu Guillaume III avant la campagne d'Iéna, j'aurais eu encore moins d'inquiétude. Je sais bien qu'il est votre protégé, Duroc; mais vous ne lui donnerez pas l'attitude de roi, malgré votre amitié.

Au milieu de la seconde entrevue, le château qui est sur la montagne frappa Napoléon par sa singularité et l'ancienneté de sa construction, et il demanda aussitôt s'il n'avait pas appartenu aux chevaliers teutons, ce qui était vrai.

Ce fut certainement une belle journée dans la vie de Napoléon, que celle où cette entrevue eut lieu dans cette chambre supportée par un radeau sur un fleuvepar-delà la Pologne, presque dans les états du grand Pierre, et avec le petit-fils de cet homme extraordinaire, lui, fils de ses œuvres, lui depuis deux ans seulement dans le collége des rois, et qui cependant les faisait tous tremble

seulement avec son petit chapeau. Il était là avec toute sa gloire, toutes ses victoires l'entourant comme une cour triomphale; et puis la France toujours à côté de lui, toujours la France grande, forte et respectable, car il la faisait respecter!...

C'est au milieu des souvenirs que je viens de retracer, lorsque mon cœur battait encore d'émotion en se reportant à ces glorieux instans, que j'ai reçu le coup le plus douloureux que je puisse encore supporter dans un moment où le malheur nous rend non-seulement insoucians, mais dégoûtés d'une existence défleurie de toute joie, et veuve de toute espérance. J'apprends que cette France que je vois encore si belle dans ce passé que j'évoque, puisque je n'ai plus ni avenir ni présent, cette France est insultée, dans un lieu qui pour tout offenseur devrait être un sanctuaire : un étranger a, dit-on, osé se présenter chez le roi de France avec une giberne sur laquelle est écrit WATERLOO!

Honte!... infamie! Eh quoi! sommes-nous donc devenus si méprisables qu'un ami plus insolent, plus indignement outrageant que l'ennemi le plus implacable, vienne jusque dans le palais que la nation donne à ses rois, insulter à notre faiblesse supposée!... La croit-on réelle, cette faiblesse!... enfans!... c'est vous qui êtes de faibles créatures! c'est vous qui êtes surtout faibles d'esprit, de ne pas réfléchir aux suites de votre imprudente provocation... Waterloo!... venir nous parler de Waterloo!... mais vous avez raison... notre armée n'a-t-elle pas respecté vos trophées! nos soldats n'ont-ils pas supporté la vue du monument de Waterloo!... je ne suis qu'une femme, je ne l'aurais pas pu, moi.

Waterloo!... ainsi donc c'est un titre de gloire pour l'Angleterre!... un titre de gloire buriné avec l'épée de la trahison... mais cela devait être; les armées combi-

nées n'étaient-elles pas alors commandées par celui qu'on avait vu à Iéna donner sa PAROLE D'HONNEUR qu'un armistisce existait, et il avait MENTI, et par un autre homme qu'on appelait *le héros par hasard!* et ces hommes étaient secondés par la perfidie, l'ingratitude, tous les auxiliaires de la lâcheté; et voilà le souvenir qu'on a osé invoquer... O ma patrie!... ma noble et malheureuse patrie!... les larmes que je verse sur toi depuis que j'ai appris cette odieuse insulte sont plus amères que celles des prophètes, car le peuple de Dieu avait l'espoir de sortir de servitude, et toi tu n'en as plus d'espoir, tout est allé s'ensevelir dans la tombe de Sainte-Hélène, tout est descendu dans la fosse que ce Waterloo lui a creusée! ce Waterloo qu'un ennemi vient apporter gravé sur son écusson, dans le palais du roi de France, comme pour lui dire: Tu es le roi d'une nation peu redoutable, je me ris de toi.

Je ne suis qu'une femme... mais mes poings se sont serrés... ma poitrine s'est gonflée... mes yeux se sont remplis de larmes... et mon cœur s'élançait au-dehors avec une violence qui me faisait mal... et pourtant je ne suis qu'une femme! Mais cette femme a vu toutes les gloires de la république et de l'empire... cette femme est Française... elle est Française patriote... elle a pleuré de joie en voyant le drapeau tricolore!... Qu'aurait-elle dit en voyant le mot *Waterloo* dans ces mêmes salles dont les voûtes de quelques-unes retentissent encore des cris de liberté du beau temps de la Convention, et les autres resplendissent toujours des gloires de l'empire, malgré le voile dont on les couvre.

Oh! qu'il a dû souffrir, le roi des Français, en se voyant ainsi insulter dans la nation qui l'a élu!... Mais comment ne l'a-t-il pas puni, cet homme qui venait faire la roue devant lui en étalant ce nom que l'on sait nous être in-

jurieux ! Oh ! oui, il a dû bien souffrir !... Et surtout souffrir de l'impossibilité de demander raison d'une aussi grossière injure... Waterloo !... O mon héros !... vous que je prie chaque soir et chaque matin comme le génie tutélaire de la France, vous qui ne la compreniez que grande et heureuse, et surtout honorée, voyez-la maintenant !... voyez-la parvenue à ce degré d'abattement, qu'elle doit se réjouir de la prise d'Anvers !... Il faut pour cela chanter des *Te Deum*; il faut que la France, *qui n'est admise qu'aujourd'hui* au banquet des victoires, vote par acclamation des récompenses nationales; il faut bien établir notre délire, pour montrer combien nous avions PEUR ; car enfin, sans doute cette affaire est belle, mais, grand Dieu ! était-il donc décidé que jamais les trois couleurs ne flotteraient au-dessus des remparts étrangers ?... Est-ce donc à nous, *à nous qui savons le chemin de toutes les capitales*, comme l'a dit l'homme immortel de notre époque littéraire, qu'il faut mettre une barrière pour entraver notre course quand nous voulons courir ?... Et voilà ce qui arrive... Lorsque vous voulez relever la tête, on fait paraître devant vous le spectre de Waterloo !... On vous rappelle à l'humilité dont on a fait vœu pour vous depuis... Qu'importe l'époque ?... le fait est réel...

Pauvre France ! Pourquoi donc Dieu te frappe-t-il ainsi d'une verge de fer ?... Ah ! je me rappelle... Oui, tu fis une grande faute, tu abandonnas ce drapeau qui, pendant tant d'années, te conduisit à la gloire !... Tu as renié tes couleurs !... tes emblèmes de liberté !... de cette liberté pour laquelle tu combattis avec tant de courage !... Tu as dû expier ta faute !... Si le jour de ce même Waterloo quelques-uns de tes fils n'avaient pas trahi la cause sainte et sacrée de la patrie (je ne parle plus ici de Napoléon), tu ne serais pas exposée à

te voir insulter aujourd'hui par la vue d'un insolent trophée !... Mais ne perds pas courage, ô ma patrie !... relève ta tête abattue !... Ton imprévoyance t'a précipitée de bien haut, et cependant dans ce déclin de ta puissance tu es encore l'espoir de tes vrais enfans ! non de ces bâtards qui n'ont de français que le nom, mais de ceux qui ne t'ont jamais oubliée, jamais abandonnée, dont le cœur et dont le sang t'appartiennent ! France ! tes devoirs sont dans cette parole : TU ES MÈRE ! elle contient toute ta mission !... elle est grande ! elle est auguste, cette belle tâche !... songe à la remplir dignement ! Tu es veuve, chargée seule du soin de la gloire et du bonheur de tes enfans !... Ne l'oublie pas !... N'abjure aucun de tes souvenirs ! Tous sont illustres ! *pense surtout qu'il n'est pas de véritable amour de la patrie*, ainsi que l'a dit un de tes plus vertueux citoyens, *sans culte du passé !* [1]

Ecoute ce qui retentit chaque jour à ton oreille, et juge à ces paroles de ce qu'oserait attenter contre toi cet incurable amour des priviléges qui a toute l'exigence de l'orgueil et la ténacité de l'avarice ! Les servitudes et les humiliations du passé, voilà ce qu'on redemande comme légitime ; les préjugés de l'ignorance et le culte du despotisme, *voilà ce qu'on préconise comme le fondement de l'ordre social*, etc., etc.

Oh ! ce n'était pas ainsi que nous étions traités lorsque le grand homme nous conduisait ! Avec lui, toutes les routes étaient bordées de lauriers ; avec lui RIEN n'était amer ! L'humiliation de la patrie était devenue une chose imaginaire... Mon Dieu ! mon Dieu !... ayez pitié de nous !

Je ne veux pas m'arrêter sur ces scènes déplorables

[1] Tissot.

qui se passent autour de moi : je me replie sur moi-même ; et navrée, déchirée, blessée au cœur, je rentre dans ce passé où l'amertume du temps présent me fait trouver du charme ; et pourtant je n'interroge que des tombes et des cendres !...

L'empereur avait résolu de vaincre de toutes les manières dans cette campagne de Pologne. Il entrait dans ses plans politiques de conquérir l'empereur Alexandre, et il le fit avec une grâce qui était irrésistible ; il avait, lorsqu'il le voulait, un charme de fascination auquel nul ne pouvait se dérober ; et cet ascendant, il l'exerçait dignement, noblement ; non par des caresses, des avances indignes de sa majesté royale ; ce n'était qu'un regard, un sourire ; mais dans l'un était tout le feu du ciel, dans l'autre sa douceur.

« Quand je le vis à Tilsitt, » me dit l'empereur Alexandre lorsque j'eus l'honneur de le voir chez moi en 1814, « j'arrivai sur le radeau bien déterminé à soutenir ma dignité envers l'homme qui avait renversé le roi de Prusse, selon moi, avec une violence injuste. Je voulais beaucoup faire pour ce malheureux prince, et je voulais aussi faire beaucoup pour mon peuple ; mais à peine eus-je vu Napoléon, à peine m'eut-il parlé que je fus conquis. »

Je parlerai plus tard de la suite de la conversation que j'eus avec l'empereur de Russie ce même jour-là, ainsi que d'une autre que j'eus encore avec lui sur ces mêmes matières. On sait (car ne m'ayant pas demandé le secret, je racontai le même soir ce qu'il m'avait dit) qu'il accusait des malheurs de l'empereur deux hommes, qu'il nommait, au reste. Il avait, m'a-t-il dit, constamment refusé une audience à l'un d'eux ; l'autre, plus convenable et bien différent de celui qui le harcelait *même par sa femme*, n'avait fait aucune tentative pour

le voir. Lorsque nous serons à cette époque triste et remarquable, j'ajouterai une bien singulière particularité. Voilà, par exemple, le moment où, après avoir fourni le plus de preuves de ce que j'avance, je dois m'armer d'un stoïcisme invariable, et persister dans ma route. Je sais que très souvent encore je vais blesser en disant la vérité; je sais que plus souvent encore je blesserai en ne restant pas dans une neutralité complète envers tel individu. Et pourquoi le ferais-je? Pourquoi, lorsque mon âme a depuis long-temps une impression fortement incisée relativement à cette personne bien connue, pourquoi ne m'épancherais-je pas avec une entière franchise? Quelle est donc la prérogative qu'auraient les autres à cet égard, et dont je serais privée? Non, non; je suis *femme*, il est vrai, mais il est absurde aujourd'hui de récuser le témoignage des femmes et leur opinion. Nous sommes maintenant ce que nous fûmes toujours, mais nous avons, de plus, un développement de facultés qui existait bien autrefois dans nous, et que nos habitudes, notre éducation, et surtout le préjugé paralysaient et repoussaient même. Notre sort est tout autre; je ne parle pas ici des absurdités plus qu'absurdes que disent les saint-simoniens. Je prétends seulement que la femme possède une âme forte, un cœur courageux, des vertus patriotiques et civiques, je prétends qu'elle peut tout ce que peut un homme par la force et la puissance de la volonté. Quant à moi, la force physique est la seule difficulté que je reconnaisse, comme obstacle à ma détermination de FAIRE. Aussi, je pense que, quel que soit le projet conçu par une tête de femme, sa volonté peut le mettre à fin; et que l'on me permette de dire que je n'entends ici que des projets exécutables; car, avant tout, c'est la raison qui doit avoir plus de force et plus de maturité en nous,

depuis que nos études, notre éducation nous ont mises à portée de pouvoir juger et connaître le monde. Eh quoi! serait-ce donc parce qu'un homme lancera une barre de fer vingt pieds plus loin que moi, que je serai jugée indigne de comprendre et d'agir? Mais ce serait réduire l'homme en général à l'état de brute. Qu'une femme accouche de deux jumeaux; que le frère soit boiteux, qu'il ne puisse pas courir, et que la sœur parcoure les bois à pied et à cheval, par tous les temps; que le soleil, la pluie lui hâlent le teint, lui retrempent ses muscles; et voilà le garçon devenu femme et la fille devenue homme. Jadis une jeune fille, élevée jusqu'à quinze ans dans un couvent, sortait de sa clôture pour aller dans un salon d'où jamais son œil ne plongeait sur les scènes variées du monde général... entier... universel enfin. Et c'est ainsi que vivaient et mouraient les femmes il y a quarante ans; et en disant les *femmes*, je les comprends toutes, parce que chacune avait son monde à elle. Ce monde avait des frontières pour lesquelles on ne leur donnait jamais de passeport. La grisette faisait ses chemises, ourlait ses mouchoirs, vendait son café, et n'imaginait pas être jamais admise dans le boudoir somptueux où la duchesse buvait le même café dans une tasse d'or; de même que la duchesse n'allait pas même en pensée dans la boutique où se vendait son déjeuner. Tous les états ainsi divisés, ainsi séparés par de hautes murailles par-dessus lesquelles nous ne pouvions regarder même en nous haussant sur les pointes de nos pieds, que pouvions-nous faire? Rien, si ce n'était quelques broderies, quelques niaiseries dans le même goût: mais, du reste, une extrême ignorance; et je me rappelle que les belles éducations du temps de ma mère se bornaient à savoir jouer du *clavecin*, danser et bavarder toute une nuit au bal malsqué; et puis ensuite

être parfaitement aimable et de bon goût quand on pouvait, et surtout *sociable*. Cette dernière condition est de tous les temps et de tous les lieux.

Aujourd'hui tout est changé: les femmes sont, dès l'enfance, initiées au monde, et ce monde n'a qu'un théâtre pour jouer ses pièces; chacun peut y assister et y assiste. Cela est-il mieux, cela est-il plus mal? je n'en sais rien; je crois cependant que c'est mieux, parce que les exceptions en mal que l'on peut objecter sont de si peu de poids dans la balance, qu'il vaut autant n'en pas parler. Ainsi donc, une femme regardant les merveilles du siècle, comme ses épouvantables bouleversemens; accoutumant sa prunelle à fixer les astres lumineux qui passent devant elle, comme à s'abaisser sur les reptiles rampans sur lesquels elle marche, cette femme écoutant de la même oreille le coup de tonnerre qui fait crouler un trône et les chants de victoire de tout un peuple, cette femme a été trempée avec vigueur, et son âme sera forte; elle jouera avec la mort, si la mort la rencontre; elle aura de grandes pensées et de grandes volontés. Qu'on repasse d'ailleurs l'histoire de notre révolution, et qu'on remarque les illustrations courageuses! Je sais bien qu'il est convenu de rire lorsqu'on dit qu'une femme peut être une créature tout aussi privilégiée qu'un homme; ou, pour parler plus juste, il était convenu de rire de cela, car, je le répète, je ne sais pas aujourd'hui ce que cela signifie. Peut-être suis-je mauvais juge, parce que je regarde avec mes yeux, et qu'en consultant mon âme, je la trouve aussi résolue que pas une âme d'homme, bien certainement. Ainsi donc, en résumé, tout dépend de l'éducation, puis de la vie qui s'est offerte à vous.

Toute cette longue digression est venue de l'annonce de ma détermination de n'écouter aucune réclamation

qui ne sera pas fondée sur une raison péremptoire. Je ne puis céder au caprice de chacun, et dire du bien ou du mal de tel ou tel individu, parce que l'ami ou l'ennemi sera content ou mécontent. Ceci est une déclaration formelle de laquelle je ne me départirai plus.

La reine de Prusse n'est pas celle de son sexe qui joua le rôle *le moins dans le sens* que j'ai énoncé plus haut, pendant les conférences de Tilsitt. Je crois qu'il est impossible à une femme de montrer plus de courage que cette malheureuse reine n'en fit preuve pendant les jours qu'elle fut contrainte de passer à Tilsitt. Elle dut souffrir tous les genres de tortures; car je sais de quelqu'un qui l'a connue, et connue très particulièrement, quelqu'un que je ne veux pas nommer quoiqu'il soit mort, parce que je sais qu'il m'en voudrait s'il vivait, cette personne, qui avait eu des relations *très intimes* avec la reine de Prusse, m'a dit d'elle plus de bien que l'on ne peut croire, même qu'il y en eût à dire. Elle était ferme et résolue dans ses vouloirs, digne, et vraiment souveraine. Elle n'aimait pas l'empereur Napoléon; mais la chose est concevable, et certes il a légitimé sa haine, surtout à Tilsitt. Qui ne connaît le ressentiment d'une femme belle, encore jeune, qui veut se faire aimer et se voit repoussée [1] ? L'empereur fit voir en cette occasion combien il était maître de lui avec les femmes, et combien il se jouait des attaques dirigées contre lui. L'impératrice Joséphine nous racontait des traits bien extraordinaires, d'un côté, comme abandon et avances positives, et tout autant de l'autre en raison de la fermeté mise à se défendre contre ces mêmes avances. Un jour il prit une rose admirablement belle dans un vase

[1] Et remarquez bien qu'en voulant plaire elle ne voulait pas aimer... le ressentiment s'en accrut encore.

de porcelaine, et la présenta à la reine de Prusse:

— Ah! lui dit-elle, avec Magdeboug... puis elle poursuivit à demi-voix en le regardant : Ce don serait sans prix pour moi, si vous vouliez y joindre ce que la justice doit vous faire rendre à un orphelin que vous dépouillez de son héritage.

Mais ce qu'il fallait voir, me disait un des spectateurs, c'était le regard, l'œil voilé, le sourire quêteur.... Napoléon sourit aussi, mais avec une singulière expression. Tout ce qu'il y avait de doux et de suave dans l'expression ravissante de son sourire disparut à l'instant même; il prit un air froid, quoique poli, et dit à la reine:

«Votre Majesté connaît mes intentions, je les ai communiquées à l'empereur de Russie pour qu'il se chargeât de les faire connaître au roi Guillaume, puisque l'empereur Alexandre avait bien voulu être médiateur entre nous; ces intentions sont invariables. Ce que j'ai fait, madame, je ne puis même vous cacher que je ne l'ai fait que pour l'empereur de Russie.»

La reine de Prusse pâlit; c'était trop sévère aussi; et Napoléon, tout en déclinant le joug très doux qu'elle lui offrait, pouvait au moins lui épargner ces coups d'épingle dans le cœur, qui font une blessure plus douloureuse peut-être qu'une plaie plus profonde: son sort était affreux; la moitié des états du roi de Prusse était enlevée; la peine du talion était ainsi exercée sur les descendans de Frédéric; on leur reprenait tout le territoire polonais si lâchement arraché à cette vaillante et belle république. Napoléon remet la Saxe en possession de Varsovie; Dantzick est rétabli comme ville libre. L'empereur Alexandre, ne pouvant rien refuser à son frère *bien-aimé*, car ce n'est qu'en se servant de cette formule qu'ils s'écrivaient alors, propose sa médiation

auprès de l'Angleterre. Il reconnaît la confédération du Rhin, le royaume d'Italie, et, ce qui est plus étonnant, les trois frères de Napoléon comme rois de Naples, de Westphalie et de Hollande; et cette démarche de l'empereur Alexandre n'est pas même l'œuvre des demandes de Napoléon. Le czar est venu lui-même au-devant des souhaits de son nouvel allié.

Ma profonde admiration pour l'empereur, le culte sacré, et religieusement sacré, que j'ai voué à sa mémoire, ne m'empêche pas de juger les fautes qu'il a commises avec impartialité; ces mêmes fautes sont d'ailleurs la cause réelle de sa chute, bien plus que la coalition continentale; ainsi je n'ai aucune prévention favorable pour l'excuser lorsqu'il commet, par exemple, une faute aussi grossière, il faut dire le mot, que celle de ne pas rétablir le trône de Pologne! Il le pouvait d'autant plus facilement qu'il avait auprès de lui l'homme qu'il pouvait nommer roi de Pologne. C'était le prince Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi, brave, beau garçon, aventureux, et résolu, ainsi qu'il me le dit un jour, à tout entreprendre pour libérer la malheureuse Pologne. Napoléon eut cependant, je le sais, pendant quelque temps la fantaisie de faire un autre roi de Pologne, et ce roi eût été Murat, qui en avait un désir effréné; il se figurait que, parce qu'il donnait élégamment un coup de sabre, qu'il avait porté pour trente mille francs de plumes et d'aigrettes pendant la campagne qui venait de se terminer, il devait être roi de Pologne. Mais, malgré l'envie extraordinaire qu'il en avait, Murat ne fut pas long-temps *roi*, même en espérance; Poniatowski ne fut pas mieux servi, et le vieux roi de Saxe, quoiqu'il n'eût plus de compte de Bruhl à son service, obtint pour lui une couronne qui eût été une barrière, sur la tête d'un autre, entre l'empereur et ses

ennemis, tandis que sur la sienne elle devenait un soin de plus pour l'empire; c'est une faute, une faute immense, comme d'avoir aussi créé le royaume de Westphalie. Napoléon opérait bien plus à coup sûr pour la sécurité de son pouvoir en faisant de la Vistule une frontière, et rétablissant le royaume de Pologne dans son intégralité, il aurait ôté des forces à l'Autriche en lui retranchant la Gallicie, ainsi que Posen et toute la Pologne prussienne au roi Guillaume. Mais l'empereur avait une politique tellement gigantesque, tellement hasardeuse, qu'il est difficile ensuite de le juger, parce que lui seul regardait dans cette âme si vaste et si remplie d'admirables projets. On a prétendu que ce n'était pas comme lui qu'en avait agi Henri IV avec les Hollandais, et Richelieu avec la maison de Bragance. Les temps, les positions ne sont plus les mêmes.

La reine de Prusse avait une grande réputation de beauté, et Duroc nous en avait parlé comme de la plus jolie femme qu'il eût vue. L'empereur ne fut pas du même avis; et lorsque je l'entendis s'exprimer sur le compte de la belle reine, ce fut en termes qui n'étaient pas ceux de l'admiration. Il convenait toutefois qu'elle était belle, seulement *elle ne lui convenait pas*. Elle était, disait-il, trop *haute* et trop sévère dans l'expression de sa physionomie. L'empereur Napoléon ne voulait pas faire la part de la position dans laquelle se trouvait la malheureuse femme vis-à-vis de lui; il devait pourtant comprendre que la reine de Prusse, dépouillée de ses états, paraissant devant lui comme *solliciteuse*, devait au moins avoir l'attitude respectable. J'ai connu des Prussiens qui ont été attachés à son service et qui l'adoraient. Ce témoignage a été recueilli universellement par moi; aussi ai-je toujours souffert en pensant à ces bulletins qui ont frappé sur une femme innocente, belle

et vertueuse. J'ai déjà dit que je n'entreprendrais pas d'excuser toutes les fautes de l'empereur, celle-là est bien du nombre.

La pauvre Prusse fut tout-à-fait malheureuse par ce traité de Tilsitt; quatre millions et demi de sujets lui furent enlevés... Avant la bataille d'Iéna, elle en avait dix millions !... On lui ordonna d'ouvrir des *routes militaires* au cœur des possessions qu'on lui laissait comme une grâce, et encore l'empereur Napoléon a-t-il eu grand soin de répéter que c'était aux prières de l'empereur de Russie qu'il accordait ce qu'il RENDAIT... Ces possessions ne formaient plus qu'un immense parallélogramme jeté sur le littoral de la Baltique, sur une longueur de cent quatre-vingts lieues, tandis qu'à peine s'il y en a quarante dans la plus grande largeur. Les articles stipulés pour les prohibitions anglaises furent de la plus extrême sévérité; et cette sévérité était un arrêt de mort pour la Prusse, car les landes et les sables qui formaient une grande partie de ce territoire baigné par la mer Baltique, n'ayant plus l'espérance d'être fécondés par le commerce et l'industrie maritime, devenaient un désert et un pays perdu. Cependant la Prusse signa le traité de Tilsitt; elle fit plus, elle partagea la colère de l'empereur contre l'Angleterre, et le système continental eut en elle en apparence un défenseur courageux et dévoué.

Je crois que l'histoire moderne n'offre aucun exemple d'une semblable humiliation; mais la conduite des Prussiens envers nous, en 1792, est tellement indigne, que j'avoue qu'il ne me reste aucune pitié pour des peines que la vanité seule provoque, et que la justice a imposées avec équité. Chassés comme des cerfs timides, et fuyant des défilés de la Thuringe aux bords de la Vistule, les Prussiens ont perdu leur réputation de nation guerrière,

et même brave, pour dire le mot : la gloire du grand Frédéric et de son frère le prince Henri, voilà leurs seuls météores. Des usurpations continuelles avaient rassemblé plusieurs provinces, et c'est ainsi que s'était enfin formée cette puissance sur laquelle il ne suffit que de souffler pour la faire disparaître ; mais Napoléon fit la faute impardonnable de ne pas rendre à leur indépendance nationale les propriétés polonaises, et cette faute devait lui être terrible lorsque plus tard la nuit dans son sommeil elle lui apparaissait comme un remords.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'empereur. — M. de Fontanes. — M. Séguier. — *Napoléon pleurant sous la tente.* — L'empereur vraiment le père du peuple. — Charges et impôts diminués. — La duchesse d'Angoulême. — Ma reconnaissance. — Junot et l'empereur. — Conversation pénible. — Je l'avais prévue. — *Madame Murat est une sotte.* — La livrée rouge. — Murat. — *Le duel au pistolet.* — Le frère d'armes dénonciateur. — Le vieil ami de l'armée d'Italie. — Le cardinal Maury. — Le joli troupeau. — L'ambassadeur de Perse. — La soutane sans poche. — *L'espérance, la foi et la charité.* — M. de Brockausen, ambassadeur de Prusse. — Corneille et Racine. — Jugement de l'empereur. — Discussion avec le cardinal Maury. — Le grand Condé et Sertorius. — *Les brouillons et l'ergoteur.*

Le retour de l'empereur à Paris fut aussi fêté par le peuple français que le fut celui de Marengo. Les acclamations les plus vives l'accueillaient là où il se trouvait. Il voyait combien il était aimé. Oui, il était adoré en France à cette époque, et il le méritait. Les harangues ne lui furent pas épargnées, non plus que les adresses ; il en eut de toutes les parties de la France. Mais les plus remarquables furent celles de Paris ; et parmi elles, deux seulement méritent d'être rappelées par leur singularité : l'une est de M. Séguier, premier président de la cour d'appel, et l'autre est de M. de Fontanes, président du corps législatif. Celle de M. Séguier est belle d'éloquence :

« Sire, lui dit-il, il est une chose plus extraordinaire

» que les prodiges de Votre Majesté : c'est que vous ré-
» sistiez à la fortune qui affecte pour vous l'empire de
» la terre : que vous soyez moins ambitieux de vaincre
» que de vous réconcilier ; que vous ne fassiez sentir
» par vos armes les dangers de votre inimitié que pour
» faire comprendre par la force de votre génie les avan-
» tages de votre alliance. Napoléon n'a jamais voulu que
» la paix du monde. Il a toujours présenté la branche
» d'olivier à ses provocateurs, qui l'ont forcé d'accu-
» muler ses lauriers. Napoléon est au-delà de l'histoire
» humaine : il appartient aux temps héroïques ; il est
» au-dessus de l'admiration ; il n'y a que l'amour qui
» puisse s'élever jusqu'à lui. »

J'ai rapporté ce discours parce que M. Séguier est un homme dont le noble caractère n'est ni craintif ni flatteur. Il n'aurait pas parlé ainsi si ce n'eût été son sentiment.

L'autre harangue fut celle de M. de Fontanes. Il y eut une phrase qui fut commentée, discutée, et l'objet de la malveillance de tout ce qui n'aimait pas l'empereur. Le nombre de ces gens-là était circonscrit ; mais la méchanceté fait plus de ravage avec une voix que la bonté n'opère de bien avec mille. M. de Fontanes avait ordinairement de l'éloquence ; un peu gourmée par exemple, mais il était, créateur, et son style était en écrivant comme en parlant, pur et harmonieux ; cette fois ce fut le sens du discours qui déplut à l'empereur. Le président du corps-législatif crut faire merveille en parlant de la mort du jeune prince Napoléon de Hollande. Et après avoir remarqué combien la France pouvait regretter un enfant qui donnait d'aussi belles espérances, il s'écria :

« Mais je vois la douleur et le deuil pénétrer dans les
» camps victorieux. Ils entrent sous la tente où le vain-
» queur veille pour la gloire de la France, et le héros a

» pleuré !... Il a pleuré !.. sur la mort d'un enfant.»

Mais un discours fort remarquable fut celui que l'empereur lui-même prononça à l'ouverture du corps-législatif qui avait été retardée jusqu'à son retour :

« Je désire la paix maritime, avait dit l'empereur : » mon ressentiment n'influencera jamais mes détermi- » nations ; JE N'EN SAURAIS AVOIR CONTRE UNE NATION » JOUET ET VICTIME DES PARTIS QUI LA DÉCHIRENT, ET » TROMPÉE SUR LA SITUATION DE SES AFFAIRES COMME SUR » CELLES DE SES VOISINS ; mais quelle que soit l'issue que » les décrets de la Providence aient assignée à la guerre » maritime, je suis certain de trouver la France tou- » jours digne de moi, et elle me trouvera toujours digne » d'elle-même..., etc., etc. »

« Les paroles que vous avez fait entendre, répond » Fontanes, ont déjà réjoui les hameaux. Un jour, on » dira en parlant de vous, et ce sera le plus beau trait » d'une histoire déjà si merveilleuse, on dira que la » destinée du *pauvre, du paysan, de l'homme industrieux*, » occupait celui qui prononçait sur la destinée des rois, » ET QU'À LA FIN D'UNE GUERRE COUTEUSE VOUS AVEZ DIMI- » NUÉ LES CHARGES PUBLIQUES, tandis que vos mains » victorieuses distribuaient avec magnificence des cou- » ronnes à vos lieutenans... Sire, daignez accueillir ce » langage... il est celui d'un homme de cœur et d'hon- » neur, qui fut toujours autant l'ennemi de la servitude » que de l'anarchie. »

L'adulation a un cachet presque flétrissant pour l'adulateur comme pour l'adulé ; mais ce n'est pas dans les morceaux qu'on vient de lire. C'était l'expression de l'enthousiasme des Français ; enthousiasme qui allait jusqu'au délire, et dont Napoléon jouissait avec bonheur. Mon Dieu ! ne pourrai-je donc jamais écrire une ligne pour parler de mes affections, relativement à cette

heureuse et glorieuse époque, sans avoir la crainte fondée de trouver aujourd'hui dans les fils mêmes des frères d'armes de Junot, sinon des ennemis, au moins des hommes tout disposés à accueillir avec humeur l'expression de mon âme, cette expression que je fus contrainte, moi pauvre veuve, moi pauvre mère, de cacher pendant bien des années, et de ne laisser voir qu'à un être angélique dont la couronne n'est pas de ce monde, quoiqu'elle soit née sur le trône, et qui comprenait, avec son noble cœur, tout ce que renfermait le mien.

C'est la duchesse d'Angoulême [1].

En parlant de l'empereur, de son retour, de la joie qu'il fit éprouver, je n'ai présenté cet événement que succinctement et sans aucun détail. Il est cependant utile de s'arrêter un peu sur cette circonstance de notre vie à tous, et d'en parler plus en détail.

Le retour de l'empereur eut lieu vers la fin de juillet de 1807 ; cet événement tout naturel devait avoir des suites bien importantes dans mon intérieur. Je le prévoyais depuis long-temps, et malheureusement je n'avais pu l'empêcher. Sans doute j'aimais Junot ; mais je

[1] Je n'ai pas besoin de nommer madame la duchesse d'Angoulême ; tout le monde la reconnaîtra. Quant à moi, dont elle a adouci le malheur avec la bonté la plus touchante, je me fais gloire d'avouer que chaque jour je prie Dieu pour elle. Madame la duchesse d'Angoulême, lorsqu'elle fut bonne pour moi et pour ma famille, avait cent fois plus de mérite que si elle eût accordé une marque d'intérêt à M. d'Autichamp ou à madame de Vaudreuil, comme Napoléon a eu beaucoup de mérite aussi en accueillant, comme il l'a fait, la maréchale de Mailly. Quant à moi, tant que je vivrai, madame la duchesse d'Angoulême sera honorée et respectée, et je puis *dire aimée* dans mon âme. La reconnaissance n'est un fardeau que pour les cœurs corrompus et méchans. Il m'est seulement pénible d'ajouter que l'amour de ma patrie m'empêche, en raison de ma conviction, de faire d'autres vœux pour elle. Elle souffrira des fautes des autres : mais c'est un arrêt inséparable de son nom.

ne lui aurais fait aucun reproche bien certainement, relativement à ses relations avec la grande-duchesse de Berg, parce que je ne pensais pas que ces relations fussent criminelles. Toutefois, je voyais quelle route il allait parcourir, et à quel but cela allait le conduire. L'empereur avait une façon de voir relativement à ses sœurs, et cette façon de voir lui faisait exiger d'elles la plus grande retenue dans leur conduite. L'empereur croyait être certain qu'aucune des princesses n'avait donné lieu même à une parole légère prononcée sur son compte. Jusque-là, il avait été égal à Fouché, et à un autre homme que je ne veux pas nommer parce qu'il vit, que les sœurs de l'empereur fissent ou non parler d'elles, et que M. le comte de Fl... M. de C.... etc., etc. compromissent ces dames, ou fussent plutôt compromis par elles. Les princesses étaient gracieuses pour Savary, pour Fouché, pour d'autres encore, et l'empereur ignorait seul ce que tout le monde savait. Il croyait que la princesse Pauline était une jolie inconséquente, désobéissant à Corvisart pour porter une jolie robe de bal, et seulement coupable de ne pas demeurer chez elle quand il commandait la retraite. Jamais ces dames n'avaient encore été trahies par les *autorités surveillantes*. Mais lorsqu'on sut qu'un homme qu'on n'aimait pas pouvait être perdu par une accusation directe, cette perte fut résolue : hélas! je l'avais prévu depuis long-temps.

Lorsque l'empereur arriva à Paris, l'orage était déjà formé; et les nuages s'amoncelaient depuis la Pologne; on avait écrit à l'empereur que Junot compromettait la grande-duchesse de Berg; que sa livrée se voyait à des heures inconvenantes dans la cour de l'Elysée, et qu'une foule de circonstances venaient à l'appui de ce qu'on avançait. Ce fut un des camarades de Junot,

encore vivant aujourd'hui, qui fit cette accusation.

Napoléon fut blessé au cœur en apprenant cette nouvelle; et lorsque Junot le revit à son retour de Pologne, il lui trouva l'accueil sévère et la parole contrainte. Junot avait une des âmes les plus fières et les plus belles que le Créateur ait mises dans une enveloppe mortelle. Il ne put soutenir la froideur de l'empereur, et lui demanda une audience. Elle fut accordée aussitôt, et fort orageuse. L'empereur accusait sans cesse, et Junot, vivement blessé, ne voulait répondre sur aucun point, et prétendait que l'empereur devait se fier à lui pour le soin de l'honneur de son nom.

— Sire! s'écria-t-il, lorsqu'à Marseille j'aimais la princesse Pauline (vous fûtes au moment de me la donner pour femme), je l'aimais comme un fou... Et cependant quelle fut ma conduite? celle d'un homme d'honneur. Je n'ai pas changé depuis cette époque, sire; je suis toujours le même homme, toujours celui qui peut se proclamer le plus dévoué à Votre Majesté et aux siens. Sire, votre défiance me fait bien mal.

L'empereur le regarda avec une attention marquée; puis il se mit à marcher les bras croisés, en silence, et le front toujours menaçant.

— Je veux bien croire tout ce que tu me dis là... lui dit-il enfin; mais tu n'en es pas moins coupable d'imprudence, et les imprudences dans ta position et celle de ma sœur sont des fautes, si ce n'est pire encore... Qu'est-ce que veut dire, par exemple, cette manière d'agir?... Pourquoi la grande-duchesse de Berg va-t-elle dans tes loges au spectacle? pourquoi y va-t-elle dans ta voiture?... Ah! ah!... vous êtes étonné, monsieur Junot, de ce que je sais aussi bien vos affaires et celles de cette petite sotte de madame Murat.

Junot fut confondu de ce que l'empereur était instruit

de cette particularité assez importante pourtant dans la position respective des deux personnages, pour fixer l'attention non-seulement de la police, mais du public; il fallait son sommeil, le sommeil où l'avait plongé cette vie des anges du vieux de la Montagne, dont il avait été enivré, pour être étonné de ce qui était la conséquence toute naturelle de sa conduite.

— Oui... dit l'empereur, oui; je sais cela... et beaucoup d'autres choses encore dans lesquelles je veux bien ne voir que des imprudences, mais enfin dans lesquelles aussi je vois des torts graves de ta part. — Encore une fois, pourquoi cette voiture avec ta livrée?... ta livrée ne doit pas se voir à deux heures du matin dans la cour de la grande-duchesse de Berg!... toi... Junot!... compromettre ma sœur!... ah!

Et Napoléon tomba dans un fauteuil.

Avant d'aller plus loin, je veux expliquer les motifs qui m'ont déterminée à lever un coin du voile que ma propre main a jeté sur la vie privée de Junot. Toutes les relations qu'il a eues n'ont agi que sur mon propre bonheur, et nullement sur sa destinée à lui-même. Ici il en fut tout autrement. Je n'hésite pas un instant à charger cette malheureuse relation de mon mari avec la reine de Naples, de tous ses malheurs, et à la regarder comme CAUSE DE SA MORT. Je dirai plus, je ne prétends pas charger également cette relation de couleurs trop honteuses et réellement fautives; il me suffit des tristes résultats qui furent les suites des apparences. Je crois même, s'il faut le dire, qu'il n'y eut que des apparences, mais elles furent terribles, parce qu'elles allumèrent la colère du lion... Le Vésuve fit plus tard une éruption provoquée aussi par les apparences... Alors s'éleva la tempête qui avait été semée... C'est donc sous ce rapport politique et positivement direct dans la vie de mon mari, que je me suis

décidée à parler de tout ce qu'on va lire. Cette sorte de *préface* est essentiellement nécessaire à l'intelligence des faits qui eurent lieu en Russie en 1812, et de la tragédie qui les termina en 1813. Une famille privée de son chef, des enfans orphelins, un nom illustre attaqué; en voilà plus qu'il n'en faut sans doute pour donner à mes paroles toute la solennité qui convient à de telles circonstances, et qui éloigne la pensée de la futilité d'une intrigue amoureuse. Il ne sera question ni de *passion jalouse*, ni de *douleur romanesque :* il s'agit de présenter *des faits.*

Maintenant il faut entrer avec moi dans l'intérieur des Tuileries; il faut entrer dans le cabinet de Napoléon, et l'y voir non-seulement seul, mais avec tous ceux qui contribuaient à empoisonner sa vie par des rapports non-seulement quotidiens, mais à chaque heure de la journée. Ce n'était pas Lannes, ce n'était pas Bessières, ce n'était pas Masséna; ce n'était pas Soult même; je dois lui rendre justice, quoiqu'il ne m'aime pas, je ne sais pas pourquoi; ce n'était pas non plus Duroc, quoi qu'on en ait dit et redit sur la police intérieure du palais que Duroc était obligé d'exercer; ce n'était pas non plus Junot, malgré l'immense quantité de relations qu'il recevait tous les jours comme gouverneur de Paris, et gouverneur *actif*, personnage qui n'existe plus maintenant que dans le souvenir; ce n'était aucun des hommes que je viens de nommer, ils avaient une manière d'envisager l'honneur, qui leur aurait fait prendre ce même *honneur* en antipathie s'il eût été transformé en une semblable turpitude; ce n'était pas non plus Rapp, avec sa rude écorce mais sa belle âme, qui aurait trahi les secrets peu importans du cœur d'un camarade pour en barbouiller vingt pages d'un rapport obscène qui n'avait aucun but utile comme intérêt po-

tique, et qui n'était destiné (l'auteur n'en doutait pas) qu'à occuper un moment l'empereur, dont l'esprit, singulièrement tourné à cet égard-là, trouvait un vrai plaisir à savoir la quantité de grains de sel que moi ou tout autre mettions sur une tartine de beurre.

Les hommes qui jouaient ce rôle odieux sont bien connus, et le mépris et la haine universelle les a récompensés selon leur mérite de leur infâme conduite. Deux surtout avaient sur leur front l'index de l'opinion publique. L'un est mort, je lui ai pardonné, comme chrétienne, tout le mal qu'il a fait à Junot; mais comme veuve, et comme mère, je ne lui ai pas pardonné le tort irréparable qu'il a causé au père de mes enfans. L'autre, tout aussi coupable, n'est pas encore allé rendre compte à Dieu de sa conduite, comme homme et comme citoyen. Non-seulement il vit, mais il fait encore du mal; il menace; il agit; il est influent. J'ai appris, seulement depuis peu, combien il avait fait de mal à Junot et à moi. Eh bien! nous avons maintenant un champ clos dans lequel nous sommes, c'est une lice ouverte à lui comme à moi! Oh! mon Dieu! et ce sont de telles gens qui ont versé dans la coupe le poison que l'empereur a fait boire à son plus vieil ami!... Ce sont de telles mains encore souillées de malversations qui ont osé... Mais silence, mon âme, silence! tu pourras bientôt épancher tes douleurs; tu pourras bientôt à ton tour renvoyer la flèche du lieu dont elle est partie, et la renvoyer plus acérée : encore une fois, C'EST TON DEVOIR.

Une chose incompréhensible, c'est l'ignorance dans laquelle était l'empereur de la vraie conduite de ses sœurs. Il est de fait qu'il en était complétement ignorant : je ne sais pourquoi, car, enfin, ses yeux d'aigle perçaient bien d'autres mystères... Mais c'est la vérité. Fouché, Junot, Duroc, Dubois, les quatre personnes

ayant dans leurs mains toute la police intéressante de Paris et de la France, gardaient le silence sur ce qu'ils savaient, parce qu'ils auraient affecté Napoléon, ce qu'aucun d'eux ne voulait faire, la moitié par affection pour lui, les deux autres par crainte de déplaire d'abord à lui-même, puis aux princesses, ce qui pouvait amener un résultat funeste, tout en parlant de choses joyeuses pour eux. L'empereur finissait bien par apprendre, mais à la volée, et par des moyens tellement peu habituels pour lui-même qu'il y croyait extrêmement peu. Il attribuait les bruits qui couraient souvent à l'imprudence de jeunes femmes; et il disait alors à madame-mère :

— Signora Letizia, que diable! parlez donc à vos filles. Je ne veux pas qu'elles se compromettent avec tous ces *godelureaux* comme elles le font; qu'elles dansent avec des officiers de ma garde : pardieu! s'ils ne sont pas de beaux garçons, ils sont de braves garçons.

Je n'entreprendrai pas de répondre aux horreurs que l'on a cherché à répandre sur la nature des relations de famille de l'empereur. Il suffit d'avoir vécu dans l'intimité de Napoléon pour connaître sa façon de penser et sa manière d'envisager la morale. Mon sang bouillonne lorsque je l'entends accuser *de corruption*; il en est de cela comme de sa peau jaune et du tabac qu'il portait dans ses poches, et de mille autres rêveries qui n'ont pas le sens commun. On m'objectera à moi-même, peut-être, une scène de la Malmaison, rapportée à la fin du deuxième volume de ces Mémoires, et moi je répondrai par cette scène elle-même. Napoléon n'aurait employé aucune manœuvre pour me déterminer. Si j'eusse fait ce qu'il voulait, il m'aurait méprisée, ainsi que je l'ai vu souvent, car la femme de son ami lui manquant de foi pour lui, souverain, lui paraissait avec raison une infâme; mais il n'aurait pas fait le roué. S'il n'agissait

pas ainsi avec des femmes qui ne lui auraient pas donné de la honte en retour de la faute commise, il ne l'aurait certes pas hasardé avec des femmes qui l'auraient pu haïr, et qui bien certainement l'auraient haï; et puis, comment la calomnie peut-elle donc si gratuitement déverser le poison sur toute la vie d'un homme sans avoir au moins l'apparence de la probabilité? et, en vérité, ici c'est bien le lieu de se demander si un homme sévère, même dans toutes les habitudes de sa vie, aurait été déroger à cette sévérité pour se couvrir d'infamie. Il faudrait, pour que la chose fût probable, que le crime eût pour lui des attraits bien puissans; et dans tout le reste de sa vie, je le répète, rien au monde, rien n'y fait croire.

Napoléon ne fut instruit des fautes de l'une de ses sœurs qu'à l'époque de la guerre de Portugal. Celui qui en fut accusé le premier fut presque exilé à l'état-major de Junot. Je sais bien que ceux qui veulent tout tourner en ridicule diront que la chose est impossible; mais cependant elle est réelle, et une fois connue d'un homme comme lui, les autres preuves ne tardèrent pas à lui arriver, et dès-lors il fut comme averti. Encore l'affaire de messieurs de Septeuil et de Canouville n'aurait-elle pas été connue, si l'histoire *du cheval* et de *la pelisse*, ainsi que celle de *l'explication* pour l'autre, n'étaient venues à leur aide, comme nous le verrons en 1810.

L'aventure dans laquelle Junot jouait un rôle, était donc la première, à bien dire, qui vint frapper l'oreille de l'empereur, et il en fut irrité violemment, ainsi que je viens de le dire.

— Enfin, répétait-il en se promenant, si Murat avait appris toutes ces belles histoires de chasses au Raincy, de spectacle avec ta voiture et ta livrée...

Il paraît que la voiture et la livrée étaient ce qui lui pa-

raissait le plus inconvenant. Junot voulut encore parler de l'éclat de celle de la grande-duchesse; l'empereur frappa du pied avec violence, le regarda quelque temps sans parler, puis il dit avec une voix sévère et d'un ton interrogatif:

— Et de quelle couleur est donc la vôtre?

Junot baissa les yeux et ne répondit rien. Le fait est que les couleurs de nos deux livrées étaient exactement les mêmes; la seule différence était dans les galons et les paremens; ceux de la grande-duchesse étaient blancs, tandis que les miens sont jaunes, et ses galons étaient d'or, les miens étaient d'argent; mais, du reste, l'habit était en drap amarante tout-à-fait de la même nuance. Le vrai de la chose, c'est que la volonté de la grande-duchesse était que les choses fussent ainsi. J'ai toujours pensé qu'il s'y rattachait un but politique, et depuis, ainsi que je l'ai dit, j'en ai la preuve, et la preuve positive.

— Oui, disait l'empereur toujours en se promenant, si Murat avait appris tout ce que je viens de dire, qu'aurait-il fait? qu'aurait-il dit?... Tu aurais eu un terrible orage à essuyer.

A l'instant même la physionomie de Junot se décomposa, il devint pourpre, puis il pâlit, rougit encore, et retrouvant alors toute son énergie, il fit deux pas vers Napoléon, et dit d'une voix ferme:

— Si Murat s'était cru offensé, il n'y a pas si long-temps encore que nous étions égaux aussi-bien sur le champ de bataille que partout ailleurs; je lui aurais accordé toute la satisfaction qu'il m'aurait demandée; et quoiqu'il fasse bien peur aux Cosaques, je ne suis pas encore aussi facile à effrayer qu'eux, *et cette fois je me serais battu au pistolet.*

— Eh! pardieu, s'écria l'empereur avec une naïveté

admirable, voilà bien ce que je craignais !... Puis il ajouta d'un ton plus doux :

— Mais, j'ai arrangé cela... je lui ai parlé... et maintenant tout est bien.

— Sire, je vous remercie; mais j'observerai à Votre Majesté que je NE VEUX PAS d'un accommodement entre le grand-duc de Berg et moi; s'il se croit offensé (ce que je dénie qu'il ait le droit de dire), nous ne sommes pas loin l'un de l'autre... mon hôtel est bien près de l'Elysée.

— Oui, oui, dit l'empereur, et beaucoup trop, et à propos de cela qu'est-ce que signifiaient ces fréquentes visites que ma sœur faisait à ta femme?... Elles ont été liées, c'est vrai; mais autre temps, autre coutume; on a remarqué cela, et ce sont encore des choses qui ont fait parler.

— Sire, ma femme est fort souffrante de sa grossesse, elle ne peut pas sortir à moins qu'elle ne prenne d'extrêmes soins. Son altesse impériale madame la grande-duchesse a eu la bonté de venir la voir deux ou trois fois depuis ce printemps, et voilà à quoi se bornent ses nombreuses visites.

— Cela n'est pas vrai, répondit l'empereur en prenant une grande lettre dans un tiroir près de lui, et la parcourant en entier, il fronça de nouveau le sourcil. Junot jeta un rapide coup-d'œil sur la lettre, et il reconnut l'écriture.

— Je demande pardon à Votre Majesté, mais si elle juge et si elle condamne sa sœur et son plus ancien ami, son plus dévoué serviteur, sur les accusations de l'homme qui a écrit cette lettre, je ne puis croire à son impartialité.

Napoléon parut surpris, mais ne fit aucune objection sur ce que disait Junot. Il sembla même à celui-ci

qu'un sourire imperceptible glissait sur les lèvres de Napoléon.

— Seulement, dit Junot, ce n'est pas une lettre, car *il était* avec Votre Majesté; c'est donc *un rapport!* un rapport de *sa police* et COPIÉ par lui! oh! ce doit être une belle œuvre!... il aurait au moins dû respecter la personne de la sœur de Votre Majesté; mais il y a des moyens efficaces pour rendre les gens circonspects et polis, c'est ce que je veux employer avec lui.

— Junot, s'écria l'empereur, je te défends de te battre avec S.....

Junot sourit dédaigneusement.

— Vous m'avez soupçonné, vous m'avez accusé de trahison, sire, c'est une chose dont je ne puis vous demander raison à vous-même; il faut que j'aille la demander à celui qui est cause de cette peine; et de par Dieu, je le ferai. Si Murat en veut, après cela, je serai tout prêt, à moins que ce méchant soldat ne me loge une balle dans la tête, ce qui serait possible, car j'ai vu des mazettes tuer de braves gens. Mais si j'en sors sain et sauf, je serai aux ordres du grand-duc de Berg.

Napoléon se leva brusquement, et arrivant à Junot qui était appuyé contre la cheminée, il le tourna vivement à lui, et lui prenant la main, mais vivement, il dit en criant comme un aveugle:

Encore une fois, *je t'ordonne* de demeurer en paix!... ni S....., ni Murat... JE NE VEUX pas que tu te battes ni avec l'un ni avec l'autre. Promets-le moi, ajouta-t-il en se rapprochant de Junot et lui reprenant la main qu'il serra;... promets-le *à ton vieil ami!*...

Ces momens-là étaient fugitifs chez Napoléon, mais ils étaient victorieux. Jamais il n'a manqué de sortir vainqueur d'une pareille situation. Il y avait dans son

regard, dans sa voix, un charme adorable. Il était sûr de vaincre la résistance la plus obstinée; Junot sentit se fondre sa colère à sa voix, à son regard. Il prit la main de l'empereur, la serra,... ne la baisa pas comme celui qui avait écrit le rapport, mais il la posa sur son cœur; et en le sentant battre violemment, l'empereur eut à son tour un moment presque indéfini d'émotion; mais il la surmonta, passa sa main après l'avoir doucement retiré de celle de Junot dans son épaisse et blonde chevelure, et le frappant légèrement :

— Promets-moi d'être sage, mauvaise tête, lui dit-il avec sa voix de sirène, c'est-à-dire ce *sotto voce* remarquable qui vibrait comme une corde éolienne. Tu reviendras me voir; j'ai à te parler.

Cette conversation avait duré une heure et demie. Le salon de service était rempli de gens qui étaient aux écoutes pour savoir le résultat de la longue conférence. Un homme surtout aurait voulu qu'elle fût moins longue. Il connaissait l'empereur; il savait que de longues heures n'étaient jamais accordées à un homme qu'il allait disgracier; et la physionomie de Junot, lorsqu'il sortit, le confirma dans son opinion. Junot passa à deux pas de lui. Il affecta de ne le pas voir.

— Je n'aurais pas pu m'empêcher de lui dire ce que je pensais de lui, me dit Junot dix-huit mois après, lorsque, tous deux en Espagne, plus unis que nous ne l'avions jamais été, les pieds sur le bord d'un brasero, nous devisions avec confiance sur cette époque de sa vie, et qu'il m'en soulevait jusqu'au dernier voile. J'aurais peut-être dû le faire, ajoutait-il, car cet homme est un de ces serpens qui mordent avec plus de violence lorsque la victime est paisible...

Deux jours après la conversation que je viens de rapporter, j'étais seule le matin dans mon cabinet de tra-

vail, pièce fort retirée au fond de mon hôtel, et dans laquelle je n'admettais que les personnes de mon intimité la plus intime, lorsque l'on m'annonça son éminence le cardinal Maury. C'est ici le lieu de parler de cet homme célèbre que j'ai connu particulièrement, car, pendant SEPT ANS, tous les jours de la vie il arrivait à sept heures chez moi et en repartait à dix. C'était ponctuel, et sans jamais éprouver de variation. Je l'ai donc *bien connu*, et pourtant, chose étrange, jamais il ne *fut de mes amis*. Le cardinal Maury avait cependant bien toutes les qualités requises pour faire un excellent ami, du moins je le présume, et je crois de plus qu'il voulait être le mien. Mais la confiance ne se commande pas, et ses formes acerbes et peu sociales, auxquelles j'étais si peu faite, furent peut-être bien la cause première de cette répulsion. Quoi qu'il en soit, je le voyais donc chaque jour, et il était ce qu'on appelle de mon intimité.

Le cardinal Maury, plus connu peut-être sous le nom d'*abbé* Maury, était rentré en France dès 1806. Une lettre fort connue, écrite par lui à l'empereur, lui fit rouvrir les frontières, qui de nouveau s'étaient refermées pour lui. Cette lettre était inconvenante de tous points, parce qu'elle n'était écrite qu'à la puissance, et qu'alors elle avait une couleur basse et servile qui ternissait son éloquence. Aussi en arrivant à Paris, *l'abbé Maury* s'aperçut de ce que *le cardinal Maury* avait perdu dans l'esprit de ses partisans du noble faubourg. Aussitôt son retour il fut dans plusieurs maisons où il était reçu avec de l'attachement même, et dans lesquelles il ne trouva plus qu'une froide politesse, parce que dans les gens bien nés on trouve toujours, quelque soit leur façon de penser intérieure, cette bonne grâce, cette urbanité dont les nuances multipliées à l'infini sont néanmoins faciles à saisir pour qui connaît ce protocole

éminemment nécessaire à l'harmonie générale, et cela va loin d'après ma manière de voir. Je crois qu'une chaîne longue et vigoureuse, mais souple autant que forte, un réseau même, nous entoure ou nous enveloppe comme on l'aimera mieux, et nous tient sous ses mailles; que l'une d'elles s'échappe, et aussitôt tout est en tumulte, parce que rien n'est plus contenu. J'ai bien étudié ce que je viens d'énoncer, et je suis certaine que le plus grand mal qui puisse se faire en ce moment, c'est cette démolition de tout ce qui est usage, rapports, bienséances de société. La grossièreté est à l'ordre du jour, et pour cela on n'en est pas plus franc, on n'en vaut pas mieux; on est plus impoli, et voilà tout.

Quant à l'abbé Maury, malgré son éloquence vraiment remarquable, il était avant la révolution ce qu'il fut étant proscrit, ce qu'il demeura sous l'empire, un homme de talent plutôt qu'un homme d'esprit... et un curé du temps de la ligue plutôt qu'un abbé du règne de Louis XV. Quant à sa figure, elle était désagréable au plus haut point. Une énorme tête carrée présentant un front d'une immense capacité et tout nu, seulement surmonté de ce bourrelet de cheveux que les abbés de province, les curés de village faisaient faire à LEUR PERRUQUIER; des yeux très petits, animés quand il parlait, mais, ce moment excepté, demeurant en stagnation complète; un nez en pied de marmite au milieu de deux masses de chair d'un volume immense dans lesquelles la nature avait placé une très grande ouverture horizontale, que l'une et l'autre oreilles empêchaient de faire le tour de la tête, et garnies de trente-deux petites dents toutes faites comme les incisives, ce qui, pour le dire en passant, était fort utile chez lui, car jamais je n'ai vu manger comme son éminence; il était de force à rendre une poularde et deux ou trois perdrix au moins

à un Russe greffé sur un Allemand. Lorsqu'il était à table, il était en tout d'un cynisme révoltant dans ses manières, et sa qualité d'ecclésiastique rendait ce cynisme encore moins supportable. Il l'était dans ses paroles comme dans sa façon d'être. Un jour il vint me voir; j'étais en couches de mon fils Napoléon; j'étais sur ma chaise longue, ayant huit ou neuf femmes dans ma chambre; il était alors trois heures de l'après-midi, et le matin je ne recevais que mes amis fort intimes; mais la qualité d'*éminentissime* fit trouver grâce au cardinal, et le valet-de-chambre reçut l'ordre de l'introduire.

— Oh! oh! dit le cardinal en entrant, voilà un joli troupeau... je viens de chez un homme qui voudrait bien que le sien fût aussi charmant.

Il voulait parler de cet ambassadeur de Perse qui vint ici en 1807, et qui logeait à l'hôtel de mademoiselle de Condé, rue Plumet. Le cardinal avait été le voir je ne sais trop pourquoi, car l'Alcoran et sa soutane rouge ne s'accordaient guère; mais enfin, il en arrivait et il en savait les plus burlesques choses. Une histoire surtout relative à l'un des gardiens de son sérail était fort plaisante. Le cardinal, après s'être assis, s'être bruyamment mouché, avoir bien barbouillé son nez de tabac d'Espagne pur bien rougeâtre et bien fin, avoir *retroussé* plus de dix fois sa robe rouge, car à cet époque il était archevêque de Paris, administrant le diocèse à la place du cardinal Fesch qui n'avait pas voulu accepter contre la volonté du pape, et il portait en conséquence la soutane longue; et comme il était cardinal, cette soutane était rouge, et se distinguait d'autant mieux dans un salon, au milieu des habits noirs ou bleus qui l'entouraient, lorsque bruyamment, le cardinal faisait le geste immodeste de relever cette jupe à la face de tout Israël pour prendre sa tabatière remplie de tabac d'Espagne,

ou bien un gros mouchoir à carreaux bleus et blancs.

— Je vous en conjure, monseigneur, lui dis-je un jour, faites donc faire une poche à votre soutane.

Il me regarda d'un air étonné.

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ?... mais parce que rien n'est, selon moi, plus inattendu que le mouvement que vous faites pour prendre votre tabatière ou votre mouchoir, choses certainement fort innocentes, mais qui prêtent à rire ; et vous le savez, monseigneur, prêter à rire chez nous, c'est donner une poignée de verges et tendre le dos.

Il me regarda de nouveau et se mit à rire lui-même, mais son rire n'a jamais été joyeux. Il avait quelque chose du ventriloque ; il riait en dedans, et je vis à l'instant qu'il me regardait en grande pitié :

— Vous faites donc attention aux paroles de ces imbéciles qui bourdonnent comme des frelons autour de vous, jolie petite abeille ?... Ah ! parbleu ! si j'avais écouté toutes les sottises qui se débitent dans les coulisses du grand théâtre du monde, je serais toujours dans les chœurs au lieu d'avoir été un de ses premiers acteurs. Si vous voulez devenir ce que vous promettez, une femme supérieure, bouchez-vous les oreilles et allez toujours de l'avant... Ah ! pardieu ! oui, faire couper ma soutane pour faire faire une poche !... Qu'est-ce cela veut dire ?... Croit-on que j'ai la colique ? (Je rapporte ses expressions textuelles.) Je suis sûr que c'est votre amie la Polonaise... elle ne m'aime pas... elle me donne des leçons... c'est peut-être Catherine II qui lui a appris la modestie ?

Je fronçai le sourcil et le cardinal put voir que j'étais fâchée. Il manquait de tact, mais non pas ainsi ; il savait que la personne dont il parlait était pour moi une

amie très intime malgré la différence d'âge, et que je l'aimais tendrement, son esprit remarquablement aimable la rendant chère à tous ceux qui la connaissaient; c'était madame Zayoncheck. Il est vrai qu'elle n'aimait pas les façons plus que *cavalières* du cardinal, et souvent elle lui faisait la leçon devant plus d'auditeurs que son éminence n'en eût voulu avoir. C'était ce qui avait eu lieu quelque temps avant. Madame Zayoncheck était debout à côté de moi devant la cheminée; elle était comme à son ordinaire décolletée jusqu'au milieu du dos, ayant des manches courtes, et laissait voir de fort belles et grasses épaules, et des bras frais et potelés. Le cardinal les trouva de son goût probablement, car prenant une rose dans un vase de porcelaine, il s'en vint tout doucement derrière madame Zayoncheck qui parlait avec moi, et lui mit la rose, encore tout humide de l'eau dans laquelle elle avait trempé, au milieu des deux épaules. Elle ne s'y attendait pas, et cette plaisanterie toute joviale, qui aurait été à peine supportée par elle venant de son frère, lui parut inconvenante au-delà de toutes choses; elle devint très rouge, arracha la rose et la jetant à terre avec un mouvement de colère :

— Monseigneur, dit-elle au cardinal, ce que votre éminence vient de faire n'est pas *sain* du tout.

Il y avait soixante personnes dans le salon, tout le monde se mit à rire; le cardinal rit comme les autres, mais il eut de l'humeur de la leçon, et depuis madame Zayoncheck ne fut pas de ses amies. C'était elle dont le goût parfait et le tact m'ont donné de bien utiles leçons, qui opinait pour faire, malgré le cardinal, l'opération *de la cataracte* à sa soutane.

— Il s'agit d'une simple ouverture, disait-elle, et c'est un vrai service; on ne verra plus autant ses gros souliers mal cirés avec des boucles de cuivre doré, des bas

rouges remplis de reprises, et quelquefois troués; et puis, une fois la fente faite, il n'a plus besoin de *trousser ainsi sa cotte*... Ma chère, cette manœuvre m'est antipathique.

Toujours est-il que nous ne pûmes parvenir à lui faire faire une poche, c'est-à-dire une ouverture à sa soutane. Il comprenait, au reste, si peu l'effet qu'il produisait, ou du moins ne le voulait pas comprendre, que ce même jour, revenant de chez le Persan, il riait comme un jeune mousquetaire sortant de déjeuner chez le Baigneur. Il s'établit dans une bergère auprès de ma chaise longue, et regardant autour de lui, il vit que nous n'étions que des femmes; alors ramenant les plis de sa robe autour de ses jambes, et s'établissant bien dans son fauteuil, il nous dit :

— Ah çà! comme *vous n'êtes que des femmes*, je vais vous raconter une bonne et plaisante aventure!

Et tout aussitôt il entame une histoire qui, bien certainement, ne serait pas désavouée aujourd'hui par mes fils dans un déjeuner de garçons. Comme il n'y avait pas de demoiselles parmi nous, et qu'il y avait seulement des jeunes femmes de vingt-trois ans et de vingt et un ans, nous en fûmes quittes pour rire d'abord de l'histoire qui, au fait, était drôle, et puis de l'éminence elle-même; quant à elle, elle ne se doutait pas qu'elle parlait là hors place, et hors de propos, ainsi que cela lui arrivait souvent; non pas que son esprit ne fût parfaitement juste et même trop logique quelquefois, mais il avait une sorte de verre optique à ses lunettes, qui le menait bien souvent de travers.

Le cardinal Maury, pour avoir prononcé un beau panégyrique de saint Louis, n'était pas celui qu'il fallait choisir pour défendre son descendant. Il comprenait mieux qu'un autre les affaires ecclésiastiques, mais il

n'était pas homme d'état; l'archevêque d'Aix les entendait aussi bien que lui, et de plus il était tout-à-fait propre à la conduite de ces mêmes affaires. L'abbé Maury parut à la tribune dans un moment où les ténèbres n'étaient dissipées que par les éclairs que lançaient les cieux en colère. Il aurait fallu un talent hors de ligne pour résister au flot populaire, et l'abbé Maury ne comprit pas la grandeur de sa mission; il était appelé à jouer un grand rôle sur la scène de notre révolution; il déclina toutes ses chances pour ne s'attacher qu'à ces misérables questions de l'Eglise gallicane, et pour avoir le bien petit triomphe de faire taire une fois Mirabeau. L'abbé Maury pouvait beaucoup pour la couronne, s'il n'avait pas voulu transformer une école de servitude et une sentine de vices, en un lieu de pureté et de chasteté; et cependant il n'aimait ni la cause royale ni la noblesse. Je l'ai entendu parler librement de plusieurs individus qui étaient en premier ordre dans la liste des grands noms, et qu'il traitait avec un dédain vraiment insultant à son retour de France. Il fut mal reçu dans le faubourg Saint-Germain; on connaissait sa lettre à l'empereur, et cette lettre n'était pas faite pour trouver des approbateurs dans la noblesse.

« Lorsqu'on a perdu *l'espérance*, disait-il, nous n'avons plus *la foi*; il ne nous reste que *la charité*. »

Et il concluait de là que, les Bourbons ne pouvant plus revenir en France, il était inutile de leur rester fidèle. En conséquence il sollicitait de l'empereur la permission de rentrer dans sa patrie.

L'empereur fit comme beaucoup de gens en ce monde; il jugea sur la renommée; celle de l'*abbé Maury* était européenne, il voulut la rendre à la France. Le cardinal obtint son rappel; il vint à Paris, et tout aussitôt fut apprécié par Napoléon, qui vit qu'il avait en

lui un homme déterminé à servir le pouvoir malgré tous les inconvéniens, même celui de la conscience.

Le cardinal Maury n'avait rien dans ses manières, dans sa parole, dans son individu en général, qui rappelât les abbés d'autrefois, ces abbés, comme l'abbé de Périgord, l'abbé de Montesquiou, l'abbé de Saint-Far, tout cet état-major de *mitrés en herbe*, qui entourait l'archevêque de Reims, et qui servait de modèle à tous les jeunes ecclésiastiques. Le cardinal était rude même dans ses façons, et tout en lui annonçait une volonté opposée à celle de plaire. Il était cynique, ainsi que je l'ai déjà dit, et il affectait, je ne sais pourquoi, d'être toujours peu soigné. Le lieu où son cynisme paraissait dans toute sa laideur, c'était chez lui. J'ai déjeuné une fois à l'archevêché, et je me souviendrai de cette journée-là.

Il avait la discussion fatigante. Il était si peu *concédant* que, pour peu que son antagoniste fût emporté aussi, il fallait déserter la chambre. J'ai vu souvent des discussions littéraires entre le cardinal, mon ami Millin, et M. le baron de Brockausen, ministre de Prusse. Celui-ci avait la manie d'attaquer notre littérature, et l'on sent que la partie n'était pas égale. Aussi le cardinal était sans pitié. Un jour M. de Brockausen parlait de Racine, et, selon l'usage de beaucoup d'Allemands, il en disait du mal :

— Eh! monsieur, s'écria le cardinal tout rouge de colère, vous parlez là comme une aveugle-né parle des couleurs... Est-ce que les Prussiens peuvent nous juger? est-ce que les Prussiens connaissent Racine?...

— Mais, monseigneur, permettez-moi de vous dire...

— Rien du tout, monsieur, rien du tout; les Prussiens ne peuvent pas juger les auteurs dont ils ignorent la langue.

— Ah! monseigneur...

— Eh! monsieur, que me répondriez-vous si je vous disais à vous-même qu'il faudrait que vous vécussiez cent ans pour comprendre Racine?... Vous ne savez pas le français parce que Voltaire et Maupertuis ont demeuré à Berlin...

Malgré sa profonde vénération pour le pouvoir, le cardinal *discutait* (alors il ne disputait pas) quelquefois avec l'empereur sur des points de littérature. L'empereur avait une profonde estime pour le talent de Corneille. Il *supportait* Racine, mais il admirait, il *aimait* Corneille, et je le comprends tout à-fait, parce que je sens comme lui. Le cardinal ne pensait pas ainsi, et j'avoue que le jour où j'en acquis la preuve je fus très étonnée. Racine et le cardinal Maury me semblaient en désaccord complet. Ceci me donne l'occasion de dire qu'il est fort difficile de présumer de la véritable aptitude des esprits. On juge quelquefois à faux, lorsque l'on n'a pas mis en pratique celui dont il s'agit.

L'empereur disait un jour au cardinal Maury :

— Comment n'aimez-vous pas Corneille?

— Sire, répondit le cardinal, j'*admire Corneille*, mais c'est Racine que j'aime.

— Et moi je lui trouve de *la boursouflure*, dit l'empereur, à votre Racine, dans toutes ses scènes d'amour, car il lui faut un amour dans ses pièces, comme il faut un souffleur pour les acteurs. Il n'y a que les jeunes gens qui puissent aimer Racine... Et comment diable, à votre âge, M. le cardinal, vous faites-vous le champion de Racine, le poète des femmes?...... Parlez-moi de Corneille ; voilà un homme qui connaissait le monde.

— Mais comment l'aurait-il connu?.., il ne voyait personne.

L'empereur le regarda avec une sorte de mépris ; il semblait qu'il le jugeât en ce moment pour la première fois.

— Voilà pourquoi je prétends précisément que Corneille est un grand homme. Eloigné de la cour, des intrigues, des affaires, il a *deviné* pour ainsi dire la véritable situation, la position des empires, des peuples et des souverains. Le grand Condé, en entendant je ne sais quelle pièce de Corneille, je crois que c'est *Sertorius*, s'écria :

« Où donc Corneille a-t-il appris à faire la guerre ?... »

— Et moi je dirai, ajouta l'empereur, que, pour l'apprécier dignement, il faudrait, pour entendre ses belles tragédies, un parterre composé de rois, de ministres et de hauts fonctionnaires.

Il y a dans ce sentiment sur Corneille celui qui fit dire plus tard à l'empereur :

« Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince !... »

Et dans le fait, Napoléon devait parfaitement comprendre un homme dont le génie consistait surtout à réduire les idées en maximes politiques ; à généraliser ces mêmes idées, et de plus à exprimer sa pensée en vers souvent sublimes.

Cela me rappelle que l'empereur, qui était peu *oublieur* de sa nature, répéta plus tard devant le cardinal ce mot :

— Je l'aurais fait prince !

— Et pourquoi pas ministre, s'il était si habile ? dit le cardinal avec assez d'aigreur, et en souriant à demi.

— Non, répliqua l'empereur sèchement ; j'ai fait l'expérience que les hommes qui faisaient les plus belles

phrases étaient ceux qui faisaient aussi la plus méchante besogne. Le coadjuteur aurait été le plus mauvais des ministres, et pourtant il parlait bien; mais il ne faisait que parler, et Mazarin, dont il disait du mal, n'aurait pas voulu de lui pour secrétaire. C'était un brouillon et un *ergoteur*.

L'empereur employait souvent ce mot pour les hommes qui parlaient et discutaient.

CHAPITRE VIII.

Les yeux de la maréchale Ney. — L'ambassadeur de Perse à la cour. — Il est malade. — M. Jaubert et M. Bourdois. — Pantomime originale, dont M. Barbé-Marbois est le principal personnage. — Un président est presque entraîné en certain lieu. — Lavalette et Marmont. — Tristesse prophétique de ce dernier. — Messe de minuit. — L'empereur nous donne une leçon. — Ses émotions à l'aspect de l'élan national qui se déploie au 15 août. — Ce qu'il dit du maréchal Ney et du prince Eugène. — Anecdote. — M. d'Alleaume. — Fête donnée à l'Hôtel-de-Ville. — L'armée continue à vaincre. — Proclamation. — Junot est nommé commandant de l'armée de la Gironde. — J'en comprends facilement la cause.

J'ai parlé tout à l'heure de l'ambassadeur de Perse ; cet homme n'était pas le cousin ou l'arrière-petit-fils de celui qu'on fit comparaître devant Louis XIV, pour donner une pâture à la vanité du roi de soixante-douze ans. Celui-ci était un vrai Persan, et de plus parent assez près du *cha* de Perse. Il avait été trouver Napoléon en Pologne, et sa venue à Paris était un sujet non-seulement de conversation, mais de grand amusement. Il y fournissait ensuite par lui-même ; il venait au cercle de la cour que tenait l'impératrice avec une grâce qui devait bien surprendre un homme accoutumé à ne voir que des femmes esclaves. Il demeurait dans le salon qui précède la salle des Maréchaux, tandis qu'on était au concert ; et là il se promenait en long et en large tout en répétant le nom de

— Maréchale Ney.... maréchale Ney.... maréchale Ney...

Il paraît que la maréchale Ney, dont les beaux yeux noirs rappellent en effet ceux des belles filles de l'Orient, avait frappé le Persan, et qu'il était devenu amoureux d'elle. Il répétait ainsi son nom, seul mot français qu'il sût. C'était monsieur de Courtomer qui le lui avait appris, et qui racontait ensuite l'histoire du pauvre Persan.

Mais une autre bonne histoire dans laquelle est entré un grand personnage qui de sa vie n'a su ce que c'était que de rire, et qui pourtant alors fit faire de joyeux éclats à quelques têtes folles telles que la mienne, eut lieu à peu près à cette époque.

L'ambassadeur de Perse logeait, comme je l'ai dit, à l'hôtel de mademoiselle de Condé. L'empereur avait donné l'ordre que toutes les autorités allassent, non pas en corps, mais partiellement, lui rendre visite et lui faire honneur. Chacun y fut, parceque les ordres de Napoléon ne se déclinaient jamais. Pendant plusieurs jours l'excellence persane ne cessait de voir entrer et sortir une longue suite de curieux que sa vue amusait beaucoup; quant à lui, cela l'ennuyait fort. Soit que l'ennui fît son effet, soit que le changement d'air, d'eau, de nourriture, eût agi, il se trouva dérangé. On le dit à M. Jaubert, qui promit d'envoyer le médecin des affaires étrangères. C'était Bourdois. En effet, on le lui dit, il promit de s'y rendre; mais en apprenant que la chose était légère, il remit sa visite au lendemain. Tandis qu'il était aussi tranquille, le Persan ne l'était pas autant. Ses coliques et ses souffrances avaient augmenté d'intensité. On attendait donc le lendemain avec impatience. Tout à coup un esclave entre dans la chambre, frappant des mains avec joie et annonçant que le méde-

cin arrive ; grande rumeur ; on cherche M. Jaubert, car il fallait parler au *mire;* nul dans tout l'hôtel ne savait un mot de français, et ceux qui parlaient français ne parlaient pas le persan. Mais il n'était que onze heures, et M. Jaubert n'était pas encore arrivé. Le *médecin* entre dans la chambre, assez étonné de la pantomime qu'il a vue depuis qu'il est descendu de voiture. A peine avait-il mis le pied par terre, qu'un homme tout noir se prosternant devant lui avait indiqué en montrant sa tête, en touchant son ventre et en indiquant l'étage supérieur, que leur maître souffrait. Celui auquel il s'adressait était un homme de quarante à quarante-cinq ans, si pâle et si maigre, que certes on pouvait croire qu'il était le malade et non le médecin ; il portait une longue robe de velours noir faite en manière de *simarre* et boutonnée depuis le menton jusqu'aux pieds ; il avait peu de cheveux et ce qu'il en avait était grisonnant et presque blanc. Cet individu avait de plus un air respectable et bon, qui était un chef-d'œuvre de copie patriarcale ; il portait une de ces physionomies qui sont à elles seules tout un poème.

En le voyant, l'ambassadeur se souleva sur ses coussins et fit un geste de la main qui pouvait signifier un salut. Cependant le médecin ne le vit pas ainsi, ou bien il ne se crut pas suffisamment salué, et il fronça le sourcil :

— Ah ! dit le Persan à son premier eunuque, qui le redit ensuite à Jaubert, je vois bien qu'en m'apercevant seulement, le *mire* vient de me condamner !

Le *mire* s'avançait toujours ; enfin parvenu contre l'excellence persane :

— N'y a-t-il donc aucun interprète ici ? dit-il d'une voix sévère.

L'ambassadeur prononça quelques mots comme pour

se consulter avec son premier eunuque, et le résultat de sa conférence fut de se retourner brusquement vers l'homme à la simarre noire, et de lui tendre son bras qu'il venait de découvrir jusqu'au coude. Ce bras était couvert de petits morceaux de vélin sur lesquels étaient écrits des versets religieux.

— Allons, dit le prétendu médecin en le prenant, c'est peut-être ainsi qu'on reçoit les présidens de cours souveraines en Perse !...

Et il serra la main après l'avoir gardée une minute dans les siennes. Mais aussitôt une autre formalité succéda à celle-ci, et fut assez étrange. L'ambassadeur attira le *mire* à lui, et le forçant de le regarder, il lui tira une langue longue d'un pied et toute malade ; pour le coup l'homme à la simarre n'y comprit plus rien ; il était sérieux, peu plaisant de sa nature, et il allait se fâcher, lorsqu'un des interprètes, peut-être même M. Jaubert, arriva à temps pour empêcher le président de la cour des comptes, M. Barbé-Marbois, d'être entraîné dans un certain endroit, où le premier eunuque voulait le mener pour le faire juger de l'état tout entier du malade. Cette histoire, qui courut Paris tout un hiver, fut ensuite démentie. Je crois que ce fut par ordre de l'empereur, qui n'aimait pas que les chefs de ses cours, de ses principaux tribunaux, fussent tournés en ridicule, et il avait raison. Au surplus, tout le monde a raconté cette histoire, et personne n'en doutait. M. de Barbé-Marbois, qui est, je crois bien, puritain aussi rigide que Burleigh pouvait l'être, ne paraissait pas assez entendre la plaisanterie pour qu'on pût lui demander si en effet le Persan lui avait tiré la langue et si le premier eunuque lui avait fait la proposition d'aller en certain lieu. Mais Lavalette, ce bon garçon, qui était si plaisamment sérieux quand il le voulait, m'a affirmé que le fait était réel.

Le nom de Lavalette me rappelle aussi une autre aventure d'une époque plus reculée, mais dans laquelle il se trouve mêlé, et sur laquelle je puis revenir, car avec des mémoires il n'y a jamais de temps perdu.

C'était un jour de Noël; nous avions dîné chez madame Marmont avec Lavalette, Marmont et sa femme, et Junot et moi. Nous étions tous fort unis, partant fort gais et contens de nous trouver ensemble... La soirée se passa rapidement dans ce petit cabinet qui est au fond de l'appartement de la duchesse de Raguse, et où déjà, à cette époque, elle faisait son séjour favori avec ses amis. Nous bavardâmes, nous rîmes, et onze heures arrivèrent rapidement: on vint annoncer que ma voiture était arrivée:

— Ma foi, dit Junot à Marmont, arrange-toi comme tu l'entendras, je ne sors pas d'ici, cela m'est égal, je suis bien, et j'y reste.

— Eh bien! dit madame Marmont, je vous donne à souper. Nous ferons *réveillon*.

— Oui! oui! s'écrièrent Junot et Lavalette, faisons *réveillon*. Allons, Marmont, faisons *réveillon*.

Le général Marmont était alors ce qu'il a été depuis, ce qu'il est encore aujourd'hui, un homme bon et brave. Il était attaché à Junot comme à un frère, ainsi qu'à Lavalette; il sourit à leur feu de jeune homme, mais avec un sourire triste. Il semblait que, dès cette époque, il vît dans l'avenir un sinistre horizon. Il riait avec l'ignorance de la joie.

— Ah çà! dit Lavalette après avoir sauté dans la chambre, il faut faire la partie entière; il faut aller à la messe de minuit. Quant à moi, j'y suis allé si jeune que je n'en ai pas le souvenir bien distinct. Ces dames n'en ont jamais vu (c'était vrai), ainsi donc nous devons aller à la messe de minuit.

— Oui! oui! dîmes-nous aussitôt. Mais à quelle église? celle de la rue Montmartre.

— Allons donc, dit Junot, il faut aller à Saint-Roch ou bien à Saint-Sulpice!...

— Saint-Sulpice est trop loin.

— Va pour Saint-Roch.

Quoique je n'eusse pas fait une grande toilette pour venir dîner chez madame Marmont, avec qui j'étais intimement liée à cette époque, cependant j'avais une robe d'étoffe à demi-queue et un bonnet à fleurs. Il était impossible d'aller en *messe de minuit* avec cette toilette. Mes chevaux étaient là : je parlai d'aller chez moi.

— Non! non! me dit madame Marmont, ne faites pas une chose qui glacerait notre soirée! Restez ici : je vais vous prêter une douillette, nous rélèverons votre robe avec des épingles, et par-dessous la douillette on n'en verra rien. Quand à la tête, un de mes chapeaux remplacera à merveille votre bonnet.

Ce qui fut dit, fut fait. Mais nous n'avions pas pensé àla burlesque tournure que j'allais avoir avec une robe beaucoup trop courte pour moi, et rendue encore plus courte par le volume immense que formait autour de ma personne la queue de ma robe de soie déjà fort bouffante par elle-même. Nous fîmes des rires fous en nous mettant en voiture; nous en fîmes en route; nous en fîmes en arrivant, et je puis certifier qu'il n'y avait pas dans toute l'église de Saint-Roch, ce soir-là, cinq individus aussi gais et aussi heureux que nous l'étions alors!... Lavalette, qui était seul, puisque je donnais le bras à Marmont, et madame Marmont à Junot, prétendait qu'il était le bedeau, et il s'en allait en avant de nous, disant mille folies qui, pourtant, n'étaient point inconvenantes, mais nous faisaient rire aux larmes.

Tout-à-coup, au détour d'un pilier plus sombre que le reste de l'église, deux hommes passèrent près de nous; ils étaient vêtus de redingotes entièrement boutonnées, et portaient des chapeaux ronds très avancés sur leur front.

— Lorsqu'on vient dans une église, c'est pour y avoir la tenue qui convient à un lieu saint, dit une voix bien connue en passant près de nous.

C'était l'empereur.

En un instant ce fut fini de notre joie. Lavalette, à qui la parole avait été coupée au milieu d'une histoire miraculeuse sur saint Herménegilde, se remit le premier, et déclara que ce n'était pas l'empereur, parce qu'il vit que j'étais tourmentée de cette apparition; mais c'était bien lui; j'avais bien reconnu sa physionomie à nulle autre semblable, lorsqu'il avait un chapeau rond; c'était lui. Nous nous retirâmes aussitôt: cela ne nous empêcha pas de faire notre réveillon, et même fort gaîment. Mais j'ai voulu montrer l'effet produit quelquefois par sa seule présence inattendue, et surtout combien la peur de lui déplaire agissait sur des hommes peu susceptibles de crainte d'ailleurs... Maintenant, que de réflexions viennent entourer les souvenirs de ces jours d'une folle gaîté!... Nous étions cinq... seulement cinq!... tous jeunes... riches... heureux... mais heureux... à défier le sort!... Eh bien! que sont devenus ces heureux de la terre? Junot est mort... et comment!... Lavalette l'a suivi après avoir épuisé en deux années toutes les horreurs qui peuvent être présentées à un être humain dans une vie fantastiquement horrible. Marmont n'est pas mort... mais qu'est-ce qu'une vie comme la sienne, traînée dans l'exil, loin d'une patrie qui le repousse?... Et sa femme! l'infortunée!... C'est elle qui doit répéter:

Je ne veux plus de la vie!...

fête, c'était la veille de Saint-Napoléon. Le lendemain nous recevions l'empereur à l'Hôtel-de-Ville en grande cérémonie. Comme madame Frochot n'était pas à Paris, c'était sur moi que roulait toute la besogne ; j'étais grosse de six mois, cela ne me convenait guère ; mais avec l'empereur il ne fallait pas raisonner sur le plus ou moins de possibilité *de faire ou de ne pas faire ;* et dès qu'on pouvait marcher, il fallait marcher.

— Votre Majesté doit être bien heureuse, disait le grand-maréchal à Napoléon, qui, les bras appuyés sur le parapet de la terrasse de l'eau, promenait ses regards sur toute cette ligne dont je parlais tout à l'heure ; elle a eu de grandes fatigues, mais quel résultat !... Ecoutez, sire !

Et dans le même moment, cent mille voix lançaient au ciel de nouveaux cris de :

Vive l'empereur !...

C'était comme un redoublement d'enthousiasme... On vit bientôt qu'une fenêtre entr'ouverte au rez-de-chaussée avait causé l'illusion. On avait cru le voir... Napoléon sourit, et reportant ses yeux sur l'autre rive, il parut de nouveau absorbé dans une sorte de contemplation.

C'est la maison de Ney ? n'est-ce pas, Duroc ? demanda-t-il au grand-maréchal en lui désignant en effet l'hôtel de Besenval, que le maréchal Ney venait d'acheter : c'est bien la place que doit occuper la maison de Michel Ney !... à côté de l'honneur... en face de moi. C'est un brave, celui-là ! et puis mon fils Eugène... et puis Mortier... Bessières... et Berthier était là aussi, il n'y a pas encore deux ans.

Et tout en plongeant dans le sombre feuillage des bosquets qui entourent les hôtels du bord de l'eau, placés dans la rue de Lille, son œil était humide, son

cœur était ému; il regarda encore quelque temps l'étoile de feu de la Légion-d'Honneur, qui apparaissait comme un météore dans le ciel sombre. Puis, descendant d'un pas rapide, il gagna le jardin et y arriva au moment où de nouveaux cris s'élevaient encore et faisaient frémir le feuillage.

Ce qui attira le plus l'attention de l'empereur, fut un enfant de cinq ans, beau comme un ange, qui poussait des acclamations avec sa douce et harmonieuse voix, en faisant sauter en l'air une jolie petite casquette de velours noir; il était seul et ne paraissait pas effrayé :

Vive l'empereur ! criait-il aussi bruyamment que s'il eût eu vingt ans.

L'empereur fut étonné de ne voir personne auprès de cet enfant, qui par sa mise et ses manières semblait appartenir à une famille aisée; il fit un signe à Duroc, et le fidèle visir s'approcha de l'enfant :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il, et pourquoi vous trouvez-vous seul ?

L'enfant ne répondit pas, mais il attacha ses grands yeux sur son interrogateur avec une vive curiosité, ou plutôt comme pour lui dire :

Mais vous qui me questionnez, qui êtes-vous ?

Duroc répéta sa question.

— Je m'appelle Gabriel, répondit enfin l'enfant. Et ses belles boucles blondes, sa tête de séraphin lui donnaient de la ressemblance avec son patron céleste; il regarda encore Duroc, puis il lui échappa avec une merveilleuse adresse, fut à quelques pas, et jetant de nouveau sa casquette en l'air, il cria : *Vive l'empereur !* plus haut que toutes les autres fois. Ce fut alors Napoléon qui le saisit et l'enlevant dans ses bras il le regarda avec une sorte d'admiration.

— Pourquoi cries-tu ainsi : *Vive l'empereur !*

— Parce que je l'aime bien.

— Et pourquoi l'aimes-tu bien?

— Parce que mon papa me dit de bien l'aimer. Papa l'aime bien aussi, l'empereur... tous les matins et tous les soirs je prie Dieu pour lui!...

Napoléon fut ému fortement... Il posa l'enfant à terre, et dit au grand-maréchal de l'interroger encore. Duroc lui demanda pourquoi il se trouvait ainsi tout seul.

Mais je ne suis pas tout seul, dit le petit chérubin, mon papa et maman sont là, et il montrait un homme de quarante ans à peu près qui était à quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient; il donnait le bras à une femme encore jeune qui était enceinte, et qui tenait par la main une petite fille plus jeune de deux ans que le petit garçon à la casquette de velours noir.

— Monsieur, lui dit le grand-maréchal en le saluant poliment, ce bel enfant est-il à vous?

Et il lui montrait la petite tête blonde bouclée que l'empereur caressait; mais il s'était retourné ne voulant pas être reconnu.

Le père se découvrit et répondit avec une sorte d'inquiétude:

— Oui, monsieur, c'est mon fils; aurait-il commis quelque faute?

Duroc le rassura et lui demanda son nom : à cette demande le père reprit de l'inquiétude et parut en peine de la conduite de son fils.

— C'est en effet votre fils qui est cause de notre curiosité à mon ami et à moi, reprit le grand-maréchal; nous l'avons trouvé criant: *Vive l'empereur!* avec un enthousiasme...

— Bien naturel à inspirer à ses enfans, monsieur, interrompit le père, lorsqu'on l'éprouve soi-même...

Je vénère, j'adore notre souverain bien-aimé; et mes enfans, s'ils veulent être bénis par leur vieux père, doivent l'aimer comme moi.

L'empereur s'approcha en tenant son petit ami par la main; il avait avancé son chapeau sur son front afin de n'être pas reconnu.

— Monsieur, dit-il alors au père, vous avez donc servi sous Napoléon?

— Non, monsieur, je ne suis pas militaire.

— Votre père l'était donc?

— Pas davantage, monsieur; nous sommes de la Bretagne, bonne et loyale province, que les gouvernemens précédens n'ont que trop forcée à prendre les armes; mais je ne les ai pas prises pour abattre une tête française... Car enfin, qui donc aurais-je tué?... un compatriote... Quant à mon père, il était avocat au parlement de Rennes. Il est mort dans le plus bel exercice de la vie d'un homme, en défendant celle d'une victime de l'ancienne tyrannie...

— Et vous n'avez pas voulu le venger?

La physionomie de l'inconnu changea à l'heure même.

— Si monsieur, je l'ai vengé... je l'ai vengé comme il a voulu l'être; en faisant triompher, du moins en y aidant, la cause sainte pour laquelle il mourut.

— Brave homme!... s'écria l'empereur. Et que faites-vous maintenant?

— J'ai un emploi dans les bureaux du ministère de la justice, monsieur.

— Chef de division?

— Oh! non, monsieur; ma place est même fort peu lucrative. Mais nous avons peu de besoins et pas de désirs.

— Ah! pour cela... dit la femme en levant le doigt et menaçant son mari, pour celui-là ce n'est pas vrai.

Le mari se mit à rire.

— Ma femme a raison, monsieur, j'ai un désir bien vif, bien impérieux... c'est de voir l'empereur... c'est-à-dire de lui parler... Je l'ai vu quelquefois à la parade, mais ce n'est pas le voir. Il passe comme un feu follet devant vous; et lorsqu'il est ensuite dans la cour du château, les grenadiers de la garde vous rudoient si bien, ou plutôt si mal, que, ma foi, je n'ai pas encore bien vu notre empereur.

— Et pourtant, vous l'aimez ?

— Ah ! monsieur, faut-il donc le voir pour cela !... Il n'est besoin que de regarder autour de soi... Nous, par exemple... Eh bien ! nos champs ravagés, nos villages incendiés, nos villes saccagées... Tout cela n'est plus que dans notre mémoire, tout est paisible maintenant en Bretagne. Il n'y a plus de Vendée... il n'y aura plus de guerre civile... Car ce n'est pas sous le règne de Napoléon que nous verrons renaître de semblables abus, iniques, révoltans. Ce n'est pas lui, qui a relevé nos murailles, ensemencé nos champs, qui laissèra tirer de nouveaux coups de fusil dans nos haies... Non, non, avec lui notre belle France est heureuse pour longtemps... Aussi, mon fils vous a dit la vérité; tous les jours nous prions Dieu pour l'empereur.

— Ne voulez-vous donc pas me donner votre nom? dit Napoléon avec une expression singulière.

— Mon Dieu, monsieur, je le veux bien certainement... répondit l'honnête Breton.

Et tirant une carte de sa poche, il la présènta à Duroc; mais on voyait qu'il était presque inquiet de cette insistance pour savoir son nom. Napoléon le salua de la main, et s'éloigna après avoir beaucoup caressé le petit Gabriel, qui lui plaisait par sa gentillesse, et cet attachement, d'ailleurs, pour sa personne, que

l'enfant ressentait à un âge où rien n'est encore développé.

— Beaucoup de scènes semblables dans une soirée, et je suis un homme perdu, dit l'empereur en souriant, mais fort ému. Duroc, il faut dès demain... dès ce soir, prendre des renseignemens sur cet homme.

Il s'appelait M. d'Alleaume, et demeurait à Chaillot[1]. Duroc eut facilement les renseignemens qu'il cherchait; ils furent bons. M. d'Alleaume eut une place supérieure à celle qu'il avait, mais il ne l'eut qu'à l'époque où son rang d'ancienneté et ses services devaient la lui faire obtenir. Il ne gagna à avoir rencontré l'empereur que d'être *certain* d'avoir justice.

« J'aurais été fâché qu'il en eût été autrement, dit l'empereur au grand-maréchal lorsque Duroc lui rendit compte de sa mission. »

Mais ce que des paroles ne peuvent décrire, c'est le délire de joie de cette famille en apprenant qu'elle avait eu Napoléon au milieu d'elle pendant un quart d'heure, qu'il avait embrassé leur enfant !... Un fait peut cependant en donner l'idée : la petite casquette, l'habit que portait le jeune garçon le jour de sa rencontre avec l'empereur, furent mis dans une armoire, et précieusement conservés comme une sainte relique : Napoléon les avait touchés !... L'empereur fut parrain de l'enfant dont madame d'Alleaume était enceinte : c'était une petite fille. Elle s'appela Napoléonie[2].

Le retour de l'empereur avait donné lieu à beaucoup de fêtes. La ville de Paris voulut à son tour lui témoigner la joie qu'elle éprouvait de le revoir. Il accepta,

[1] M. d'Alleaume est mort en 1812; sa femme est remariée et habite Lyon, du moins elle l'habitait en 1817 et en 1818.

[2] C'est la seule fois que j'ai entendu dire que le nom de l'empereur ait été ainsi donné.

et il fut décidé que ce serait le 15 d'août que la fête aurait lieu. Les préparatifs se firent avec une grande célérité. On sait que, pour avoir un local convenable pour ces grandes occasions, on construit une salle dans la cour même de l'Hôtel-de-Ville, cette cour intérieure qui se trouve de plain-pied au premier étage. Les fêtes de l'Hôtel-de-Ville, étaient toujours fort belles. Le comte Frochot, qui alors était préfet de Paris, s'entendait à merveille à diriger toutes *ces féeries*. J'étais fort embarrassée de ma personne pour cette journée; j'étais grosse de six mois, il faisait une chaleur accablante, et j'avais du chagrin et de l'humeur; en voilà plus qu'il n'en faut pour rendre sombre le plus beau jour, et triste la plus belle fête.

Junot devait quitter Paris; il allait partir. C'est ainsi qu'il expiait son tort d'avoir écouté des paroles gracieuses et répondu à de doux regards. Il avait le commandement en chef de l'armée d'observation de la Gironde, qui se rassemblait à Bordeaux et à Bayonne. C'était un beau commandement sans doute; mais rester gouverneur de Paris comme Junot l'était, voilà une existence que rien ne remplaçait... Le jour où il vint m'annoncer cette nouvelle, il était au désespoir.... Il voulait refuser, il voulait donner sa démission de gouverneur de Paris; il était dans cet état violent dont ma voix seule le tirait. Je lui parlai, je le consolai, et pourtant moi-même j'avais le cœur blessé. Je voyais dans cette détermination de l'empereur une volonté *de punir*. Je n'osais pas le dire à Junot; nous avions déjà eu de déplorables scènes d'intérieur sur ce sujet, et je trouvais qu'il eût été peu généreux à moi de l'accabler en lui répétant ce mot aussi sec que méchant : Je vous l'avais bien dit!

Un homme que Junot n'avait jamais aimé, ainsi que

tout ce qui tenait à l'armée, vint encore rembrunir le tableau en se plaçant au premier plan de tout ce qui pouvait maintenant arriver à Junot. C'était le ministre de la guerre, Clarke.

C'est un homme dont le sort a pu être influencé par une étrange destinée, car il est impossible d'avoir autour de son souvenir plus de choses pénibles, plus d'amertume dans l'accent qui prononce son nom. Pourquoi cela ? Il faut qu'il ait fait du mal. Quant à Junot, je sais qu'il lui en a fait. L'empereur lui-même fut obligé de mettre son sceptre, pour ainsi dire, entre eux. Je connaissais la manière de voir de Junot, relativement au degré d'obéissance qu'il croyait devoir au ministre de la guerre, et je tremblais de voir s'engager une lutte qui pouvait mal finir. Cela pouvait et devait surtout arriver, dans une campagne que Junot faisait malgré lui, et avec répugnance même. Tout cela m'était connu le jour de la fête de la ville, et l'on peut croire que je n'étais ni gaie ni contente de ma position, bien que ce même jour je fusse certainement dans toute ma gloire féminine qui aurait dû me flatter et me faire beaucoup oublier.

Je ne sais si j'ai déjà dit comment nous recevions leurs majestés. L'empereur, c'était Junot qui allait à sa rencontre ; mais l'impératrice était reçue par M. Frochot et moi, à la descente de sa voiture sur le grand perron de l'Hôtel-de-Ville ; j'étais à la tête de plusieurs femmes qui étaient là comme représentant, par les noms de leurs maris, le commerce et la banque de la capitale de l'empire. Ces dames étaient au nombre de vingt-quatre. Je soumettais la liste dès l'avant-veille au grand-maréchal et au grand-maître des cérémonies. La liste était toujours communiquée à l'empereur. Il fit un jour beaucoup de bruit sur cette liste, parce

que deux noms, dont je ne me souviens plus à présent, rappelaient, par leurs maris, deux chambellans.

— Je vois assez souvent les femmes présentées aux Tuileries, nous dit-il; qu'à l'Hôtel-de-Ville il n'y ait que des visages *parisiens*. C'est la ville de Paris que je veux connaître, entendez-vous bien, madame Junot?

Et comme l'une des dames qui étaient dans le salon de l'impératrice se moquait très haut de cette mauvaise locution employée par la femme d'un fabricant de draps, en répondant à l'empereur qui lui demandait :

— Que fait votre mari?

— Sire, il fait dans les draps...

L'empereur se retourna vers cette dame, que je ne nomme pas par délicatesse, parce qu'elle pourrait en être fâchée aujourd'hui, et lui dit fort sèchement :

— Madame, si les gens dont vous riez vous entendaient *jargonner*, comme j'ai souvent le malheur de vous entendre, ma foi, je crois que les rieurs ne seraient pas pour vous.

Et reprenant son travail avec Frochot et M. de Ségur, il continua tout en grondant à part lui, comme s'il eût répondu à quelque idée intérieure :

Hum!... ce mépris!... parce que sa noblesse est ancienne!... avec ses idées allemandes!... cela finira par me donner de l'humeur, et beaucoup...

Et l'empereur avait raison. C'était une femme qui n'avait ni bonté, ni beauté, et qui enrageait de cette position si mauvaise dans le monde d'une vieille fille sans espoir de mari. Cela lui donnait des vapeurs, et les vapeurs de vieille fille sont si épaisses qu'elles font un corps. Quant à moi, je fus contente de la leçon, parce que jamais je ne l'ai trouvée une seule fois bienveillante

pour moi, et que, fort convaincue qu'il m'était possible de faire la grande dame tout autant qu'elle si la chose m'avait convenu, je ne me croyais en rien inférieure à toutes ses prétentions *quellès qu'elles fussent.*

L'impératrice vint tard. Nous la reçûmes comme nous l'avions reçue l'année précédente. Le bal fut ouvert par madame la grande-duchesse de Berg, la princesse Stéphanie, madame Lallemand, une dame du palais, une dame de la ville, fille ou femme de l'un des maires, et moi. Je ne puis bien me rappeler comment les danseurs étaient répartis entre eux. Ce dont j'ai seulement souvenance, c'est que je dansais avec le grand-duc de Berg. Je ne fis que marcher, car je tremblais qu'il ne m'arrivât un accident. La fête fut superbe, et surtout belle de l'enthousiasme que les habitans de Paris éprouvaient au retour si glorieux de l'empereur ramenant une armée dont chaque soldat renvoyait un rayon de gloire à sa propre famille; et puis le commerce n'avait jamais autant gagné que depuis les cinq ans qui venaient de s'écouler, et le bien-être se faisait sentir.

On parlait alors beaucoup du mariage du prince Jérôme avec une princesse allemande. Il y avait des archiduchesses, mais elles étaient trop jeunes; il y avait des grandes-duchesses, mais les mères ne voulaient pas les donner à la France, même pour le chef suprême; on se faisait part de ses conjectures, et personne ne devinait encore, lorsque l'empereur annonça que le prince Jérôme allait épouser la princesse Catherine de Vurtemberg, fille du roi régnant à cette époque. On venait de réunir dans un seul gouvernement les états de Hesse-Cassel, de Brunswick, de Fulde, de Paderborn, de la plus grande partie du Hanovre, pour former le royaume de Westphalie. On disait assez hautement que c'était le nouveau couple qui devait aller y régner. L'empereur

ne s'expliquait pas, et ce n'était pas non plus devant lui qu'on se laissait aller à ses prévisions. En attendant que l'empereur donnât à ces nouveaux peuples le chef qu'il leur choisirait, il leur envoya une régence composée des conseillers-d'état Beugnot, Siméon, Jollivet, et du général Joseph Lagrange. Ce dernier est un de ces hommes dont il faut parler longuement lorsqu'on a quelque chose à en dire, parce qu'ils le méritent. Je le retrouverai lors *de ma campagne* d'Espagne.

Ce fut à cette époque qu'il y eut dans l'intérieur de la France une commotion reçue par une grande et importante mesure prise par l'empereur : ce fut la suppression du tribunat; depuis le couronnement ce corps de l'État le gênait. L'opposition qu'il y avait trouvée à plusieurs reprises, et pour la Légion-d'Honneur, et pour l'empire lui-même, lui avait donné contre le tribunat une forte prévention; et comme jamais il n'en prenait une légèrement, c'était alors un arrêt presque toujours irrévocable. Ce fut ce qui arriva dans cette circonstance. Chaque fois que la discussion préalable des lois arrivait à la chambre du tribunat, il s'élevait toujours un monde de difficultés qui renouvelaient la mauvaise humeur de l'empereur. Aussi, du moment où il se crut assez fort pour laisser aller les choses au point où il les désirait, il supprima le tribunat avec une sorte de joie. La discussion des lois devait être faite par trois commissions prises dans le corps législatif, l'une de finances, l'autre d'administration et la troisième de législation. C'est ce même jour qu'un sénatus-consulte porta également une grande atteinte aux droits politiques de chaque Français, en ordonnant que, pour être député, il fallait avoir quarante ans.

Quoique l'empereur eût quitté l'armée, elle continuait toujours à vaincre. Le maréchal Brune prenait Stralsund

par capitulation; l'île de Rugen tombait aussi entre nos mains; le nord devenait notre propriété. Le roi de Prusse fermait la Baltique aux Anglais, et c'est ainsi que l'Angleterre était attaquée de façon à fléchir avant peu sous la volonté *de fer* de Napoléon. Une circonstance remarquable, c'est que les Anglais, attaqués de toutes parts, abandonnés de tous, ne firent aucun effort pour secourir Gustave, le seul allié qui leur restât fidèle, et le laissèrent accabler, tandis qu'au même temps ils étaient livrés à de petites tracasseries intérieures, une politique mesquine et cauteleuse comme tout ce qui tient à la faiblesse, et alors l'Angleterre était faible; car il ne faut pas considérer l'attaque de Copenhague, qui eut lieu à cette époque, comme une preuve de force dans un gouvernement. Un cabinet vraiment fort ne commet aucune lâcheté; et l'attaque et le bombardement de Copenhague sont deux faits aussi infâmes qu'impolitiques. Abîmer une ville, détruire son port, incendier ses vaisseaux, et tout ce ravage pour se venger du refus de faire la guerre à la France! Ils abandonnent leur plus fidèle allié à ses propres forces, et accablent un malheureux royaume qui n'est coupable que de trop de loyauté; car refuser de nous faire la guerre en était une preuve, et en même temps une marque de sagesse, puisque la force du Danemarck lui venait en grande partie de la neutralité qu'il avait constamment gardée. En agissant ainsi, au reste, ils servirent Napoléon, qui n'avait pu déterminer le roi de Danemarck à prendre un parti décisif. Mais la conduite irréfléchie de l'Angleterre l'irrita tellement qu'il ordonna l'arrestation de tous les Anglais qui étaient en Danemarck, et la confiscation de toutes les marchandises qui se trouveraient dans le royaume, en défendant tout commerce avec eux.

C'est alors que parut cette proclamation, on peut le dire, car elle n'avait rien d'une note officiellement diplomatique, par laquelle Napoléon s'opposait à toute liaison, soit politique, soit commerciale, avec l'Angleterre; il ajoutait dans cette pièce, l'une de celles publiées sous son règne dans laquelle on aperçoit le plus la volonté de dominer, que, parmi les puissances de l'Europe qui lui étaient alliées, il en était UNE qui devait être punie pour sa double alliance, et c'était le prince régent de Portugal. Il le menaçait de le détrôner; et dès-lors son destin fut connu.

Un traité d'alliance suivit immédiatement le bombardement de Copenhague : dans sa colère, le roi aurait, je crois, vendu son peuple pour qu'il pût se venger. Dans le même moment l'empereur Alexandre, pour lequel j'avoue que j'ai un grand faible, et que je crois avoir long-temps été de bonne foi, l'empereur Alexandre, proclamait de nouveau, à Pétersbourg, la fameuse neutralité armée, ce chef-d'œuvre de la sagesse de l'impératrice Catherine. Il fit une proclamation, en manière de manifeste, qui était elle-même remplie de sages raisons. Je persiste à croire et à dire que l'empereur Alexandre eût été long-temps ami de la France si Napoléon l'eût voulu.

Je me rappellerai long-temps l'impression que fit sur Junot l'ordre que lui donna l'empereur d'aller prendre le commandement de l'armée d'observation de la Gironde.

— Ainsi donc vous m'exilez! dit-il à Napoléon avec un accablement qui toucha celui-ci; vous me faites quitter Paris au moment où vous y rentrez... Qu'auriez-vous fait de plus si j'eusse commis un crime?

— Tu n'as pas commis de crime, mais tu as fait une faute... Il est nécessaire que tu t'éloignes quelque temps

de Paris; cela est convenable pour détruire tous les bruits qui ont couru sur ma sœur et sur toi. Je défie un être au monde d'en parler encore en voyant la confiance dont je vais t'investir. Tu auras à Lisbonne une autorité sans bornes; tu ne correspondras qu'avec moi; tu resteras toujours gouverneur de Paris... Allons, mon vieil ami... le bâton de maréchal est là-bas.

Il lui tendit la main : Junot la saisit, et pleura comme un faible enfant.

— Et cependant vous m'éloignez de vous! répétait-il toujours.

— Mais il n'y a aucun danger pour moi en ce moment, répondit l'empereur touché de l'émotion de Junot, et comprenant son cœur. Il n'y aura que des fêtes dont tu seras privé, par exemple; mais tu as assez dansé pendant mon absence... Allons, mon ami, il faut du courage... Tu as là une belle mission... J'ai été au moment de la donner à Lannes... à Murat... puis j'ai pensé que tu n'avais pas eu ta part de gloire dans cette campagne, et j'ai voulu te dédommager... Crois-moi, la vrai raison de ton départ, c'est ta propre gloire.

Lorsque Junot me rapporta cette conversation, je ne lui dis pas ce qui me frappa le plus, parce que l'empereur agissait dans mon sens en mettant du baume sur la plaie. Pourvu que le moyen agît, que m'importait la cause qui le déterminait... Mais comme il était habile!... comme il connaissait les hommes!... Junot était entré désespéré chez lui, il en sortit heureux et disposé à verser tout son sang pour ajouter une feuille de plus à la couronne triomphale de Napoléon.

Aussitôt que la résolution de Junot fut prise, d'accepter le commandement de l'armée d'observation de la Gironde, dont lui seul savait la véritable destination à cette époque, il fit toutes ses dispositions pour son dé-

part, il était malheureux, je le voyais; il souffrait de quitter Paris. Il ne pouvait, *à moi*, m'en dire le véritable motif, mais je le devinais, je le plaignais, et jamais je ne pardonnerai à celle qui a été non-seulement la cause de sa disgrâce alors (car enfin c'était une disgrâce pour lui, quelque *dorée* qu'elle fût), et qui n'a pas eu la noble grandeur d'âme d'avouer que les torts étaient TOUS de son côté. J'ai eu plus tard tous les secrets du cœur de Junot, de ce noble cœur qui ne conçut jamais ni *pensée fausse, ni plan maudit*, pour perdre un être innocent. J'ai connu combien il était noble et généreux à lui de garder le silence. Je le garderai, à son exemple, pour ce qui me concerne. Mais, pour lui, je dois à sa mémoire de dévoiler toutes les manœuvres qui furent employées pour l'acquérir au parti de Murat, dans la terrible hypothèse d'un malheur arrivant à l'empereur dans l'une de ses absences militaires. Du moins, ne parlait-on alors que de cette circonstance. Mais une fois qu'on se serait habitué à considérer Murat assis dans le même fauteuil que Napoléon, Murat montant le même cheval, Murat maître enfin de l'empire de France, quand le burlesque de cette possibilité se serait évanoui par l'habitude de la fixer, parce qu'il n'est rien que l'œil ne finisse par trouver convenable en le regardant long-temps avec persévérance, alors un jour on aurait dit : « Mais la balle ennemie est bien long-temps à » frapper... Les hasards de la guerre sont bien incer- » tains !... » Et de cette réflexion, à suppléer à la paresse, ou à la lenteur de LA BALLE ENNEMIE, il y a bien peu de distance.

CHAPITRE IX.

Madame de Caraman marraine. — Lettre de Duroc. — La princesse de Wurtemberg au Raincy. — *Réchaud*, successeur de Vatel. — La duchesse *Grognon* et la princesse *Gracieuse*. — Arrivée de la princesse Catherine de Wurtemberg. — Son portrait. — *La futur belle-sœur* entourée de Français. — Madame de Luçay. — Son portrait. — Les révérences et le bourgeois gentilhomme. — Madame de Brignolé. — Son portrait. — M. *Séra* le Génois. — Madame Octave de Ségur. — Son portrait. — Madame Philippe de Ségur. — Son portrait. — Madame Oscar de Bonneval. — Son portrait. — Madame Amédée Pichot. — Son portrait. — M. de Villoutres. — M. Auguste de Talleyrand. — Le maréchal Bessières. — M. de Beausset. — *Le collet-monté*. — *La parole un peu gaie*. — Le déjeuner royal. — L'ambassadeur dieu Terme. — La promenade en calèche. — La querelle d'étiquette. — La dame du palais et la dame de madame-mère. — La princesse sans chemise. — Le prince *polygame*. — La robe de moire et les gros bras. — Inquiétude sans amour. — *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* — Madame Lallemand. — Souvenirs de Baltimore. — Le cardinal Maury. — Entrée du prince Jérôme.

Junot avait fait tous ses préparatifs. Nous étions alors à la fin d'août, c'était le 20. Il était sorti pour aller dîner avec madame de Caraman, chez un de ses amis, M. Lalligant, dont il tenait l'enfant sur les fonts de baptême avec madame de Caraman. L'hôtel était encombré de paquets, de malles; la cour de fourgons, de voitures de voyage, et tout enfin annonçait le prochain déplacement de l'un des maîtres de la maison. C'était en effet Junot qui partait le surlendemain pour Bor-

deaux, du moins était-ce le point de séjour le plus connu en ce moment. J'avais surveillé ce qui concernait la partie agréable du voyage, et j'étais fatiguée. Il était neuf heures, j'allais me coucher, lorsque mon valet-de-chambre me dit qu'un valet-de-pied de l'empereur attendait Junot pour lui remettre une lettre, et que cette lettre était du grand-maréchal. Je pris la lettre, elle était en effet contre-signée : *Le grand-maréchal du palais*, et à côté, en écriture à peine lisible : *très pressée*. L'adresse entière était de la main de Duroc. Je fis aussitôt monter deux hommes à cheval, j'écrivis un mot dont je les chargeai, puis ils partirent chacun dans une direction différente, pour rencontrer Junot; je savais qu'il avait dû aller dire adieu à notre respectable archevêque, le cardinal Dubelloy; mais le bon vieillard se couchait à neuf heures comme un enfant, et Junot devait avoir déjà quitté l'Archevêché. Mais tandis qu'on était à sa recherche, il arriva. *Il avait été en un lieu* où il avait appris le sujet de la lettre de Duroc; voici ce qu'elle disait :

« La princesse royale de Wurtemberg, mon cher » Junot, arrivera avec sa suite demain, à neuf heures » du matin, au Raincy, pour y déjeuner, et s'y reposer » jusqu'à sept heures du soir. Voilà ce que Sa Majesté » vient d'arrêter. Veux-tu avoir la complaisance de donner des ordres pour que tout soit prêt? J'enverrai, soit » pour service, soit pour cuisine, ce que tu jugeras convenable que je fasse.

» Je te renouvelle l'assurance de mon attachement.

» DUROC. »

20. — A six heures du soir.

— Eh bien! dis-je à Junot après avoir lu, voilà vraiment de la belle besogne qu'on nous donne à parfaire. Il me semble voir un des ordres donnés à la princesse Gracieuse par la duchesse Grognon. Le malheur, c'est que nous n'avons pas là le prince Percinet avec sa baguette.

Junot se promenait d'un air soucieux. Je vis que je faisais mal en me plaignant, et qu'il ne fallait pas augmenter sa mauvaise humeur. Je me mis à rire, et allant à lui :

— Ah çà ! ce n'est pas en demeurant comme le dieu Terme que tu avanceras cette besogne dont je me plains, et qui, au fait, n'est rien du tout. Il paraît que cette Altesse Royale va nous demeurer toute la journée au Raincy; c'est à toi à disposer les choses de manière qu'elle ne s'ennuie pas, et cela est possible, parce que ni les chiens ni les cerfs ne sont emballés, et que tu peux lui arranger une jolie partie de chasse. Elle ne sera pas aussi belle pour toi que celle qui fut faite aux flambeaux. Mais la princesse de Wurtemberg comprendra avec raison que la plus belle fille du monde *ne peut donner que ce qu'elle a.* Allons, réponds à Duroc... Veux-tu que je m'en charge ?

Et j'allai à mon secrétaire.

Junot me regardait, m'écoutait, et avait l'air de s'éveiller peu à peu, sa belle physionomie, qui perdait à être sombre, s'éclaircit, et devint même gaie.

— Eh bien ! oui, me dit-il en me soulevant légèrement et évitant de me serrer. Eh bien ! oui, réponds-lui : voyons si tu m'auras compris.

Je répondis à Duroc que nous allions donner les ordres nécessaires pour la réception de Son Altesse Royale, et que Junot et moi remerciions l'empereur de nous procurer cette nouvelle occasion de lui prouver notre dé-

vouement. Mais je lui disais (avec raison) que je le remerciais de son offre pour les choses de service :

« Cela nous dérangerait plutôt que nous n'en serions aidés, lui disais-je. Je m'engage à ce que tout soit prêt pour la réception de la princesse à l'heure à laquelle vous nous l'annoncez. »

Je fis venir *Réchaud.* C'était un personnage très habile que *Réchaud*, et de plus un parfait honnête homme, ce qui est assez rare à mettre ensemble dans sa profession. Lui et son frère avaient été élevés chez le prince de Condé. Leur singulier nom avait contribué à leur faire prendre l'état de cuisinier. Ils étaient ensuite devenus tellement habiles, que leur renommée dans le monde gastronome devint des plus fameuses; et M. de Sainte-Foix le reconnut en dînant chez moi un jour, et mangeant d'un *brochet à la Chambord*, plat dans lequel il paraît que les talens culinaires de Réchaud étaient admirables. Mais en vieillissant il souffrait de rester auprès des fourneaux, et nous le fîmes passer maître-d'hôtel. Son frère était dans le même emploi auprès de l'impératrice Joséphine. Tous deux étaient intelligens à un dégré supérieur. Réchaud m'avait déjà donné un échantillon de son savoir-faire en disposant ainsi en quelques heures tout ce qui était nécessaire pour recevoir le marquis de la Romana au Raincy. Je le fis venir. Je lui expliquai ce dont il s'agissait. Il me comprit à l'instant.

— Madame peut partir pour le Raincy, me répondit-il avec un sang-froid digne de Vatel; tout sera prêt pour l'heure indiquée.

Je connaissais *Réchaud.* Je montai en calèche, et je partis fort tranquille pour le Raincy à dix heures du soir, par un temps admirable. Il faisait un clair de lune qui rappelait ces beaux clairs de lune d'Italie. Je remerciai en ce moment la princesse de Wurtemberg de me faire

courir les champs à pareille heure. En arrivant au château, je trouvai déjà des fourgons qui apportaient des provisions pour le lendemain. Toute la nuit le chemin du Raincy à Paris fut continuellement couvert d'allans et venans qui transportaient tout ce qui était nécessaire, non seulement comme *nécessité*, mais comme *luxe*. Enfin le lendemain matin, j'entendis gratter à la porte de la chambre de bain, où j'avais couché pour laisser mon appartement à la princesse aussitôt son arrivée, si elle avait voulu s'y retirer. C'était Réchaud qui venait m'annoncer que tout était prêt. De mon côté, je n'étais pas demeurée oisive dans les ordres que j'avais donnés pour l'intérieur de la princesse, et tout était disposé jusqu'à un bain qui était préparé dans la belle salle de bain, si la princesse avait voulu se plonger dans l'une des cuves de marbre pour y laisser la poussière de la route.

Une chose me tourmentait beaucoup, c'était de savoir pourquoi la princesse, arrivant à quatre lieues de Paris, demeurait ainsi chez le gouverneur de la ville sans oser avancer. Junot savait à peu près tout ce que l'empereur avait ordonné dans cette circonstance, ainsi que ses motifs. Il ne voulait pas que la *princesse royale* de Wurtemberg fît *une entrée* dans Paris, ainsi qu'auraient pu le faire madame la duchesse de Bourgogne, ou sa sœur la jolie Gabrielle de Savoie. En conséquence, lorsqu'il apprit que la marche de la princesse avait été si mal calculée, qu'elle arrivât ainsi en vue de la barrière à dix heures du matin, il décida qu'elle ne la passerait qu'à sept heures du soir, et qu'elle demeurerait, en attendant cette heure-là, dans quelque campagne de particulier qu'on louerait pour cet office. L'empereur allait congédier Duroc après lui avoir donné ses ordres, lorsqu'il s'écria tout-à-coup :

— Et parbleu !... Junot !... Junot a le Raincy... il

faut que la princesse passe la journée au Raincy. C'est une admirable chose, et qu'elle trouvera plus belle, j'espère, que les grands châteaux demi-gothiques de la Souabe ou de la Bavière. Et puis madame Junot sait comment on parle à des têtes à couronne. Ecrivez à Junot que la princesse Catherine de Wurtemberg passera la journée de demain chez lui et chez sa femme, car il faut qu'elle y aille, il n'y a pas de grossesse qui tienne.

On voit combien sont graves les bases sur lesquelles reposent les ambitions et les témoignages de faveur et d'estime des princes. Quoi qu'il en soit, pour en revenir à ma princesse, elle arriva au Raincy à neuf heures, comme elle l'avait annoncé. La précision allemande se retrouvait en elle, à cette époque, jusque dans les moindres détails.

Je la reçus à la descente de sa voiture sous le péristyle du château. J'étais à demi-toilette de cour, c'est-à-dire que je portais une robe de moire blanche à queue, et une toque blanche avec deux plumes. J'étais mise ainsi, parce qu'on m'avait prévenue que la princesse était fort susceptible, et qu'en Allemagne j'aurais été forcée de mettre mon grand habit pour sa réception. Mais comme nous ne mettions notre grand habit qu'aux Tuileries, j'étais bien à mon aise pour ne pas endosser le harnais dès le matin. Je voulus, en revanche, que ma toilette fût convenable aux yeux de la princesse. J'étais grosse, ensuite, et très avancée, ce qui me donnait la permission de ne pas mettre d'habit de cour.

J'étais fort impatiente de connaître la princesse. Le sort de Jérôme ne pouvait m'être indifférent, en résumé, car j'avais été habituée à l'aimer dès l'enfance, et malgré la froideur dont lui seul fut pour moi à la mort de ma mère, je lui étais demeurée fort attachée; je l'avais

entendu dans les landes d'Estramadure lorsqu'il me jurait que jamais il n'oublierait la mère de son fils, celle qui lui avait donné le paradis dans une terre étrangère. Je pensai involontairement à cette jeune victime qu'on disait si belle, qui était si aimante !... qui avait un enfant !... et cet enfant, il était donc orphelin !... Ce fut donc avec une répulsion assez forte que je m'approchai de la princesse de Wurtemberg pour lui faire mon compliment ; elle m'accueillit avec une grâce parfaite, s'aperçut tout d'abord de mon état, me dit que, si elle avait su que je fusse enceinte, et surtout aussi avancée, elle aurait envoyé dès le grand matin un courrier pour m'ordonner de ne pas me lever.

La princesse de Wurtemberg avait à l'époque dont je parle de dix-neuf à vingt ans ; elle était belle, sa tête avait une expression de fierté noble qui allait à merveille avec son front, et qui eût encore été mieux si son cou eût été moins court ainsi que sa taille et tout son ensemble ; elle n'était pas jolie dans l'acception littérale du mot ; cependant tous ses traits étaient bien, et son regard pouvait devenir caressant ; mais il ne l'était jamais, ce qui donnait à sa physionomie une expression sinon désagréable, au moins excessivement hautaine ; sa tête, qu'elle portait fort élevée pour ne rien perdre de sa taille, qui n'était pas grande, était un peu enfoncée dans les épaules ; elle souriait peu, et l'expression de sa figure était plutôt sérieuse et digne, qu'enjouée et gracieuse.

Elle avait, au moment où je la vis, un redoublement de fierté dans l'attitude et dans le regard. D'abord cette expression me frappa désagréablement, malgré la politesse prévenante dont elle fut pour moi ; mais, au bout de quelques instans, je la compris tout entière, et loin de la blâmer et même de ne pas l'aimer, je me sentis por-

tée vers elle, lorsque la réflexion me la montra telle qu'elle devait être en effet. Sa position était cruelle, et ce n'était pas à moi, *femme*, à ne pas l'entendre.

Depuis l'avant-veille la princesse était séparée, selon l'étiquette, de tout son service allemand. L'empereur, qui n'aimait pas Louis XIV, l'imitait au moins en ce qu'il avait de bon; et ce qu'on pouvait appeler ainsi, était l'isolement de la princesse qui arrivait en France, soit qu'elle vînt du nord comme la femme de son frère, soit qu'elle vînt du midi comme celle de M. le duc de Bourgogne. La princesse de Wurtemberg avait donc été séparée de tous ses Allemands, malgré une sorte de résistance tout-à-fait comprenable dans sa position; car cette position n'était pas celle de toutes les princesses allant occuper un trône dans un royaume étranger; il s'agissait de surmonter à la fois le préjugé national si fortement enraciné chez les Allemands, pour la répugnance qu'ils ont pour les mésalliances; et si l'empereur, entouré de sa gloire et de ce prestige dominateur qui commandait l'admiration, se plaçait en dehors de l'*anathème*, il n'en était pas ainsi de ses frères. Jérôme n'était en ce moment, pour la princesse Catherine de Wurtemberg, qu'un homme dont la première femme était vivante et investie de ses droits d'épouse et de mère; et cette conviction, amère pour toute autre, devenait bien autrement terrible pour une femme condamnée à se taire et à baisser les yeux pour qu'on ne vît pas ses larmes, et contrainte à tout dissimuler à un monde nouveau de serviteurs qui font ainsi des heures les plus intimes de retraite des momens encore plus douloureux que ceux consacrés à la représentation.

L'empereur avait entouré sa future belle-sœur de personnes dont le choix, fait par lui-même, prouvait combien il mettait d'importance à cette alliance, la troisième

contractée en Allemagne par sa famille avec le *Grand-Cercle;* mais c'était de fait la première comme importance politique. Le roi de Bavière n'avait nul besoin d'être le beau-père du prince Eugène pour être notre allié. Jamais un cœur plus noble et meilleur n'a battu dans une poitrine de roi. Quant au grand-duc de Bade, il aurait épousé la fille aînée du muphti de la Mecque, que c'eût été *absolument* la même chose que son altesse *électorale*, *margraviale*, *archiducale*, épousant contre son gré la plus ravissante, non pas des princesses, mais des femmes. Toutefois ici les choses changeaient, non-seulement par l'aspect, mais aussi par le fond. Les temps n'étaient plus les mêmes; les principes de la plupart des princes de la Confédération du Rhin étaient changés avec les derniers, ou plutôt par les événemens survenus dans la dernière campagne. Le roi de Wurtemberg était un de ces hommes dont il fallait à tout prix acquérir sinon l'amitié, du moins cette *neutralité armée* dont Napoléon faisait plus de cas que des paroles à l'hydromel de quelque grande puissance, qui n'étant pas la plus forte, faisait de l'hypocrisie à défaut d'autre diplomatie. La princesse de Wurtemberg fut donc reçue, à son entrée sur les terres de France, par la maison d'honneur que l'empereur lui envoyait, et qui avait été prise en entier dans celle de l'impératrice. Le maréchal Bessières avait épousé la princesse au nom du prince.

Madame la comtesse de Luçay remplissait les fonctions de dame d'honneur. L'empereur avait fait une faute en cela, d'autant plus qu'il y avait à côté d'elle une de ses compagnes dont l'âge était à l'unisson du sien, et qui connaissait parfaitement ce monde si diamétralement opposé à celui dans lequel nous vivons, surtout depuis quarante ans : c'était madame de Brignolé. Et puis, madame de Luçay ne connaissait pas l'étiquette de la

cour, et cela par une bonne raison, c'est que jamais elle n'y avait été avant la révolution. Je me rappelle que Napoléon fit une exclamation le jour où je lui dis cela; mais c'était la vérité. M. de Luçay, du reste, un bien bon et bien excellent homme, était dans la finance. Il était ou fermier, ou receveur-général, je ne sais trop lequel des deux. Son père avait acheté des fiefs parce qu'il était riche, et ces fiefs donnaient, comme on sait, un vernis qui même avait un nom bien loin d'assimiler à la noblesse, et cela s'appelait, comme chacun sait, *une savonnette à vilain*. Le fief dont M. de Luçay avait pris le nom, était situé en Berry et s'appelait *Luçay le Chétif*. La superbe terre de Valençay était à M. de Luçay; ce fut de lui que M. de Talleyrand l'acheta.

Madame la comtesse de Luçay était douce et polie; mais les qualités de cette nature n'ont rien à voir dans un protocole d'étiquette; et, pour dire la vérité, madame de Luçay était, de toutes les dames de l'impératrice, du très petit nombre de celles qui, avec les plus excellentes vertus, devaient être exclues de fonctions semblables à celles de la réception de la princesse. Dans les dames du palais de l'impératrice, il y en avait, du reste, à peine quatre ou cinq qui fussent dans ce cas. La duchesse de Montebello ne s'y trouvait pas, quoiqu'elle ne fût pas noble. Elle avait *porté les paniers;* elle avait habité long-temps comme ambassadrice une cour étrangère, et elle savait comme moi tout ce qui doit être su relativement à cette étiquette maudite. La duchesse de Rovigo avait beau être mademoiselle de Faudoas, elle n'y entendait non plus qu'*à ramer des choux*. Elle ne faisait pas de visites, et rendait tout naturellement une impertinence pour une politesse. Cela venait de source, et même avec bonté. Elle appelait cela faire la grande dame... Pauvre enfant! elle ne savait donc pas que

l'on disait autrefois : *poli comme un grand seigneur.*

Il y avait aussi de par la cour une ou deux nouvelles duchesses qui me faisaient bien souffrir avec leurs prétentions à *la grande dame*. Ce malheureux mot, dit d'abord je ne sais par qui, je ne sais pourquoi, fut pris comme on prend un titre et exploité à la grâce de Dieu. Cependant ces dames avaient des exemples à suivre. Certainement la princesse de Neufchâtel était une assez *grande dame;* eh bien! malgré son titre de nièce du roi de Bavière, et de parente de toutes les têtes couronnées de l'Europe, il est impossible d'être non-seulement plus polie, mais meilleure et plus faite pour être aimée; elle montrait, tout en étant bienveillante, que l'on peut tirer une ligne derrière laquelle se retranche le rang, et où bien certainement la véritable convenance va le chercher. Berthier était dans une telle faveur auprès de l'empereur, que sa femme pouvait faire *la grande dame* à tout son bien-aise, sans qu'aucune de nous eût d'autre droit que celui d'en rire, parce que nos jeunes têtes ne voyaient qu'égalité entre nous. Mais le fait *réel* est que madame la princesse de Neufchâtel a continuellement été la plus excellente personne qu'il soit possible de rencontrer. Sa conduite en tout fut celle d'une femme d'esprit à l'époque de son mariage. Je parlerai tout à l'heure de cet événement, et de la conséquence dont il fut suivi [1].

[1] J'ai acquis depuis quelques jours la preuve que la princesse douairière de Wagram est, non pas une femme, mais un ange de bonté; *un ange* est le mot *textuel*. Je comprends qu'une pareille femme soit adorée dans son intérieur. Quant à moi, je suis peu disposée, surtout depuis mes malheurs, à reprendre et à donner de ces assurances d'attachement dont l'illusion et si vive est si promptement détruite; mais ici, je me laisserai aller avec certitude de n'avoir aucune déception. On est sûr de bien placer son affection lorsqu'on rencontre à la fois esprit et bonté, quand c'est le *cœur*, enfin, qui a de l'esprit.

Pour en revenir au choix que l'empereur avait fait pour former la cour temporaire de sa belle-sœur future, je compris d'autant moins celui de madame de Luçay, que, dans le nombre des dames nommées, il y en avait deux, mais *une* surtout qui eût été admirablement à sa place comme dame d'honneur ; c'était madame de Brignolé.

Voilà encore une de ces femmes dont le souvenir provoque le réveil d'une foule de sensations charmantes. Elle était fort supérieure d'esprit, ayant avec cela une mesure et une réserve très marquée dans sa tenue, et attirant au lieu d'éloigner. Elle possédait admirablement son monde, et avait un grand art pour bien présider un salon. Elle avait beaucoup vu et beaucoup retenu ; ce qui, joint à son esprit naturellement aimable, rendait sa conversation la plus amusante du monde. Je crois qu'elle avait de l'ambition, mais comme à la cour de l'empereur on ne pouvait manifester même une volonté sans que cela eût la couleur de l'intrigue, surtout si c'était la voix d'une femme qui s'élevât, madame de Brignolé n'avançait qu'avec discrétion, et il m'a été difficile de juger jusqu'à quel point elle pouvait élever ses prétentions ; toutefois je répète que je crois qu'elle était ambitieuse : et pourquoi ne l'eût-elle pas été ?... Il y a à cet égard une sottise de préjugé dont l'absurde se révèle chaque jour. Je crois de plus que l'ambition de madame Brignolé était vaste et fort au-dessus de celle des femmes ordinaires.

Elle avait une grande finesse sans la faire néanmoins paraître ; un homme de ses amis, qui, je crois, avait été plus que cela dans sa jeunesse, le célèbre M. *Séra*, de Gênes [1], me disait d'elle :

[1] Voyez de lui, le *Bello germanico*, pour la campagne d'Austerlitz.

— Elle n'est pas connue !... si elle l'était !...

Ce M. Séra que nous avons tous connu ici ministre plénipotentiaire de la république ligurienne, était un homme de lettres distingué. Il écrivait en latin, et en latin aussi pur que du temps de Tacite; ce M. Séra dirigeait, je crois bien, madame de Brignolé; au surplus, elle n'en avait nul besoin. L'autre dame du palais était madame Octave de Ségur. C'est une personne sur le compte de laquelle on n'est nullement d'accord. Les uns la déchirent, les autres la défendent avec chaleur. La cause de cette divergence d'opinions vient d'elle-même, et je ne puis l'en blâmer. Elle a une grande aversion pour tout ce qui est *contrainte*. Ainsi, par exemple, la société des femmes lui déplaît, et celle des hommes est même recherchée par elle. Il est facile alors de comprendre comment toutes les médiocrités se sont soulevées; car, on sait que rien ne se révolte aisément comme la vanité. Madame de Ségur était ce qu'elle est encore, une femme infiniment agréable; elle a de l'esprit, une volonté de se montrer qui est assez comprenable, et dès-lors elle eut pour ennemis tous ceux qu'elle n'admît pas dans les rangs privilégiés. Elle était bien jolie à l'époque dont je parle; elle avait surtout des yeux de velours qui disaient tout ce qui lui plaisait avec un vrai charme.

Ensuite, quoique jeune, madame Octave de Ségur connaissait parfaitement le monde, et tout ce qu'il offre de ressources à l'esprit d'une femme. Naturellement spirituelle elle-même, elle est d'une famille dont le nom seul révèle toute la dignité de l'homme de bien [1]; et puis elle était par adoption la fille de l'homme le plus charmant que l'on puisse rencontrer sur la triste route de cette vie. Elle apprenait donc, en y marchant tout

[1] Elle est mademoiselle d'Aguesseau.

simplement, comment on plaît, comment on s'y *prend* pour plaire. Son précepteur était M. le comte de Ségur, son beau-père. Il y avait aussi par-là un certain oncle, un vicomte de Ségur, celui qui fit la ravissante chanson de *l'Amour et le Temps*. Son beau-frère était alors trop jeune pour que la contagion fût augmentée par lui; mais son admirable esprit s'est aussi fait jour. Mettez donc, je vous prie, au milieu de tout ce monde, une jeune et jolie femme, déjà spirituelle par elle-même; sortez-la ensuite de ce cercle enchanté, et vous verrez quel parfum de bonne compagnie, d'agréable esprit, elle répand autour d'elle : c'était bien aussi ce qui arrivait à madame Octave de Ségur.

Lors des fêtes du mariage du prince Eugène avec la princesse Amélie de Bavière, l'impératrice Joséphine fut à Munich. Madame Octave de Ségur était du voyage. Junot, qui faisait alors le service de premier aide-de-camp auprès de l'empereur, respira si bien *ce parfum* dont je parlais tout à l'heure, qu'il en perdit l'esprit. Je ne sais pas si jamais elle l'a su. Il fut obligé de partir à l'improviste pour Parme et Plaisance, et je ne pense pas qu'il eût parlé autrement que la circonstance le comporte rigoureusement, c'est-à-dire en regardant et en soupirant. Après tout, plaisanterie cessante, je comprenais fort bien que madame Octave de Ségur tournât la tête d'un homme aussi complétement qu'une tête puisse l'être, et j'ai trouvé que l'insurrection des Apennins arriva là fort à propos. Des yeux comme ceux de madame Octave de Ségur donnent le frisson quand on les a contre soi.

En parlant de ce nom de Ségur qui rappelle tout ce qui est bien, tout ce qui est aimable, tout ce qui est bon, il me faut ajouter quelques lignes pour une charmante personne qui avait toutes les conditions requises

pour entrer dans cette famille d'élus, c'était mademoiselle Lucie de Luçay, fille de madame la comtesse de Luçay. Cette pauvre jeune fleur sitôt cueillie, sitôt moissonnée, était la joie de ses parens, dont tout l'avenir fut brisé le jour de sa mort. Je l'avais connue enfant, et je l'aimais tendrement. Elle avait un grand charme de douceur et d'esprit. Elle était tout ce qu'il faut être de bien; bonne fille, bonne mère, bonne femme et bonne amie. Je ne crois pas que des louanges puissent être ajoutées à ce peu de paroles; elles renferment un commentaire des plus étendus. Elle était agréable de sa personne, peut-être un peu trop brune et trop pâle; mais je retrouvais en elle une de ces beautés andalouses dont alors on ne savait pas apprécier le ravissant mérite; et je la trouvais charmante, Lucie, avec ses beaux yeux noirs charbonnés et pleins de feu, dont les rayons s'échappaient au travers de l'épaisse fourrure soyeuse de sa paupière. Elle mourut bien jeune et fut regrettée de tous.

Elle avait épousé Philippe de Ségur, second fils du grand-maître des cérémonies; on sait quel digne successeur il est d'un tel père. C'est un homme bien remarquable que Philippe de Ségur. Je ne dirai rien autre chose de lui maintenant; c'est un de ces noms qu'il ne faut prononcer qu'avec tout ce qui doit les accompagner dignement, comme enfin il faut parler d'un homme dont s'honore la France.

C'est une famille dans laquelle il suffit d'entrer pour être entouré d'une sorte d'auréole, et frappé d'un sceau de bonheur, comme il y en a d'autres qui ne marchent dans la vie que traînant après soi malheur et malédiction. Philippe de Ségur, ayant perdu sa femme, regarda autour de lui et fut effrayé du désert que lui présentait désormais la vie. Il fut long-temps bien malheureux;

enfin, les soins qu'il devait à ses deux jeunes enfans le rattachèrent à l'existence; il voulut vivre pour eux. Dieu lui préparait la récompense de sa soumission.

Avez-vous vu une jeune femme dont la taille est celle d'une élégante sylphide, dont tous les mouvemèns sont gracieux, dont la voix est une mélodie, dont le regard est à la fois chaste et voluptueux, dont le sourire est bon et fin tout à la fois? Cette jeune femme, c'est madame la vicomtesse de Bonneval, c'est Marie de Ségur. Il y a dans cette ravissante créature tout le charme puissant qui a pu, jadis, faire croire aux philtres. Et pourtant, j'ai vu des beautés plus étincelantes, j'ai admiré des traits parfaits, une taille plus semblable à la Vénus du Capitole; mais dans toutes ces beautés-là, je n'ai trouvé ni le regard, ni le sourire de madame de Bonneval. Souvent je me trouvais à l'Elysée, qui alors appartenait à la reine de Naples, lorsque madame de Ségur y menait ses deux enfans; j'avais aussi la permission d'y conduire les miens, et ils jouaient ensemble. Lucie regardait sa fille avec ces yeux d'amour d'une mère, mais aussi avec cette tristesse qui précède une séparation éternelle de cette mère et de deux enfans qui lui promettaient tant de joies dans la vie. Et je suivais ce regard prolongé, ce regard qu'elle a laissé à Marie; mais qui chez la jeune femme est empreint de toute la douceur du ciel.

Je ne sais pas si j'apporte dans mon jugement sur elle la prévention que peut me donner l'attachement profond que j'ai pour sa belle-mère, la plus noble, la meilleure, la plus excellente des femmes; mais je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui, à Paris, dans la société élégante, une jeune femme plus agréable que madame Oscar de Bonneval [1]. Et puis, comme elle est belle du

[1] Il y a à Paris un ravissant visage à la même expression de candeur

bonheur qu'elle donne et qu'elle reçoit ! C'est un charmant spectacle que celui de ce jeune ménage, si beau, si aimant, si uni. Je ne connais qu'un autre couple qui me raconte le bonheur du Ciel comme eux, c'est M. et madame Charles le Normand.

Mais il faut retourner au Raincy, pour y assister à une entrevue matrimoniale qui ne devait pas mettre en présence deux êtres aussi heureux de prononcer mutuellement les paroles sacramentelles.

J'ai parlé des trois dames du palais faisant le service auprès de la princesse. Venait ensuite M. de Villoutreт, écuyer de l'empereur, et faisant cette fonction auprès de Son Altesse Royale, qui avait à cette époque une charmante figure, et faisait métier de manger des cœurs. Celui de madame Rapp était alors fort malade, je crois, et on parlait déjà du fameux divorce qui eut lieu plus tard. Mais une particularité bien étrange, c'est, pour le dire en passant, la répugnance de l'empereur pour entendre même parler du mot *divorce*... Il semblait qu'il eût été insulté par l'enquête, pour ainsi dire, que l'œil paraissait faire dans sa pensée pour l'usage que lui-même voulait faire de ce grand moyen de niveler les intérêts matrimoniaux. Ce pauvre Rapp était bien malheureux, non pas dans le sens qu'on pourrait attacher à ce mot comme sentiment, mais en raison de l'attention que cette affaire amenait sur lui. Il était timide dans le monde, cet excellent homme, et timide au point de s'embarrasser lorsque deux femmes le fixaient en souriant. Un fait qui pour moi a été comme fantastique, par l'image qu'il m'a présentée, c'est qu'il paraît constant que Rapp a été un homme à *bonne fortune*. Voilà de quoi

virginale, et de perfection de traits ; c'est madame Amédée Pichot, dont la bonté est égale à sa radieuse physionomie.

stupéfier même les plus intrépides... Et quelle est la femme encore que l'on m'a nommée?... jolie, spirituelle, et... fort grande dame alors, si elle ne l'est plus aujourd'hui... Je n'ose pas en dire davantage; mais pour quelqu'un qui *ricanait* tant et si haut des fautes des autres, l'affaire est bien bonne.

Le baron Auguste de Talleyrand était à cette époque ce qu'il est encore aujourd'hui, s'il n'est pas mort, un homme poli, spirituel, comme le doit être un homme du monde, ayant une passion de musique portée au degré de la monomanie, pour ainsi dire. Il était chambellan de l'empereur, et remplissait les mêmes fonctions auprès de la princesse de Wurtemberg.

Venait ensuite le personnage principal, le maréchal Bessières; c'était lui qui avait épousé la princesse au nom du prince Jérôme. Cette bizarre et monstrueuse cérémonie, par le ridicule qu'elle répand sur ceux qui en sont les principaux acteurs, devrait bien être retranchée du protocole des étiquettes. C'est, au reste, un édifice qu'on bat en brèche tous les jours, et qui, je l'espère, croulera enfin tout-à-fait. Toutefois, comme en 1807 il n'était pas encore aboli, la princesse de Wurtemberg avait été épousée par le maréchal Bessières, en attendant qu'elle le fût véritablement par le prince Jérôme, qui n'était pas à cela près, puisqu'il épousait même des femmes très véritablement sans qu'on le lui permît. Cette relation toute cérémonieuse, bien loin d'avoir établi une sorte d'intimité entre le maréchal et la princesse, semblait au contraire avoir élevé entre elle et lui une muraille comme celle de la Chine. Bessières, qui était naturellement le plus aimable et le plus poli des hommes, me dit le même jour après le déjeûner :

— J'ai peur que notre princesse ne soit ce que ma grand'mère appelait... *un collet-monté*.

Et le voilà qui me raconte qu'il avait hasardé une parole un peu gaie, mais cependant nullement blessante, et encore moins offensante; mais la princesse lui avait répondu de manière à lui faire voir que l'étiquette allemande n'entendait aucune plaisanterie, quelque innocente qu'elle fût.

J'ai dit, je crois, que non-seulement tout était prêt pour la réceptiou de la princesse; mais qu'un bain était à sa disposition dans la belle et élégante salle de bains du Raincy. Elle n'en voulut pas profiter, et parut désirer que le déjeuner fût servi de bonne heure. Comme j'ignorais ses intentions, j'avais fait préparer un double service, et son déjeuner pouvait lui être servi dans son appartement, si elle désirait manger seule, ce qui pouvait être; car, au moment de se trouver face à face avec une aussi étrange position que la sienne allait le devenir, elle pouvait souhaiter de la solitude; mais il n'en fut rien; elle me dit qu'elle désirait même que toutes les personnes qui étaient chez moi déjeunassent avec elle, et qu'elle me chargeait de les inviter en son nom. Elle paraissait dans une sorte d'inquiétude, autant que la passibilité de sa physionomie permettait d'en juger, du retard du ministre du roi son père, qui ne vint qu'à dix heures. On l'appelait, je crois, M. de *Wintzgerode*: c'était un grand homme, jeune, blond, sans la moindre expression dans le regard, dans le sourire et dans l'attitude... un vrai dieu Terme. Enfin sa femme, qui devait venir, ne vint pas, je ne sais plus par quel motif. Lorsque la princesse Catherine le vit, sa figure prit à l'instant même une autre expression. Ce changement me convainquit encore davantage de ce dont je m'étais aperçue, c'était la contrainte que s'imposait la princesse. Il était évident, pour tout œil habitué à juger le cœur humain, que cette femme était dans un état de vraie souffrance.

Cet isolement de tous les siens était un coup reçu si inopinément, quoiqu'elle dût s'y attendre, qu'il était visible qu'elle en souffrait même physiquement ; elle était fort rouge, et puis par moment cette rougeur, presque pourprée, faisait place à une pâleur de mort. Il faisait chaud, et elle-même qui comprenait son état fut au-devant des réflexions, en rejetant sur un mal de tête occasionné par la chaleur et la fatigue ce qui pouvait frapper dans les rapides changemens de sa physionomie. Du reste, parfaitement polie, presque gracieuse, elle fut aussi bien royale princesse, que la position où elle était pouvait le permettre... Elle m'avait fait placer à sa droite, et parla long-temps avec une grâce dont j'étais peut-être la seule, avec madame Lallemand, qui à cette époque faisait partie de ma famille et logeait avec moi, à bien comprendre tout le prix.

On sortit de table à onze heures et demie. Je demandai à la princesse si elle aurait pour agréable de courre un cerf dans le parc. Il y avait des chevaux de selle à sa disposition, ou bien une calèche si elle aimait mieux une chasse plus tranquille ; elle choisit elle-même la calèche, et ayant fait amener deux de ces *corbeilles*, pour ainsi dire, dans lesquelles on courait la chasse à Fontainebleau et à Rambouillet, nous partîmes [1] pour faire

[1] Cette promenade donna lieu à une singulière querelle qui me fut faite par madame la comtesse de L.... elle se fâcha de ce que j'étais dans le fond de la calèche, et en fit même de fortes plaintes. J'avais bien vu une sorte d'altération sur son visage ; mais il était si naturel que je fusse là où j'étais, qu'il fallut que le mari se mêlât d'expliquer la chose pour que je la comprisse. Lorsque les mots furent clairement énoncés, j'observai deux choses : l'une que du moment où Son Altesse Royale la princesse de Wurtemberg était chez moi, je n'y étais plus ; elle devenait maîtresse du manoir, et moi ; j'y devenais étrangère. C'était tellement naturel à rencontrer dans son chemin, dès qu'on se mettait en route pour quêter des difficultés et des tracasseries, que je fus étonnée que madame de L.... ne le vît pas tout d'abord. Mais, bien

d'abord le tour de la forêt de Bondy, puis nous rentrâmes par la porte de Chelles; et là, ayant trouvé la meute et les piqueurs, on lança un jeune daim qui fut presque aussitôt pris, et non pas *pendu*, mais fort maltraité par les chiens. La princesse, d'abord sérieuse et même triste, finit par s'égayer, et parut enfin contente. Comme la chaleur était accablante, nous rentrâmes comme trois heures sonnaient. Ce n'était d'ailleurs que le temps nécessaire pour que la princesse fît sa toilette, opération que nous devions également mettre à fin pour nous-mêmes. Quant à moi, avec mes six mois et demi

loin de là, il paraît même qu'elle se fâcha; alors sans toutefois *me fâcher*, car je ne sais comment cela se fait, mais j'ai toujours quelque chose de mieux à faire que de me mettre en dépense de temps pour de pareilles pauvretés, je dis à mon tour que la qualité de dame du palais invoquée par madame de L.... était sans contredit la première qualité pour une femme; qu'ainsi donc, je ne prétendais pas que les dames de madame-mère eussent le pas sur celles de l'impératrice; tout cela n'était pas même mis en question. Je répondais que Son Altesse Royale m'avait fait l'honneur de me placer à côté d'elle, et que j'avais dû lui obéir. Ce serait vraiment une belle façon d'agir, que de faire la gracieuse quand le roi vous dit : Mettez-vous *là* ou *là*, et de répondre en minaudant : Cela dérangerait votre majesté. Il est probable que les majestés qui ne se dérangent guère ne le feraient pas volontairement; il est donc de règle d'obéir. Dans toutes les cours étrangères où j'ai été, et j'en ai vu beaucoup, j'ai toujours agi ainsi, et m'en suis bien trouvée. Ensuite, je rentrai dans ma petite vanité, et je dis que Junot était gouverneur de Paris, de plus, premier aide-de-camp de l'empereur, les deux dignités premières de la ville de Paris; car l'une, comme autorité, n'avait point d'égale; l'autre, comme honneur, était regardée également comme unique. Ces ennuyeuses petites tracasseries devinrent assez vives pour que je me visse forcée d'en parler à madame. Madame se vit offensée dans la personne d'une de ses dames, et la bonté exquise de son cœur (car elle est parfaite) lui fit dire aussitôt : — Et puis, n'êtes-vous pas grosse de sept mois! C'est d'une méchante personne, cette difficulté-*là*. Alors, moi, je pris la défense de madame de L...., parce que je réponds de sa bonté; elle est véritablement bonne personne; mais dans cette circonstance, il y eut vraiment de la plus insupportable susceptibilité, et un tort entier de la part de madame la comtesse de L....

de grossesse, je commençais déjà à trouver la journée fatigante, et il n'était encore que trois heures. En rentrant dans ma chambre, je me déshabillai et me couchai sur une chaise longue, car j'étais aux abois. Je m'y reposais depuis un moment, lorsque l'une de mes femmes vint me dire avec une sorte de fièvre dans les mouvemens et la parole :

— Ah ! madame, comment va-t-on faire ?... la princesse n'a pas de chemise !

— La princesse n'a pas de chemise ! m'écriai-je en sautant sur mes deux pieds malgré mon *empêchement*, la princesse n'a pas de chemise !...

— La princesse n'a pas de chemise, me dit mademoiselle Reidler d'un air consterné.

Nous devions être parfaitement ridicules l'une et l'autre, car je me rappelle qu'ayant jeté les yeux sur une glace qui répétait nos deux figures, leur expression me fit faire aussitôt un de ces éclats si francs et si bons que je ne connais plus, hélas !...

Le fait est que les fourgons de la princesse étaient repartis après que ses femmes eurent pris toute la toilette de leur royale maîtresse, et dans le tumulte inséparable des toilettes de voyage, la chemise avait été oubliée.

— Ah çà ! mais nous sommes aussi folles que les femmes de Son Altesse Royale, dis-je aussitôt que le souffle me fut revenu ; si la princesse n'a pas de chemises, prenez-en une demi-douzaine, c'est cinq fois plus qu'il ne lui en faut : car, par le temps qu'il fait, je ne présume pas qu'elle en mette deux, et encore moins trois.

Et nous voilà à rire de plus belle. Pour expliquer cette joyeuse familiarité, je dirai que Joséphine Reidler avait été au service de ma mère ; qu'elle m'avait vue naître, et que je la considérais comme une mère. Cependant elle m'impatienta lorsque je vis ses rires redoubler à la

proposition que je fis de donner une de mes chemises à la princesse.

— Et par où voulez-vous qu'elle y entre, madame ? me dit enfin Joséphine.

Pour comprendre la question, il faut savoir qu'à cette époque j'étais excessivement mince, et tellement même, que ma grossesse n'altérait aucunement ma taille. La princesse de Wurtemberg était énormément grasse, au contraire, et toute la partie inférieure de sa taille était plus du double de la mienne. Je me mis également à rire à cette idée.

— Porte-leur toujours les chemises, lui dis-je enfin; on en fera ce qu'on pourra, et ensuite ce qu'on voudra.

Mademoiselle Reidler porta une demi-douzaine de belles chemises de batiste brodée, avec les manches gauffrées et à poignet, ce qui était le plus tragique. La princesse entra dedans exactement comme dans un étui. Quant aux poignets, on les coupa. Je ne sais si les femmes s'accusèrent de leur oubli. Le fait est que les chemises furent coupées pour faciliter le passage, car jamais elles n'auraient pu servir, et du moins de cette manière la princesse, qui était rentrée baignée de sueur, pu mettre du linge sec et blanc.

Lorsqu'elle arriva dans le salon, une demi-heure avant le dîner, j'éprouvai une sorte de regret que personne n'eût le courage de lui dire de s'habiller autrement. Il était question d'une première entrevue avec un homme dont l'imagination jeune et poétique, comme toutes les imaginations méridionales, parait d'un surcroît de charmes l'objet absent. D'après ce que j'en avais vu, si le portrait qu'il m'avait montré était ressemblant, madame Jérôme Bonaparte était une ravissante personne (et depuis lors je me suis convaincue qu'elle était, en effet, charmante). Puisque la prin-

cesse Catherine se décidait à donner sa main au prince Jérôme, elle devait chercher tous les moyens de s'en faire aimer, car, malgré sa trop facile soumission aux ordres de Napoléon, il était positif qu'il regrettait beaucoup sa première femme, *ou plutôt sa femme*, car elle était bien *sa femme*, mademoiselle Patterson. Il aurait donc été d'une saine et bonne politique qu'elle parût devant lui avec tous ses avantages, et en vérité elle avait une toilette qui n'avait pas d'excuse en 1807, lorsqu'on est princesse surtout.

Sa robe était en moire blanche, mais d'un blanc azuré qui, à cette époque, n'était plus de mode, et qui avait de plus l'inconvénient de faire ressortir une très mauvaise broderie en argent qui garnissait le devant de la robe en manière de Mathilde, mode antique et tout-à-fait oubliée depuis quatre ans. Sa coiffure était à l'avenant et seyait mal à une figure non-seulement dont tous les traits étaient agréables, mais d'une expression vraiment remarquable. La princesse de Wurtemberg, alors âgée de vingt ans, était d'une grande fraîcheur; ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses dents fort blanches, un tour de tête gracieux et en même temps rempli de dignité, lui donnaient un avantage qu'elle semblait dédaigner par la manière abandonnée avec laquelle elle laissait ordonner d'elle aux personnes chargées des atours dans son service d'honneur. La princesse portait au cou deux rangs de très belles perles auxquelles était suspendu le portrait du prince, entouré de diamans. Il est probable que le joaillier avait été seul chargé de déterminer la grandeur du médaillon, et que, pour placer plus de brillans, il avait littéralement fait un cadre, mais il est de fait que le portrait était d'une immense dimension. Il pendait au bout de ces deux fils de perles, et la princesse ne paraissait pas attacher une grande im-

portance aux secousses que le *tableau* recevait toutes les fois qu'elle faisait un mouvement.

Mais la manière dont la robe était coupée formait, pour moi et pour madame Lallemand, tout un texte à réflexion. Encore si cette belle moire bleuâtre avait été taillée à la mode courante, mais c'était un *fourreau* bien étroit avec une petite queue qui ressemblait exactement à la queue arrondie des Castors; et puis les manches bien étroites, bien plates, et serrant le bras au-dessus du coude comme aurait pu le faire une ligature de saignée; et puis les souliers pointus de manière à les croire de ces souliers à la poulaine du temps du roi Jean. Enfin, toujours est-il que la qualité de princesse fait beaucoup en toutes choses, car Son Altesse Royale entra dans le salon du Raincy avec le même air de majesté qu'elle avait deux mois après lorsqu'elle traversait la galerie de Saint-Cloud, ayant un grand habit brodé par Lenormand, et fait par Leroy, étant coiffée par Frédéric ou Charbonnier, et ayant autour du cou un collier admirablement monté par Foncier ou Nitot. Au surplus, son attitude insoucieuse de pareilles bagatelles dénotait à quel point son esprit qui, en effet, est supérieur, trouvait en ce moment, le plus important de sa vie, peut-être bien d'autres sujets d'occupation.

J'avais pris ses ordres, et M. de Beausset, qui remplissait près d'elle les fonctions de préfet du palais, me dit de sa part qu'elle ne voulait dîner qu'avec les dames qui se trouvaient au château. En conséquence, je fis servir dans la bibliothèque du Raincy, qui est une assez grande rotonde dans la partie gauche du château, et donnant sur le parc. Nous étions six, en y comprenant la princesse, car elle avait permis que mon amie, madame Lallemand, ne me quittât pas. Madame Lallemand n'était pas encore présentée à cette époque; elle ne le

fut que quatre ans plus tard, mais je la considérais comme ma sœur, et je n'aurais certes pas permis qu'elle ne fût pas admise dans un lieu où je l'eusse été. La table était donc composée de la princesse, moi, madame Lallemand et les trois dames de service près de Son Altesse Royale.

Un moment avant qu'on servît, je remarquai une vive agitation sur le visage de la princesse. Je m'aperçus qu'elle désirait quelque chose; et comme elle n'était entourée que de personnes étrangères, il devait lui être pénible d'aller au-devant de gens qui ne lui offraient en ce moment où il aurait fallu sympathiser davantage avec elle, qu'un sourire révérencieux, ou bien une indifférence complète, et voilà quelle était sa position. Je m'approchai d'elle, et sans avoir l'indiscrétion de provoquer, par une demande faite sans mesure, ce qui pouvait être ainsi désiré par elle, car il était évident pour moi qu'elle voulait quelque chose, et le *voulait bien*, je l'amenai à me parler avec plus de confiance qu'elle ne l'avait fait certainement avec aucune personne de son service.

— Ne serait-il pas possible, me dit-elle, d'être prévenue quelques instans d'avance de l'arrivée du prince?

Elle devint très rouge en achevant ce peu de mots. Ce n'était certes pas l'amour qui provoquait cette émotion, et alors elle devait être bien pénible... Je ne parus pas la remarquer, et je me félicitai du peu de difficulté que j'aurais à contenter Son Altesse Royale. Le Raincy est peut-être la seule maison de campagne autour de Paris qui offre cette facilité. Tout le monde connaît la longue avenue de peupliers qui est à l'entrée de la propriété, et conduit de la grande route à la porte du château. Elle a certainement trois cents toises de longueur. Je fus dire à Junot ce que désirait la princesse; il pensa

comme moi qu'elle voulait avoir le temps de se préparer à une entrevue qui ne pouvait lui être que pénible. L'ordre fut donné à M. de Grandsaigne de se tenir à l'entrée de l'avenue, dans la partie attenante au château, et tout aussitôt qu'il apercevrait sur la route les voitures du prince, de venir m'en prévenir. Je dis à la princesse que ses ordres étaient exécutés, et nous nous mîmes à table, tandis que Junot faisait les honneurs du château au maréchal Bessières et à tout le reste de la suite de la princesse.

Le dîner fut triste. Je suivais de l'œil les mouvemens de la princesse; ils étaient bien plus brusques que le matin; ses joues étaient fortement colorées, et tout en elle décelait une agitation intérieure très forte, mais que déguisait la dignité qu'on lui avait *apprise*, plutôt qu'elle ne la comprenait dans un tel moment, où certes le plus noble cœur pouvait sans honte se dévoiler, Nous demeurâmes peu de temps à table; la princesse était agitée, inquiète; et lui ayant demandé deux fois si elle désirait prendre le café et les glaces dans le parc ou dans le grand salon, elle me répondit en me regardant comme quelqu'un qui ne comprend pas: — Hein?... comme vous voudrez.

Six heures et demie sonnaient comme nous sortions de table; on passa immédiatement dans le grand salon; et je fus demander à Junot s'il avait veillé à ce que la vedette fût à son poste, car la princesse m'avait demandé également de son côté si j'avais pensé à ce qu'elle souhaitait. Mais Junot, Bessières, M. de Beausset, et tous ces messieurs enfin qui n'avaient pas de première femme dans leur affaire, ne songeaient qu'à dîner très bien et très longuement. La salle à manger me renvoyait les éclats de leur gaîté qui frappaient ses parois de stuc. Je sortis du château, et montai moi-

dit cet admirable Werther, ce serait absolument la même chose.

Le prince était accompagné des officiers de sa maison, parmi lesquels je remarquai le cardinal Maury comme premier aumônier, et M. Alexandre Le Camus, qui déjà à cette époque exerçait un grand empire sur Jérôme et ne le quittait jamais. Il lui importait surtout de ne pas le perdre de vue dans un moment aussi important dont il avait provoqué l'existence. Je ne crois pas que Jérôme se fût décidé *seul* à abandonner mademoiselle Patterson, si des conseils que son âme n'était pas assez forte pour concevoir ne lui avaient été inculqués par une voix étrangère. Madame Patterson est un de ces êtres que l'on n'abandonne pas lorsqu'on s'y est attaché, sans que la punition suive immédiatement.

Le service d'honneur du prince demeura dans le salon de musique, comme nous étions dans la salle de billard.

CHAPITRE X.

Entrevue de Jérôme Bonaparte avec la princesse Catherine. — Accablement de Junot. — Le comte Louis de Narbonne. — Intrigues de cour. — Recherches de M. Crawfur sur le Masque de Fer. — Un bal chez madame la duchesse de Luynes. — *Venez m'embrasser.* — Madame Zayoncheck. — Je me promène en souliers de satin blanc et en jupon de batiste. — Pourquoi. — Une tache verte sur ma robe de bal. — Mot du duc de Laval. — Madame de Balby. — Le comte de Provence n'est pas un César. — Madame de Flamarens et les cinq cents louis d'or.

Le salon du Raincy semblait être fait exprès pour l'entrevue qui avait lieu en ce moment. La princesse était auprès de la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu. En apercevant le prince, elle se leva, fit deux pas en avant, et salua avec beaucoup de grâce, quoique avec beaucoup de dignité; quant à lui, il ne salua ni bien ni mal; il semblait être venu là parce qu'on lui avait dit : Tu iras là... Il s'approcha de la princesse, qui me parut en ce moment avoir recouvré toute sa présence d'esprit, et tout son calme de femme et de princesse. Après quelques paroles échangées, elle indiqua au prince le fauteuil placé près d'elle, et une conversation sur le voyage s'établit aussitôt, mais elle fut courte. Jérôme se leva en disant, avec une galanterie de Galaor :

« Mon frère *nous* attend... Je ne veux pas retarder plus long-temps le plaisir qu'il doit éprouver à connaître la nouvelle sœur que je vais lui donner. »

La princesse sourit et reconduisit le prince jusqu'à l'entrée du salon du milieu. Aussitôt qu'elle eut perdu le prince de vue, cette rougeur qui lui couvrait le visage augmenta si violemment que je craignis un coup de sang. Elle se trouva mal; mais on lui donna de l'air, de l'eau de Cologne, et en peu d'instans elle eut recouvré sa présence d'esprit; et je puis affirmer ce dont je crois être sûre, c'est que cet évanouissement, qui fut mis ensuite sur le compte de la fatigue et de la chaleur, ne fut produit que par l'extrême violence que la princesse se faisait depuis plusieurs heures. Elle me dirait maintenant le contraire que je ne la croirais pas. Et il est de fait que pour elle, princesse royale de Wurtemberg, devant avoir tous les préjugés des princesses allemandes contre les mésalliances, y joignant celle toute naturelle que tout ce qui était allemand nourrissait contre le nom de Bonaparte, ajoutant à ces causes toutes simples une autre raison qui avait bien aussi son poids, c'était la connaissance qu'elle avait du premier mariage de celui qui allait être son mari, il y avait bien assez dans tout cela pour faire reculer une personne plus aguerrie que la princesse Catherine; aussi me parut-il tout simple qu'elle se trouvât non *seulement mal*, mais même assez mal pour retarder son départ du Raincy, et par-là une célébration qui devait lui paraître presque sacrilége... On a beaucoup parlé du dévouement de la reine de Westphalie; il est en effet superbe; mais je le considère surtout comme méritoire dans la position où le sort l'avait placée.

Quoi qu'il en soit, elle ne me parut pas disposée ce même soir à invoquer la violation des droits de madame Patterson, droits qu'elle aurait dû soutenir. Elle se trouva prête à partir lorsque Junot vint l'avertir que ses voitures étaient avancées. Quant à moi, je restai cette

nuit au Raincy. La journée avait été bien fatigante pour une femme grosse de sept mois, et je n'en pouvais plus.

— Madame Junot, me dit la princesse au moment de partir et s'avançant vers moi avec un sourire gracieux, je n'oublierai jamais le Raincy, et la bonne hospitalité que j'y ai reçue. C'est un lieu qui me rappellera les plus doux momens de ma vie.

C'était, je l'espère, une phrase digne de son père, qui s'entendait en diplomatie; car, en bonne foi, les momens qui avaient précédé ceux où elle disait de si douces paroles étaient bien sûrement d'une grande amertume. Elle partit, et Junot l'accompagna avec Bessières. J'ai su depuis que, lorsqu'elle arriva aux Tuileries, elle y trouva toute la famille assemblée. L'empereur vint au-devant d'elle jusques au haut du grand escalier[1]. En l'apercevant, elle voulut se mettre à genoux, et lui baiser la main; mais l'empereur se baissa aussitôt et la contraignit de se relever; puis la conduisant dans la salle du trône, où toute la famille était rassemblée, il la leur présenta comme une fille et une nouvelle sœur. Elle fut aussitôt entourée, caressée, et de ce moment elle fut admise parmi les sœurs de l'empereur.

Je revins à Paris le lendemain matin: je trouvai Junot dans une sorte d'accablement qui me fit peine. Je ne pouvais m'imaginer qu'un sujet de chagrin pour lui; et, en effet, je ne m'étais pas trompée. Mais, pour le faire connaître entièrement, il faudrait lever un coin du voile qui est déposé sur tous les événemens qui suivirent *les chasses au cerf* du Raincy. Il faudrait voir combien l'âme noble et grande de Junot fut profondément blessée de se voir, pour ainsi dire, abandonnée à lui-

[1] Jusqu'à la salle des Maréchaux.

même, pour sa propre conservation dans un moment assez critique pour que le sort entier de sa famille dépendît de ce qui pouvait résulter des événemens de l'avenir. Hélas! ces évènemens ont été la mort pour lui. Sans doute, le pardon est une des vertus du chrétien; et celui qui m'a ouvert le chemin de consolation dans lequel je marche aujourd'hui, me blâmerait de conserver au fond du cœur un ressentiment que rien ne peut atténuer. Mais je ne puis oublier mes enfans orphelins; je ne puis même pas accepter, comme compensation, le malheur d'un autre. Ce malheur n'est lui-même qu'un châtiment... Oh! quand ma pensée se reporte sur cette indigne trahison d'un noble cœur, sur ce lâche abandon, cet abandon si niaisement calculé pour détruire les soupçons du monde, comme si le monde revenait jamais sur les jugemens qu'il lance même injustement!... Oh! ce fut un jour de malédiction que celui où cette femme vint avec son rire moqueur se jouer ainsi de la destinée de toute une famille.

Il est plus que temps que je parle d'un ami qui me fut bien cher, et dont la précieuse amitié, l'excellent esprit me furent bien utiles dans cette circonstance épineuse. Il m'arrêta au moment où je voulais un jour aller aux Tuileries, et parler à l'empereur de toute cette indigne affaire. Il eut raison; je me perdais sans sauver Junot; dès cette époque, j'étais entourée d'espions: tout ce que je disais, tout ce que j'écrivais était connu et livré aux commentaires d'une femme dont l'âme ne connut jamais un bon sentiment.

— Demeurez, me dit mon ami: demeurez, et attendez tout du temps.

Hélas! il a amené la mort et la ruine!...

Cet ami, ce père, cet homme que je pleure encore, et que je regretterai pendant toutes les années que Dieu

doit encore me donner dans cette misérable vie, c'est le comte Louis de Narbonne. Jamais je n'ai connu d'âme meilleure, de cœur plus noblement placé, où le foyer des sentimens généreux fût plus actif et plus renouvelé, même pour ceux qui lui faisaient du mal, et qui lui en voulaient. Combien j'ai entendu dire de fois qu'il était léger, sans aucun vouloir de bien faire pour ses amis, c'est-à-dire ses connaissances!... Ce jugement, du reste, ressemble à tous ceux que le monde porte sur les gens qui sont, comme M. le comte Louis de Narbonne, dans une sphère de supériorité dont les médiocres ne peuvent approcher. Leur consolation alors est de parler contre celui ou celle qui offusque leur misérable nullité; et voilà comment se dispensent la plupart des réputations!

Non-seulement le comte Louis de Narbonne était bon, mais sa bonté était active : il aimait ceux dont il était vraiment aimé avec une tendresse touchante. Ses filles, par exemple, à quel point sa vie était inhérente à la leur! Que de joies ont inondé son pauvre cœur paternel en signant les contrats qui assuraient à toutes deux d'heureuses et grandes existences! Je le voyais alors chaque jour; j'avais déjà sa confiance, car il me considérait comme sa troisième fille, et je le lui rendais avec la même tendresse que madame de Rambuteau et madame de Braancamp avaient pour lui. Accoutumé aux intrigues de cour, à cette vie tant orageuse de ce pays dont il m'apprit à connaître la carte, mais dont il m'apprit aussi à repousser tous *les leurres*, et à ne pas prendre de l'or faux pour du vrai, ce qui me fût arrivé, sans doute, sans lui dans ces malheureuses affaires de la grande-duchesse de Berg, car enfin il faut bien la nommer. Tout ce qui tient à cette liaison est la chaîne fatale qui a conduit Junot à la mort, et à cette mort si cruelle!...

Je ne ne puis donc me dispenser de parler de ces événemens : c'est à mon regret. Il est bien d'autres choses que je pourrais dire, mais je me borne au strict rapport des faits.

M. de Narbonne connut le motif politique de cette liaison bien avant que je m'en doutasse. La princesse était dirigée dans tout cela par madame Ad....de de La G....e, qui depuis épousa un aide-de-camp de Sébastiani, M. de Cur....x. Madame Ad....de de La G....e, à l'époque où elle mit toutes ces idées dans la tête de la grande-duchesse, n'était pas aussi riche qu'elle l'est devenue depuis, et son ambition souriait avec une extrême bienveillance à la place de dame d'honneur de Sa Majesté l'impératrice des Français, Caroline I, femme de Joachim I. J'ai déjà dit qu'il n'y avait à tout cela aucune mauvaise pensée de mêlée. Junot n'était pas un de ces hommes à qui l'on eût pu dire : « *Nous allons mettre une entrave à la marche de l'empereur*, » parce que cette entrave eût-elle été une gerbe de fleurs, bien fraîches, bien odorantes, si elles eussent été *entrave*, il l'eût repoussée. Mais on pouvait invoquer le bonheur du pays, et ce fut ce qu'on fit.

— Le piége est adroit, me dit M. de Narbonne; Dieu veuille que notre excellent général ne s'y laisse pas prendre !

M. de Narbonne possédait surtout une rapidité et une justesse de coup-d'œil que l'habitude du monde peut sans doute rendre plus lucide, mais qui ne se donne pas. Il souriait souvent pendant les éternelles parties de wisk, que Junot avait imaginé d'introduire sous le prétexte de réunir la partie de wisk de M. de Talleyrand qui était à Varsovie avec l'empereur, et cette hospitalité, dont au reste j'étais charmée, parce qu'elle m'amenait auprès de ma chaise longue M. de Sainte-Foix, et

doyen des jeunes gens, et l'un des hommes les plus spirituels que j'aie rencontrés dans ma vie; M. de Crawfurt, cet homme toujours si silencieux, et pourtant bien aimable, cet homme aimant tellement les arts, que de découvrir un portrait, une statue, un torse mutilé, était pour lui un événement auquel il donnait suite, même aux dépens de sa santé et de sa fortune. Il avait la plus précieuse collection de Mignard qui existât en Europe, ainsi que les plus curieux Petitot. M. Crawfurt s'occupait beaucoup aussi de notre littérature, et nous a laissé de lui un ouvrage excellent sur diverses matières, intitulé: *Mélanges de littérature*. M. Crawfurt était ami de M. de Talleyrand, et lui avait souvent prêté assistance dans des momens où il s'agissait de discuter sur un autre point que celui de la virgule ou de l'interrogation. M. Crawfurt était sérieux, digne comme tous les Américains, et montrait dans le monde une volonté de s'effacer qui était bien injustement appliquée par lui à un homme fait pour être remarqué. Il était silencieux, et en mérite le surnom. Il n'y avait que lorsque M. le duc de Laval, qui aurait querellé Dieu le père, si Dieu le père jouait au wisk, et qu'il oubliât ses honneurs, il n'y avait que lorsque M. le duc de Laval commençait ses injures, que M. de Crawfurt, sans s'émouvoir néanmoins, lui répondait assez fermement. J'aimais beaucoup M. de Crawfurt; il a fait sur le *Masque de Fer* des recherches qui, ainsi que toutes celles faites sur ce sujet plus que fantastique, car il est réel dans le texte, sont toutes conjecturales. L'empereur causant un soir avec le duc de Plaisance sur le Masque de Fer, et appuyant beaucoup sur l'opinion qui en fait un frère de Louis XIV, je parlai de l'ouvrage de M. de Crawfurt, qui venait de paraître alors, et dont il avait eu la bonté de me donner un exemplaire in-folio de choix. L'empereur me fit quelques

questions sur ce M. de Crawfurt, et me dit de lui apporter cet ouvrage. Je le lui envoyai le soir même en rentrant[1]; car il n'aimait pas à attendre, et l'aide-de-camp de service en donna un reçu à mon valet-de-chambre : c'était le général Lemarrois qui était de service ce jour-là. L'empereur lut avec quelque attention, non-seulement ce qui concerne le Masque de Fer, mais aussi plusieurs morceaux détachés qui fixèrent son attention, comme paraissant sortir de la tête d'un habile publiciste. C'étaient des réflexions sur les différens ministères, et surtout sur la responsabilité des ministres et même de tous les gouvernans en général, M. Crawfurt considérant les peuples comme une grande famille. Néanmoins il y avait quelques contradictions peu importantes dans ses réflexions ; et comme l'empereur ne se plaisait nullement à ces réflexions, il eut de l'humeur et demanda comment j'avais eu ce livre. Je le lui dis :

— Ah ! c'est un Anglais !... hum !... un petit monsieur Burke !... Ces roquets de publicistes qui s'imaginent être des *Cicérons*, parce qu'ils ont fait un discours, étant grimpés sur un tonneau dont ils ont bu le vin le jour de leur élection... C'est une pitié... — Ah çà ! que fait-il donc à Paris cet Anglais-là ? dit l'empereur en se retournant vers le duc de Rovigo, qui certes n'aurait pas adouci les choses si l'empereur eût eu de l'humeur fondée sur une raison ayant le sens commun.

Je me hâtai de prendre la parole, et de dire que M. Crawfurt était *Américain*. Je n'en étais pas sûre, mais cela ne pouvait que bien faire... Junot n'était pas à Paris dans ce moment-là ; et en son absence le duc de Rovigo,

[1] L'exemplaire fut perdu pour moi ; je ne l'ai jamais revu. Celui que j'ai maintenant m'a été donné par cette bonne madame de Crawfurt, l'une des plus fidèles amies de Junot.

qui fut toujours son ennemi, comme il était au reste celui de tous ses camarades, le duc de Rovigo pouvait faire du mal à un homme qui passait pour être l'ami de Junot, et de plus celui de M. Talleyrand, que Rovigo n'aimait pas non plus... Ce n'est que depuis peu d'années que j'ai acquis la certitude que Rovigo était aussi malveillant pour Junot; et pourquoi? parce que l'empereur aimait Junot pour lui, qu'il l'aimait comme ami, avec un sentiment qui pouvait n'avoir rien de tendre, parce que Napoléon n'avait aucune partie de lui-même qui ne fût en harmonie avec cette expansion toute généreuse qui faisait la base du caractère de Junot, mais qui pourtant offrait une part assez belle pour donner de la jalousie aux ambitieux, qui ne voyaient que des croix et des places dans la manifestation de son affection. Aussi tous les moyens furent-ils employés pour mettre entre l'empereur et l'ancien aide-de-camp, l'ancien ami des jours malheureux, une sorte de barrière que lui-même ignorait, car son noble caractère le mettait en dehors de toutes les manœuvres mystérieuses, surtout lorsqu'elles étaient nuisibles.

— Tu ne vois que mes ennemis, dit un jour l'empereur à Junot.

Junot demeura stupéfait. Jusqu'alors cette phrase, à laquelle je ne faisais même plus attention, n'avait été dite qu'à moi; et tel était son peu de conséquence, qu'en vérité, je le répète, je n'y prenais plus garde. Mais Junot fut plus frappé que moi du reproche étrange qui lui était adressé, et il ne répondit pas.

— Oui, répéta l'empereur, tu ne vois que mes ennemis... Qu'est-ce que cette partie de wisk, que tu as établie chez toi, et qui est composée de tout ce qui peut m'offusquer?

— Cette partie de wisk est formée des mêmes joueurs

qui jouent chez M. de Talleyrand... et jusqu'à présent Votre Majesté n'a pas encore pensé à lui en adresser des reproches... ils étaient probablement tous réservés pour moi.

— Mais enfin, dit Napoléon, peux-tu m'expliquer pourquoi tu es allé dans une maison du faubourg Saint-Germain, où je suis tellement détesté, pour dire le véritable mot, que je ne sais pas en vérité comment *je laisse ces gens-là* à Paris.

— Je ne vais dans aucune maison du faubourg Saint-Germain, sire. Il y avait à Paris une personne à laquelle je porte un vif intérêt, et chez laquelle je rencontrais souvent des individus que Votre Majesté a pu croire ses ennemis, mais sur le compte desquels elle est probablement revenue, car plusieurs d'entre eux sont autour de sa personne.

— Il n'est pas ici question de moi, répliqua l'empereur en fronçant le sourcil comme évidemment contrarié de l'argument. Que vas-tu faire chez madame de Luynes, *où tu passes ta vie*, où tu te laisses malmener par *des péronnelles* qui croient qu'elles peuvent jouer impunément avec l'épée d'un de mes braves?... Depuis quand cela leur paraît-il donc possible? Ah! ah! monsieur Junot!... vous voyez que je sais tout... Je suis bien informé.

Junot, en entendant prononcer le nom de madame de Luynes, ne sut d'abord que penser... Ensuite son étonnement fit place à un sentiment si pénible, qu'il soupira profondément en mettant sa main sur ses yeux. L'empereur crut qu'il était confondu et ne savait qu'objecter pour sa réponse; et il répéta:

— Oui, oui, je suis bien informé... aussi vous ne pouvez nier.

— Sire, dit enfin Junot avec une expression solen-

nelle qui frappa d'abord Napoléon, je me vois forcé de donner ma démission à Votre Majesté ; car je ne puis demeurer plus long-temps près d'elle dès qu'elle accorde ainsi une confiance implicite aux absurdes mensonges qui lui sont faits sur mon compte et sur celui de ma femme. Elle croirait donc que j'ai conspiré contre elle si on venait le lui dire?

En faisant cette question, Junot avait une expression probablement singulière, car Napoléon lui répondit avec plus de douceur :

— Mais c'est bien différent.

— Nullement, sire, et Votre Majesté le comprendra facilement lorsque je lui aurai dit que ma femme et moi nous n'avons jamais été *qu'une fois seule* à l'hôtel de Luynes. Et cependant ma femme a beaucoup connu madame de Chevreuse quand toutes deux étaient filles; mais son opposition est tellement publique, que madame Junot n'a pas cherché à renouveler d'anciennes relations. Quant à me laisser malmener par des *péronnelles*, je ne sache pas avoir donné jusqu'à présent beaucoup de sujet de faire croire que je supporterais un mauvais traitement, DE QUI QUE CE SOIT AU MONDE. Mais Votre Majesté va voir à quel point il faut se méfier des rapports qui lui sont faits, en dehors, des grandes autorités, telles que Dubois, Fouché, Duroc et moi.

Et voilà Junot racontant à l'empereur ce qui en effet avait pu donner lieu à cette calomnie ; comme il s'y trouve plusieurs personnages intéressans de notre dernière époque, je vais également le rapporter.

J'ai déjà dit que, lorsque M. de Talleyrand suivit l'empereur à Varsovie, Junot, pour se consoler de son *veuvage*, recueillit chez lui tous les joueurs de *wisth*. M. de Narbonne était loin d'être le plus habile, mais étant d'ailleurs déjà notre ami, il venait encore plus souvent,

et c'est à cette époque qu'il prit l'habitude de venir me voir le soir et le matin de chaque jour. Il me dit une fois : — Vous avez connu madame de Chevreuse quand elle était mademoiselle de Narbonne ; pourquoi donc ne vous rapprocheriez-vous pas mutuellement ? Je suis sûr que vous vous conviendriez.

J'objectai à M. de Narbonne que, n'ayant jamais été liée avec madame de Chevreuse, ce n'était pas le moment où elle montrait une opposition aussi marquée, que je pouvais choisir pour commencer une liaison que, du reste, j'aurais fort désiré pouvoir former.

— Mais elle est dame du palais, me dit-il.

— C'est précisément parce qu'elle est dame du palais, répliquai-je.

— Eh quoi ! avez-vous donc mis dans votre protocole d'étiquette impériale, que les dames du palais devaient faire la volonté de Sa Majesté, même lorsqu'il leur dit : Venez m'embrasser ? N'avez-vous pas fait le contraire ?

Je me mis à rire.

— Oui, sans doute, mais il n'est pas ici question de cela.

— Je vous demande bien pardon, madame la gouvernante ; car enfin Ermesinde ne conspire pas même contre le repos de l'empereur, qu'elle se contente, comme beaucoup d'autres, d'admirer de loin ; car lorsqu'il bâille et qu'il étend ses pattes, votre lion, j'ai toujours peur d'attraper quelques coups de griffes... Allons, laissez-vous séduire, et venez à l'hôtel de Luynes.

J'en avais le désir, parce qu'en effet madame de Chevreuse et moi nous avions des antécédens fort *amis ;* et l'une des personnes que j'aimais le plus tendrement était demeurée fort liée avec elle ; c'était mademoiselle de Caseaux. Quelques jours après, je fus fort étonnée de

recevoir une invitation pour un bal qui se donnait à l'hôtel de Luynes : Junot en reçut également une.

— Iras-tu ? me demanda-t-il.

— Sans aucun doute, si cela ne te déplaît pas.

Il me répondit affirmativement, et comme j'étais encore en deuil de ma belle-mère, je commandai une toilette entièrement blanche, et sans argent; seulement je me réservai de mettre beaucoup de diamans, mais la robe par elle-même devait être fort simple. Madame Germon, qui était alors, comme elle fut toujours, la meilleur couturière de Paris, me fit une robe de crêpe avec un dessous de satin blanc. Je donne ici ce détail comme je le retrouve dans mes notes.

J'ai dit que j'avais alors dans mon intimité de cœur la vice-reine de Pologne, madame Zayoncheck. Elle était invitée à l'hôtel de Luynes, et je lui proposai d'y aller ensemble, ce qu'elle accepta. Je fis observer à l'empereur, en lui faisant l'historique de cette soirée, ce que Junot exigea, que j'avais, au contraire, si peu de familiarité dans l'hôtel de Luynes, que je n'osai pas demander une invitation pour une amie qui demeurait alors avec moi et faisait partie de ma famille; c'était madame Lallemand. Je donnai rendez-vous à madame Zayoncheck, à dix heures et demie, chez moi; elle fut ponctuelle et me trouva coiffée, chaussée, et me promenant dans ma chambre fort mécontente, car j'attendais ma robe, et elle n'arrivait pas.

Qui ne connaît l'ennui d'attendre ? Mais il en est un bien plus terrible encore, et presque *effrayant* de souvenir; c'est d'avoir son mari devant soi, tout habillé, *lui*, tout prêt, et vous regardant d'un air moqueur. Madame Zayoncheck me trouva dans cette état qui précède les larmes.

— Au nom de Dieu ! me dit-elle, n'allez pas pleurer ; car je veux *qu'ils vous voient belle.*

Mais lorsqu'elle sut le sujet de mon chagrin, ce fut bien autre chose pour moi ; elle me railla encore plus que Junot.

— Pardieu, me dit l'empereur en m'interrompant ici, j'en aurais bien fait autant... A qui diable en aviez-vous de ne vouloir sortir qu'avec cette robe toute neuve ? Voilà bien les femmes !... Vous en aviez peut-être cent dans votre garde-robe, vous surtout qui passez pour être la femme qui dépense le plus d'argent de toute la cour pour sa toilette.

— Mais, sire, je n'en avais pas de *toute blanche* ; et j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté qu'il ne fallait pas même une feuille verte parmi les fleurs qui la garnissaient.

— Eh ! pourquoi cela ? Vous n'alliez pas faire votre première communion.

— J'étais encore en deuil de ma belle-mère, sire, je ne voulais pas le rompre, et je ne voulais pas non plus donner cette raison à Junot ; autrement, sa douce raillerie, sa gaîté même, se seraient changées en un tout autre sentiment. Votre Majesté sait combien il aimait sa mère.

L'empereur me regarda sans parler pendant plusieurs secondes, puis il me dit en me faisant un signe de tête admirablement bon et significatif :

— C'est très bien : après.

— Eh bien ! sire, je continuai ainsi ma promenade en souliers de satin blanc...

— Ah ! ah ! vous aimez cette chaussure-là, à ce qu'il paraît... Heureusement que vous n'aviez pas de sabre ce jour-là... hein !... madame Laurette ?

Il voulait sans doute parler de ma malheureuse aventure des *Folies amoureuses*.

— Non, sire, je n'avais pas de sabre; mais j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté qu'il y avait là une épée à deux tranchans dont j'avais assez à faire de me garantir; et il me paraît qu'elle veut leur donner le fil... Ce n'est pas généreux..., Trois contre un.

Il se mit à rire de ce rire sourd comme celui d'un ventriloque, dont il riait quelquefois lorsqu'il était en bien belle humeur.

— Enfin... me dit-il, les souliers blancs! Racontez-moi *tout*.

— Eh bien! sire, ils étaient à mes pieds; et je me promenais donc en petit jupon de batiste, ayant sur la tête une guirlande d'épis de diamans et de violettes blanches. Pendant ce temps-là, Junot, qui avait pris le parti de la patience apparente, mais qui enrageait intérieurement, sifflait une walse ou bien l'air du *Grand-Père*. Et le temps que rien n'arrête poursuivait sa course, lui, et la pendule fit entendre une demie, c'était celle de onze heures. Junot bâilla, étendit les bras et dit qu'il se voulait aller coucher. Il faisait un temps affreux, et la pluie tombait à torrens et fouettait violemment contre les vitres de l'appartement. Je dis à mademoiselle Reidler de prendre la voiture de Junot ou la mienne, car toutes deux étaient attelées, et d'aller sur-le-champ chez madame Germon. Junot me dit bonsoir.

— Vous feriez mieux d'aller d'abord à l'hôtel de Luynes annoncer madame Junot, lui dit madame Zayoncheck; vous diriez qu'elle s'est trouvée mal.

— Non, non, répondit Junot, cela se pourrait faire dans une maison où nous *serions plus familiers*; mais chez madame de Luynes que je connais à peine, cela

ne se peut. Si Laure m'en croit, nous n'irons pas du tout.

Tandis qu'il parlait nous entendîmes des pas précipités dans les salons précédens, c'était l'ouvrière de madame Germon, que mon valet-de-chambre avait amenée en fiacre.

J'étais bien en colère, mais aussitôt que je vis le paquet de taffetas vert déposé sur une chaise; je ne songeai plus à gronder; je jetai mon châle, et courant me placer devant ma psyché, je criai qu'on me passât ma robe.

Cela fut fait en un moment; comme j'étais entièrement prête, et que mon collier, mes bracelets, mes boucles d'oreilles, tout était mis, je dis d'un air triomphant à Junot :

— Maintenant, j'espère, tu n'as pas envie d'aller te coucher, et dans dix minutes nous sommes à l'hôtel de Luynes.

— Brurrrr!.... *Altro, figlia mia!*... est-ce qu'avec les femmes on est jamais sûr de rien ?... Bonsoir, Laure, je vais me coucher.

Pour le coup je demeurai stupéfaite, et le regardai avec une figure qui dut le mettre en joie, car il partit d'un grand éclat de rire; puis reprenant son sérieux, il me prit par le bras, me fit tourner sur moi-même, et me disant de regarder dans la glace, je vis aussitôt une large tache verte de la grandeur des deux mains, déposée sur le côté de ma robe, au beau milieu de la grande pointe.

Les hommes qui liront ceci ne peuvent comprendre l'excès *de mon chagrin*, oui, de mon chagrin... il faut être femme, et jeune femme encore, car on peut avoir oublié les impressions d'un jour de bal, pour comprendre l'effet que dut produire sur moi la vue de cette

tache maudite; il fut tel que je n'eus pas même la force de me fâcher, et je demandai, avec l'apparence de la tranquillité, à mademoiselle Augustine, comment elle avait fait une si belle besogne.

La raison qu'elle me donna était assez bonne; elle avait fait vingt pas dans la rue Sainte-Anne pour aller chercher un fiacre en sortant de chez madame Germon, et comme il pleuvait à torrens, le malheureux taffetas vert avait déteint sur le crêpe.

Mais, tout en parlant, elle s'était mise à l'œuvre, et, en dix minutes, la pointe maudite fut enlevée, replacée, et nous roulions au trot précipité des deux chevaux de carrosse, les meilleurs et les plus vifs peut-être de Paris, vers la rue Saint-Dominique.

Il y avait une telle quantité de bals cette année-là, qu'il ne parut nullement étonnant que nous vinssions à une heure aussi avancée. Mais M. de Narbonne, M. de Montrond, M. de Sainte-Foix, M. de Lavaupallière, qui, tous étant de ma société intime, savaient très bien que je n'avais pas d'autres engagemens pour ce même soir, commençaient à croire que je n'arriverais plus. Ce fut M. de Narbonne qui, en sa qualité de parent de madame de Chevreuse et d'ami intime à moi, me présenta à madame la duchesse de Luynes.

— Madame la gouvernante de Paris, lui dit-il avec un sérieux tout solennel.

Madame de Luynes, que j'avais beaucoup vue à l'hôtel de Périgord, chez madame de Caseaux, mais à qui je n'avais jamais parlé, fut pour moi extrêmement polie et même prévenante. M. de Luynes, qui avait eu l'oreille frappée un jour de la possibilité de *revoir le procès du maréchal d'Ancre, ainsi que la confiscation de ses biens*, ne demandait pas mieux que d'être également poli pour Junot; il lui parla entre deux sommeils, car on sait que

le digne duc dormait partout où il s'arrêtait seulement une minute. Le jeune duc de Chevreuse passait inaperçu dans la maison, quoiqu'il fût loin cependant d'être invisible. Quant à la duchesse de Chevreuse, elle était devenue, aussitôt après son mariage, la personne la plus marquante du faubourg Saint-Germain, la véritable maîtresse de l'hôtel de Luynes, car sa belle-mère ne voyait, n'entendait qu'elle, et ne voulait plaire qu'à elle. C'était un singulier caractère, pour le dire en passant, que madame la duchesse de Luynes : elle avait été jolie comme les anges lorsqu'elle était au couvent de la Visitation, où elle fut élevée; elle était, comme chacun sait, mademoiselle de Laval-Montmorency, sœur de ce duc de Laval si admirablement savant à tous les jeux. Madame de Luynes eut la petite vérole de très bonne heure, et en demeura tellement changée, qu'elle reconnut que ce qu'elle pouvait faire de mieux était de se faire quelque autre condition que celle de femme, car, de celle-là, il n'y fallait plus songer; elle s'en fit une assez étrange, et qui pourrait en vérité avoir un nom particulier ; elle montait à cheval et sautait les halliers, les fossés, portant une culotte de peau sous un grand habit de cour, se cassant le bras en tombant dans de pareilles courses, et recommençant le lendemain ; du reste la plus parfaite des femmes, possédant un cœur d'or, bonne amie et aimant ce qu'elle devait aimer avec une profusion de tendresse qui avait une sorte de charme; cependant elle présentait en tout un aspect étrange, et rien n'est joli comme le mot du duc de Laval son frère, et ne la peint mieux, ainsi que son mari.

— Pardieu ! dit le duc de Laval en apprenant la première grossesse de la duchesse de Luynes, je suis bien aise de ce que j'apprends là ; cela me prouve deux choses

dont je n'étais pas sûr : c'est que ma sœur est une femme, et que mon beau-frère est un homme.

Madame de Ch....... est une personne dont le nom tient, pour ainsi dire, à l'époque par sa position sociale, autant que la vie d'une femme peut être importante pour ajouter une teinte de plus à celles employées pour peindre cette même époque. Ce n'est pas que je veuille classer madame de Ch....... parmi les femmes supérieures du temps; je lui reconnais, au contraire, une médiocrité remarquable en ce genre. C'est ce que je verrai toujours dans une femme lorsqu'elle voudra mener une vie bizarre, se signaler par une conduite en dehors de toutes les barrières sociales, et madame de Ch....... est passée maîtresse en ce genre : elle n'avait aucun principe arrêté. On n'en a pas en jouant avec le danger, en se riant avec sa réputation, et croyant répondre à tout en disant, répétant cette devise qu'elle avait fait graver partout :

Bien faire et laisser dire.

Elle a résisté à l'empereur, parce que la résistance lui donnait avec un tel homme bien autrement de célébrité qu'en lui cédant. C'est du moins mon opinion. Je ne puis allier une vertu positive avec les scènes plus que ridicules qui se renouvelaient chaque jour et dont elle était l'héroïne, et dont ses frères eux-mêmes, dont l'excellent esprit est bien loin de ressembler au sien, la blâmaient au point de lui en faire des leçons publiques, comme ce jour où elle paria arrêter son frère Albéric au milieu du Palais-Royal à onze heures du soir, et en effet elle l'arrêta. Mais il la réprimanda si rudement, qu'elle en pleura. Et cette autre fois, en apprenant qu'un vieil épicier retiré attendait sa nièce par la diligence de

Rouen ; elle se présente la veille, fait un conte pour motiver cette arrivée prématurée, et fait tourner la tête du vieux marchand, qui jure qu'il va écrire en cour de Rome pour obtenir la permission de se marier avec une nièce aussi parfaite. Une autre fois elle présente à son beau-père un seigneur suédois couvert de cordons et de croix ; il est le premier du royaume ; chacun le recherche, lui fait accueil ; puis il se trouve que le seigneur suédois n'est autre qu'un mendiant auquel tout le monde donnait un sou le dimanche à la porte de Saint-Roch. Je sais bien que ces divertissemens-là ne présentent rien de criminel dans le fond, mais ils offrent, à mes yeux du moins, un mépris des jugemens du monde, un dédain de l'opinion, qui prouvent que la barrière existant entre le mal et une tête si folle n'est elle-même qu'un caprice tout-à-fait subordonné au temps qu'il fait. Je dirai plus ; je crois que la réputation de madame de Ch.......[1] aurait bien plus souffert dans notre société qu'elle n'a été attaquée dans la sienne, où cette fleur de bonne compagnie et de courtoisie était encore à cette époque en pleine floraison, et où des faiblesses qui pouvaient être mises sur le compte de l'imprudence, trouvaient presque toujours une excuse. Ensuite madame de Ch....... était impertinente, plus par air peut-être que par ferme volonté de l'être. Mais n'importe ; une femme impertinente est pour moi un être à part dans la création. Serait-elle belle par admiration, je lui trouverais des cornes et des griffes, et suis sans pitié pour de pareilles personnes ; moi toujours si indulgente pour les autres, je cesse de l'être

[1] Les amis de madame de Ch....... ont cherché à détruire ces bruits qui pouvaient lui nuire beaucoup en effet, mais cela fut impossible. Ce fut à la même époque qu'elle commença cette étrange correspondance avec madame de Genlis, sous le nom de Jeannette, je crois.

dans de tels instans, et je deviens presque sévère dans mes jugemens.

Madame de Ch......., devenue presque célèbre par son élégance et l'originalité de ses manières, était tout l'opposé de cela avant son mariage; elle était extrêmement rousse, et portait avec elle tout le désagrément attaché à la queue de vache en chevelure. Ce n'était pas ici la couleur acajou et le reflet doré sur des cheveux châtains tels qu'on en voit en Irlande, et qu'on appelle hobornn; c'étaient les cheveux roux dans toute leur ardeur; c'était bien la nuance carotte pure. Aussitôt après son mariage elle essaya tous les coiffeurs de Paris, et enfin ce fut, je pense, *Duplan* qui parvint à *lui faire des cheveux* qui remplaçaient ceux que sa mère lui avait si maladroitement donnés. Toute fière de n'être plus exposée à être appelée *quenouille*, nom que quelques-unes de nous autres jeunes filles nous lui avions donné avant son mariage, lorsqu'elle arrivait dans un des beaux bals du 14 février, à l'hôtel de Périgord où logeait madame de Caseaux, habillée comme un vrai paquet, et sa tête, dont l'expression était fort boudeuse dans de semblables momens, surmontée de cette étoupe alors dans sa belle vérité. Mais lorsqu'elle fut madame de Ch......., ce ne fut plus *un paquet grognon;* de ce paquet sortit une jeune femme à la taille élancée, au teint éblouissant, au regard fin et spirituel, car elle l'était, quoique cependant fort inférieure à la réputation d'originalité qu'elle s'était engagée à soutenir.

On ferait un volume, et même deux, des aventures, des mystifications, des histoires de tous les genres, provoquées, *supportées* par madame de Ch....... On ne conçoit pas comment elle n'a pas eu une réputation perdue et mille fois perdue. Sans doute ses parens, ses amis, savaient tous qu'elle ne commettait aucune faute,

cela est possible; mais le monde toujours si rigide lorsqu'il appelle par-devant son tribunal, le monde était-il donc aussi sous l'empire du préjugé qui donne toujours raison à celui qui donne le plaisir et la joie, distribution toujours facile avec une grande fortune? C'est honteux pour notre pauvre nature, mais cela est. Ensuite la protection de madame de L... a été d'un immense poids dans la balance que le monde prend pour peser la destinée de chaque femme. Madame de Ch....... aurait été perdue sans madame de L...

Le soir où se donnait le bal dont j'ai parlé à l'hôtel de Luynes, madame de Ch....... était dans une sorte de tourbillon enivrant qui me la fit juger plus favorablement que je ne l'avais fait jusque-là. Je conclus qu'il faudrait une bien forte tête pour résister à une vapeur d'encens aussi forte. Tout est mode à Paris : eh bien! à cette époque il était du bon goût de la société du faubourg Saint-Germain de choisir madame de Ch....... pour porte-étendard de la mode, et de plus cette mode devait être différente des nôtres. Ainsi, par exemple, pour cacher sa perruque elle avait une coiffure particulière qui ramenait les cheveux sur le front, afin de déguiser la fatale raie. Toutes les femmes se coiffaient comme cela dans le faubourg Saint-Germain, même madame de Montmorency, qui avait pourtant bien autrement bon air que madame de Chevreuse, et qui se faisait son écho et son Sosie, je ne sais trop pourquoi. La forme des robes était aussi différente; les manches étaient bien plus amples que les nôtres, les tailles plus longues... Ce même soir, madame de Chevreuse avait une robe de blonde blanche sur un dessous de satin blanc. Un immense peigne formé d'un seul rang de grosses perles fines retenait *ses cheveux*, et aux oreilles et au cou elle portait également de

belles perles, mais pas un diamant. Elle était fort bien mise et avait très bon air.

— Mais pourquoi est-elle ainsi toute blanche ? demandai-je à M. de Narbonne.

— Elle est vouée au blanc, me répondit-il avec une inconcevable expression sérieuse.

— Elle est vouée au blanc !... elle ! madame de Chevreuse !!... mais à son âge c'est complétement ridicule.

— Je n'ai jamais songé une seule minute à vous dire le contraire, et il y a long-temps que je le lui ai dit à elle-même.

— Et pourquoi cette belle résolution ?

— Pour avoir un enfant... Elle ne va pas au spectacle par la même raison.

Je me rappelai, qu'en effet, depuis long-temps je ne la voyais plus à l'Opéra ni à la Comédie-Française. Ce beau vœu avait été cause qu'un jour elle refusa d'accompagner l'impératrice à l'Opéra.

Elle fut polie pour moi, mais moins accueillante que madame de Luynes. Je ne sais si je dus la manière aimable dont celle-ci me reçut aux rapports que devaient établir entre nous plusieurs amitiés communes à nos deux cœurs. Je le pense et madame de Luynes devait le penser aussi. Elle était mise le plus burlesquement du monde. Elle portait toujours un petit bonnet monté qui la vieillissait au moins de dix ans, car elle pouvait encore être coquette à l'époque dont je parle ; elle n'était point vieille ; et je puis dire précisément l'âge qu'elle avait, attendu qu'elle a été au couvent avec ma bonne et excellente amie madame la comtesse de la Marlière, et qu'elle est du même âge, à un an de différence seulement. En 1808, madame de Luynes avait quarante-huit ans. Elle me dit :

— Vous allez voir ici, madame, beaucoup de vieux visages qui vous rappelleront bien des traditions avec lesquelles vous avez été bercée : lui avez-vous montré *Caumont ?* dit-elle à M. de Narbonne.

— Non, dit celui-ci en riant, à quoi bon ?

— Mais à faire voir à madame une personne célèbre ; ne lui dites pas son nom d'abord. Nous verrons si madame la gouvernante mettra d'abord sur ce visage-là le nom d'une élégante personne.

M. de Narbonne me conduisit dans une pièce où l'on ne faisait que jouer, et assez loin des salons où l'on dansait pour que la musique ne troublât pas l'attention des joueurs. A peine fûmes-nous entrés que madame de Luynes courut se placer à une table de jeu, et de la nuit elle ne bougea plus de là. Chacun sait à quel point elle avait la fureur du jeu. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'elle jouait fort petit jeu, et que jamais elle ne se laissait emporter au-delà de ce qu'elle voulait perdre ; et ce qu'elle voulait perdre était fort peu de chose : — Elle passera ainsi toute la nuit à *carotter*, dit M. de la Vanpalière en me souriant avec sa bonne et excellente figure si paisible ; et il s'approcha, en sifflant une certaine marche du maréchal de Belle-Isle, d'une table de *wisk*, dont il ne s'éloigna qu'à six heures du matin.

— Regardez bien, me dit le comte de Narbonne, cette femme qui est assise à côté de M. de Sainte-Foix, auquel elle parle en ce moment d'une voix un peu mâle.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? lui dis-je en riant, c'est la plus comique figure qui soit ici ; et de plus elle est fort laide.

La femme sur laquelle il dirigeait mon attention était vieille et mise d'une manière bizarre. Elle portait une robe de taffetas couleur de bois ; ses cheveux étaient re-

levés en toupet, pour ainsi dire, et surmontés d'un petit bonnet tout-à-fait dans le goût de ceux que portait madame Lachassaigne à la Comédie-Française. La figure qui était ainsi entourée était laide fort remarquablement, mais les yeux étaient admirablement beaux. Cette femme était assise à une table de vingt-et-un, et paraissait jouer avec une sorte de fureur. Plus je la regardais et plus elle me semblait étrange.

— Mon Dieu, la drôle de figure! dis-je à M. de Narbonne; je ne puis rendre l'effet qu'elle produit sur moi. Cette femme est-elle bonne?

— Méchante comme cinq cents diables, mais ayant de l'esprit autant qu'eux.

— Cela se voit. Mais dites-moi donc qui elle est?

— Devinez : cette femme a été aimée, adorée, parce qu'elle était charmante.

— Je suis la plus lourde bête pour deviner de pareilles énigmes. Ainsi, si vous avez envie de me la nommer, faites-le tout de suite.

— Eh bien! c'est madame de Balby.

— C'est impossible.

— Cela est.

— Mais elle est horrible.

— Pas tant que vous le croyez. Tenez, regardez-la à présent que nous sommes plus en face d'elle.

Je regardai l'ancienne amie de Monsieur, et je ne vis d'abord qu'un visage non-seulement laid, mais même déplaisant. Dans ce moment ses yeux rencontrèrent ceux de M. de Narbonne, et elle lui sourit. Ce sourire fit passer un rayon d'intelligence sur tous ses traits, et elle s'embellit à l'instant. Mais ayant reconnu qu'il me donnait le bras, et sachant d'avance que je devais venir à l'hôtel de Luynes, elles me parcourut des pieds à la tête avec une telle expression moqueuse et imperti-

nente, qu'elle me parut beaucoup plus laide que je ne l'avais d'abord jugée.

— Allons-nous-en, dis-je à M. de Narbonne, cette femme me fait peur.

— Elle a fait peur à bien d'autres, me dit le comte Louis, et à de plus aguerries que vous encore. Mais si vous saviez que d'esprit il y a dans cette tête-là!... et puis si amusante!... si effrontée... Imaginez-vous qu'étant à Londres, il y avait dans la société qu'elle fréquentait le plus une jeune femme charmante, mais bête comme un chou. Madame de Balby n'aime pas les bêtes, et en cela je trouve qu'elle a grandement raison. Heureusement pour *la bête*, que tout le monde n'était pas de l'avis de madame de Balby, *car enfin il faut bien que tout le monde vive;* un de mes amis, qui n'était pas non plus bien habile, s'arrangea avec la belle jeune femme; et comme on ne peut pas toujours parler de ces arrangemens-là, un jour il ne trouva rien de mieux à lui dire, pour remplir un intervalle de conversation, que madame de Balby disait partout qu'elle était bête, et que cela étant fort mal, il l'en avertissait.

— Mais cela est affreux! s'écria la jeune femme: *je n'ai jamais parlé comme cela d'elle*... et que me faut-il faire?

C'était trop, ou trop peu, que deux semblables têtes pour tenir conseil relativement à madame de Balby. Il y parut bientôt. La belle jeune femme se trouvant deux jours après à un dîner chez le prince de Galles, avec madame de Balby, prend son courage à deux mains, et d'un côté de table à l'autre elle lui dit d'une voix qu'elle tâcha de rendre touchante:

— Madame, pourquoi m'en voulez-vous?

Madame de Balby la regarda d'un air étonné, et chacun fit silence:

— Oui, poursuivit la belle jeune femme, vous dites partout que je suis *une bête !*

— Madame, répondit madame de Balby, en s'inclinant, je l'ai entendu dire à tout le monde. Quant à moi, jamais je ne l'ai dit.

— Cela vous donne une idée de la personne, n'est-ce pas ?

— Oui, certes. Mais le comte de Lille l'aimait-il beaucoup ?

Au lieu de me répondre, le comte Louis de Narbonne me regarda en souriant :

— Je parie que vous ne l'appeliez pas ainsi il y a dix ans.

— Qui cela ?

— *Le comte de Lille.*

— Peut-être bien. Mais cela ne fait rien à ma question : l'aimait-il ?

— Il n'aime RIEN. C'est le cœur le plus sec, et l'esprit le plus ennuyeux que je connaisse. Il avait une maîtresse par air et par ton dont il ne faisait rien, même pour l'aimer. Aussi savez-vous comment elle lui écrivait une fois étant à Hambourg ?... Mais vous savez cette histoire, Cherval vous l'aura racontée.

— Je ne la sais pas, et puis dites toujours.

— Eh bien ! toute laide que vous la voyez, elle eut une violente fantaisie pour le père de votre amie Mélanie.

— Ah ! mon Dieu !

— Oui ! et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'avec sa jolie figure, sa ravissante tournure, son nez au vent, son amour pour une autre, il tomba dans le piége que lui mit sous les pieds madame de Balby.

— Mais c'était pire qu'un piége à loup !

— Je ne vous dis pas non. Toujours est-il que MONSIEUR apprit que *sa Montespan* faisait des siennes à Ham-

bourg; et comme il est le plus *écrivassier* des hommes, et surtout le plus prolixement ennuyeux, il lui écrivit une épître de douze pages dans laquelle il lui parlait du commerce d'Hambourg, mais pas d'abord de celui qu'elle faisait; en bon et sage prince, il traita celui des sucres et des cafés; puis, comme il faut toujours un peu d'humanité, il aborda le sujet épineux, lui dit qu'il avait appris avec peine les propos sans doute faussement injurieux qui se disaient sur son compte, relativement à Ar....... de Pe..., et il finissait son étrange lettre par cette belle phrase :

« Vous êtes innocente, je le sais. Mais, ma chère comtesse, songez *que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée.* »

— Je vous ai fait voir pour la belle et la bête qu'elle ne marchande pas sa réponse, ma vieille amie; ce fut encore plus direct cette fois. Sa lettre, à elle, n'avait que trois lignes.

« Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, car vous n'êtes *pas César*, et vous savez bien que je n'ai jamais été votre femme. »

— Hein! madame la gouvernante, comment trouvez-vous la riposte?

— Si charmante que, malgré son petit bonnet et son air méchant, je vais aimer madame de Balby à l'adoration.

CHAPITRE XI.

Suite des anecdotes relatives à madame de Balby. — Cette dame écrit à M. de Narbonne. — Farcy, tome second de l'Intimé et de M. Loyal. — *C'est de la part de madame la comtesse.... vous savez....* — M. de Narbonne est poursuivi jusqu'au Théâtre-Français et chez madame la baronne de Staël. — On me donne un bon conseil. — Mademoiselle Dillon, aujourd'hui femme du général Bertrand. — Fin de mon récit à l'empereur à propos du bal de la duchesse de Luynes. — *C'est bien extraordinaire.*

— Je pourrais vous en raconter encore sur cette étrange personne, car elle a certes donné matière à plus d'un texte.

— Vous pourriez en ajouter un auquel vous avez prêté, dit M. de Sainte-Foix qui arrivait alors auprès de nous. Je vais vous raconter cette histoire, car je vois que le comte Louis est trop modeste pour l'entreprendre.

Vous saurez donc que le digne comte que voilà devait cinq cents louis à madame de Flamarens. Madame de Flamarens, que vous pouvez voir tous les mercredis chez madame de Souza, et qui est là-bas à une table de jeu, n'a jamais été beaucoup plus agréable que vous la voyez. Je crois que c'était pour cela que Narbonne lui devait cinq cents louis... Hein! n'est-ce pas vrai?... Quoi qu'il en soit, ils se brouillèrent, et madame de Flamarens demeura avec une créance de plus et cinq cents louis de

moins. C'était beaucoup pour une femme dans notre temps que cinq cents louis ; madame de Flamarens parla de son chagrin de les perdre à madame de Balby ; car il faut dire qu'à cette époque aussi il y avait dans la bonne compagnie des formes de politesse qui rendaient le commerce habituel de la vie bien autrement sociable, et remettre sa cause entre les mains d'un recors, eût été pour madame de Flaramens la plus inconcevable des démarches. Mais elle voulait rentrer dans son argent, et ce fut dans ce sens qu'elle en parla à madame de Balby, avec laquelle elle avait été au couvent de la Visitation. Celle-ci, toujours décidée et prompte dans ses premiers mouvemens, se chargea d'abord des poursuites à faire.

— Mais comment vous y prendrez-vous ? demanda madame de Flamarens.

— Soyez tranquille. J'agirai comme si vous étiez demeurée la véritable créancière. J'aurai tous les égards *voulus dans votre position*.

Le lendemain le comte Louis reçut un petit billet de madame la comtesse de Balby, dans lequel elle lui annonçait que madame la comtesse de Flamarens, son amie, ayant eu un besoin pressant d'argent, elle avait avancé la somme de 12,000 francs qu'il devait, *lui*, comte Louis de Narbonne, à madame de Flamarens. Et elle ajoutait qu'ayant elle-même le désir de faire rentrer une avance aussi considérable, elle le priait de lui envoyer les cinq cents louis dans la journée... Le billet était poli, mais d'une concision désespérante ; et puis, avec madame de Balby, il n'y avait aucun souvenir à invoquer, et Narbonne aurait donné plutôt mille louis pour qu'il n'y eût jamais sujet même d'un seul entre elle et lui. Cependant il n'avait pas les cinq cents louis. Comment faire ? Il reçut le billet : on l'aurait dit écrit

par un procureur. Enfin, à tout hasard, il répondit que dans la semaine il enverrait les cinq cents louis à madame la comtesse de Balby. Et il arrangea cela comme vous savez qu'il tourne un billet. Mais il paraît que son éloquence ne fut pas très persuasive, car, une heure après qu'il l'eut écrit, on lui annonça un nouveau message de madame de Balby. Celui qui le portait était un grand valet-de-chambre qu'elle affectionnait plus que ses autres gens, et qui s'appelait *Farcy*. Farcy salua profondément M. de Narbonne, et lui dit, dans les termes les plus polis, qu'il venait de la part de madame la comtesse de Balby pour ce qu'il savait bien, et dont madame la comtesse avait besoin avant la fin de la journée.

— Mais, dit Narbonne en frappant du pied, j'ai écrit à ta maîtresse que je ne pouvais lui rendre cet argent que dans huit jours... Qu'elle attende! Pourquoi diable aussi a-t-elle été se charger de cette créance?... Pourquoi a-t-elle été donner cinq cents louis à cette folle de madame de Flamarens?

— Monsieur le comte, je ne sais rien autre chose, sinon que j'ai ordre de rapporter à madame la comtesse les cinq cents louis dont vous parlez. Et comme elle est très bonne et très indulgente, si vous ne les avez pas en or, donnez-moi de l'argent blanc et même des billets de la caisse d'escompte : j'ai ordre de tout prendre.

— Oh! le bourreau!... s'écria M. de Narbonne avec un désespoir comique, en interrompant M. de Sainte-Foix. Imaginez-vous que c'était le second volume de l'Intimé et même de M. Loyal; il s'en fut parce que je sortais, mais il me dit qu'en cas de refus il avait ordre de se présenter à moi toutes les heures : je n'en fis que rire. J'allais à cette époque chez mademoiselle Contat. Je n'y étais pas depuis une heure que son valet-de-

chambre me dit qu'on me demande pour une affaire pressée. Je sors, et qui trouvé-je dans l'antichambre? mon grand coquin de Farcy qui s'incline tout aussitôt, et me dit avec le ton le plus obséquieux :

— Monsieur le comte, c'est de la part de madame la comtesse de Balby. C'est pour les cinq cents louis... vous savez...

Je n'entendis pas la fin de sa phrase, et je me sauvai en tirant la porte après moi comme si j'eusse été en face du diable; et me jetant dans mon cabriolet, je courus me réfugier chez madame de Staël, espérant y être à l'abri de mon âme damnée; mais j'avais affaire à trop forte partie. Je n'étais pas assis depuis cinq minutes que le valet-de-chambre de confiance de madame de Staël vint me dire tout bas qu'il y avait un homme qui me demandait pour une affaire des plus pressées. Le moyen de faire passer une réponse par un intermédiaire tel qu'un valet étranger! je sortis, mais j'étais furieux.

— Drôle, dis-je à Farcy comme il commençait ses révérences et son éternelle phrase :

Monsieur le comte, c'est de la part de madame la comtesse de Balby...

Drôle, si tu t'avises de me suivre encore de cette manière, je te casse les reins... Songes-y bien.

— Monsieur le comte, me répondit Farcy en recommençant ses éternelles révérences, et tenant sa montre à la main pour me faire voir qu'il y avait une heure d'écoulée, je ne fais qu'obéir à ma maîtresse. Monsieur le comte est trop juste pour ne pas m'excuser, *et surtout pour* me donner des coups de canne avant de m'avoir donné les cinq cents louis.

Le drôle avait raison. Je me sauvai de chez madame de Staël comme je m'étais sauvé de chez mademoiselle Contat, et lançant mon cheval au galop, je fis deux

lieues dans Paris pour dérouter mon espion, et je rentrai chez moi pour faire ma toilette, ayant bien soin de consigner Farcy. Mais à peine avais-je ôté mon habit pour me faire coiffer, qu'un de mes gens accourut tout essoufflé m'annonçant un message de Monsieur. Je savais très bien à quoi m'en tenir là-dessus; mais le moyen de décliner un pareil nom! la maligne peste avait licence de tout faire à cet égard, et elle se servait de toutes ses armes. Farcy entra avec la même gravité, et me recommença, pour la cinquième fois depuis le matin, son éternelle phrase :

— Monsieur le comte, c'est de la part de madame la comtesse de Balby... pour les cinq cents louis... vous savez?...

— Je n'ai pas d'argent, lui dis-je, et quand j'en aurais, tu diras à ta maîtresse que je ne lui en donnerai pas tant qu'elle s'y prendra de cette façon.

Farcy salua tout aussi poliment qu'il était entré, et moi, tout fasciné par ces continuelles apparitions, croiriez-vous bien que je n'eus pas *le courage*, c'est le mot, d'aller dîner chez madame la duchesse de Grammont, où j'étais prié depuis huit jours. Je mangeai une aile de poulet chez moi, et je fus ensuite à l'Opéra. A peine étais-je dans ma loge, que la porte s'ouvre, et voilà le grand corps de Farcy qui se présente en faisant sa révérence, et commençant son refrain :

— Monsieur le comte, c'est de la part de madame la comtesse de Balby...

— Coquin! lui dis-je en lui jetant au nez une bourse qui contenait au moins dix louis, ne peux-tu donc aller dormir?... et ne voilà-t-il pas une belle heure pour faire les affaires de ta maîtresse?

Cette fois, Farcy salua jusqu'à terre.

— Monsieur le comte a raison. Mais je ne pourrai pas

toujours dormir, et demain matin j'aurai l'honneur de me présenter chez lui.

Le bourreau tint parole. Mais son argent était prêt, et avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche, je le lui avais jeté avec colère, car j'étais plus irrité le lendemain que la veille. C'est à vous maintenant de juger madame de Balby d'après tout ce que nous venons de vous raconter.

— Je la crois fort amusante, très moqueuse, mais point méchante : me trompé-je ?

— Aucunement pour les deux premiers points, mais tout-à-fait sur le dernier.

Et se penchant à mon oreille, il me dit très bas :

— Vous avez des amis communs, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! repoussez toutes les tentatives qui tendraient à vous rapprocher. Ce n'est pas l'*amie* qu'il vous faut. Croyez-en ma vieille amitié, ma chère enfant.

C'était alors que M. de Narbonne était le meilleur des hommes. Il n'y avait plus de cette légèreté qu'on lui a reprochée. Quant à moi, je l'ai déjà dit, et je le répète encore, M. de Narbonne n'a jamais été léger pour *ses vrais amis*. Combien il a été parfait pour M. de Talleyrand !... et M. de Talleyrand, comment a-t-il été pour lui ? M. de Metternich, dont l'âme généreuse et grande *peut* et *sait* apprécier un homme de bien, faisait le plus grand cas de M. de Narbonne. L'opinion d'un tel homme est d'un poids immense dans la balance du monde social.

Le bal de l'hôtel de Luynes m'occupait beaucoup sans m'amuser, parce que, à cette époque, le faubourg Saint-Germain n'était pas encore rallié sous la bannière impériale comme il le fut plus tard. Il y avait donc alors deux partis formant presque deux camps. Je m'amusais beaucoup de tout ce que me disaient mes amis. Madame

Zayonchek, toujours si spirituelle, l'était encore, je crois, davantage ce soir-là, et nous passâmes très bien notre temps, jusqu'au moment où nous partîmes; il était quatre heures du matin. Ce fut alors qu'arriva *l'événement*, qui n'en était pas un, dont l'empereur avait été *si bien instruit*.

Nous devions ramener M. de Narbonne, qui demeurait rue Roquepine. Il n'était pas auprès de nous, et tout en nous en allant nous nous mîmes en quête de sa personne. Nous étions au moment de partir sans lui, lorsque nous l'aperçûmes donnant le bras à une grande et belle personne dont la tournure était remarquable, et dont la figure, sans être régulièrement belle, plaisait d'abord; du moins est-ce l'effet qu'elle a toujours produit sur moi. Je ne puis dire aujourd'hui quel fut le motif qui fit témoigner un léger mécontentement à cette personne; mais elle dit à monsieur de Narbonne que Junot avait eu tort. M. de Narbonne l'ayant remise aux soins de sa sœur, qui était madame la duchesse de Fitz-James, vint nous retrouver, et chanta une gamme à Junot, qui fut confondu; car il n'avait eu que de l'admiration pour mademoiselle Dillon, qui était la grande et belle personne à laquelle M. de Narbonne donnait le bras. Non-seulement c'était parce qu'elle lui plaisait, mais il savait qui elle était, tandis que je l'ignorais, moi. Elle était la fiancée de notre ami Alphonse Pignatelli, frère du comte de Fuentès. C'était un titre pour que Junot, qui d'ailleurs était plus que poli envers les femmes, le fût avec elle aussi convenablement qu'il devait l'être.

Le lendemain il y eut des billets écrits de part et d'autre. Tout avait été l'affaire du hasard; mademoiselle Dillon ne connaissait même pas Junot, et M. de Narbonne le lui nomma. Du reste elle fut parfaitement

bonne. Toutes les fois qu'une femme d'esprit agira dans quelque circonstance que ce puisse être, elle montrera toujours une supériorité marquée sur toute autre. Junot en avait la tête tournée.

— C'est une aimable femme, de par Dieu, que votre jeune amie ! dit-il au comte Louis.

Et le résultat de cette aventure fut de mettre Junot à portée de connaître, bien avant le temps, la femme de l'un de ses frères d'armes ; car mademoiselle Dillon, dont je parle-là, est aujourd'hui madame la comtesse Bertrand, cette femme que la France doit aimer, vénérer, ainsi que son mari, comme les deux seuls êtres qui, après Marchand, aient adouci l'agonie de l'empereur.

J'ai rapporté cette petite histoire dans ses moindres détails pour faire le raisonnement très juste que l'empereur était entouré de gens qui, sans pitié pour lui-même, dénaturaient jusqu'aux actions les plus simples de ses amis, et les lui présentaient altérées et sous un faux jour. Ce qui se passa fut si léger, que, parlant de cela depuis à madame Bertrand, elle ne se rappela pas le fait non plus que moi.

— Et vous n'êtes vraiment allés qu'une fois à l'hôtel de Luynes ? me demanda l'empereur en se promenant, et me fixant toutefois avec une extrême attention.

— Nous n'y sommes allés qu'une fois, sire.

— Et cette histoire de mademoiselle Dillon... s'est passée comme vous le dites ?

— Exactement, sire.

— C'est bien extraordinaire.

Et l'empereur, je le sus depuis par Duroc, tança vertement le correspondant infidèle.

CHAPITRE XII.

Départ de Junot. — Ses discussions avec le ministre de la guerre, général Clarke. — *La trahison est toujours méprisable.* — Napoléon n'a jamais estimé Clarke. — L'empereur autorise Junot à correspondre directement avec lui. — Mauvaise organisation du service de l'armée de la Gironde. — Junot perd un bracelet. — Lettre de Clarke. — Junot en est profondément offensé. — L'empereur donne *un savon* au ministre de la guerre. — Nouvelle lettre. — Junot y est qualifié de *votre excellence.* — Le prince de la Paix. — Ses protestations de dévouement.

Le départ de Junot fut enfin arrêté. L'empereur lui donna des instructions secrètes fort étendues, et il partit le 28 août 1807, se dirigeant sur Bordeaux. C'était là qu'il devait trouver de nouveaux ordres.

Maintenant je ne vais marcher qu'appuyée sur des renseignemens certains. C'est d'après des documens puisés dans les cartons de Junot, dans ceux des principaux personnages qui étaient avec lui, que je parlerai. Junot a laissé beaucoup de notes sur cette époque fort importante de notre histoire, et je ne parlerai que d'après lui.

Avant de m'engager dans cette route assez difficile à parcourir pour une femme, il est nécessaire de parler assez clairement pour ne pas être forcé de s'arrêter souvent pour des explications relatives à un homme qui fut non-seulement l'ennemi de Junot, et chercha tous les moyens de lui nuire, mais bien aussi de tous ceux qui avaient le malheur de se trouver en contact avec lui : je veux parler du général Clarke.

Je ne sais d'où lui venait cette auréole de répulsion dont il était environné; mais en général il était peu aimé, et sur dix personnes consultées sur leur degré d'estime et d'attachement, neuf répondaient négativement. Junot ne l'aimait pas du tout et ne s'en cachait pas. Il le disait à l'empereur lui-même, et un jour l'empereur lui ayant recommandé de mettre plus de douceur et de liant dans ses rapports avec le ministre de la guerre, Junot s'écria comme emporté par une impression plus forte que lui :

— Ah! sire! l'armée d'Italie!... puis-je donc l'oublier?

Et l'empereur avait souri avec complaisance en regardant Junot.

Napoléon était vraiment inexplicable!

Le fait est que le général Clarke avait été envoyé à l'armée d'Italie par le directoire pour y *surveiller* le général Bonaparte. Clarke était fin; il ne vit pas le grand homme dans Bonaparte, mais il reconnut en lui un être supérieur aux mirmidons qui l'envoyaient, et, sans être porté à le faire par un élan généreux, mais bien parce que, dans ces temps de révolution, rien n'était plus commun que la place appartenant au plus habile, il révéla à Bonaparte qu'il était venu à l'armée d'Italie pour l'observer et rendre compte de ses actions, mais que dès cet instant il était tout à lui. La trahison est toujours méprisable; néanmoins il est en nous un sentiment pour notre personne qui nous fait fermer l'œil sur le mauvais de l'action, lorsque nous sommes nous-mêmes l'objet pour lequel on trahit. Napoléon n'estima jamais Clarke, et je n'en veux pour preuve que la manière dont il avait formé le ministère de la guerre. Qu'est-ce que Clarke avait à faire? diriger quelques mouvemens de troupes, faire signer quelques nominations; encore le major-général avait la prérogative de nommer et de faire ce tra-

vail avec l'empereur, et tout ce qui avait ensuite rapport au matériel de l'armée regardait le ministre directeur de la guerre. Le ministère de la guerre, proprement dit alors, n'avait donc que peu ou point d'attributions à bien remarquer : aussi Clarke s'en vengeait-il sur les malheureux qui avaient encore affaire à lui ; et comme la marche des troupes, leur direction, leur cantonnement, tout cela le regardait, Junot eut d'abord des relations avec lui.

— Je prévois qu'elles seront orageuses, me dit-il, et que le malheureux me desservira auprès de l'empereur... mais je te laisse ici, et tu auras l'œil sur ses démarches.

Il dit la même chose à Napoléon, qui parut frappé d'une sorte de conviction lorsque Junot ajouta :

— Soyez persuadé, sire, que les affaires de Votre Majesté iraient beaucoup mieux si nous avions à traiter avec un homme qui ne fût pas ainsi en dissidence avec nous ; car elle peut savoir que je ne suis pas le seul, et que *tous* les maréchaux ne peuvent supporter les manières impertinentes de M. le général Clarke avec eux. Je suis grand-officier de l'empire comme Ney, comme Lannes, comme Murat ; je suis, de plus, premier aide-de-camp de Votre Majesté, gouverneur de Paris, général en chef d'une grande et belle armée que me confie la bonté de Votre Majesté ; je veux que le général Clarke, dont les fonctions, comme ministre de la guerre, se bornent, avec Votre Majesté, à faire *celles d'un commis*, qui jamais n'a vu une bataille autrement que dans les tableaux de Bourguignon ou de Vandermeulen ; je veux que cet homme soit avec moi comme il faut qu'il soit, ou bien à mon retour je lui fais faire connaissance avec l'odeur de la poudre.

— Monsieur Junot ! dit l'empereur en fronçant le sourcil, vous êtes trop vif.

— Sire, je veux qu'il respecte en moi, non pas son égal...

L'empereur sourit.

— Mais l'homme investi par Votre Majesté d'un grand pouvoir et de sa confiance.

L'empereur marcha long-temps en silence; puis tout-à-coup s'arrêtant en face de Junot, il lui dit :

— Eh bien! pour t'enlever tout prétexte à faire de la mauvaise besogne, je vais t'autoriser à une grande chose : tu ne correspondras qu'avec moi; ton chef d'état-major correspondra avec Clarke... Es-tu content?

J'ai déjà dit que Napoléon aurait amolli de l'acier dans de semblables momens. Junot prit sa main, la pressa sans pouvoir dire un mot, et s'écria enfin :

— Je ne puis que promettre mon sang pour tant de bonté...

Ce que Junot avait prévu arriva tout d'abord. Il trouva l'organisation mal en ordre, tout en suspens, le service des vivres mal préparé. Il était évident qu'on voulait le desservir. Junot oublia dans le moment ce que lui avait commandé l'empereur; et au lieu de laisser cette explication au général Thiébault, son chef d'état-major, dont l'esprit remarquable et une grande connaissance des affaires rendait l'intervention parfaite dans un pareil moment, il écrivit lui-même, et il le fit parce que, dans la lettre de Clarke qu'il reçut à Salamanque, il trouva des expressions qui non-seulement lui déplurent, mais l'affectèrent. L'empereur était mécontent, d'un voyage qu'il avait fait à Bagnères de Bigorre, où du reste il n'y avait plus personne, et où Junot perdit un bracelet de cheveux blonds, qui fut rendu à mon propre individu l'année suivante par le maire de Bagnères, qui, avec toute la politesse de la province, vint me remettre ce bracelet en me disant qu'il avait d'abord reconnu *la*

couleur de mes cheveux. Toujours est-il que cette petite excursion avait déplu à l'empereur, et au lieu d'en faire écrire par M. de Menneval, il en chargea Clarke. Je mets ici les propres phrases de la lettre pour faire voir à quel degré Napoléon était susceptible, et M. Clarke... tout ce qu'on voudra bien.

« Paris, le 29 octobre 1807.

»*Expédié de Paris, le* 3 *novembre* 1807.

» Je ne puis approuver, général, la réponse que vous » me faites au sujet du mécontentement de l'empereur, » que je vous faisais connaître expressément de sa part » dans ma lettre du 12 octobre dernier. Cette réponse » s'écarte du devoir en ce que vous vous permettez » d'appeler les reproches de l'empereur des reproches » *non mérités.* Sa Majesté peut mieux que personne ap- » précier ce qu'*elle peut exiger de ses généraux et de ses* » *serviteurs.* La sagesse préside aux témoignages qu'elle » leur donne de son mécontentement ou de sa satis- » faction...

» ... L'empereur *veut que je vous ordonne* que du mo- » ment où la tête de vos troupes sera arrivée à Sala- » manque, vous y portiez votre quartier-général, afin » d'être à même de tenir correspondance avec son am- » bassadeur à *Madrid,* et avec les ministres de Por- » tugal...

» L'empereur suppose que du 1er au 15 novembre » votre armée sera arrivée à *Ciudad-Rodrigo* [1]. Il faut

[1] Voilà qui prouve combien Junot lui-même obéissait à l'empereur pour le silence. Cette lettre prouve que, dès le départ de Paris, Junot connaissait la destination de l'armée, et le mot de *Ciudad-Rodrigo* le dit à lui seul, et le général Thiébault dit dans son ouvrage sur la campagne de Portugal que Junot ne reçut l'ordre de sa destination qu'à Salamanque.

» donc que du 20 au 30 novembre, vous puissiez vous
» mettre en marche sur Lisbonne, et que, quelque
» chose que fasse le prince-régent, soit qu'il DÉCLARE OU
» NON LA GUERRE A L'ANGLETERRE, les troupes françaises
» aillent toujours à Lisbonne... Vous devez écouter toutes
» les propositions qui vous seraient faites, *mais ne rien*
» *signer*...

» ... L'empereur veut que ses troupes arrivent le plus
» tôt possible à Lisbonne pour y séquestrer toutes les
» marchandises anglaises. Sa Majesté désire également
» que les troupes y arrivent *comme amies, afin de se sai-*
» *sir de la flotte portugaise*... L'empereur a ordonné au
» ministre de la marine d'envoyer à votre quartier-gé-
» néral un certain nombre de marins qui vous seront
» utiles pour la police du port de Lisbonne.

» On doit présumer que le gouvernement portugais
» prendra un des deux partis dont je vais parler:

» 1° Ou il fera marcher son armée à l'approche des
» troupes françaises, et se mettra en défense, alors tout
» devient du ressort militaire. Trois mille Espagnols de
» cavalerie et huit mille d'infanterie se réuniront à votre
» corps d'armée, qui se trouvera alors porté à un effec-
» tif de trente-cinq mille hommes, et à un présent sous
» les armes de trente mille hommes. Deux divisions es-
» pagnoles, l'une de dix et l'autre de six mille hommes,
» doivent marcher l'une sur Oporto, et l'autre sur les
» Algarves. Quant à vous, général, l'empereur veut que
» vous marchiez droit à Lisbonne;

» 2° Ou le gouvernement portugais prendra le parti
» de se soumettre, déclarera la guerre à l'Angleterre,
» enverra au-devant de l'armée française pour négocier
» avec vous. En ce cas, général, voici ce que vous de-
» vez répondre:

» *J'ai ordre de mon souverain de marcher droit sur*

» *Lisbonne, sans m'arrêter un seul jour. Ma mission est* » *de fermer ce grand port aux Anglais. Je devrais vous* » *attaquer de vive force; mais il répugne au grand cœur* » *de l'empereur Napoléon, et au caractère français, de* » *répandre le sang. Si vous ne tenez pas vos troupes réu-* » *nies, si vous les mettez en un lieu où elles ne causent au-* » *cune inquiétude, si vous nous recevez comme auxiliaires* » *jusqu'à ce que les négociations entamées à Paris soient* » *terminées, j'ai ordre d'y consentir*, etc., etc.

» Il se peut, général, que par de semblables moyens » vous arriviez à Lisbonne comme auxiliaires. On pourra » calculer à Paris, A DEUX JOURS PRÈS, le jour de votre » arrivée à Lisbonne; et vingt-quatre heures après un » courrier partirait pour vous porter les résolutions défi- » nitives de l'empereur. On doit regarder comme CER- » TAIN, d'après ce qu'on peut attendre des sentimens » que le Portugal a manifestés, que ce courrier vous » porterait l'annonce que les propositions de ce pays » n'ont pu être acceptées, et que le pays doit être traité » en ennemi. Huit ou dix vaisseaux, les chantiers qui » tomberaient dans nos mains seraient d'un immense » avantage. Tous *vos discours*, général, doivent donc *se* » *tourner* vers l'accomplissement de ce grand projet. » Votre dévouement pour l'empereur, le zèle que je » suis sûr que vous mettrez à exécuter les ordres que » je vous transmets de sa part, me portent à croire que » ce projet réussira, parce qu'il n'est pas probable que » le Portugal oppose de la résistance. *On croit encore* » *moins ici* que le prince de Portugal veuille aller au » Brésil.

» La convention secrète qui vient d'être conclue avec » l'Espagne, et qui vous sera portée par le prochain » courrier, vous fera connaître que les troupes espa- » gnoles qui feront partie de votre armée seront sous vos

» ordres. Vous vous attacherez à les bien traiter. Si le » roi d'Espagne ou le prince de la Paix se rendaient à » l'armée, ils auraient le commandement en chef; mais » il a été convenu qu'ils n'y viendraient pas. S'ils y ve- » naient pour une parade, vous leur rendriez tous les » honneurs dus aux généraux en chef. Mais s'ils y ve- » naient pour commander réellement l'armée, vous vous » tiendriez strictement à vos instructions de garder vos » troupes réunies, et de marcher droit sur Lisbonne.

» L'intention de l'empereur, général, est que vous » ne vous éloigniez aucunement de la ligne directe, » et que vous n'alliez ni à Madrid, ni dans aucun » autre endroit qui s'écarterait de cette ligne. Dès l'in- » stant que le premier corps de vos troupes sera arrivé à » Ciudad-Rodrigo, l'empereur veut que vous y soyez » vous-même. L'opération importante dont Votre Excel- » lence est chargée, aura réellement réussi, si par votre » prudence et vos discours vous parvenez à vous rendre » maître de l'escadre portugaise. Vous ne négligerez » donc rien pour tirer parti du choix que l'empereur a » fait de vous pour *donner à entendre* que vous êtes en- » voyé pour concilier. Au surplus, *tout discours sera bon* » pourvu que vous vous empariez de l'escadre.

» Sa Majesté l'empereur vient de m'écrire DE SA MAIN » que, dans aucun cas, vous ne deviez signer aucune » convention avec les Portugais.

» Agréez, général, l'assurance de ma considération » distinguée.

» *Le ministre de la guerre*,

» CLARKE. »

Je transcris cette lettre presque tout entière, parce que je la trouve très remarquable par ce qu'elle contient. Cette une pièce curieuse pour l'histoire.

Mais, après l'avoir considérée sous ce rapport, est-il possible de ne pas être stupéfait à la vue d'une œuvre aussi inepte, aussi stupide !... Quel style, bon Dieu ! et quelles locutions ! quel français barbare !... Mais ce n'est pas tout : que signifie tout le paragraphe entier où il s'agit de la venue ou de la non venue du roi d'Espagne et du prince de la Paix à l'armée ?... Et puis cette fin de lettre : *Au surplus, tout discours sera bon*, etc. ?

Mais ce ne fut pas le rire de la moquerie qui entr'ouvrit les lèvres de Junot à la réception de cette lettre... Il eut un moment de vives souffrances. Puis, faisant venir un courrier qu'il affectionnait particulièrement, il le fit partir pour Paris, en lui donnant ordre de me faire éveiller s'il arrivait dans la nuit, et de me remettre les paquets dont il était porteur. Il arriva à onze heures du matin : j'étais au Raincy. En lisant la lettre de Junot, je vis qu'il était profondément blessé. Sa lettre était fort longue. Il me chargeait de faire porter le paquet de l'empereur à l'instant même, ainsi qu'une très petite lettre adressée au ministre de la guerre. Si j'avais pu savoir ce qu'elle contenait, jamais je ne l'aurais envoyée.

Dans la lettre que Junot écrivait à l'empereur, il lui disait, avec respect, sans colère, mais avec dignité (j'ai vu depuis le brouillon, et il est admirable) qu'il lui était impossible de servir plus long-temps s'il recevait encore une lettre comme celle dont il avait l'honneur d'envoyer la copie [1] à Sa Majesté. Il terminait en suppliant l'empereur de choisir un autre général en chef, s'il voulait qu'il correspondît avec un homme aussi injurieux dans ses relations que M. Clarke. Cette lettre de Junot à l'empereur est peut-être une des plus remarquables que

[1] La lettre originale sera déposée chez mon éditeur avec toutes les autres pièces originales et autographes, lors de la publication de la sixième et dernière livraison.

je connaisse de lui, et l'on sait qu'il écrivait à merveille. L'empereur en fut non-seulement content, mais il rendit pleine justice à Junot. Le général Clarke fut mandé aux Tuileries, et l'empereur lui donna *un savon*, comme lui-même le dit ensuite, dont l'homme de plume se rappela long-temps.

Quant à la petite lettre que je lui avais envoyée de la part de Junot, je ne puis en rapporter les mêmes expressions parce que je ne les dirais pas justes. Mais le sens m'est demeuré présent, et même la première phrase :

« *Vous avez bien raison de dire que tout discours est bon, et vous le prouvez bien.* »

Le résumé de la lettre disait qu'à la réception d'une seconde Junot monterait à franc étrier, et viendrait trouver M. Clarke, n'importe où il serait, pour lui demander raison de l'impertinence avec laquelle sa lettre était écrite. Un ton aussi grossier, ajoutait-il, ne sera jamais supporté par un grand-officier de l'empire, par celui que notre maître à tous a daigné choisir pour son premier aide-de-camp, et pour le gouverneur de sa bonne ville de Paris. Je le jure SUR L'HONNEUR, disait Junot en terminant, cette lettre n'est pas une lettre ministérielle, ni une *lettre de bureau*, c'est un défi que je vous porte si vous persistez dans votre système d'insolence envers moi, comme, au reste, envers presque tous mes camarades. Choisissez ou la paix ou la guerre : il faut en finir.

Clarke répondit, *de sa main*, une petite lettre fort aimable, car il l'était quand il le voulait, pour affirmer que son désir le plus vif était de vivre en bonne harmonie avec les généraux en chef, mais qu'avec beaucoup d'entre eux la chose était *impossible*. Je sais bien qu'il pouvait n'avoir pas tout-à-fait tort.

Et pour faire juger de l'impression qu'avait produite la voix du maître, je mets ici une lettre écrite trois jours après.

« Paris, le 3 novembre 1807.

» Général,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de » m'écrire en date du 27 octobre, pour m'annoncer » votre départ de Bayonne et le bon ordre qui a régné » jusqu'ici dans la marche des troupes que vous com- » mandez sur le territoire espagnol.

» J'ai rendu compte à l'empereur de ces détails, et » j'ai mis sous les yeux de Sa Majesté les observations » que vous m'adressez sur la nécessité ainsi que sur les » moyens de pourvoir à l'avance à la subsistance des » troupes françaises pour le moment de leur entrée en » Portugal.

» J'ai communiqué à Son Excellence le ministre du » trésor public vos plaintes sur la conduite des receveurs » de département sur lesquels le payeur général de votre » corps d'armée avait des ordonnances, pendant que les » troupes qui le composaient étaient cantonnées dans » les environs de Bayonne.

» Agréez, général, l'assurance de ma parfaite consi- » dération distinguée *pour Votre Excellence.*

» *Le ministre de la guerre,*

» Clarke. »

Il est à remarquer que, dans l'original de cette lettre que je viens de copier à l'instant, la phrase de la fin est à moitié de son écriture, *pour Votre Excellence* est de

sa main; ensuite ce mot d'Excellence, qu'à l'exemple de l'Allemagne l'empereur avait laissé prendre à la noblesse militaire et que Clarke avait complétement dénié dans sa première épître, était ici réintégré en son lieu. Le même jour il envoyait à Junot la copie de la convention secrète conclue entre nous et l'Espagne pour que nous pussions traverser cette partie de la Péninsule; mais le prince de la Paix n'était plus le même homme ou plutôt il était toujours le même, mais il n'était pas ce qu'on s'était figuré. Le prince de la Paix, d'Isquierdo enfin, n'était pas plus le vrai prince de la Paix que la France et l'Espagne d'Isquierdo n'étaient la France et l'Espagne véritables. Voici une pièce très curieuse que je mets ici, et que j'y mets maintenant quoiqu'elle ait été écrite en 1805, mais elle est caractéristique; et puis c'est une sorte de franchise pour un premier ministre qu'il est rare de rencontrer. Est-ce franchise, est-ce autre chose? Voilà la question. La lettre n'est pas traduite; elle fut écrite en français comme elle est là; je n'y ai pas changé une virgule ni un point, ainsi qu'on peut le voir. J'ai préféré laisser les fautes quelque nombreuses qu'elles soient, et même quelque grossières : je me bornerai à *les* marquer par des italiques.

A Son Excellence le général Junot, ambassadeur de Sa Majesté l'empereur des Français près la cour de Portugal, etc., etc.

« Mon général,

» Je n'aurai jamais l'intention *d'improber* la conduite » de Votre Excellence dans aucune affaire; je n'ai fait

» qu'exposer mon avis sur l'incident du convoi anglais » avec toute la franchise de mon caractère dont Votre » Excellence sera *plainement* satisfaite dans la suite de » notre correspondance. Je souhaite bien sincèrement » que le cabinet portugais se conduise de façon à ne » nous donner le moindre sujet de plainte ; mais si, » contre mon espoir, il oublie ses engagemens jusqu'à » favoriser les projets de l'ennemi, alors je n'hésiterai » un moment à employer tous les moyens qui seront en » mon pouvoir pour l'occupation du Portugal.

» En attendant, je ne pense qu'il soit prudent de » précipiter les affaires. Votre Excellence se rappellera » sans doute nos conversations chez moi, et n'aura pas » oublié ma façon de penser sur les mesures à prendre » dans tous les cas possibles : par conséquent j'aimerais » mieux, pour le moment actuel, employer la faveur » dont Sa Majesté Impériale et Royale m'honore, plu» tôt pour temporiser que pour pousser les choses à » bout. Du reste, Votre Excellence peut être persuadée » que je n'épargnerai rien pour accélérer le moment si » désiré de voir l'Angleterre humiliée et réduite à la nul» lité politique *la plus absolue*, pour le bien de l'huma» nité et pour la tranquillité de l'Europe. Heureusement » les intérêts de mon pays se trouvent parfaitement » d'accord avec les affections de mon cœur. Mon amitié » pour les Français, mon *enthousiasme* pour son empe» reur, me portent à procurer la ruine d'une nation » dont le despotisme maritime est incompatible avec la » prospérité de l'Espagne. Je me flatte que mes efforts » pour cela *ne seront* tout-à-fait inutiles, et que j'aurai » la double satisfaction de servir mes amis et de faire à » la fois tout le mal possible *à ses* ennemis qui seront » toujours les miens.

» Je suis très sensible aux sentimens d'amitié dont

» Votre Excellence a eu la bonté de m'honorer; je la
» prie de me croire,

» Mon Général,

» Le plus sincère et dévoué serviteur de Votre Ex-
» cellence.

» LE PRINCE DE LA PAIX. »

Et voilà comme parlait le prince de la Paix en 1805[1]; mais ce n'était pas ainsi qu'il disait en 1808, lorsqu'il fit cette proclamation dont, au reste, l'empereur ne fut pas dupe un seul moment. Je rappelle cette lettre maintenant parce que l'Espagne étant au moment de jouer un rôle actif bien intéressant dans le grand drame de l'Europe, il est essentiel de faire connaître les personnages qui ont le plus contribué à sa mise en scène; et le prince de la Paix est le premier de tous dans l'importance dramatique.

[1] Dès cette époque le prince de la Paix avait montré ce qu'il serait. Après avoir parlé très haut contre l'Angleterre, il fila plus doux et fit voir que tout ce bruit n'amenait aucune besogne : il fallut Austerlitz pour amener Trafalgar. Ce n'est pas que je m'en réjouisse, grand Dieu! mais je parle des faits matériels, et alors il faut bien dire les choses par leur nom. Cette lettre est bien curieuse, écrite à cette époque, entre deux frayeurs, devant un espoir, derrière un volcan qui l'écrasait en reculant... Il est de fait que la position était difficile à soutenir. Du reste, elle l'était comme position douteuse et fausse, car elle devenait facile en agissant avec loyauté, et en perdant ses vaisseaux, l'Espagne du moins n'aurait pas perdu l'amitié de l'empereur.

CHAPITRE XIII.

Dégoûts et ennuis éprouvés par Junot. — La jalousie et l'envie se déchaînent contre lui. — *Sac de mille francs.* — Impartialité de l'auteur de ces mémoires. — Les assassinats. — Le général Thiébault. — Charles X à l'exposition de 1827. — Instructions secrètes relatives à la campagne de Portugal. — Les généraux Loison, Laborde, Quesnel, Cazotte, Kellermann. — Manque de subsistances pour l'armée. — Ce que les soldats eurent à souffrir dans cette campagne. — Lettre de Junot sur ce sujet. — Erreurs du colonel Napier.

Junot était donc parti pour Lisbonne, et son armée avait déja franchi Alcantara, que l'on ignorait à Paris, dans le vulgaire du moins, où allait cette armée. Il fallait arriver à Lisbonne le plus rapidement possible; non-seulement les ordres ministériels étaient précis à cet égard, mais les lettres particulières de l'empereur étaient péremptoires. Aussi Junot dut-il beaucoup sacrifier pour obtenir un résultat.

Il me faut enfin aborder un sujet personnel en disant combien Junot éprouva de dégoûts et d'ennuis dans cette campagne de Portugal, l'une des plus remarquables peut-être qui aient été faites depuis 1790. La jalousie et l'envie se sont élevées entre lui et la patrie pour empêcher sa gloire de venir jusqu'à son berceau. Il semblait qu'il fût étranger, et que la France ne dût pas être fière de lui. Quelques-uns des généraux de son armée, dont je ne nommerai que le général Loison, eurent assez peu de respect humain pour accuser un homme qui

les a comblés de biens et d'honneurs, et qui fut au-devant de tout ce qui pouvait être pour eux l'objet d'un désir. Parmi ces chefs, il y en avait dont le nom était déjà une feuille de laurier de la couronne triomphale de la France. Aussi ceux-là, qui étaient véritablement braves et hommes de talent, furent-ils pour leur général en chef de loyaux et bons frères d'armes ; parmi eux je mets d'abord en tête le duc de Valmy, ce brave général Kellermann, qui est vraiment bien, comme l'un de nos anciens preux, vaillant et loyal, et ne redoutant pas la gloire d'autrui : la sienne est de trop bon aloi pour cela. Le bon général Laborde, le général Thiébault, le général Quesnel, et puis le bon général Taviel, une foule d'autres dont les noms retentissent doucement au cœur, tous ces braves amis étaient vraiment *des frères d'armes ;* mais le général Loison, puis un autre... un autre qui existe et qui fut indignement méchant pour Junot, sans cause, sans motif même léger... et cet homme était comblé des bienfaits du duc, et il en acceptait des sommes d'argent considérables dont il se disait alors reconnaissant !!... Cet homme a fait bien du mal à Junot et au pauvre maréchal Ney lors de la campagne de Masséna. *J'y étais*, et j'ai vu toutes ces intrigues de près, et ces sommes d'argent reçues par ce général font cependant aujourd'hui la plus grande partie de sa fortune ! Cet homme était alors en *pleine disgrâce* auprès de l'empereur pour des affaires pécuniaires, relatives à Masséna, que Napoléon aimait, comme il le disait lui-même, jusqu'*au sac de mille francs.* Mais ce général, dont je parle, Napoléon ne l'aimait pas du tout à cause de toutes ces affaires peu propres pour tout le monde, et qui deviennent tout-à-fait sales quand elles concernent une épaulette. Junot, qui devait être toujours malheureux par ce *Vésuve maudit*, reçut ce gé-

néral avec une lettre de recommandation de la grande-duchesse, et même du grand-duc, pour accueillir le général S......c. Cette lettre fit le bonheur du général presque proscrit, errant d'un corps d'armée à l'autre, et Junot l'accueillit avec sa bonté si parfaite, lui donna sa confiance, l'enrichit avec de magnifiques récompenses... Il mettait une vipère dans son sein. Tout ce qu'une langue méchante et mensongère peut dire et inventer le fut par cet homme!... La tombe est aujourd'hui le lieu d'où son bienfaiteur, OUI, SON BIENFAITEUR, peut seul lui répondre!... Mais je suis auprès, moi. J'y suis comme un témoin accusateur, car j'ai vu les bienfaits... car j'ai vu ses offenses... Mon Dieu!... que de haine devrait être amassée dans mon pauvre cœur!... Que de ressentimens je devrais écouter!... Et quand je pense que cet homme parle aujourd'hui, avec la parole dédaigneuse, de celui dont le nom devrait être dans ses prières, s'il croit en Dieu seulement!... Qu'il garde au moins le silence!... par respect pour lui-même, et j'ajouterai par intérêt; car je me verrai enfin forcée de parler plus haut et plus clairement. Faudra-t-il donc toujours faire respecter la mémoire honorable d'un mort!... d'un mort couché dans la bière, au matin de sa vie, après avoir épuisé tout le sang de ses veines pour son pays, contre ces langues fourchues semblables à celles des serpens à sonnettes qui soufflent leur venin, mais du moins en avertissant!... Silence donc! je le dis d'abord doucement; puis une seconde fois j'élèverai la voix, puis, enfin, parlerai; mais aussi je ferai du scandale puisqu'on le veut! Mais je ne dirai aucun mensonge; je ne dirai que la vérité: mais je la dirai d'une voix de tonnerre! d'une voix qui s'entendra par-delà les mers! qui proclamera la honte de ceux qui, abusant de la position d'une femme veuve, entourée d'orphelins, déchue du rang

où la valeur et les talens de celui qui lui laissa son nom pour tout héritage l'avaient fait monter, croient pouvoir parler impunément de celui que Napoléon nomma son ami, de celui qu'il a pleuré, de celui que pas un de ceux qui ont osé prononcer ce nom glorieux n'eût osé seulement regarder en face lorsqu'une âme généreuse faisait battre son noble cœur... Silence! vous dis-je... Silence!...

Lorsque je mis en ordre, parmi les nombreux papiers de mon mari, ceux qui traitent de la campagne de Portugal, je voulus que ma narration fût entourée de tout ce qui peut la rendre et plus claire, et plus vraie, et plus impartiale; car chacun sait que les campagnes de Portugal ont une couleur différente, bien qu'entreprises dans le même but. Je me méfiai de moi-même pour des choses surtout qui regardent un des grands noms de notre histoire militaire, parce que (pendant deux ans, j'ai entendu à l'armée de Portugal, où je faisais tout-à-fait la guerre comme un sous-lieutenant, tant et tant de versions différentes, quoique cependant se rapportant au même motif!) la différence n'existait que dans le mode d'agir. Enfin, pour parler plus clairement, car il faut arriver à dire ce nom que du reste on a sans doute déjà deviné, c'est le maréchal Soult. Voulant ne dire de lui que la vérité, je fus un matin voir la maréchale pour lui raconter mon vouloir qui n'était que d'une bonne pensée, du moins je crois pouvoir l'affirmer d'après ma conscience. Je le dis aussi à un homme très attaché au maréchal, et qui lui est attaché en honnête homme avec un cœur de loyal et franc militaire, c'est le colonel Bory de Saint-Vincent. Je trouvai le maréchal beaucoup mieux que je ne m'y attendais; car, depuis qu'il est au ministère, il a pris comme à tâche de toujours refuser les petites demandes que je lui faisais. En vérité, me dis-je un jour, c'est par trop fort aussi; est-ce donc que ma qua-

lité de veuve d'un soldat de la révolution et de l'empire serait un titre de proscription? J'en serais d'autant plus fâchée que jamais je ne les abandonnerai. J'ai repoussé le titre d'étrangère qui me donnait cependant 60,000 livres de rente... Je suis Française, et je demeure Française de cette radieuse époque, en chérissant tous ses souvenirs, adorant toutes ses gloires, et les vénérant d'autant plus que je n'en vois surgir aucune autour de moi. Je trouvai donc le maréchal fort accueillant, ainsi que je viens de le dire. Je lui parlai de mon désir d'avoir de lui des renseignemens sur un événement qui eut lieu en Portugal en 1808 et 1809. Je veux parler de l'accusation qui fut portée contre le maréchal par ce même Loison, qui aurait accusé sa mère, et trois ou quatre autres qui m'ont beaucoup parlé de cette sorte de volonté de se faire ROI. J'aime toujours les lignes droites. Je m'en suis donc allée directement au maréchal. Il me répondit avec une extrême simplicité, et sans se donner la peine de réflechir:

— Veuillez m'envoyer vos notes... et laissez vos questions assez loin de la marge pour que je puisse écrire mes réponses. Cela vous convient-il? Je répondis affirmativement.

Et, en effet, rien n'était mieux, et pour lui et pour moi. Mais la maréchale lui objecta qu'il pouvait s'épargner de la peine, ainsi qu'à moi, en me donnant un ouvrage fait par un colonel Napier, *et le général Mathieu Dumas*, lequel ouvrage parlait de tout cela comme les quatre évangiles, et dans lequel je n'aurais qu'à copier *ce qui était imprimé*.

J'acceptai: mais je ne sais pourquoi je regrettais de ne pas voir s'accomplir l'offre du maréchal. Il semble que je prévoyais ce qui allait m'arriver [1].

[1] Depuis les malheurs de la France j'ai rencontré sur ma triste route

En revenant chez moi, je cherchai dans tous les coins de ma tête d'où pouvait venir ce colonel Napier que jamais je n'avais entendu nommer: vraiment je n'avais garde! c'était un colonel anglais. Je trouvai cette merveilleuse assurance en ouvrant le premier volume des quatre que madame la maréchale duchesse de Dalmatie eut la bonté de m'envoyer en ma qualité d'ancienne camarade. Comme j'y avais été renvoyée pour mes renseignemens, je me mis en devoir de lire cet ouvrage; mais attendu qu'il faut procéder par ordre, je commençai par les années 1807 et 1808. C'est ici que j'avoue que j'eus lieu d'être un peu étonnée de trouver une relation de la première campagne de Portugal faite dans l'esprit le plus injurieux, surtout contre Junot. Cette campagne, dont la gloire est établie et reconnue, non pas seulement en Europe, mais par-delà les mers, dont la colère de nos ennemis qui ne voulurent offrir à sir Arthur Welesley *qu'une enquête* pour récompense! du reste, nul détail sur l'affaire dont je parlais, il y a même un silence complet. C'est, du moins, ainsi que l'on peut appeler les trois ou quatre mots jetés au hasard relativement à la grande affaire de la royauté de Portugal, que le maréchal avait voulu prendre à ce que le bruit public a si long-temps répété.

Mes souvenirs sont nombreux relativement à l'affaire de Junot en Portugal. Ces souvenirs sont continuelle-

un cœur, une seule âme qui me comprît et me parût aussi patriotiquement Française que je le suis. Cette personne me fait du bien à voir et à entendre : il y en a si peu!... C'est une femme, une femme si aimante, si parfaite quand elle parle de nos temps heureux!... Alors elle devient haute de cent coudées, sa tête me paraît s'élancer dans les nuages. Je ne comprend pas qu'une force attractive ne m'ait pas portée vers elle ou bien elle vers moi. Maintenant que nous sommes l'une près de l'autre, il faudrait une grande secousse pour déchirer le lien qui m'unit à elle. Au reste, tout ce qui connaît la comtesse de S...y pensera comme moi.

ment entretenus par des personnes d'une première capacité que je vois souvent. L'une d'elles, par exemple, est le chef de l'état-major de Junot, c'est le général Thiébault. Celui-là, j'espère, connaît mieux cette première armée de Portugal que M. Napier. Il connaît mieux aussi le général en chef; et, lorsqu'un homme comme le général Thiébault, un homme dont le cœur est vraiment français, l'âme noble et élevée, le talent remarquable dans le cabinet comme la bravoure sur le champ de bataille, conserve de l'attachement et de l'estime pour celui que la terre recouvre et qui fut jadis son chef, alors on peut croire que l'homme digne de l'attachement des honnêtes gens et de l'amour de tous les siens, peut être jugé autrement qu'il ne l'est par le colonel Napier.

En vérité, on doit s'étonner aujourd'hui de s'étonner encore. Mais si l'on pouvait éprouver de la surprise, ce serait sans doute de voir tirer des archives nationales DU MINISTÈRE DE LA GUERRE de la France un livre écrit par un Anglais, et un Anglais toujours au service de l'Angleterre. Car enfin, tout déshonoré qu'est un transfuge, on peut croire qu'il prend un peu d'amour pour la nouvelle patrie qui l'accueille; ici il n'existe que la haine nationale si constante entre les deux nations. Et c'est un de nos généraux les plus distingués qui a traduit cette belle œuvre?... J'aime à croire que plus jeune le général Mathieu Dumas ne l'eût pas fait. Mais il lui arrive ce qui nous arrive à tous, il vieillit.

En 1814, le comte d'Artois disait ce mot charmant : *Je ne suis qu'un Français de plus.*

Ne croirait-on pas entendre Bayard ou François Ier ?

Eh bien ! à l'exposition de l'*industrie nationale*, dans ce sanctuaire où se forgent les véritables forces de l'état, sa véritable prospérité, sa vie enfin, ce même

homme devenu Charles X, mais plus âgé de dix années, répondait en souriant à l'un de nos plus habiles armuriers qui lui présentait une nouvelle batterie :

— *Je vous remercie, je ne me sers presque jamais que d'armes anglaises.*

Et plus loin, à un fabricant de châles de Lyon qui lui montrait des tissus admirables :

— Oh ! nos voisins sont bien plus forts que nous. Nous ne pouvons lutter avec eux.

— J'ai l'honneur de demander pardon à Votre Majesté, sire, lui répondit avec fermeté le manufacturier blessé jusqu'au fond de l'âme, mais il y a plus de six ans que toutes les fabriques de Lyon vendent à l'Angleterre, chaque année, pour plus *de cinq cent mille francs de chaînes* de ces même étoffes que Votre Majesté paraît trouver inférieures aux étoffes anglaisés.

Ceci est pour faire remarquer qu'il fut un temps où la girouette était tournée au vent de la Manche, et que pour faire sa cour il fallait chanter le *God save the king*, et même le *rule britannia;* alors il était tout naturel de mettre sur les tablettes de la bibliothèque du ministère de la guerre des cantiques à l'honneur de l'Angleterre; mais que, depuis la révolution de 1830, nous en soyons encore là, c'est un peu trop fort.

La campagne de Portugal est peut-être un des plus remarquables événemens de tous ceux de ce genre que nos yeux ont vus courir devant nous depuis quarante ans; je dis *la première campagne de Portugal.* C'est qu'il faut bien s'entendre ici, parce qu'il y en a eu TROIS, et qu'en ma qualité de femme de Junot, je ne veux pas qu'on prête à son nom *ni la seconde ni la troisième.* Avec Napoléon, il y avait une cruelle chance à côté de toutes celles de gloire qu'il présentait, c'est qu'avec lui il fallait VAINCRE : il n'avait à cette époque jamais connu de

revers; il ne voulait pas que ses lieutenans les connussent; et la convention de Cintra, toute glorieuse qu'elle est; tout admirable qu'elle présente le caractère de l'homme assez estimé pour l'obtenir d'une force quintuple de la sienne, cette convention qui est LE SEUL ACTE dans lequel l'Angleterre ait traité AVEC L'EMPIRE, ne lui suffisait pas; parce que, *à lui*, Napoléon, il fallait des victoires : il en fallait avec des conscrits, il en fallait sans armes, il en fallait sans argent; il exigeait qu'on fût toujours vainqueur..... Et je ne puis le blâmer, tout en le trouvant bien sévère; c'est ainsi que le MONDE est devenu son empire.

On a pu voir, dans la lettre écrite à Junot par le ministre de la guerre, que l'idée dominante de l'empereur était d'empêcher le Portugal de livrer sa flotte et ses ports à l'Angleterre. Cette volonté était une idée qui pouvait passer pour une sorte de préoccupation et devenait fatale à tout le reste.

« N'accordez RIEN au prince du Brésil, même quand il promettrait de faire la guerre à l'Angleterre. Entrez dans Lisbonne; emparez-vous des vaisseaux et occupez les chantiers. »

Voilà ce que portaient *les instructions secrètes* de Junot données par Napoléon et écrites sous sa dictée par M. de Menneval.

En conséquence de cet ordre qui lui ordonnait d'arriver à Lisbonne A TOUT PRIX, Junot se rendit à Bayonne, lieu de rassemblement des divers corps qui devaient former son armée. Cette armée prit d'abord le nom de premier corps d'observation de la Gironde. Junot partit de Paris le 28 août, et arriva à Bayonne le 5 septembre. Le 9, le 10 et le 11 les troupes arrivèrent également, car le général en chef avait été le premier au rendez-vous. Le général Loison, le général de Laborde, autre-

fois le colonel de Junot lorsqu'il était dans ce fameux régiment de la Côte-d'Or que commandait de Laborde après la mort du malheureux Cazotte; le général Kellermann, le brave général Travot, le général Quesnel qui n'arriva à Lisbonne que plus tard (ainsi qu'un autre général qui eût mieux fait de n'y pas aller du tout); tous généraux de division, ainsi que d'autres encore dont les noms me sont moins présens, étaient sous les ordres de Junot. Le général Thiébault, le fils de cet ami du grand Frédéric, qui nous a laissé un ouvrage si parfait sur ces années miraculeuses de l'élévation de la Prusse, le général Thiébault lui-même, si excellent et si bon comme ami, comme il est en même temps à craindre sur le champ de bataille pour nos ennemis, était chef d'état-major de l'armée d'observation de la Gironde. C'est de lui cet ouvrage sur la marche fabuleuse de cette armée, cet ouvrage dont chaque ligne, quand on est Français, car un Français pouvait seul l'écrire, fait résonner toutes les cordes vibrantes dans le cœur et dans l'âme. C'est la nature, et la nature belle, grande, vigoureuse, et sachant souffrir pour l'amour de la patrie, comme sachant vaincre pour elle... Oh! que j'ai éprouvé de bonheur en reposant mes pauvres yeux rouges de larmes sur ces pages consolantes, vraies, et si candidement vraies!... C'était un baume frais, balsamique, endormant la douleur après une brûlure faite avec un fer aigu rougi au feu de l'enfer.

Une fois que Junot eut accepté, il voulut que sa conduite justifiât la confiance que l'empereur lui montrait, et il résolut de faire de cette campagne, dont il *avait tout le secret*, une chose mémorable dans sa vie. A mesure que les troupes arrivaient à Bayonne, elles étaient passées en revue par lui presque toujours, ou tout au moins par un officier supérieur de son état-major. A

cette époque il était fort souffrant, quoiqu'il eût l'apparence de la santé, et il était même sérieusement malade. Cela ne l'empêchait pas de s'occuper d'une façon minutieuse même de tout ce qui avait rapport à son armée. Le général Thiébault, dont le témoignage honorable peut être invoqué avec la certitude d'une affirmative, pourra dire que Junot fit alors son devoir plus peut-être qu'un autre ne l'eût fait à sa place. Il parlait aux soldats, s'adressait, non-seulement à leur intérêt, mais à leur honneur, à leur âme tout avide de gloire, car le soldat français est le seul de l'univers qui soit autre chose qu'une machine. Il a de l'élan, de l'enthousiasme, et il peut être un grand instrument dans une main habile; il y parut bientôt. Junot se mêlait souvent parmi les troupes, et leur parlait de la gloire des armées d'Allemagne et d'Italie. Il leur racontait tout ce qui avait été fait de grand dernièrement encore par ce fils chéri de la victoire, qui devait, hélas! perdre ce titre pour la première fois sur ce même rivage où ils allaient en chercher une nouvelle.

— Mes enfans, disait Junot à ses soldats, nous allons faire un grand et pénible voyage, car nous sommes à l'entrée de l'hiver. Eh bien! je partagerai vos fatigues; quant au repos, quant aux avantages, je n'en jouirai qu'après vous [1].

Il est aujourd'hui bien démontré qu'on a voulu entraver ses opérations, et le faire d'une manière qui pouvait être funeste pour l'armée, mais dont il devait surtout souffrir. La cavalerie n'était pas bonne, et bientôt elle

[1] Junot ne leur parlait pas de Masséna comme devant les commander, car lui-même était loin de le présumer alors. Et puis il ne parlait pas non plus du Portugal, où *lui seul* savait qu'ils allaient. Mais il leur disait la gloire des armées françaises dans les Calabres, et au siége de Gaëte.

devint encore plus mauvaise par le manque de fourrages, chose assez ordinaire dans cette partie des Pyrénées. Junot se plaignit. L'argent nécessaire pour augmenter l'approvisionnement de fourrages n'était pas suffisant, il demanda une augmentation supplémentaire, et seulement pour le séjour de la cavalerie dans les Basses-Pyrénées; il fut refusé. Il écrivit lui-même une lettre des plus pressantes, dans laquelle il annonçait que les chevaux ne pouvant pas vivre comme ceux de cet avare, qui commençaient à s'y habituer, il était impossible que tous ne mourussent pas[1]. La réponse qu'on lui fit fut un ordre de faire filer la cavalerie vers les Hautes-Pyrénées. Cet ordre parvint le 10 octobre, à Bayonne, et le 15, c'est-à-dire cinq jours après, l'ordre d'entrer en Espagne arriva. Il fallut faire revenir cette cavalerie, qui, toute fatiguée, toute malade, fut contrainte de commencer immédiatement une marche bien pénible, et cela sans séjour, et après une course inutile de près de soixante et dix lieues. En vérité, c'était pitié.

Dans cette première partie de la route, l'armée eut déjà beaucoup à souffrir. J'ai vu Junot avoir les yeux humides en me racontant plus tard les affreuses privations auxquelles ses troupes furent en proie. Jamais en arrivant à un séjour elles ne trouvaient les vivres ni le logement préparés; lorsqu'ils l'étaient, les uns étaient pourris, et les soldats préféraient se coucher sans manger. Mais, la plupart du temps, les quartiers qui leur étaient assignés étaient tellement immondes, qu'ils préféraient dormir en plein air, ou bien sous quelque han-

[1] Un fait que je ne puis passer sous silence, c'est qu'à cette époque Junot donna, de son argent, la somme de quinze mille francs pour que l'on pût couper tout le regain des prairies des endroits où était la cavalerie. Jamais il ne voulut en parler, et la dette ne fut établie que dans ses registres de dépenses personnelles.

gal. Une autre remarque à faire, c'est que la mauvaise volonté des employés de l'autorité était notoire, tandis qu'une sorte d'enthousiasme existait réellement dans les autres classes de la société, surtout dans les villes. Il est évident que, par suite de ses jugemens erronés, le prince de la Paix avait l'intention de faire périr l'armée française dans la route de Bayonne à Lisbonne, non pas qu'il fût d'accord avec le cabinet portugais, qui lui-même était dirigé par un homme de bas étage, parvenu à la plus haute faveur auprès du prince du Brésil : c'était *Lobato*, son valet-de-chambre; mais par une sorte d'instinct méchamment niais et stupide qui lui faisait ainsi forger le fer qui devait le frapper, car jamais l'empereur n'a oublié la conduite de la cour de Madrid dans les deux circonstances de la marche de l'armée française et de la proclamation du prince de la Paix. Chaque homme tombant dans un précipice ou sous le couteau d'un assassin devait être vengé avec un intérêt de plusieurs vies pour la sienne perdue; quant à lui, il lui restait à connaître Napoléon vindicatif après l'avoir connu victorieux.

Je transcris ici une lettre de Junot écrite immédiatement après son arrivée à Lisbonne; elle donnera une idée de ce que l'armée a eu à souffrir, et ce qu'il a souffert comme elle.

« Ce que nous avons eu à supporter en Espagne de la » mauvaise foi du cabinet espagnol ne peut se com» prendre. Cependant je ne puis admettre que le mi» nistre-roi ne comprenne pas toute la gravité des » rapports que je vais être forcé de mettre sous les yeux » de l'empereur. J'ai perdu plusieurs hommes par l'as» sassinat, notamment à Vittoria, et cependant les deux » hommes qui périrent par les navajas[1] espagnoles n'a-

[1] Couteau catalan et valencien ; sa blessure est presque toujours mor-

» vaient commis aucune faute. Et, en général, je ne puis
» qu'admirer la conduite de mes troupes; rien ne les a
» rebutées. Jamais je n'ai vu, même en Italie, lors de
» notre traversée des Alpes, autant d'ordre, et je puis
» dire même de discipline. Les soldats, quoique souvent
» ils ne pussent faire leur soupe en arrivant dans une
» ville, parce que les masures assignées pour leurs loge-
» mens étaient remplies de vermine, et que le pain qu'on
» leur distribuait était moisi, eh bien! ces mêmes
» hommes, loin de se venger du mauvais traitement
» d'un gouvernement dont ils pouvaient rendre le peuple
» responsable, furent patiens et même généreux. Le feu
» prit à un couvent, tandis que nous arrivions dans une
» petite ville de la Castille[1]; le feu fit de tels progrès
» que la ville menaçait d'être brûlée. Les fanatiques su-
» perstitieux d'Espagnols ne trouvèrent rien de mieux
» que de se mettre en prières, et laissèrent aller le feu
» comme il l'entendrait. Les progrès furent tels en peu
» d'heures que le plus grand danger menaçait une des
» jolies villes de la Castille. Mes soldats, conduits par le
» brave Dulong que tu connais, travaillèrent avec une
» telle ardeur, qu'au bout de sept heures le feu fut enfin
» dominé, et la ville sauvée.

» Oui, je l'ai écrit à l'empereur.... Qui n'a pas vu le
» soldat français dans la route que nous venons de faire
» ne l'a pas vu dans l'exercice de son glorieux courage.
» Je suis encore ému au souvenir des dangers qu'ils ont
» eu à affronter. La mort envoyée par une balle, c'est la
» chance du soldat; mais la trouver au fond d'un pré-
» cipice, dans un torrent, sur le bord d'un chemin,

telle. La lame est longue de huit à dix pouces, *le ventre* en est très large et subitement s'effile comme une lancette aiguë. C'est une arme funeste.

[1] A Duenas.

» égaré dans un désert, et poignardé pendant son som-
» meil, voilà comment la mort est odieuse à redouter
» pour un soldat, et voilà comment les miens l'ont af-
» frontée.

» Tu ne connais le Portugal que par les beaux om-
» brages de Cintra et les solitudes fleuries de l'Estrama-
» dure. Tu ne sais pas qu'il existe dans le nord des
» déserts aussi sauvages que les steppes de la Pologne :
» ce sont des montagnes escarpées, arides, pendant
» l'espace de plusieurs lieues, ou plutôt entièrement
» inhabitées ; des rochers nus et hérissés, encaissant des
» torrens terribles sans ponts et sans moyen de les
» passer ; aucune route même fantasquoment tracée par
» le muletier comme en Estramadure, excepté cepen-
» dant quelques mauvais sentiers formés par les pâtres
» durant l'été. Tu te rappelles la Venta d'Almaraz ? Eh
» bien ! c'est un jardin anglais comparé à ce que nous
» venons de traverser ! Aucune ville, aucun village ;
» quelques masures éparses sur un sol ingrat et inondé
» par les pluies terribles que tu connais ; enfin le Haut-
» Beira, que j'ai été forcé de faire passer à mon armée,
» est un désert aussi affreux que l'a été pour nous le
» désert entre le Caire et Saint-Jean-d'Acre. Il existe
» même une difficulté plus difficile à combattre, c'est le
» peu d'habitans qui se laissent apercevoir : ils sont
» féroces, nous détestent, et je devais les redouter d'au-
» tant plus que, dans une profonde misère, ils devaient
» être à la fois inhospitaliers et bandits. Je ne me trom-
» pais pas. La nature a donné au Portugal de telles po-
» sitions dans cette partie de ses frontières, que mille
» hommes armés de simples fusils défendraient le Por-
» tugal, dans ces défilés terribles, contre une armée du
» double de la mienne. Il fallait user d'une grande cir-
» conspection pour ne donner à ces habitans aucun motif

» homme ne pouvait que se jouer d'une parole donnée » sur le pommeau de l'épée comme d'un serment juré » sur la croix du Sauveur... Dans l'espace de quelques » heures, ma pauvre Laure, ton ami a plus souffert que » dans le cours de sa vie déjà si aventureuse. Il y eut des » instans où d'horribles pensées me traversèrent l'esprit... » Et puis je pensais à tout ce qui m'aimait, à toi..., à » mes enfans... et pourtant, te le dirai-je ?... une pensée » dominante dans ces heures d'angoisse prévalait sur » toutes les autres, c'était la destinée de tant d'hommes » qui m'était confiée. Je leur devais compte de ma vie... » Que seraient-ils devenus sans moi ?.... Il fallait prendre » un parti sans doute, mais ce n'était pas celui de » mourir..... Je crois qu'un lâche l'aurait fait. »

— .... Cette lettre, qui avait plutôt la forme d'une relation que d'une lettre, est beaucoup plus longue... Je m'arrêterai ici, et je citerai plus tard les propres paroles du général Thiébault dans son ouvrage si remarquable intitulé : *Relation de l'expédition de Portugal.*

Je réserve également pour les premiers chapitres du dixième volume, ce que j'ai à dire sur les erreurs grossières du colonel Napier, comme par exemple de donner quatre divisions à l'armée française, tandis qu'elle n'en eut jamais que deux et quelques régimens de cavalerie qu'on appelait une division, et qui, au fait, ne l'étaient pas. Au surplus, M. Napier est étranger; pourquoi m'en prendrais-je à lui ? Mais le traducteur, par exemple, pouvait bien s'informer de la vérité. Comme aussi, avant de sanctionner des injures dites sur un frère d'armes par un ennemi naturel, il pouvait tailler et retailler sa plume pour avoir le temps de la réflexion, ainsi que celui de vérifier dans les bureaux de la guerre où il passe une grande partie de son temps, si l'officier d'état-major anglais disait ou non la vérité.

M. Napier invoque un état de situation trouvé, dit-il, sur le champ de bataille de Vimieiro. Cet état de situation n'aurait pu être perdu que par le général en chef ou le chef d'état-major de l'armée; et je suis autorisée à lui affirmer *que ni l'un ni l'autre* ne l'ont perdu. C'est donc une erreur. Je ne doute pas qu'elle soit involontaire, mais enfin c'est une erreur.

CHAPITRE XIV.

Fêtes à Fontainebleau. — Nouvelles amours. — Bruits de divorce. — Promenades solitaires. — L'empereur à Mantoue. — Lucien et l'entrevue. — Le royaume à choisir. — Le frère *empereur*. — Et le frère républicain. — L'utopie. — Je ne me *vends pas!* — L'écran brisé et la montre écrasée. — *Vous serez ainsi!* — Belle conduite de Lucien.

Les fêtes du mariage du roi de Westphalie se prolongeaient, et Fontainebleau voyait la cour, plus brillante que ne l'avait été jamais celle de Louis XIV, donner chaque jour quelque fête nouvelle et toujours plus magnifique. J'étais au Raincy, attendant patiemment la fin de ma grossesse, lorsque je reçus une invitation ou plutôt un ordre pour me rendre à Fontainebleau, et pour y passer plusieurs jours. Je partis; mais dans la position où je me trouvais je ne voulus pas m'exposer à loger dans le château. Je pouvais accoucher, quoique le terme fût encore éloigné de quelques semaines, et je ne voulais pas courir la chance de pousser des cris au milieu de la nuit. Du reste, celui qui m'effrayait dans cette pensée d'un accouchement prématuré, c'était l'empereur, et Duroc me dit *en confidence* qu'ils allaient partir pour faire un voyage, mais néanmoins sans me dire de quel côté ils se dirigeraient. Je louai une petite maison dans une rue très près du château; je pris des porteurs, et tous les jours je me rendais en chaise à la cour.

Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui ne peut ressembler à la vérité positive de cette époque. La magnificence, le luxe magique de tout ce qui entourait l'empereur, ces fêtes avec cette profusion de diamans, de joyaux et de fleurs, ces joies, ces amours, ces intrigues qu'on croyait bien cachés, et qui se voyaient davantage sans doute que si l'on eût été aux Tuileries; tout cela réuni faisait de Fontainebleau un séjour fantastique et enivrant. Le matin, lorsqu'il faisait beau, et cette année le mois d'octobre et de novembre furent admirables, on chassait dans la forêt, on y déjeunait: toutes les femmes avaient un uniforme; il fut d'abord affreux, mais alors il était charmant, en casimir chamois, avec le collet et les paremens de l'amazone en drap vert, brodé en argent. Le chapeau était de velours noir avec un grand bouquet de plumes blanches. Rien n'était plus gracieux que de voir sept ou huit calèches remplies de ces femmes la tête couverte de plumes ondulantes, le corps serré dans un élégant habit de cheval, parcourant rapidement les allées de cette magnifique forêt de Fontainebleau, tandis que l'empereur, suivi d'une troupe nombreuse, passait auprès de nous avec la rapidité de la flèche, courant après quelque cerf dont les hauts rameaux se faisaient voir un moment au sommet de quelque roche bien moussue, puis repartait comme le vent pour échapper à ses persécuteurs. Les hommes avaient un fort bel uniforme de chasse: c'était un habit de drap vert avec des galons d'or et d'argent, posés en brandebourg sur la poitrine et aux poches, et dont les paremens étaient en velours amaranthe. C'était le grand habit, celui-là, celui de la chasse à courre: j'aimais mieux le petit uniforme, celui du tir.

On parlait beaucoup à Fontainebleau, mais on parlait très bas. Il était question de beaucoup d'événemens

présens et *futurs*. Le présent était surtout l'objet très important des nouvelles amours de l'empereur. La belle Génoise, alors en pleine faveur, avait obtenu d'être présentée à la cour, ce que jamais aucune lectrice n'avait même *osé* demander, et l'empereur, ordinairement très peu susceptible d'être influencé dans de semblables rapports, fut très faible en cette circonstance.

Mais une chose bien autrement grave occupait tous les esprits, et faisait le sujet de toutes les conversations particulières une fois que l'on était retiré dans son appartement : c'était le divorce de l'impératrice. *L'héritier désigné* de l'empire n'existait plus. Son frère n'était pas la même espérance pour l'empereur. Il devint soucieux, rêveur : souvent le matin il sortait à cheval, seulement suivi de Jardin [1], et il s'en allait dans la forêt pour y rêver en liberté, probablement au parti qu'il avait à prendre.

— Comment pouvez-vous souffrir que l'empereur aille ainsi presque seul dans cette forêt ? dis-je un jour à Duroc. Cela peut être égal pour une fois, mais lorsqu'on saura qu'il y va habituellement, on peut l'y attendre, et un malheur est si prompt.

— Je ne puis l'empêcher de sortir ainsi sans être accompagné, me répondit Duroc. Je le lui ai dit plus d'une fois ; il ne m'écoute pas [2]. Au reste, dès qu'il sort je suis averti, et tout aussitôt il est entouré de soins et de surveillance. Mais la forêt est grande : on ne sait de

[1] Son piqueur favori, le plus honnète des hommes, et bien dévoué à Napoléon.

[2] L'empereur a toujours eu une grande répugnance à être suivi ; je l'ai vu à la Malmaison sortir seul avec Bourrienne, ou bien avec Junot, ou Rapp, mais seulement l'un d'eux ; et cela à une époque vraiment dangereuse. S'il éprouvait cette répugnance en FRANCE, qu'on juge de ce qu'étaient pour lui à Sainte-Hélène les Anglais chargés *de l'escorter* dans toutes ses courses !

quel côté il peut vouloir aller, et ces courses solitaires m'inquiètent quelquefois beaucoup.

Voilà qui répond à ce qui a été dit dans quelques biographies sur l'extrême surveillance de soins dont l'empereur se faisait entourer.

Fontainebleau était cette année-là vraiment remarquable par la quantité de charmantes femmes qui s'y trouvaient. La princesse Pauline et la grande-duchesse de Berg étaient elles-mêmes à la tête des jeunes et jolies personnes qui formaient la cour impériale. Malgré le nouvel amour de Napoléon pour madame G..., il eut une vive fantaisie pour madame de B... qui, en sa qualité de dame pour accompagner une des princesses, était de toutes les parties de chasse, et déjeunait souvent au rendez-vous. L'empereur en fut très occupé : mais il est faux qu'il ait jamais réussi. Je connais toute cette affaire. Je sais très bien que l'empereur a écrit même, chose assez rare pour lui dans des relations passagères, telles que celle-là eût été si madame de B... n'avait pas eu le bon esprit de résister au prestige éblouissant que présentait alors Napoléon. Quelle auréole de gloire !... quel nuage continuellement lumineux était autour de lui ! Il fallait pour résister qu'une femme aimât ailleurs, car il n'est pas de raison, il n'est pas de vertu à l'épreuve d'une semblable séduction.

L'impératrice était profondément triste, malgré tous ses efforts pour paraître gaie et contente. Les bruits de divorce prenaient une sorte de consistance. On lui redisait tout ; et la fréquence de l'échange des courriers de Paris avec Pétersbourg lui donnait la crainte qu'une alliance entre les deux nouveaux amis ne fût le gage de la paix de Tilsitt. Elle n'osait pas en parler à l'empereur, et elle me fit l'honneur de me dire, un jour que j'avais été lui faire ma cour le matin :

— Madame Junot, ils ne seront contens que lorsqu'ils m'auront chassée du trône de France... Ils sont acharnés après moi.

Elle voulait parler de la famille de l'empereur. En effet, ses deux belles-sœurs et Jérôme même, tout ce qui voulait la gloire de l'empereur et de l'empire, disaient-ils, devait désirer une séparation devenue indispensable. L'empereur ne disait rien, lui, mais son silence était plus effrayant pour l'impératrice que ne l'eût été peut-être une parole. La mort du jeune prince de Hollande avait évidemment bouleversé tous ses plans... L'impératrice fondait en larmes en regardant les beaux cheveux blonds du jeune enfant, qu'elle avait fait placer sur un fond de velours noir, dans un tableau, si l'on peut donner ce nom à un cadre renfermant des cheveux. Mais, ce qu'on ne peut exprimer par des mots, c'est le désespoir de la pauvre mère! La reine Hortense prouve en existant encore que la douleur ne tue pas... Mais l'impératrice souffrait aussi cruellement, elle, car elle prouvait d'abord sa douleur maternelle, car une aïeule n'est-ce pas une mère?... et de plus, les terribles inquiétudes du divorce étaient autour d'elle, *là*, incessamment renaissantes. Duroc est l'homme que j'ai le plus estimé, et l'ami auquel j'ai voué l'attachement le plus tendre. Sa mémoire est dans mon cœur à côté de celle de mon frère. Je ne serai donc pas accusée d'injustice si je ne puis m'empêcher de le blâmer pour la vengeance qu'il a tirée de l'impératrice, pour l'obstacle qu'elle mit jadis à son mariage; lorsque ce souvenir revenait le frapper, alors il n'avait nulle pitié. Un jour, c'était à l'époque du divorce, je lui montrais l'impératrice qui venait d'entrer dans la salle du trône, et dont le regard morne et désolé semblait s'arrêter sur chaque objet comme pour leur dire adieu.

— Comment cela ne vous fait-il pas pitié? lui dis-je.

Il me fixa long-temps sans parler comme pour me *reprocher* mon *reproche*, et, me prenant par la main, il me fit regarder à l'extrémité de la salle. Deux femmes y étaient à côté l'une de l'autre, l'une debout, l'autre assise.

— Regardez bien, me dit-il très bas; eh bien! c'est le ciel!... et l'enfer... Qui a fait tout cela? n'est-ce pas *elle*... Non, non!... je n'en ai nulle pitié!

J'ai rapporté ce que je viens de dire parce qu'avec l'empire prodigieux que Duroc avait sur l'empereur, il aurait pu beaucoup faire en faveur de l'impératrice; toutefois je suis sûre qu'il n'aura pas agi contre elle. Mais il est des circonstances où le silence est mortel.

Un matin on apprit que l'empereur était parti la nuit à quatre heures pour un voyage dont on ignorait le but et même la destination. Cependant l'Italie était le seul lieu où l'empereur pût aller. C'était en effet à Milan d'abord qu'il voulait se rendre. Mais un des motifs presque ignoré de son voyage, était de se rapprocher de Lucien qu'il n'avait pas vu depuis le mariage de celui-ci. L'empereur comprenait enfin, ou plutôt il n'avait jamais douté que Lucien était de tous ses frères LE SEUL qui pût le comprendre et marcher avec lui dans une large route. Mais le caractère de Lucien n'était pas facile, et l'empereur, qui le connaissait, résolut de le voir lui-même; en conséquence, les deux frères se donnèrent rendez-vous à Mantoue.

Lucien arriva le soir, vers neuf heures. Il était dans une berline de voyage avec M. Boyer, cousin-germain de sa première femme, et M. le comte de Châtillon, l'un de ses amis, demeurant alors avec lui.

— Ne faites *pas dételer*, dit Lucien à ces messieurs, peut-être repartirai-je ce soir.

Et il monta chez l'empereur. J'ai eu de deux côtés des détails sur cette remarquable entrevue, et tous deux s'accordent parfaitement ensemble.

Napoléon était dans une grande galerie, où il se promenait avec le prince Eugène, Murat et le maréchal Duroc. Il fut au-devant de son frère, et lui tendit la main avec toute l'apparence de l'amitié. Lucien fut ému. Il n'avait pas revu son frère depuis Austerlitz, et toute cette gloire, dont il jouissait, bien loin d'en être jaloux, lui apparaissait en ce moment toute grande et lumineuse, comme elle l'était en effet; et son grand cœur en était touché. Il fut un moment sans répondre, et dit ensuite à Napoléon combien il était heureux de le revoir. L'empereur fit un signe, et tous ceux qui étaient dans la chambre sortirent aussitôt :

— Eh bien! Lucien, dit Napoléon, quels sont vos projets? voulez-vous enfin marcher dans ma route?

Lucien le regarda d'abord avec étonnement, car cette question sur ses projets, A LUI qui n'en formait aucun, lui semblait étrange.

— Je ne fais pas de projets, répondit-il enfin. Quant à marcher dans la route de Votre Majesté, comment l'entend-elle?

Il y avait là sur une table ronde une carte d'Europe d'une immense grandeur. L'empereur la prit par l'un des bouts, et la déroulant ainsi par un geste plein de grâce, il la jeta sur la table avec une sorte de nonchalance, et dit à Lucien :

— Choisissez le royaume qui vous plaît, et je vous engage à l'instant ma parole de frère et d'empereur de vous le donner et de vous y maintenir... car aujourd'hui je marche sur la tête de tous les rois de l'Europe, entendez vous?...

Il s'arrêta, et regardant Lucien avec une admirable expression :

— Lucien, vous pouvez partager avec moi ce pouvoir que j'exerce sur des hommes inférieurs; il ne faut pour cela que marcher dans la route que je vous ouvrirai pour maintenir et établir mon système, le plus vaste et le plus beau qu'un homme ait jamais conçu; mais pour qu'il reçoive son exécution, il faut que je sois secondé, et je ne puis l'être que par les miens; de mes frères, il n'est que vous et Joseph qui puissiez me servir efficacement. Louis n'est qu'un entêté, et Jérôme un enfant sans capacité... C'est donc sur vous que se portent toutes mes espérances; voulez-vous les réaliser ?

— Avant d'aller plus loin dans cette explication, répondit Lucien, je dois vous prévenir que je ne suis point changé; mes principes sont toujours les mêmes qu'en 1799 et en 1803. Je suis ici, près de Napoléon, empereur, ce que j'étais sur ma chaise curule le 18 brumaire. Maintenant, mon frère, c'est à vous de voir si vous voulez poursuivre.

— Ce que vous dites là est absurde, dit Napoléon en levant les épaules : autre temps, autre direction à donner aux idées... C'est bien le moment de venir parler de vos utopies de république !... Il faut comprendre mon système, vous dis-je... marcher dans mes voies, et demain je vous fais le chef d'un grand peuple. Je reconnais votre femme pour ma sœur... je la couronne comme vous... je vous fais le plus grand de l'Europe, après moi... et je vous rends toute mon amitié, mon frère, ajouta-t-il, après avoir parlé avec emphase, d'une voix caressante et douce, de cette voix que je n'ai connue qu'à lui, et dont les cordes fortes et moelleuses vous remuaient le cœur à le faire palpiter. Cet homme était

une séduction tout entière... Lucien tressaillit en l'écoutant... il devint pâle, car il l'aimait.

— Je ne me VENDS PAS... dit-il d'une voix émue. Écoutez-moi, mon frère, poursuivit-il d'une voix altérée, écoutez-moi; car cette heure est bien importante dans votre vie comme dans la mienne... Je ne veux pas être VOTRE PRÉFET... Si vous me donnez un royaume, je veux le régir selon mes idées, selon ses besoins surtout... je veux que les peuples dont je serai le chef ne maudissent pas mon nom; je veux qu'ils soient heureux et honorés, et non pas esclaves enfin comme ils le sont en Toscane et dans toute l'Italie... Vous-même, vous ne devez pas désirer trouver en votre frère un lâche complaisant qui, pour quelques douces paroles, vous vende le sang de ses enfans; car un peuple après tout n'est autre chose qu'une grande famille dont le chef doit compte à Dieu de chacun de ses membres.

L'empereur regarda Lucien avec les sourcils froncés et toute l'apparence du plus profond mécontentement.

— Pourquoi donc alors venir vers moi? dit-il enfin brusquement; car si vous êtes entêté, je le suis, vous le savez, pour le moins autant que vous. Hum!.... république!... Vous n'y songez pas plus que moi; pourquoi l'aimeriez-vous, d'ailleurs? C'est comme Joseph, qui s'avise l'autre jour de m'écrire une lettre incroyable, pour que je lui laisse faire sa *besogne de roi*, me dit-il, tranquillement. Il ne lui manquerait plus vraiment que de rétablir la *haquenée!....*

Et il levait les épaules en souriant avec mépris.

— Pourquoi non, dit Lucien, si cela était utile aux intérêts du pays? C'est un absurdité, à la bonne heure; mais si la chose eût été bonne pour Naples, Joseph eût très bien fait d'insister pour le faire.

Napoléon eut alors plusieurs mouvemens qui se suc-

cédèrent sur son visage et lui donnèrent un aspect étrange.

Il marcha très rapidement, répétant avec un accent qui révélait une vive émotion intérieure :

— Toujours le même !... toujours le même !... Et se tournant tout-à coup vers son frère, il cria d'une voix tonnante en frappant de son pied la dalle de marbre de la galerie :

— Mais encore une fois, monsieur, pourquoi donc alors êtes-vous venu vers moi ?... pourquoi toutes ces contestations ? vous devez m'obéir comme à votre père, comme au chef de votre famille ; et pardieu vous ferez ce que je veux ?

Lucien commençait à s'échauffer, et toute la raison qu'il s'était promis d'avoir commençait à s'épuiser ; car elle était bien orageuse, cette entrevue qui devait décider non-seulement de son sort à venir, mais de celui de l'Europe peut-être : car comment présumer ce qui serait arrivé si cet homme vraiment supérieur eût été roi d'Espagne, ou de Prusse, ou de Pologne, par exemple ?

Je ne suis pas votre sujet, s'écria-t-il à son tour, et si vous croyez m'imposer votre joug d'airain, vous vous trompez... jamais je n'y courberai ma tête.... et rappelez-vous, écoutez bien ceci... rappelez-vous ce que je vous dis un jour à la Malmaison !... [1].

[1] La scène que Lucien rappelait eu lieu à la Malmaison, peu de temps avant que l'empire fût proclamé, mais il était déjà connu dans la famille, et les querelles amenées pour le mariage de Lucien en prenaient une teinte d'autant plus sombre que Napoléon se voyait trompé dans ses calculs relativement à Lucien, dont il comptait faire un de ses plus puissans *lieutenans*. Lucien, qui avait espéré voir renaître les beaux jours du Forum, et qui ne voyait que ceux ramenés par Auguste, fut terrible dans ses reproches ; il dit à l'empereur qu'il lui avait manqué de parole, qu'il avait agi avec *déloyauté* envers lui ; enfin, la discussion devint une querelle, puis une dispute des plus vives.

Vous voulez tuer la république !... s'écria Lucien en fureur ; eh bien !

Un long silence... un silence effrayant, presque sinistre, suivit cette explosion d'une généreuse colère. Les deux frères étaient là en présence l'un de l'autre.... séparés seulement par la table sur laquelle était cette Europe, jouet de l'ambition capricieuse de Napoléon... Il était fort pâle; ses lèvres serrées, la teinte presque livide de ses joues révélaient une vive commotion intérieure; il lançait à Lucien des regards furieux, tandis que la belle physionomie de celui-ci devait être admirable dans ce moment d'orage.... Ce fut l'empereur qui rompit le premier le silence; il avait maîtrisé son agitation, et ce fut même avec calme qu'il dit à son frère :

— Vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit, Lucien.... La nuit porte conseil. Demain j'espère vous voir plus raisonnable dans l'intérêt de l'Europe, si ce n'est dans le vôtre au moins. Bonsoir et bonne nuit, mon frère.

Et il lui tendit la main; Lucien la prit et la serra avec émotion, car son âme est susceptible des plus vives et des plus fortes impressions, et la pensée qui le dominait en ce moment était de nature à en provoquer de bien profondes....

— Bonsoir et bonne nuit, mon frère... répéta-t-il en retenant la main de Napoléon dans les siennes, Adieu !...

— A demain ! lui dit l'empereur.

assassinez-la... Élevez-vous sur son cadavre et sur celui de ses fils... Mais écoutez-bien ce qu'un d'eux vous prédit... Cet empire que vous élevez par la force, que vous soutiendrez par la violence, eh bien ! il sera abattu par la violence et la force... et vous-même vous serez brisé ainsi...

Et saisissant un écran qui était sur la cheminée, il le brisa d'une main tremblante de rage. Puis, comme s'il eût voulu rendre sa colère plus sensible encore, il prit sa montre, la jeta à terre et la brisa du talon de sa botte en répétant :

Oui... brisé... broyé ainsi...

Lucien fit un signe de tête, voulut parler, puis ouvrant la porte il s'élança hors de l'appartement, remonta dans la voiture où l'attendaient ses amis, et partit à l'heure même de Mantoue.

Il ne revit son frère qu'aux jours de son malheur.

CHAPITRE XV.

Premiers malheurs de Napoléon. — Sa rancune envers le Portugal. — Trompé déjà à cette époque par la Russie. — Le pavillon tricolore insulté. — Mort du comte Villaverde. — On le croit empoisonné. — Mort de *Lobato*, premier valet-de-chambre *et puis premier ministre*. — Empoisonné à Maffra. — Il a vendu son âme au diable. — Le marquis de Bellas. — Don Pedro. — Lord Strankford. — Don Fernand de Portugal. — Don Rodrigue de Souza. — Le marquis de Valence. — Son beau caractère. — *La maison de Bragance a cessé de régner*. — Conduite ridicule du prince régent. — Junot, *ambassadeur et général combattant et conquérant*. — Départ du prince. — M. Baretto. — Sa perruque blanche. — Son petit esprit et ses grosses filles. — Le comte de Novion. — Conseils au prince. — Les planches sur la cale. — Les *sergens*. — *Chambellans* du roi fugitif.

Me voici arrivée à une époque fameuse entre tout ce que l'histoire offre de plus étonnant en merveilles. La gloire de la France paraissait elle-même excitée à se montrer de plus en plus belle et croissante ; elle montait à l'horizon toujours grande, lumineuse, couvrant tout de ses rayons, dont pas un n'était pâle ni infécond. Il semblait qu'au moment de dire adieu à son favori, la victoire voulût le combler de ces mêmes faveurs dont elle l'avait nourri jusqu'alors; en femme aimante et dévouée, elle le suivit partout : partout elle lui donna des marques d'amour. Les Pyrénées furent le lieu où son pied s'arrêta; de leur cime chenue, elle put contempler encore le héros qu'elle abandonnait.... S'il l'eût voulu, *là*, au pied de ces montagnes qu'il devait respecter comme frontière, là il était encore temps pour le repentir.... là il pouvait dire de nouveau :

— L'univers est à moi !!!...

Et de là, tout au contraire, est sorti ce cri sinistre de tout un monde qui dut se lever entier pour l'accabler, et qui hurla tout joyeux :

—Enfin il est à nous !!!...

Oui, c'est dans les déserts de la Péninsule, comme dans ses champs fertiles, que se sont forgées les chaînes de Sainte-Hélène, et le premier anneau se rattache à l'expédition de Portugal. Il ne suffisait pas d'ordonner à un séide d'aller prendre un royaume, de l'envahir à tout prix, même à prix d'hommes, et de lui commander sur sa tête ensuite de s'y maintenir. L'être le plus dévoué ne peut donner qu'une volonté; ensuite il peut donner son sang; mais il lui est impossible d'aller au-delà, surtout lorsque des événemens plus forts que cette volonté viennent la combattre.

Ce fut la situation de Junot. Jamais on n'en vit de plus déplorable. Je dois à sa mémoire de révéler tout ce qui est à ma connaissance relativement à cette affaire, et je le ferai certainement; mais pour être mieux comprise il me faut reprendre les faits à l'époque antérieure à celle où nous nous trouvons. Ces faits sont peu connus et sont pourtant d'un haut intérêt dans la balance politique de l'Europe. Si la Péninsule ne se fût jetée au travers de toutes les affaires du nord comme un monstre colossal et dévorant, Napoléon aurait toujours la puissance, et nous le bonheur et la gloire. La conduite ignorée de la Russie à cette même époque, conduite dont j'ai les *preuves écrites*, est également d'un immense intérêt.

L'empereur eut long-temps saignante au cœur la mémoire de la conduite du cabinet de Lisbonne à l'époque d'Austerlitz. Moi-même, hélas ! je contribuai pour beaucoup à son ressentiment, en racontant, avec toute

l'amertume d'une âme profondément blessée, l'insulte qu'avait reçu le pavillon tricolore dans le port de Lisbonne par l'admission prolongée d'une flotte anglaise et même d'un convoi, rafraîchissant ses vivres et nous narguant du haut de ses mâts où flottait le léopard. Napoléon écrivit dans le sens d'un profond mécontentement. M. d'Araujo, dont j'ai eu peine à bien comprendre le caractère dans toute cette dernière affaire du Portugal, ne fut plus alors le même homme qu'il était lors de mon séjour à Lisbonne. Le comte de Villaverde, dont j'ai parlé je crois assez pour qu'on puisse le juger, fit à cette époque un mal imminent à sa patrie; du moins tous les Portugais un peu bien pensans, et sachant apprécier la position de leur pays, l'accusent-ils de leurs malheurs. Il était vendu à l'Angleterre, ainsi que le marquis de Bellas. Il est impossible autrement d'expliquer comment M. de Villaverde, avec son esprit et même son talent, car il en avait, a pu laisser arriver le Portugal à cet état de dépérissement dans lequel nous le trouvâmes : les finances ruinées, l'armée presque nulle, et cela avec la crainte journalière d'une double invasion de l'Espagne et de la France. La conduite du comte de Villaverde est impardonnable; sa mémoire restera éternellement entachée de tous les reproches que peut adresser une nation à l'homme chargé de la diriger. L'établissement d'un papier-monnaie mal calculé, toutes ces charges si onéreuses pour le royaume et accordées à des êtres vils et incapables, et cela pour entourer le prince d'une triple enceinte qui ne permît à aucune plainte de parvenir jusqu'à lui, toute cette insouciance au bord du précipice ne peut être excusée.

Il n'y tomba pas dans ce précipice, lui, il mourut. J'ai des lettres de Lisbonne qui m'annoncent cet événement et dans lesquelles on me dit qu'il est mort *empoi-*

sonné; j'ai cherché à approfondir ce fait, et cela ne paraît nullement certain. Au reste, il y avait alors à la cour de Lisbonne une lutte de pouvoir dont il est possible que le comte de Villaverde soit tombé victime.

Le prince du Brésil avait toujours été un homme nul; mais jamais cette entière nullité ne parut autant que lorsqu'il fallut faire preuve de quelque détermination. Alors on vit la plus misérable des créatures humaines, s'agiter comme un pauvre enfant imbécile sur ce trône où l'avait assis *le droit* de ses pères, et ne prendre conseil que des deux hommes qui le dominaient. L'un était le comte de Villaverde, premier ministre et grand seigneur dans toute l'acception du mot, au moins quant à la corruption; l'autre un nommé *Lobato*, premier valet-de-chambre du prince. Sans doute leurs fonctions ne devaient pas les mettre en présence; mais quel est l'homme en ce monde qui se trouve satisfait de son lot? *Lobato* s'ennuya de passer un habit quand il pouvait se le faire passer. Il crut, parce qu'il le voulait, qu'il pouvait gouverner le pays. Peut-être avait-il vendu son âme au diable, ainsi que me le dit sérieusement un jour le marquis d'Alorna; en tous cas le diable lui a été mauvais acheteur, car il n'eut en échange ni capacité ni longue durée de bonheur.

La faveur de cet homme devint immense après la mort du comte de Villaverde. Le comte ne fut pas remplacé dans le ministère, quelque envie qu'eussent le marquis de Bellas et le comte d'Araujo de lui succéder. Il fut décidé par le prince que le comte ne serait pas remplacé et que ses fonctions seraient réparties entre quatre personnes sous la direction de *Lobato*. M. d'Araujo s'éloigna des affaires: il y parut bientôt.

Lobato voulait que son maître quittât l'Europe; mais, en vrai valet, toutes les dispositions qu'il prit pour arri-

ver à la réalisation de ce projet ressemblent à ce que fait un domestique ayant le dessein de quitter une maison et volant impudemment ses maîtres. Rien ne fut épargné pour former un trésor que devait emporter le prince dans sa fuite et dont *Lobato* espérait une grande part. Rien ne fut payé; les pensions des veuves, des orphelins, celles des officiers en retraite, les créances les plus légitimes, rien ne parut sacré à son esprit spoliateur. La crainte d'une révolte l'empêcha seule de dépouiller les églises et les couvens; puis mêlant à cette conduite odieuse le mensonge et la ruse, il prit un grand soin de cacher le départ du prince, et, pour mieux le dissimuler, il parla de le faire couronner roi *de Lusitanie*, puisque sa mère était tout-à-fait folle. Les préparatifs de cette cérémonie se firent et des travaux immenses furent commencés à Maffra. Il y avait encore dans la noblesse portugaise des cœurs à la don Juan de Castro, à la d'Albuquerque. Ces mesures furent improuvées hautement. On exila ceux qui murmurèrent.

Ce fut alors que *Lobato*, sur lequel pesait le mépris et l'exécration générale, mourut à Maffra. Sa mort, qui fit une profonde impression sur le prince du Brésil, fut entourée de telles circonstances que cette fois il est impossible de ne pas croire la version qui courut alors. On parlait de poison. Le fait est que le malheureux eut des crises de souffrance tellement atroces qu'il voulut se jeter par une fenêtre pour avancer sa mort. Il eut des vomissemens répétés et d'une telle nature, que l'opinion générale a long-temps attribué cette mort tragique à des vengeances personnelles qu'on n'avait que trop de droit d'exercer contre lui.

Mais quelle que soit la cause première de sa mort, toujours est-il qu'il mourut et que le pauvre prince du Brésil demeura avec son bourrelet et ses lisières; per-

sonne pour le conduire, et cependant le ciel se couvrait de gros nuages et la tempête s'approchait.

Il y avait alors à Lisbonne deux hommes très capables de faire des choses remarquables dans l'intérêt de la nation. L'un était don Fernand de Portugal, l'autre don Rodrigue de Souza. Ce dernier surtout avait ce qui seul sauve un état au jour du péril bien plus encore que du talent; il était *vraiment patriote.* Il y avait encore un homme de savoir et d'honneur, que don Pedro appelle son cousin et qu'il laisse à Paris sans s'occuper de son existence seulement; cet homme est le marquis de Valença. Un autre auteur pouvait aussi beaucoup dans ce grand drame, au moins pour faire prendre une résolution au prince, c'était milord Strankford. Il avait traduit le Camoëns, non que je pense que cela serve beaucoup en politique, mais je le dis seulement pour prouver que lord Strankford connaissait parfaitement le Portugal où il résidait depuis beaucoup d'années. Il voulait emmener le jeune don Pedro au Brésil; mais des paroles et des promesses, voilà tout ce qui fut échangé. On *mentait* à chaque mot, on trompait à chaque action, cela ne pouvait aller ainsi.

Lorsque le prince apprit qu'une armée se rassemblait à Salamanque, il pâlit; lorsqu'il sut que son chef était celui-là même qui avait près de lui le titre d'ambassadeur, il sauta de joie.... L'insensé ne voyait pas que le choix de ce même homme le condamnait quand bien même Napoléon n'aurait pas dit :

« *La maison de Bragance a cessé de régner.* »

Alors la terreur se mit dans le conseil du pauvre souverain. Il *chassa les Anglais*, comme il l'écrivit à l'empereur son bon frère. Il commanda des confiscations, il fit arrêter les chefs de la factorerie anglaise. Tout Bue-

nos-Ayres[1] fut un lieu de trouble et d'effroi; les Anglais fuyaient à tire d'aile. Lisbonne semblait devoir être bientôt la proie d'une horrible anarchie. L'ambassadeur d'Espagne et l'envoyé de France firent ôter, malgré la colère apparente du prince contre l'Angleterre, les armes de leurs portes; le peuple murmurait. Le Portugal était dans une de ces crises qui décident du sort d'un état. Le prince assembla son conseil, mais c'était la cour du roi *Pétaut;* un *seul* homme osa donner l'avis généreux de se défendre!... ce fut don Rodrigue de Souza.... Pour l'avoir donné, don Rodrigue fut disgracié.

Lorsque le prince apprit à n'en plus pouvoir douter que cette armée se dirigeait vers le Portugal, il voulut tenter un dernier effort; il envoya au-devant de Junot un conseiller d'état, avec des *pouvoirs illimités* pour *tout promettre* au nom de son maître, tandis que M. de Lima demeurait paisiblement à l'hôtel de l'ambassade portugaise à Paris, et que le comte da Ega restait également à Madrid. Cependant le départ du prince du Brésil fut arrêté et les préparatifs poussés avec une activité inconnue en Portugal.

C'est une bien singulière étude que celle de la cour de Lisbonne au moment dont je parle maintenant. L'Europe avait les yeux attachés sur elle, car on voyait que par ce malheureux prince du Brésil allait commencer cette guerre aux vieux rois, aux arbres pourris, guerre que Napoléon voulait faire à toutes les dynasties de l'Europe, la Russie exceptée.

Pauvre Portugal! Pauvre Lusitanie! De toutes ces puissances qui n'avaient plus qu'une force de tradition, elle était la plus faible, la plus abâtardie. Le malheu-

[1] Quartier de Lisbonne où habite la factorerie anglaise.

reux Jean VI était moins qu'un homme incapable, car il était souverain, et sa nullité était un crime; son peuple lui-même le méprisait. Tous les corps de l'état, se voyant abandonnés, se retiraient du faisceau politique que le besoin commun devait former; tout se désorganisait; l'intérêt public, étouffé sous les intérêts privés, ne pouvait plus se faire entendre. On ne comprenait rien à la conduite du prince; il ne chassait plus, lui qui passait sa vie au milieu des bois! J'ai su depuis qu'il avait une telle peur d'être assassiné, que cette peur avait des *suites tragiques* à l'instant même. Pauvre homme! qui songeait à le tuer, mon Dieu?... Il ne sortait donc plus, mais il recevait des *visites* pour se désennuyer; et qui croyez-vous qu'il recevait ainsi comme en bonne fortune? l'ambassadeur d'Angleterre.... oui, l'ambassadeur d'Angleterre, qui avait quitté Lisbonne, mais seulement pour la forme, et avait été à bord d'une flotte anglaise qui était en dehors de la barre au-dessous de Belem. Tous les soirs l'ambassadeur descendait à terre et venait faire sa cour au prince du Brésil. Je ne pense pas qu'il dût y trouver grand plaisir, mais il fallait enlever cette famille de Bragance pour la transporter en un lieu où Napoléon ne la pût frapper *que d'anathème;* l'amour-propre de l'Angleterre devenait intéressé ensuite à ne pas laisser accabler son allié; la conduite de l'ambassadeur britannique était donc conséquente, si celle du prince était absurde.

Il était bien à plaindre!... il ne pouvait quitter cette terre portugaise qu'il aimait... il ne pouvait prendre un parti. Il était digne de pitié, si la lâcheté, surtout dans un roi, pouvait en inspirer. Enfin, un jour, l'ambassadeur d'Angleterre lui apporta *le Moniteur;* le malheureux prince y lut :

« *La maison de Bragance a cessé de régner* EN EUROPE. »

— Vous le voyez, monseigneur, lui dit l'Anglais en mettant le doigt sur cette dernière phrase, *l'usurpateur*, lui-même, vous indique le seul moyen de salut qui vous reste.... venez en Amérique.

Le prince se mit à pleurer comme un enfant.... Il courait çà et là comme un pauvre fou dans ce palais qu'on lui disait d'abandonner et qu'il n'avait jamais tant aimé.... Quelquefois il entrait dans l'appartement de sa mère, s'agenouillait devant elle et lui demandait sa bénédiction.... Mais la folle le repoussait avec fureur, et criait d'une voix aigre et sinistre :

« Al fuego ! al fuego d'infierno ! todos à l'infierno [1] ! »

Et son fils épouvanté fuyait cette mère septuagénaire, dont la tête couverte de cheveux argentés avait aussi porté la couronne, et qui maintenant ne savait plus que maudire et blasphémer.... Il courait chez sa femme. Là il essuyait un nouvel orage. C'étaient des reproches sur sa pusillanimité, des imprécations contre son père, sa mère.... mais surtout contre l'époux assez lâche pour avoir pu obéir à un *Lobato*.

— Arrière de moi ! s'écriait-elle en lui arrachant des mains la robe à laquelle il se cramponnait... arrière....! vous n'êtes qu'un misérable lâche !...

Et le malheureux ainsi renvoyé, repoussé, était au moment de devenir insensé comme sa mère.

Enfin il apprit que l'avant-garde de l'armée française avait couché à Abrantès le 22 au soir; malgré les assurances toutes pacifiques que M. Baretto lui rapporta de

[1] « Au feu, au feu de l'enfer !... tous à l'enfer !... » Ce fut une trop sévère direction donnée par le grand inquisiteur qui était son successeur, que la reine Marie devint folle. Aussi était-il très fréquent de lui voir mêler des mots d'anathème à ce qu'elle disait dans sa folie : lorsqu'elle voyait ses petits-enfans, elle les prenait dans ses bras, les embrassait et pleurait sur eux en répétant avec déchirement :

Al fuego!... al fuego d'infierno!... todos!... todos!... infeliz!...

la part de Junot, il se décida enfin à partir, et le 27 novembre de l'an 1808, toute la famille de Bragance s'embarqua sur différens bâtimens. Quant au régent, son fils, son neveu et lui, montèrent sur le vaisseau de guerre anglais *le Prince royal*. Une remarque assez particulière, c'est que ce fut ce même vaisseau qui, en 1799, servit à transporter de Naples en Sicile le roi de Naples et sa famille sous la conduite de lady Hamilton.

Un fait à remarquer, mais que l'on trouvera moins étonnant lorsque comme moi on a habité le Portugal, c'est que le départ annoncé, arrêté même depuis plus d'un mois, ne trouva rien de prêt lorsqu'il fallut l'effectuer. J'ai sur ce moment des détails fort exacts.

Ce fut le 27 novembre à huit heures et demie du matin que le prince du Brésil arriva à Belem dans une voiture fermée, n'ayant avec lui que l'infant d'Espagne, don Pédro[1] son neveu; son équipage était des plus simples, il n'avait qu'un seul domestique. Il paraît que les rapports de police étaient alarmans et qu'on craignait que le peuple ne s'opposât au départ. Il avait appris que les vaisseaux contenaient tout l'argent monnoyé du Portugal, la plus grande partie de l'argenterie comme vaisselle, tous les diamans, non-seulement de la couronne, mais les diamans que la ferme du commerce avait apportés dans le royaume... On emportait TOUT; et que laissait-on au peuple? la guerre s'il la voulait faire.... la misère et la honte!....

Il y avait alors à Lisbonne un homme que j'y avais retrouvé avec bonheur, un ancien ami de ma famille, M. le comte de Novion. Le comte de Novion avait de grandes qualités, des talens remarquables; il les utilisa

[1] L'infant don Pédro est fils de la princesse de Portugal, sœur de Jean VI, et de l'infant don Gabriel, troisième fils de Charles III et frère de Charles IV.

pour la nouvelle patrie qui l'avait adopté. Il créa un régiment qui, sous le nom de *légion de police*, rendit Lisbonne l'une des plus belles villes de l'Europe, tandis qu'avant elle n'était qu'un cloaque infect qu'on ne pouvait parcourir, une fois le soleil couché, qu'au péril de sa vie, car la ville entière n'était pas éclairée, et, à chaque détour de rue, on était attaqué par une bande de voleurs qui bien souvent rougissait ses poignards. M. de Novion ayant pris sur lui une responsabilité toute de peines et de désagrémens sans cesse renaissans dans un pays comme le Portugal, parvint à faire de sa capitale une des belles villes du monde. Il avait une grande autorité à l'aide de son beau régiment nommé la *légion de police*, et sa place était à bien dire un petit ministère. Il eût été à désirer pour le Portugal que le prince l'eût réellement fait ministre.

Ce fut lui qui avertit le prince du danger qu'il pouvait courir en se rendant au port avec une espèce de solennité. Le prince, dans l'illusion jusqu'au dernier moment, voulait, disait-il, se faire voir à son bon peuple pour lui faire ses adieux. M. de Novion, dont la rude franchise avait souvent déplu, notamment à des Français émigrés qui achetaient l'hospitalité qu'on leur donnait par de lâches complaisances, M. de Novion dit au prince que non-seulement le peuple de Lisbonne était dans de mauvaises dispositions, mais qu'il ne répondait nullement des suites, si Son Altesse Royale voulait faire *une fête* de son départ. Le pauvre fugitif se détermina alors à se rendre séparément au port, et ce fut donc accompagné seulement de son neveu qu'il arriva près de *la cale* où il devait trouver le canot pour le transporter sur le vaisseau. On sait comment il pleut quand il pleut à Lisbonne. Dans les journées précédentes il était tombé des torrens d'eau, et le rivage était inondé

d'une boue vaseuse qui empêchait de poser le pied à terre, surtout pour traverser *la cale*, déjà encombrée de paquets et de ballots. Il n'y avait pas là de Ralph Raleigh, pour étendre son manteau sur le terrain fangeux. Le pauvre souverain fugitif ne put que regarder d'un œil de détresse cette mer boueuse et puis ses souliers bien cirés. Pour une pareille tête il y en avait assez pour le faire remonter à Benpost[1]. Dans ce moment, deux sous-officiers de la légion de police, dont l'un était un émigré français, aperçurent le régent. Ils avaient des ordres de leur commandant et évitèrent ce qui pouvait faire reconnaître le prince; mais sa tête en manière de taureau, cette tournure remarquable dans sa disgrâce avait déjà été signalée par la populace qui encombrait les quais. Aussitôt que le nom du prince fut prononcé, il vola de bouche en bouche, et des malédictions l'accompagnèrent bientôt. Les sous-officiers de police se mirent aussitôt de chaque côté de Son Altesse Royale; puis, ayant fait jeter quelques planches sur cette boue épouvantable, ils soutinrent le prince qui *chancelait* et dont le cœur battait à en faire entendre les pulsations; un vieux respect empêchait le peuple de manifester sa volonté, mais il était clair qu'il ne voulait pas que la famille royale partît. Si Junot avait fait une proclamation en portugais pour appeler la population de Lisbonne aux armes, et lui demander d'empêcher le départ du prince, il ne serait pas parti.

— Et pourquoi n'avoir pas pris ce parti? lui dis-je à la Rochelle lorsque l'année suivante il me racontait tous ces détails.

[1] Mauvais palais dans lequel le prince du Brésil venait donner ses audiences, quand il était à Quélus; car il en donnait des audiences, le malheureux!... il n'en donnait que trop!...

Junot vint à moi, m'embrassa en riant, et après m'avoir long-temps regardée toujours en riant, il me dit :

— Et qu'en aurais-je fait ?

Et je me mis à rire aussi, car j'étais une lourde bête. Nous avions déjà bien assez de Ferdinand VII à Valençay, et l'empereur n'avait pas de logement pour tant de têtes couronnées...

Il fallait donc agir en conséquence des ordres de l'empereur et de sa *volonté intérieure*. Cette volonté était d'être débarrassé de la famille de Bragance, et cependant avoir l'air de la retenir en lui présentant un *ultimatum ;* car il ne fallait pas *prendre possession d'avance*. Le mot de Junot me fut donc expliqué plus tard.

La reine et les princesses arrivèrent ensuite avec toute la famille royale. Chacune d'elles était arrivée séparément, et elles s'embarquèrent en silence, à l'exception de la reine, qui, en descendant de voiture, eut une attaque tellement violente qu'elle fut au moment d'expirer. Elle revint à elle, et, poussant des cris aigus, refusa obstinément de s'embarquer ; il fallut user de violence, on la mit de force dans le canot qui l'attendait, et le peuple put voir du rivage sa malheureuse souveraine entraînée dans l'exil, se débattant aux mains d'une foule d'hommes qui la contraignaient brutalement, sans égard pour les cheveux blancs couvrant cette tête couronnée, vieille et folle qui allait dans ses jours septuagénaires demander un asile à une contrée si lointaine !...

Le conseil-d'état, les ministres, suivirent la famille royale. La politique du gouvernement fit également partir de Lisbonne quelques familles en tête desquelles on voyait marcher la duchesse et le duc de Cadaval avec leurs trois enfans. J'ai déjà dit, je crois, que le prince du Brésil avait une sorte de crainte, relative au duc de

Cadaval et à ses deux fils; leur alliance, ou plutôt leur parenté, pouvait en quelque sorte la légitimer. Mais le duc de Cadaval était un second duc de Bragance, dans la plus grande vérité du mot, et son apathie avait avec la sienne une extrême ressemblance. Sa femme est, ainsi que je l'ai dit, une personne d'un rare mérite.

Les nobles les plus remarquables qui s'embarquèrent avec la famille royale furent : les marquis de Pombal, de Bellas, d'Allegreto d'Anjeja; les comtes Redondo, Rodrigo de Sousa, Juan d'Almeida et Cavailheros; venaient ensuite le comte de Caparica, chambellan; Belmonte, Lavradio, de Vayos, et, comme je l'ai déjà dit, tout le conseil-d'état et le ministère.

Le désordre, qui est toujours le compagnon fidèle de tout ce qui se fait en Portugal, le désordre était à un tel point, qu'un seul fait en donnera la mesure d'une manière presque burlesque. Le treizième régiment de ligne avait ordre de suivre; lorsque les troupes arrivèrent, il fut de toute impossibilité de les placer, tant l'encombrement était à son comble; elles demeurèrent donc à terre, et le colonel partit tout seul.

Le total du compte fait des Portugais partis avec la famille royale donne un chiffre de treize mille huit cents âmes. — J'ai eu cette note d'une personne bien instruite, et en effet tout porte à croire qu'il a dû partir autant de monde en raison de l'immense quantité de familles attachées à la cour, et que son éloignement allait priver de ressources. La reine, le prince du Brésil, le prince d'Espagne, le jeune prince héréditaire, aujourd'hui connu sous le nom de don Pedro, s'embarquèrent sur un beau vaisseau de quatre-vingts canons, *le Prince royal*. Ceux qui aimeront à faire des rapprochemens sauront que ce fut ce même vaisseau qui, en 1799, transporta la famille royale de Naples à Palerme, à l'é-

poque si bien retracée par M. de La Touche. Quant à la princesse du Brésil, et aux princesses ses filles, elles s'embarquèrent avec le plus jeune prince, qui, je crois, doit être don Miguel, sur un autre bâtiment, tant les malheureux préjugés de cour avaient toujours de puissance sur ces esprits étroits et bornés ! La consolation la plus positive qui leur fût restée était celle de pleurer ensemble, et ils se l'enlevaient pour obéir à une loi gothique aussi absurde que nuisible d'ailleurs dans un pareil moment. — La princesse veuve et les autres personnes de la famille partirent également sur un autre bâtiment [1].

Lisbonne est une immense ville, non-seulement dans tous les lieux de la terre, mais surtout en Portugal, où elle forme le huitième de la population du pays. C'est à Lisbonne que viennent se rendre tout ce que le royaume produit d'infect en hommes ou en femmes, parce que partout ailleurs les moyens d'industrie sont annulés par la dépopulation. Aussi Lisbonne offre-t-il bien plus de chances à la turbulence et même à l'insurrection que toute autre capitale de l'Europe. — On en vit la preuve aussitôt que le prince régent eut quitté la terre. Et sans l'admirable conduite de M. le comte de Novion, il aurait pu se faire que notre entrée dans Lisbonne fût plus désastreuse que triomphante.

Lorsqu'on est assez heureux pour pouvoir réclamer un homme comme M. le comte de Novion, à titre *de Français*, il ne faut certes pas y faillir. C'est un de ces caractères dont le type devient tous les jours plus rare ;

[1] Les vaisseaux qui composaient la petite escadre du prince régent étaient au nombre de sept. *La Reine de Portugal*, *le Prince royal*, *le Prince du Brésil*, *le Don Juan de Castro*, *l'Albuquerque*, *la Méduse* et *le comte Don Henri*, ainsi que quelques bricks et quelques frégates.

et bientôt parler d'un être comme M. de Novion, raconter ses actions nobles et chevaleresques, — ce sera écrire un conte bien autrement fantastique que ceux d'Hoffmann.

J'ai déjà dit dans un précédent chapitre que M. le comte de Novion était Français et émigré. Il était brave, sévère dans ses opinions et ses mœurs, profondément affligé des maux de sa patrie pendant l'époque désastreuse des années de la terreur, mais toujours touché au cœur des triomphes de la France et orgueilleux de sa gloire. — Jamais il ne voulut aller mendier des secours dans une terre étrangère, en disant : « *Conduisez-moi devant les Français, et je les battrai.* » — Mais il demanda noblement du service; et pour un peu d'or il donna au Portugal les trésors immenses d'une sage administration, une police, des lois, enfin le bien inappréciable de pouvoir habiter Lisbonne sans danger, et de sortir à neuf heures du soir sans être assassiné. Tout stupide qu'était le prince du Brésil, il avait appris à connaître l'excellence de l'homme que la Providence lui avait envoyé; et il résolut de lui confier l'autorité pendant le peu de temps qui s'écoula entre le départ du gouvernement portugais et l'entrée de Junot dans Lisbonne.

M. de Novion, investi d'une autorité souveraine pour ainsi dire, n'en usa que pour assurer la tranquillité d'une ville de plus de quatre cent mille âmes, parmi lesquelles se trouvaient non-seulement le rebut de la population portugaise, mais des vauriens de tous les pays, et surtout des agens d'une puissance qui ne demandait qu'un appel à l'insurrection pour la faire éclater. M. de Novion le savait, et sa fermeté déconcerta tous les projets que la faiblesse précédente avait pu faire concevoir; il parcourut lui-même la ville à cheval dans toutes ses directions, multiplia les postes, fit occuper les plus im-

portans par son beau régiment de la légion de police, et parvint, à l'aide de sa ferme attitude, à remettre Lisbonne aux mains de Junot dans un état de tranquillité vraiment remarquable. — Je dois à la mémoire de M. de Novion de lui rendre cette justice. Junot m'écrivit à cette même époque tout ce qu'on lui devait, et ne le laissa pas ignorer à l'empereur. — *C'est pourtant un émigré,* me dit-il, lorsqu'il parla de M. de Novion avec moi, après avoir reçu la lettre de Junot. — J'ai toujours regardé les émigrés comme des enfans parricides.

Le mot n'était pas applicable au comte de Novion; je le fis observer à l'empereur. — M. de Novion était l'ami de ma famille depuis un si long temps, que j'avais été habituée à le considérer comme un père dès que j'avais pu connaître quelque chose. On peut penser si je fus heureuse de le retrouver à Lisbonne, lorsque j'y arrivai en 1804! — Junot apprit de moi et de mon frère combien nos parens lui étaient attachés, et l'attachement d'Albert était à lui seul un éloge que fortifiait encore celui de mon père. La conduite du proscrit justifia nos assertions, et Junot avait pour lui une profonde estime. — Il le lui prouva, ainsi qu'il le devait, lors du retour de l'armée en France.

[1] On a vu, dans le bel et estimable ouvrage du général Thiébault, tout ce que les troupes françaises eurent à souffrir pendant leur longue route de Bayonne à Lisbonne. Le général Foy, quoiqu'il ne fût pas alors avec l'armée (il n'arriva que beaucoup plus tard à Lisbonne, et je crois qu'il passa par l'autre route), a pensé également bien de cette admirable marche, quoiqu'il soit encore bien loin de son modèle. Je ne répéterai donc pas ici ce que moi-même je puis aussi bien décrire que qui que soit, puisque j'ai tout à la fois les lettres de mon mari, ses récits toujours si animés et si fortement

colletés, ainsi que ceux de tous ses officiers; mais je dois réserver les pages qui me restent pour parler de choses moins connues, et sur lesquelles je possède également des documens sûrs.

J'ai déjà parlé, je crois, de la démarche ridicule qui fut faite par le prince du Brésil, d'envoyer près de Junot un M. Baretto, homme sans doute fort honnête d'ailleurs, mais qu'on était habitué à ne considérer à Paris que comme un homme parfaitement ridicule, et qui n'avait à Lisbonne aucune espèce de consistance. Junot fut irrité de ce choix; mais il n'était pas en mesure de le laisser voir. Il comprit qu'on lui envoyait un homme qui pourrait être désavoué [1] au besoin, et dont tout au contraire les rapports devaient être reçus comme paroles engageant à tout ce qu'elles promettraient. Quelle que fût l'impression que Junot reçût de cette *ambassade*, il n'en témoigna rien, et fit repartir M. Baretto à l'instant avec la demande instante au prince de ne pas partir avant son arrivée à Lisbonne. — Mais vraiment l'autre n'avait garde, et l'on a vu comment il s'embarque le 28 novembre.

Les ordres secrets de Junot, écrits *de la main même de l'empereur*, portaient spécialement de TOUT faire pour s'emparer non pas de la personne du prince du Brésil, mais de quelques-unes désignées; et notamment des forts et de la ville de Lisbonne.

[1] Non pas que M. Baretto ne fût un homme sans doute estimable, mais sa position singulière, qui ne tenait ni de la noblesse, ni de la finance, ni de l'armée, lui donnait une attitude au moins singulière dans un pays où tous les rangs sont marqués. Il était bien *chevalier du Christ*, mais si cette dénomination pouvait faire quelque impression à Paris, dans un moment surtout où les ordres de chevalerie étaient encore inconnus à toute notre jeunesse, on sait qu'en Portugal, *être* ou *n'être* pas chevalier du Christ c'est la même chose, ou plutôt il vaut mieux n'en pas être.

Ce fut donc dans ce but qu'il agit au péril de sa propre vie. — Le danger qu'il pouvait courir n'était rien pour lui, c'étaient les maux que devaient souffrir les troupes qui le rendaient vulnérable à la crainte, pendant cette longue suite de jours où il voyait les hommes qui lui était confiés pour les mener à la gloire, et qu'une fausse manière d'envisager cette même gloire conduisait à une mort certaine.

Enfin cette route terrible s'acheva; Junot se vit au bord du Tage et du Zézère. Là il fallut encore payer de courage pour soutenir celui des soldats près de succomber sous le poids de tant de maux. Plusieurs d'entre eux tombèrent évanouis en arrivant sur la place d'Abrantès; d'autres périrent dans les torrens qui leur restaient à passer avant d'arriver à cette ville d'Abrantès [1], point important qu'il fallait emporter pour s'emparer du fleuve et arriver facilement à Lisbonne; du moins alors on le croyait ainsi. Sans doute tous ceux qui me lisent ont lu le bel ouvrage du général Thiébault. Cependant il en est peut-être qui le connaissent pas. Dans tous les cas, on ne peut que me remercier de trouver ici quelques lignes écrites dans un style aussi pur qu'expressif, retraçant une époque mémorable; on sait qu'il était chef d'état-major de l'armée de Portugal.

.... « Certes, » dit-il, après avoir peint des couleurs les plus énergiques, ce trajet effrayant par cette succession immédiate de périls d'abord non prévus, et puis toujours visibles lorsqu'on ne pouvait plus les éviter.... « Certes, dit-il, bien des chefs auraient hésité dans » cette circonstance. L'homme incapable de peser de » grandes considérations, de juger le résultat d'une dé-

[1] Cette ville d'Abrantès était d'une haute importance dans la campagne du Portugal. Ce fut ce qui fit donner le titre de duc d'Abrantès à Junot lorsqu'il fut question de lui donner un nom *ducal*.

» termination forte, de la prendre, de ne *plus s'en écarter*, ne voit que les inconvéniens d'un parti, sans en » évaluer les compensations. Les maximes que les » hommes de génie ont consacrées par de grands exemples, ou de vastes conceptions, n'existent jamais pour » lui que dans une stérile théorie, et ne le feront sortir » avec honneur d'aucune position critique, eût-elle été » prévue par les maîtres de l'art, tandis qu'une situation » inattendue et difficile fait mieux apprécier un chef que » des campagnes entières.

» Quant au général Junot, je dois à la vérité de dire » que, vraiment supérieur dans cette circonstance, il ne » fut pas même ébranlé, et que, invariable dans sa résolution, il persévéra à suivre cet axiome incontestable : » — *Qu'il ne faut jamais laisser à son ennemi un temps* » *qu'on peut gagner sur lui*[1]. »

» Il se borna donc à remédier au mal autant que cela » était en son pouvoir. — Des vingt bataillons espagnols » qui devaient le suivre, huit reçurent, à cause de leur » mauvais esprit, l'ordre de quitter Alcantara et de retourner dans leur ancien cantonnement. Le plomb nécessaire et toute la poudre existante dans le pays » furent rassemblés à la hâte. — Le papier manquait » pour confectionner les cartouches. Les archives des » chevaliers d'Alcantara en fournirent ; on travailla nuit » et jour, et on put en donner vingt par homme. Les » vivres furent également trouvés par l'activité avec laquelle on se mit à la recherche de tout ce que le pays » pouvait fournir, et enfin, après vingt-quatre heures » de repos seulement à Alcantara, on put entrer ou

[1] Cette maxime était aussi celle de l'empereur : il la mettait si souvent à exécution que ses ennemis eux-mêmes ont appris de lui à le combattre. Cette maxime, ainsi que celle de paralyser les forces plutôt que de les détruire, était bien souvent la base de ses opérations.

» plutôt se jeter en Portugal ; car rien n'était prêt pour » une entrée régulière. »

Une fois dans l'Estramadure portugaise, tous les habitans que l'on rencontrait étaient autant d'ennemis. En Espagne on pouvait encore espérer au moins une neutralité passive ; mais en Portugal chaque regard cherchait une victime, et chaque parole était une trahison. Sans cesse les guides étaient surpris conduisant par de fausses routes. Chaque paysan devenait un assassin, égorgeant son hôte dans le sommeil. Ce n'était *plus* la franche et cordiale réception des Biscaïens, et la politesse froide mais sincère des Castillans ; c'était la perfidie, le vol et la haine se réunissant pour ajouter aux horreurs de la route la plus effroyable que des déserts puissent présenter au pied de l'homme. Les Florides et le Canada furent moins sauvages aux Français, moins périlleux que ne leur fut la traversée des montagnes de *Gata* et de l'*Estrella*.

C'est ici que je dois commencer à relever une partie des erreurs de M. le colonel Napier, en parlant de la première expédition du Portugal aux ordres du général Junot. Il est beaucoup plus indulgent pour la seconde ; j'en ignore la raison. Quelle qu'elle soit, il devait au moins, par un motif qui eût été même apprécié, il devait être juste, mais il ne l'a pas été. Au surplus, Dieu pour tous. La postérité sera *là*. Juge impassible et impartial, elle saura distribuer le blâme et la louange à ceux à qui ils appartiendront.

Le général Delaborde, qui commandait une des divisions de l'armée de Portugal, se conduisit comme un héros. Il a été peu dans la faveur du commandant d'une autre expédition en Portugal ; mais pour le général Delaborde aussi la postérité sera juste, et donnera son admiration à sa belle conduite.

Il était abîmé de douleurs de rhumatisme, fruits de ses campagnes et de ses fatigues. Au milieu du désert le plus effrayant, dans une nuit orageuse, où tous les élémens semblaient unis pour détruire jusqu'au dernier homme des troupes qu'il commandait, on arrive devant un torrent, dont les bords escarpés étaient formés par des rochers glissans sur lesquels les pieds des malheureux soldats ne pouvaient se fixer.... Tous murmuraient.... Ils regardaient en blasphémant ce gouffre où il leur était ordonné d'entrer, et nul d'entre eux n'avançait d'un seul pas. Le général Delaborde voit d'un coup d'œil le péril de tous, et celui que lui-même peut courir au milieu de ces hommes que rien ne peut contenir; car *ils souffrent*, et rien ne peut les soulager. C'est une consolation sans doute que de dire à un malheureux : *Je souffre comme toi !*... mais elle s'use vite. Les choses métaphysiques ont peu de crédit sur le vulgaire !... Dans ce moment critique, le général comprit qu'il ne fallait pas *dire*, mais qu'il fallait *faire voir* qu'il souffrait aussi. Il mit pied à terre, entra dans le torrent dont les eaux grondaient en se brisant contre les roches qui encombraient son lit, et demeura la moitié du corps dans l'eau, jusqu'à ce que les hommes de sa division (du moins la plus grande partie) l'eussent passée.

C'est ainsi qu'on faisait alors de grandes choses !!

Junot arriva à Abrantès plutôt en fugitif que comme un homme qui vient dire à tout un peuple :

— Je prends possession du pays !...

Les fusils ne pouvaient pas servir; et cela sera compris lorsqu'on saura que depuis plusieurs jours les soldats ne passaient les torrens qu'en s'appuyant sur leurs fusils comme on se sert d'un bâton ferré dans les montagnes. Malgré cette position, Junot parla fièrement et avec juste raison, parce que *là* où la force morale unie

au courage positif, et tout cela en face d'une nature flétrie, quoique vivante, des cœurs haineux, mais tremblans, *là* est véritablement le droit de possession. Ce fut à Abrantès que Junot apprit que le prince du Brésil, quittant le Portugal en *Medée*, avait donné l'ordre aux populations *de s'insurger* et d'opposer de la résistance à l'armée française... Il allumait pour adieux les torches incendiaires qui pouvaient consumer et Lisbonne et son port... Il aurait pu, le malheureux, voir les flammes de son vaisseau!... Mais que lui importait? il était à l'abri....

La première des députations qui arrivèrent à Junot était composée d'officiers-généraux de l'armée portugaise. Ils lui dirent que la ville de Lisbonne était dans la stupeur la plus sinistre. Un pareil calme présageait l'orage. Junot chargea cette première députation de retourner à l'instant même pour calmer les alarmes excitées par le départ de toute la famille royale; d'assurer les habitans de la bienveillance la plus entière de l'empereur pour la nation portugaise, si elle se conduisait bien envers son armée, et surtout avec franchise. Il annonçait son arrivée à lui-même pour le lendemain à la pointe du jour.

La seconde députation était formée par plusieurs membres du commerce étranger, ayant à leur tête M. Mure, vice-consul de France... Il dit les mêmes faits, et n'ajouta que quelques détails. Junot fit aussitôt faire une proclamation en portugais et en français, qui fut affichée dans la soirée même dans Lisbonne et produisit le plus grand effet. Qui ne sait, mon Dieu, combien est faible le vent qui fait tourner les masses?

J'ai gardé un souvenir très remarquable de ce que Junot m'a souvent raconté de tout ce qu'il eut à souffrir dans la nuit qu'il passa à Saccaven... Il avait annoncé

son entrée pour le lendemain au point du jour dans Lisbonne, et avec lui il avait *annoncé son armée !*

Et cette armée, où donc était-elle ?

Il avait avec lui le général Thiébault, son chef d'état-major ; le colonel Vincent, commandant du génie ; le colonel Douence, directeur des parcs d'artillerie ; M. Trousset, ordonnateur en chef de l'armée ; M. Thonnelier, payeur-général, et M. Fissont, son secrétaire particulier. Il n'avait près de lui qu'un ou deux officiers, encore n'étaient-ils pas de son état-major particulier... Tous les autres, en course pour remplir quelques missions, étaient en arrière sans que l'on pût avoir d'eux la moindre nouvelle. Les eaux toujours croissantes inondaient les chemins... La troisième division était comme perdue ; l'artillerie, la cavalerie abîmées, égarées dans les déserts où des guides infidèles livraient les malheureux soldats au couteau du paysan, ou bien arrêtés par de nouvelles inondations qui empêchaient tout rapprochement. Telle était la position qui avait résulté de cette volonté impérieusement dictée *d'arriver à tout prix !...* Junot était morne... son âme, ordinairement si forte, pliait sous une main plus puissante que ne pouvait l'être la détermination d'un héros... car il le fut dans cette campagne malheureuse, où il dut lutter contre tout ce que la destinée a d'affreux pour un homme de cœur qui marche au son du tambour.

La pluie tombait par torrens. Chaque fois que la furie du vent faisait fouetter les vitres par l'orage, Junot tressaillait... Ce coup de vent lui faisait l'effet d'un coup de mitraille décimant un régiment... Il voyait les torrens se grossissant par la tempête et son armée détruite... Vers une heure, un exprès arriva de Lisbonne... Les nouvelles étaient encore plus alarmantes ; le peuple s'éveillait... La flotte anglaise était à la barre, et offrait son

secours... Le vents qui nous repoussaient dans le haut du Tage lui ouvraient à elle l'entrée du port... Il y avait dans Lisbonne treize à quatorze mille hommes de troupes de ligne, et une population de quatre cent mille âmes, tout agitée, grondant et prête à suivre le premier crucifix qui se serait levé devant elle.

Ce n'est pas comme femme de Junot que j'écris ces pages; si je me le rappelle en ce moment, c'est pour être fière de porter son nom, mais point pour mettre de fard à une position que son seul talent, sa véritable grandeur d'âme a su rendre une des plus remarquables de notre histoire. Elle n'est pas assez connue peut-être, et c'est un malheur pour la gloire commune.

En me décrivant ses angoisses, les déchiremens de cœur qu'il souffrit pendant cette horrible nuit, il pâlissait encore quelques mois plus tard, lorsqu'à La Rochelle il me parlait de ces heures de torture, tout en embrassant son fils, son premier fils, cet enfant qu'il espérait voir un jour la joie et l'appui de sa vieillesse.

— Que pouvais-je faire, me disait-il, avec quelques hommes dont le courage voulait déguiser la fatigue, mais dont la démarche chancelante, les traits altérés révélaient tout ce qu'ils souffraient!... Moi-même j'avais peine à me soutenir... et pourtant IL FALLAIT entrer à Lisbonne... IL LE FALLAIT... j'y suis entré.

L'hésitation était en effet un parti funeste à prendre... Hélas! tous étaient à redouter!...

Avant le jour Junot partit de Saccaven... Il était entouré de quatorze cents hommes, seul reste de quatre bataillons composant l'avant-garde. Les malheureux avaient les pieds tellement déchirés par les pierres saillantes des torrens et par les épines, qu'ils pouvaient à peine marcher, *même au son de la caisse*, me disait Junot!... En sortant de Saccaven, le hasard lui fait

rencontrer une troupe de cavalerie portugaise, composée d'une trentaine d'hommes.

— Suivez-moi!... leur dit-il d'une voix impérieuse. Ces hommes étonnés le suivirent en effet sans oser répliquer, et il entre dans Lisbonne entouré de soldats portugais formant sa garde!...

CHAPITRE XVII.

Junot à Lisbonne. — M. de Novion. — L'émigré. — Junot à Belem. — Canon pointé contre le prince du Brésil fugitif. — Le coup fait amener le vaisseau. — Ce n'est pas *lui*. — Députations faites à Junot. — La première est celle de la noblesse. — La seconde celle de tout le commerce. — Quelles adresses elles prononcent. — Flatterie. — L'empereur est la divinité. — Signatures des députés. — J'ai un fils. — Demande à l'empereur de le nommer. — Singulière conversation avec l'empereur. — Quelle est la marraine? — L'impératrice le sera-t-elle long-temps? — Paroles de Napoléon. — Le divorce. — Les magnificences impériales. — Descriptions des fêtes et des toilettes. — La salle du trône et la salle des maréchaux un jour de grand cercle. — Les *leudes*. — Timidité des grands seigneurs étrangers. — Les battemens de cœur. — La grande duchesse de Berg. — La reine Hortense. — Premiers troubles d'Espagne. — Le duc de Mahon. — Le roi *Prusias*. — Avis du cardinal Maury. — Bals de la princesse Caroline et de sa sœur. — Bals masqués pour les enfans. — Achille Murat. — Le diable vert. — La maréchale Ney. — Mes filles chez le prince primat. — La méprise du duc Dalberg. — Les fiançailles. — M. de Grandcourt. — M. d'Espinchal. — Le monsieur de province et sa femme à l'Opéra.

A PEINE Junot avait-il mis le pied dans l'enceinte illusoire de Lisbonne, qu'il trouva un détachement de la légion de police sous les ordres de mon vieil ami le comte de Novion. Ce digne homme, heureux de servir à la fois sa pàtrie véritable et le mari d'une enfant dont il chérissait les parens, fut dès ce moment pour Junot *tout ce qu'il* pouvait être, et c'était immense, dans une pareille circonstance surtout. Il prouva alors ce qui est au reste démontré péremptoirement, c'est que la

force morale de l'ordre et la grandeur d'âme véritable a une action directe et immédiate. M. le comte de Novion n'avait que *douze cents hommes*, et la population de Lisbonne fut contenue !...

Junot n'a jamais oublié un si éminent service; il en parla à l'empereur, qui fut bien pour M. de Novion, mais non pas comme il devait l'être. Il avait encore à cet époque le préjugé (bien juste au reste) contre les émigrés; mais les exceptions devaient être faites; et, comme le lui disait Junot, *certes, c'est ici le lieu, ou jamais.*

La pluie continuait à tomber comme on sait au reste qu'elle tombe à Lisbonne à cette époque de l'année [1]. Junot souffrait des douleurs intolérables d'une névralgie, suite de ses blessures, et toujours plus aiguë lorsque des inquiétudes morales venaient se joindre à une grande fatigue. Le cas était donc certainement de ceux qu'il pouvait le plus redouter; aussi depuis la veille ses blessures le faisaient-elles quelquefois bondir par l'excès de sa douleur [2]. Cela ne l'arrêta pas dans son dessein; il entra dans Lisbonne par la porte de Saccaven, c'est-à-dire, pour ceux qui connaissent Lisbonne, par le lieu aussi opposé à la tour de Belem que la barrière de l'Étoile à Paris l'est de la porte Saint-Antoine. Il dit quelques mots à deux officiers de grenadiers près de lui, en les chargeant de les faire circuler parmi la troupe [3]; à peine ces hommes admirables eurent-ils compris ce que leur général voulait faire, qu'ils dissimulèrent leur fatigue, relevèrent leur tête et le suivirent gaîment.

[1] Mois de novembre.

[2] L'une d'elles surtout, celle qui traversait le haut du crâne, était si épouvantable de longueur et de profondeur, qu'on ne pouvait la toucher sans tressaillir; elle fut une des causes principales de sa mort.

[3] Il avait avec lui 1,200 hommes qui avaient rejoint.

Oh ! quels hommes ! quels hommes !...

.....Ce que voulait Junot, c'était de s'emparer d'abord de la tour de Belem... Il entra dans le fort ; là, apercevant un bâtiment qui sortait du port à pleines voiles, il eut la pensée que ce pouvait être le vaisseau qui portait le prince du Brésil ou quelque bâtiment de sa suite ; il saisit lui-même une gargousse, chargea un canon du fort, et le fit pointer et tirer par M. de Tascher[1] son aide-de-camp. Il le fit avec une telle précision que le boulet passa dans les agrès du bâtiment et le contraignit d'amener... mais il ne portait aucune personne de la famille royale. En revenant de Belem à la maison du baron Quintella, l'un des fermiers des Diamans, et l'un des hommes les plus intègrement riches de Lisbonne, Junot marcha toujours au pas et traversa la place du Commerce, celle du Rossio et les quartiers les plus importans de la ville. Cette *promenade* dura près de six heures.

A peine fut-il descendu de cheval que la nouvelle junte du gouvernement, présidée par le marquis d'Abrantès[2] le père, et formée par TOUT ce qui restait d'important dans Lisbonne, vint le complimenter, et dans quels termes ! !... Que les Portugais faisant partie de cette députation aient la bonté de se rappeler que le discours prononcé dans cette circonstance ne leur fut PAS IMPOSÉ.. Ils l'ont prononcé de leur propre mouvement... et de plus ils l'ont écrit !... Ils l'ont donné à Junot, et je le possède... j'ai de plus le discours du commerce, revêtu de trente-cinq *signatures originales*... et ce sont ces mêmes hommes qui deux ans plus tard

[1] Excellent et bon jeune homme. C'est lui qui a épousé depuis la jeune princesse de la Leyen, dont la mère a péri si malheureusement au milieu des joies d'une fête.

[2] Ce rapprochement est assez curieux.

ont voulu parler contre celui qu'ils appelaient alors leur sauveur!... leur protecteur !... et le conservateur de leurs biens!... S'ils ont été CONTRAINTS à signer la pièce que j'ai sous les yeux...mon Dieu, quels hommes!... Qu'on en ait gagné, FORCÉ deux.... trois.... quatre même... mais trente-cinq!... et des plus notables encore... Le moyen de gagner un homme comme Bandeira... comme Quintella!...

« La bienfaisance, disent tous les signataires dans » leur adresse, est la vertu la plus sublime, et celle qui » rapproche le plus l'homme de la divinité... Jamais » cette vertu ne s'est montrée plus au jour qu'à l'arrivée inattendue de Votre Excellence... C'est une nation tout entière que vous êtes venu sauver des afflictions les plus cruelles. Abandonnée de son souverain, » privée de tous les moyens de défense, que serions-nous devenus sans vous, monseigneur?... C'est à » vous, c'est à votre armée aussi dure pour le travail » que douce pour la discipline, que nous devons le bonheur et le repos dont nous jouissons aujourd'hui... » Que nous sommes heureux du choix que le grand » Napoléon a fait de Votre Excellence pour mettre un » terme à nos malheurs!... Monseigneur, sous l'égide » de la France, le commerce du Portugal peut encore » se rajeunir... Que l'empereur Napoléon nous protège, » et nous redevenons ce que nous avons été.

» Notre destinée est dans les mains de Votre Excellence, monseigneur, et nous avons la plus juste confiance que vous remplirez nos désirs comme vous avez » déjà accompli nos vœux!... Daignez donc, encore une » fois, recevoir la protestation de notre reconnaissance; » et pour en conserver le souvenir, veuillez agréer la » marque insignifiante que nous osons vous offrir. *La* » *Divinité même* ne refuse pas l'encens qui lui est offert

» *Geraldo Wenceslaô Braamcamp de Almelda Castel* » *Branco*, président par intérim de la cour du com» merce. — *Domingo Vandelli.* — *Jacques Ratton*, » député. — *Baraô de Quintella.* — *Jacinto Fer*» *nandes da Costa Bandeira.* — *Francisco Antonio* » *Ferreira.* — *Antonio Francisco Machado.* — *Fran*» *cisco Monval Calvet*, président de la chambre d'as» surance. — *Brax Francisco Lima.* »

Je ne mets pas ici les vingt-cinq ou vingt-six signatures restantes, parce que j'ai peu de place, et qu'une demi-page m'est fort utile. Mais cette pièce, ainsi que toutes celles qui ont été et seront citées par moi, seront déposées chez mon éditeur, ou bien chez M. Tourin, mon notaire, afin que chacun puisse se contenter et prendre connaissance de ces pièces citées dans le cours de l'ouvrage. J'ai voulu seulement en donner une idée. J'ai l'adresse de l'université de Coïmbre... c'est un chef-d'œuvre d'adoration et d'humilité... Elle est en portugais, mais il sera facile de la traduire, et c'est ce que je ferai.

Mon Dieu, tout cela eût été oublié et rangé parmi les choses de ce monde dont on fait peu d'estime, mais le ton sur lequel on a modulé depuis une négative absurde, m'a imposé la loi de faire ce que j'ai fait.

Tandis que Junot prenait possession du Portugal, et que la famille de Bragance s'éloignait en proscrite des rivages européens pour aller chercher un autre lieu d'exil par-delà les mers, des événemens importans préludaient à d'autres plus importans encore, car il s'agissait, dans cet avenir qu'ils ébranlaient déjà, de l'avenir du monde dans celui de Napoléon. L'Espagne était agitée; le prince royal, atteint dans ses affections les plus chères, pleurait encore, sous ses courtines de ve-

lours cérémonieusement tirées, la mort de sa première femme, enlevée à son amour par la haine d'une mère... Pauvre Ferdinand!... ils ont dit depuis ce moment que vous étiez méchant!... hélas! le creuset des souffrances est de ceux qui ne sont pas assez reconnus pour sacrés.... Qui peut juger l'infortuné qui sort d'un lieu où son âme a été torturée?... Ne parlons pas de lui, du moins avant d'avoir autant souffert...

Je parlerai tout à l'heure des scènes d'Aranjuez; maintenant je reviens à Paris.

Au moment du départ de Junot, je m'étais retirée au Raincy; ma grossesse, déjà fort avancée, me donnait le droit de ne pas faire de service auprès de Madame, et je dois dire qu'elle fut très bonne, comme toujours, dans cette circonstance. Je passai au Raincy les deux mois qui me restaient à courir pour achever mon temps, et je revins à Paris quelques jours seulement avant mon accouchement.

J'avais eu cinq filles au moment où j'allais devenir mère pour la sixième fois [1]. Junot ne me rendait pas certainement coupable de cette *fécondité féminine*, mais je voyais qu'il était malheureux de n'avoir pas de garçon; aussi le moment où je lui écrivis:

Tu as un fils!

fut-il un des plus doux de ma vie... La nouvelle lui en parvint à Lisbonne, peu de temps après son arrivée. Ces détails tenant à ceux qui nous sont personnels, intéresseraient trop peu pour que je les misse dans cet ouvrage; cependant, je le devrais peut-être, pour faire

[1] J'avais eu trois filles, dont deux me sont restées, et deux fausses couches de deux filles également.

voir Junot dans le jour véritable sous lequel il doit être vu... Sa joie fut un vrai délire.

« Je te remercie, m'écrivait-il, de m'avoir donné un » fils... enfin je pourrai donc laisser à l'empereur un » autre moi-même, dont le sang pourra couler pour la » patrie et pour lui, comme celui de son père... Oh! je » suis vraiment heureux!... »

Comme c'était un garçon, Junot ne voulut pas entendre parler d'un autre parrain que de l'empereur, quoiqu'il fût déjà celui de ma fille aînée, et qu'il n'aimât pas à tenir deux enfans dans la même famille. Cependant, comme la volonté de Junot était que j'en fisse la demande, je présentai ma requête. L'empereur l'accueillit de la meilleure grâce possible et me répondit : « Je ferai ce que demande Junot... mais quelle mar- » raine voulez-vous? »

La question était fort embarrassante : on parlait alors du divorce, et on en parlait aussi ouvertement qu'il était possible de parler sous le règne de Napoléon des choses qui le concernaient dans son intérieur. L'embarras n'était pas pour moi; car je n'aurais certes pas hésité à nommer l'impératrice, parce que l'on parlait de son divorce. Il n'est pas dans mon caractère d'être insultante au malheur; et le nom de l'impératrice eût été prononcé par moi dans cette circonstance plus que dans toute autre. Mais je ne voulais pas l'irriter contre elle et lui faire répéter avec ironie ce qu'il avait dit plusieurs fois :

« Ah! ah! vous vous faites un parti dans les femmes!... »

Cependant mon hésitation ne fut que de quelques secondes, et je répondis presque aussitôt :

— Si Votre Majesté l'a pour agréable, ce sera Sa Majesté l'impératrice.

Il me regarda de son œil clair et perçant, puis il me dit :

— Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas de la signora Letizia ?

— Votre Majesté ne m'a pas fait l'honneur de me parler de Madame-mère.

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Ce n'est pas répondre, cela. Qui voulez-vous prendre pour marraine de votre fils ?

— Votre Majesté me laisse-t-elle le choix ?

— Voilà une heure que je vous le répète...

— Je demanderai alors à Sa Majesté l'impératrice d'être la marraine de mon fils.

— Ah !...

Et l'empereur me regarda long-temps après avoir poussé ce *ah !...* puis il me dit :

— Vous voulez l'impératrice ?... eh bien ! soit !...

Le divorce eut lieu l'année suivante. J'ai rapporté ce fait parce qu'il tient à un autre qui fit de toute cette affaire une histoire assez plaisante pour mon fils lors de son baptême.

Tout ce que les mémoires du temps nous rapportent des fabuleuses magnificences de Marly et de Versailles n'approche en rien, d'après leurs propres récits, de la cour de Napoléon, dans cet hiver de 1808 à 1809. Une des merveilles les plus attrayantes, et qu'aucune autre cour ne pouvait offrir, c'était surtout cette foule de belles personnes, de frais et charmans visages, et la chose est facilement comprise, car la presque totalité des généraux de l'armée et des officiers supérieurs de la garde impériale s'étaient mariés par amour soit en France, soit dans leurs campagnes.

J'ai parlé et parlerai fort en détail de tout ce premier luxe, cette élégance renaissante qui avaient embelli la

cour consulaire; maintenant nous sommes arrivés à l'empire, et cette élégance, ce luxe ont doublé, triplé de recherche et de magnificence. Sous le consulat nous avions eu pour guides nos souvenirs d'enfance et quelques conseils de nos vieux parens... Sous l'empire, nous ne marchions plus que d'après nous-mêmes dans une route que nous avions tracée et sous l'inspiration toute de grâce et de charme que de jeunes femmes françaises sentiront toujours au-dedans d'elles-mêmes pour grouper des fleurs dans un boudoir, placer des tableaux de dévotion dans un oratoire, ou bien draper le velours d'une courtine dans un riche salon de réception. Cette même bonne grâce se retrouvera chez la jeune femme parisienne dans son costume, quels que soient et le temps et l'époque. Ainsi donc, comme je l'ai dit, la cour consulaire avait présenté une corbeille de fraîches roses dans cette réunion de jeunes femmes toujours couronnées de fleurs et mises avec un goût parfait, si l'on compare leur costume à celui des années suivantes; puis, lorsque vint l'empire, la volonté de l'empereur fut que sa cour devînt belle et brillante. L'ordre était doux à suivre, aussi le fut-il *rigoureusement*. On oublia bientôt *la loi* qui *défendait* de porter des habits de cour brodés *en plain*, et les hommes rivalisèrent avec nous pour le luxe des broderies, la beauté des dentelles, et même des diamans.

Je me rappelle donc, avec la douceur d'un souvenir exempt de toute peine, du coup-d'œil vraiment fantastique qu'offrait la salle des maréchaux un soir de grand concert, lorsque les deux côtés étaient garnis de trois rangées de femmes presque toutes jeunes et jolies, couvertes de fleurs, de diamans et de plumes flottantes; et derrière elles cette haie formée par les officiers de la maison de l'empereur, ceux des princesses, puis les

généraux aux habits étincelans d'or, les sénateurs, les conseillers d'état, tous revêtus de riches costumes, la poitrine couverte de ces plaques, de ces cordons que l'Europe nous offrait à genoux, et que l'empereur jetait à *ses leudes*, tandis que ceux-ci n'estimaient véritablement que le GRAND-CORDON DE LA LÉGION-D'HONNEUR ! Au fond de la salle était l'empereur avec l'impératrice... ses frères, ses sœurs, ses belles-sœurs ; puis les grands-dignitaires ; et *lui*, de son œil de feu parcourant ce cordon formé par toutes ces têtes empanachées ou chargées de joyaux, et dont une grande partie, *loin de lui*, se relevait fièrement sous la bannière d'un nom vieux et illustre, mais qui *là*, sous le jaillissement de sa prunelle, se courbaient plus bas, bien plus bas que son genou... Maintenant que des années se sont mises entre cet homme et son ovation, maintenant que le dais impérial est remplacé par le saule de Sainte-Hélène, ces *pies* et ces *geais* de cour ont la voix claire et haute pour attaquer le colosse devant lequel ils rampaient, dont ils mendiaient un regard dans ces jours de fête !... Comme ils étaient petits... interdits... tremblans... lorsque *le Corse*, comme ils l'appellent maintenant, sortait de ses appartemens intérieurs et entrait dans la salle du trône par cette porte qui est *là*, à la droite de l'estrade sur laquelle était un fauteuil de velours rouge avec un N tout en or !... Autour étaient rangés tous les représentans des rois tremblans de l'Europe... Nul ne parlait que bas... leur regard ne s'élevait qu'à demi... et *lorsqu'il* paraissait, alors dans cette vaste chambre nul ne se faisait entendre, *lui seul* paraissait tout résumer sur *lui*... Il s'approchait lentement, et plus de mille regards suivaient la direction du sien... toutes les oreilles étaient attentives au plus léger son sortant de sa bouche... Que de fois j'ai vu se soulever des plaques de pierreries sous le

bondissement d'un cœur mal à l'aise de se trouver face à face avec tant de grandeur... Je souffrais, moi, faible femme, de voir le représentant d'un grand monarque frémir sous un regard, revivre par un sourire... Oh! ils peuvent nier... *mais les souvenirs sont là*... ils sont vivans dans toutes les pensées.

Aussitôt que ma santé fut complétement rétablie, je repris mon service auprès de Madame, et je rentrai dans le monde, que ma grossesse, assez difficile à conduire, m'avait presque contrainte de quitter depuis quelques mois. J'ai déjà dit que Paris était fabuleusement brillant dans cet hiver, et en vérité tous les souvenirs que j'évoque en ce moment doivent me répondre affirmativement... Tous les princes de la confédération du Rhin, tout ce que l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, a Pologne, l'Italie, le Danemark et l'Espagne, l'Europe entière enfin, l'Angleterre exceptée, avaient envoyé à Paris ce qu'ils avaient de plus riche, de plus élégant pour admirer l'empereur et contribuer à la somptueuse magnificence du cortége qui le suivait lorsqu'il se rendait un jour de grand cercle de la salle du Trône à celle du spectacle, dans le château même des Tuileries.

La grande-duchesse de Berg était la plus jeune et la plus jolie princesse de la famille impériale; je dis la plus jolie, parce qu'elle était fraîche comme un paquet de roses, et que la princesse Borghèse, toujours malade et languissante, ne produisait pas dans une fête le même effet que sa sœur; et puis elle dansait, et la princesse Borghèse ne bougeait de son fauteuil non plus qu'une idole, dont, au reste, elle aimait fort à jouer le rôle... La princesse Caroline était donc la planète autour de laquelle venait se grouper tout ce que la cour avait de jeune et d'agréable, sans toutefois rien enlever de son empire doux et gracieux à la reine Hor-

tense, qui, aimée de tous, adorée de son intérieur, semblait avoir été connue de M. de la Maisonfort lors qu'il fit ce joli couplet :

A chacun elle voulait plaire,
Elle plaisait,
Chacun l'aimait, etc.

Les affaires d'Espagne commençaient à devenir orageuses. Le tonnerre qui grondait sur les beaux paysages d'Aranjuez se faisait entendre aux Tuileries. L'empereur songea à voir par des *yeux* à lui, et le grand-duc de Berg partit pour prendre le commandement des troupes rassemblées sur les frontières d'Espagne. Je ne suis pas assez habile en politique pour approuver ou blâmer la manière dont commencèrent ces malheureuses affaires de l'Espagne. On ne sait comment accuser, on ne sait comment disculper lorsqu'on voit une ineptie aussi profonde que celle de l'Espagne lors de la signature du traité de Fontainebleau!... Déjà, par suite de ce traité dont quelques clauses particulièrement secrètes expliquaient l'invasion du Portugal, nos troupes avaient traversé toute la Péninsule. Par suite de ces mêmes clauses d'autres troupes s'avançaient par échelons jusqu'à Sommo-Sierra, et Murat écrivait au duc de Mahon qu'il le rendait *responsable* de tout ce qui arriverait s'il se refusait encore à remettre la citadelle de Saint-Sébastien aux mains des Français.

« Je ne le veux pas, répondit le brave duc de Mahon (et celui-ci était vraiment un Crillon), je ferais une lâcheté. »

« *Ah! ne me brouillez pas avec la République!* » s'écrie aussitôt le Prusias de l'Espagne... Et des ordres sévères sont expédiés au duc de Mahon afin qu'il remette au général français la place de Saint-Sébastien... L'autre

obéit en frémissant de colère. C'est ici le lieu d'observer un fait bien singulier : c'est que dans toute l'Europe, le sort de l'Espagne commençait à n'être pas douteux, on en parlait partout : le cardinal Maury écrivait à Florence à un de ses amis attaché à l'ambassade de France :

« Il ne reste au roi d'Espagne d'autre parti à prendre » que de se retirer au Mexique. Quant à la reine d'E- » trurie, elle est dans le cas fort heureux pour elle de » pouvoir se mettre sous la protection de l'empereur, » *comme sa fille aînée*, dans la création qu'il a faite des » trônes de l'Europe. »

Malgré ces avertissemens salutaires quoique effrayans, la cour d'Espagne fascinée, ou plutôt trompée par Izquierdo, qui TROMPAIT le prince de la Paix, car Izquierdo n'était par un imbécile, fut écrasée par l'orage avant de s'être mise à l'abri. Je parlerai tout à l'heure de ses désastres ; maintenant je me borne à faire remarquer le départ du grand-duc de Berg pour l'Espagne.

Ce départ ne lui avait pas été agréable ; il avait pris des habitudes de galanterie qu'il croyait de bon ton et qui n'étaient tout bonnement que des amours assez vulgaires qui auraient passé inaperçues, mais devenaient ridicules avec son malheureux accent, ses papillotes se défrisant à la pluie, et ses panaches, et ses polonaises, et toute sa garde-robe de comédien ambulant. Bien des femmes cependant se laissaient prendre à cette glu... Que Dieu leur fasse paix !

Le grand-duc, ou plutôt la princesse Caroline, ce qui est fort différent, occupait alors le palais de l'Elysée. Déjà, à l'époque du mariage du roi de Westphalie, elle avait donné des fêtes vraiment d'une grande et élégante magnificence... L'hiver qui suivit le mariage fut marqué par des plaisirs moins à fracas, mais bien autrement agréables. Les princesses reçurent *ordre* de l'empereur

de prendre chacune un jour de la semaine pour lui donner un bal. Ce n'était pas, certes, qu'il aimât fort la danse, mais il voulait qu'on s'amusât, et pour le dire avec vérité, jamais volonté ne fut mieux suivie. Ces bals particuliers des princesses ne furent composés que de cent cinquante à deux cents personnes tout au plus; les femmes au nombre de cinquante à peu près, presque toutes jeunes et jolies, élégantes avec magnificence, aimaient assez cette façon d'aller, et jamais on ne voyait dans les bals de l'Elysée ou chez la reine Hortense un visage de méchante humeur, à moins qu'une des danseuses n'eût un cor au pied, et que son soulier ne fût trop étroit; car, afin qu'on le sache, c'est un supplice imposé à presque toutes les femmes; bien souvent un homme jaloux observe d'un œil sombre l'air douloureux avec lequel sa femme ou sa maîtresse répond à son danseur; avant de lui faire une scène il devrait lui demander :

« Ma chère, votre soulier vous fait-il mal?... »

La princesse Caroline avait les vendredis, et la reine Hortense les lundis; la princesse Pauline les mercredis quand ses douleurs, vraies ou de commande, ne lui donnaient pas la haute licence de faire dire à l'empereur qu'il n'y aurait pas de bal chez elle... C'était en vérité une bien aimable et bien amusante façon de passer le temps. Que de mouvemens! que de toilettes! puis c'étaient nos enfans que *nous amusions* à notre tour. Je donnai l'exemple, étant mère de la plus âgée des jeunes filleules de l'empereur. Le jour anniversaire de la naissance de ma fille aînée était le 6 janvier, le jour des Rois; j'invitai en son nom tous les enfans des frères d'armes de Junot, puis tous ceux de toutes les autorités, ceux de mes amis. Cette réunion amenait chez moi plus de cent vingt, cent quarante enfans : on leur don-

nait *le Singe savant*, *le général Jacquot*, les serins savans qui se tiraient un coup de pistolet et se brûlaient la cervelle ; puis Fitz-James le ventriloque ; Olivier le faiseur de tours, le prédécesseur de Bosco, qui n'était pas aussi habile que lui, mais qui était toujours bien amusant. On peut se figurer la joie de tout ce jeune petit peuple ; c'étaient des cris, c'était un délire ! Ensuite un souper, ou plutôt une collation composée de tout ce qu'on pouvait inventer de plus exquis en friandises de toute espèce, en sucreries extraordinaires, en glaces, en pâtisseries... c'était vraiment comme aux noces de Gamache ; et puis, comme tous ces yeux-là se fermaient de bonne heure, les jeunes mères demeuraient. Je faisais venir un violon, et nous dansions de grand cœur jusqu'à une ou deux heures du matin.

Quelquefois aussi les petites bonnes gens étaient *déguisés*. Il fallait voir vraiment le prince Achille Murat, qui était alors un fort gracieux jeune prince, mais méchant comme un lutin, j'en demande bien pardon à son altesse impériale, il le fallait voir déguisé, à ce qu'il croyait, en diable vert !... et tapant comme un sourd ou plutôt comme un diable qu'il était ; il était vraiment tapageur, et formait un contraste frappant avec ses cousins les princes Louis et Napoléon !... Ils étaient parfaitement élevés. Le second, qui avait remplacé l'aîné dans la ligne *succédante*, et qui depuis nous a été enlevé d'une manière plus douloureuse encore que son frère, car il avait vingt-sept ans, et à quelle époque !... était un charmant enfant, eût-il été celui d'un meunier. Son frère, celui qui est maintenant en Suisse auprès de sa mère, était aussi un bien aimable enfant ; il était à la fois doux et mutin, ce qui plus tard a produit de la bonté et de la force : on l'appelait *la princesse Louis*, en raison de la profusion de ravissans cheveux blonds

qui lui donnaient une grande ressemblance avec son excellente et aimable mère.

Les plus charmantes de ces réunions avaient lieu chez elle. On tirait presque toujours une loterie composée de jouets d'enfants, de choses remarquablement jolies et utiles pour les jeunes filles de dix et de douze ans, dont il y avait déjà quelques-unes; elle songeait à tout le monde.

Dans l'une de *ces mascarades*, il arriva à mes filles une histoire qui eut un aspect vraiment comique, en raison des personnages qui étaient en scène.

La maréchale Ney occupait alors son hôtel situé rue de Lille, à côté de celui de la Légion-d'Honneur, et ayant pour voisin de gauche le prince Eugène. Le prince Eugène était à Milan, et sa maison était occupée par le prince-primat, bon et excellent prince, sans nul doute, mais le plus déterminé faiseur de révérences que j'aie jamais rencontré... Un jour de carnaval, la maréchale Ney invite tous nos enfans pour une mascarade que donnaient ses fils : grande joie parmi toute la jeune postérité, et grande occupation pour les jeunes mères qui voulaient que leurs enfans fussent les plus beaux de tous. Comme chacune avait cette volonté, il s'ensuivait une véritable coquetterie pour le choix des costumes. Je revenais depuis peu d'Espagne ; *la basquina* m'était encore familière : je fis faire à mes filles un habit à l'espagnole complet, non pas un habit de *Prado*, mais un costume de *maja* dans toute sa riche élégance. Rien n'était plus gracieux à voir que ces petites filles avec leur chevelure bouclée, retenue par une resedilla d'argent et de chenille rose, puis une petite jupe de satin blanc avec des touffes roses et des clochettes d'argent, et le petit corset avec les manches longues et les paremens, les jokeis brillans... Ainsi équipées, je donnai

l'ordre qu'elles fussent conduites chez la maréchale Ney... Il n'était que sept heures du soir, mais pour les enfans la fête commençait de bonne heure... Je devais me rendre chez la maréchale à neuf heures, comme la plupart des mères, car nous aurions troublé peut-être la joie de toute cette vénérable troupe qu'il valait mieux laisser à elle-même.

Mademoiselle Poidevin, l'institutrice de mes filles, ordonna de les mener chez la maréchale Ney. Le cocher et le valet-de-pied des enfans, attachés spécialement à leur service, ne les conduisaient guère qu'au bois de Boulogne, et à l'Assomption quand il pleuvait. Le valet-de-pied s'informe auprès des miens, on lui dit que la maréchale demeure rue de Lille, et les voilà partis... Arrivés dans la rue de Lille, le cocher voit une immense porte cochère ayant de chaque côté deux bornes avec l'enseigne de la joie, deux lampions bien puans. Le digne homme entre dans la cour, s'arrête au bas d'un vaste perron; on ouvre la portière, mademoiselle Poidevin descend avec ses élèves et demande à être conduite auprès de madame la maréchale.

— Madame veut sans doute dire Son Altesse? dit un grand valet-de-chambre en parcourant d'un œil curieux le singulier groupe qu'il avait sous les yeux.

Mademoiselle Poidevin, qui ne m'a jamais entendu donner de l'altesse à madame Ney[1], s'imagine que cependant la chose peut être possible, et elle s'empresse aussitôt de dire:

— Sans doute, sans doute... Son Altesse...

Et, tout embarrassée, elle s'avance vers le salon en tenant ses deux élèves par la main.

— C'est singulier, disait-elle tout en traversant plu-

[1] Les ducs n'étaient pas encore faits à cette époque.

sieurs salons peu éclairés et dont l'aspect était presque lugubre; c'est singulier... on n'entend nul bruit... pas un éclat de rire... c'est une drôle de fête...

— Son Atesse est-elle prévenue de votre visite, madame? demanda le valet-de-chambre en s'arrêtant tout-à-coup devant mademoiselle Poidevin, et les deux petits masques, qui, tout jolis qu'ils étaient, n'en étaient pas moins des échappés de carnaval.

— Comment!... s'écria mon Anglaise, je le crois vraiment bien!... il y a plus de quinze jours que les chères créatures sont invitées!... j'en sais quelque chose, les leçons vont, Dieu merci! assez mal depuis l'arrivée de ce malheureux billet...

Le valet de chambre hésite encore un moment, puis faisant un mouvement de tête qui signifiait:

— Ma foi *qu'il* s'en tire comme *il* pourra!...

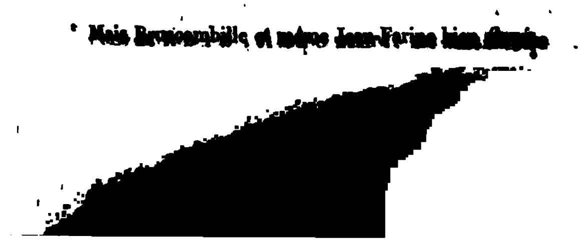
Il ouvre la porte d'un dernier salon, et annonce à haute voix mademoiselle Poidevin; car dans la confusion de ses idées, mon nom, que d'ailleurs il ne connaissait pas, lui était sorti de la mémoire.

Mais ici ce fut bien une autre aventure; mademoiselle Poidevin recula et mes deux filles se cramponnèrent à elle en sanglotant.

Le salon dans lequel elles avaient été introduites était vaste et peu éclairé: au milieu était une grande table ronde, couverte de papiers et entourée par plusieurs hommes vêtus de noir, à la physionomie austère. Parmi eux était un vieillard voûté, n'ayant qu'une dent, mais en revanche portant un petit manteau de taffetas noir, au milieu duquel se voyait une immense plaque en argent, de celles qu'on appelle vulgairement un *crachat*; tous ceux qui entouraient le vieillard voûté n'avaient pas l'air beaucoup plus gais ni même beaucoup plus jeunes, si ce n'est cependant un homme petit, à l'œil assez peu

direct, au sourire malignement *souriant*; et comme s'il se repentait d'avoir trente ans, portant des cheveux coupés en vergette et poudrés, ce qui était un peu antique; tous ses traits prirent comme les autres une singulière expression à la vue de mes deux trésors; car enfin cette maison était celle du prince Eugène; celui qui l'habitait était *Son Altesse* le grand-duc de Francfort, le prince-primat; le jeune homme aux cheveux en vergette et poudrés était le duc Dalberg, lequel se fiançait le même soir à la jolie et gracieuse mademoiselle de Brignolé. Rien ne sentait la noce pourtant dans cette maison, où, tout au contraire, régnait un air tellement solennel que mes pauvres petites, glacées par cette physionomie toute de tristesse, là où elles s'attendaient à trouver tout au moins *Scaramoucha* et *Bruscambille*[1], s'étaient tout d'abord prises à pleurer. Le prince, qui avait, comme je l'ai dit, la manie des révérences, en fit au moins trois pour arriver à mademoiselle Poidevin, qui était pour le moins aussi interdite que si elle eût comparu devant le parlement d'Angleterre, ce qui, en sa qualité d'Anglaise, était tout ce qu'elle pouvait imaginer de plus imposant. Cependant elle dit fort bien par quel hasard elle et ses élèves se trouvaient ainsi dans l'écritoire du contrat nuptial de M. le duc Dalberg; mais aussitôt qu'elle eut dit mon nom, ce furent des politesses, des salutations, des baisemens de mains pour les chères petites créatures qui ne pleuraient plus parce qu'elles se voyaient caressées. Quant à Son Altesse *primatiale*, elle se confondait en excuses de ce qu'on l'avait dérangée dans ses affaires de garde-note; peu s'en fallut qu'elle ne demandât à Joséphine et à Constance de lui danser le fandango, ce qu'en vraies *majas* andalouses

[1] Mais Bruscambille et même Jean-Farine bien [illegible]



elles n'auraient certes pas refusé
moiselle Poidevin, qui savait son
élèves par la main et se retira ac
primat, du duc Dalberg, et de
poux...

Mais tout cela, me disait-elle,
tôt à un enterrement.

— Savez-vous bien une chos
jours après le comte Louis de Na
ont causé un terrible effroi l'autre
On a cru qu'une maîtresse trahi
amenait sa jeune famille abandon
mariage.

— En tout cas, répondis-je
cœur de l'alarme donnée par me
les orphelines et l'amante avaient
tume de circonstance.

Je retrouvai ma petite troupe
core tout effarouchée de l'aventur
ment amusans de la soirée la leur
nous fîmes d'abord la part de joi
suite nous jouâmes des charade
matin, nous dansâmes, et M. de
journée.

Il n'y a que la génération tout
pas M. de Grancourt. C'est un de
comme *ridicules* du siècle derni
comme lui-même assez extraor
fortune; il était Suisse, vivait
voyait la meilleure compagnie d
tout le monde; eh bien! avec to
plus complétement ridicule qu'o
n'était pas ses petites jambes
énorme, cette tête surmontée

poudrée, frisée, comme l'était Fleury dans *l'Ecole des bourgeois*... ce n'était pas la tournure la plus burlesque enfin qui le rendait ridicule au point où il l'était; non, c'était cette assurance de lui-même, cette façon de porter au vent le plus long des nez, et puis cette rage de faire le mangeur de cœurs... Non, il n'y avait pas moyen d'y tenir.

Il avait toujours une passion au service des femmes à la mode. Or, comme il y en a plus d'une à Paris, il avait une grande occupation. J'étais la favorite des favorites; il venait tous les jours de la vie chez moi, mais seulement le soir, lorsque les deux battans étaient ouverts, et que tout ce que je connaissais venait ce qu'on appelait encore *me faire sa cour*.

La société existait toujours à cette époque. La révolution l'avait étouffée un moment, mais jeune encore à l'heure des bouleversemens politiques, elle s'était seulement endormie et cachée. L'empereur avait trop de force à communiquer aux rouages qui faisaient marcher sa machine, pour craindre de les amollir en leur donnant un vernis de politesse qu'ils ne pouvaient puiser que dans le commerce d'une société formée par les femmes. Il commanda donc à tout ce qui l'entourait d'avoir *une maison*, et d'attirer dans cette maison les hommes dont il faisait le plus de cas sur un champ de bataille, et qui avaient le besoin de passer par le creuset du savoir-vivre. Cela ne les empêchait pas de pointer un canon en cas de besoin, de couper une balle sur une lame de couteau à vingt-cinq pas... témoin Junot et mille autres, qui certes s'acquittaient bien d'envoyer les gens dans l'autre monde et d'être bien avec eux dans celui-ci. Nous avions donc obéi à la volonté de l'empereur avec d'autant plus de plaisir que plusieurs de nous autres jeunes femmes nous avions dans notre famille,

dans nos souvenirs, des motifs pour aimer cette manière délicieuse de vivre dans un intérieur d'autant plus apprécié, qu'il formait le noyau d'une société plus étendue et plus intime cependant qu'aucune de celles que nous voyons aujourd'hui se réunir sous une bannière qui n'est celle ni de la parenté, ni de la convenance, ni même du plaisir. Sous prétexte de parler d'objets graves et profonds, on se met en peloton pour ne rien dire.

Ah! le joli couplet que celui-là!

> Sous prétexte qu'il était *ours*,
> Monsieur ne parlait à personne.

Aussitôt que quelques salons furent ouverts dans Paris, on vit M. de Grancourt venir rappeler à chacune de nous qu'il avait connu nos mères, nos aïeules, nos tantes, nos belles-mères; c'était à n'en pas finir. Il était en général bienveillant, mais de cette bienveillance de l'ours lançant la pierre pour écraser la mouche, et puis son ridicule n'était pas vraiment facile à supporter. Du reste, en parlant de M. de Grancourt, je ne fais que mon devoir d'écrivain contemporain; car tout ce qui a mon âge, et même les deux générations au-delà et en-deçà de moi, connaissent M. de Grancourt. Il était Suisse, et possédait une fortune honorable. Il n'existait pas dans tout Paris UNE MAISON où l'on reçût et dont M. de Grancourt n'eût l'entrée; il tient positivement à l'époque.

Son existence, comme homme social, était aussi singulière que sa personne; il tenait, à ce qu'il disait, au corps diplomatique, et nulle légation ne le réclamait. Enfin, on sut un jour qu'il était attaché à quelqu'un comme ayant le titre de ministre du prince primat; mais cette légation était elle-même comme une de ces



choses qu'on voit entre la veille et le sommeil ; puis elle disparut tout-à-fait, et M. de Grancourt n'en demeura pas moins marchant à la suite du corps diplomatique lorsqu'il allait s'acquitter de quelques-unes de ces belles révérences que nous lui avons toutes vu faire assez souvent depuis 1800 jusqu'en 1812. Ce pauvre M. de Grancourt! il m'est resté dans la mémoire deux esquisses de sa personne qui me donnent un mouvement de gaîté toutes les fois que je me les rappelle. L'une (c'était un soir), il était chez moi, débitant ses phrases accoutumées d'adoration, quelquefois drôles, quelquefois non, mais presque toujours ridicules; je tenais dans ma main un immense flacon de cristal à large embouchure, et contenant non pas une fiole, mais une bouteille d'eau de Portugal.

— Un peu, par charité !... faites l'aumône de quelques gouttes au pauvre esclave, dit-il d'un ton mignard, et il se mit à genoux en joignant les mains.

En voyant cette figure déjà si hétéroclite, surmontée de son toupet crêpé et poudré à frimas, toute cette personne faisant la gentille avec cette tournure bouffonne, ma gaîté d'abord excitée devint une vraie folie. Je me mis à rire comme je riais alors, et je jetai quelques gouttes d'odeur à M. de Grancourt à demi prosterné, en ayant toutefois l'attention de tenir mes deux doigts devant la large ouverture du flacon ; mais je ne sais comment cela se fit, le rire devint probablement plus fort que moi, j'oubliai ce que je faisais, ma main se dérangea, et à la seconde secousse, au lieu de quelques gouttes, ce fut tout le contenu du flacon qui s'en alla parfumer la face de M. de Grancourt ; il avait en ce moment les yeux ouverts, on peut juger du mal qu'il éprouva ; il n'y avait aucun danger ; mais la douleur qu'il ressentit dut être cruelle pendant une ou deux mi-

nutes. Le fait est cependant que de vingt-cinq personnes que nous étions dans le salon, aucune ne put se contenir en voyant le pauvre gros petit homme se rouler comme un démoniaque sur le tapis, en demandant de l'eau fraîche à grands cris; ses petites jambes, son gros ventre, son énorme tête, sa frisure à la Mirabeau, tout cela était vraiment bien comique. Il poussait néanmoins de tels cris, que je commençais à m'alarmer, lorsque le gros petit homme se ramenant sur lui-même, se pelotonna à mes pieds, joignit ses petites mains, et me dit en feignant de pleurer:

— Baisez mes yeux pour les guérir.

Qu'on me reproche d'avoir ri après cela. Je l'ai pu faire sans avoir mauvais cœur.

M. de Grancourt était reçu dans toutes les maisons *comme il faut* de Paris, et connaissait et était connu de la meilleure compagnie de Russie, d'Allemagne et d'Angleterre. M. de Grancourt est un type original de l'époque antérieure à celle de la révolution, mais qui, malgré cela, marchait très bien dans celle-ci, parce que le temps n'était pas venu par sa marche accoutumée, il avait été hâté et devancé. Je suis certaine que tout ce qui tient non-seulement à l'empire, mais aux années antérieures à la révolution, me saura gré d'avoir rappelé le souvenir de M. de Grancourt. Il connaissait tout Paris, il était fort ami de M. d'Espinchal[1], avec lequel il avait de fréquentes querelles pour savoir quel était celui des deux qui était le plus savant dans cette science de connaître *tout* ce qui était connaissable à Paris. Un jour M. de Grancourt était *fort affairé* dans les corridors de l'Opéra, ayant au bras un homme de ses amis arrivant de province; M. d'Espinchal les rencontre et de-

[1] Le père de deux fils fort spirituels et fort élégans.



mande à Grancourt ce qui le fait ainsi regarder comme un fou par toutes les lucarnes des loges.

— C'est moi, monsieur, lui dit le provincial, qui cause toute cette peine à M. de Grandcourt; ma femme est à l'Opéra, elle m'a dit de venir la joindre, j'ai perdu le billet de la loge, j'ai oublié le numéro, et je suis fort en peine.

— Y a-t-il long-temps, monsieur, que madame votre femme est à Paris?

— D'avant-hier seulement.

— Où est sa loge?

— Aux premières.

— Je vais vous dire à l'instant si elle est dans la salle.

M. d'Espinchal s'éloigne du monsieur stupéfait; il se fait ouvrir une loge vacante, regarde... lorgne... passe de l'autre côté de la salle, fait le même manége, puis revenant au mari en quête de sa femme, il le prie de le suivre et lui montre une loge.

— Eh! voilà ma femme! s'écrie le monsieur.

— J'en étais sûr, dit gravement M. d'Espinchal.

— Mais, monsieur comment avez-vous pu *reconnaître* ma femme? vous ne *la connaissiez* pas.

— C'est précisément pour cette raison-là.

Le monsieur ouvrait de grands yeux, et encore plus les oreilles.

— Sans doute, poursuivit M. d'Espinchal, madame votre femme *était la seule* que je ne connusse pas parmi les cent femmes qui sont aux premières, il était clair que ce devait être elle[1].

— Ma foi! dit M. de Grancourt, je ne suis pas de cette force-là.

[1] Le fait que je rapporte eut lieu plusieurs années avant la révolution.

CHAPITRE X

Le poète cordonnier. — Talma. — *La tra*
du poète cordonnier. — Ce qui lui a fait
— Il dit sa pièce. — Les mains calleuse
sublime, expliqué et compris par un artis
contre 93. — Canova et le soldat de la
en esclavage perd ses facultés. — L'éc
Schiller, Victor Hugo. — Jean-Jacques
Saint-Pierre. — L'Institut à Saint-Clou
Mort de mademoiselle Chameroy. — Que
Roch et les acteurs de l'Opéra. — Mot de
tentement de l'empereur. — Son opin
temps, comparées à celle d'autrefois. —
que mon fils sera un grand mathémati
l'oreille.

Il parut vers cette époque à Pa
fait extraordinaire. Talma vint u
me dit qu'il voulait absolument n
me récitât une tragédie qu'il ven
Talma trouvait admirable. Cet
donnier.

— Mais, dis-je à Talma, qu'i
des bottes, car je n'ai pas gran
poétique.

Talma parut contrarié de mon
— Permettez-moi de vous l'a
instance, et puis vous prononcer
Je le voulus bien, car après to

être ennuyeuse ; ainsi donc, je pris jour avec Talma, et il m'amena le cordonnier *apollonisé*.

En le voyant, je ne m'empressai pas de changer d'avis, et je fus même bien plus disposée à lui tendre mon pied pour qu'il me prît mesure, qu'à lui avancer une chaise pour qu'il me lût sa pièce. C'était un petit homme trapu, ayant une physionomie des plus communes, de gros traits, pas de mouvement dans le regard, enfin, un vrai fils de saint Crépin. Je commençais donc à me repentir de ma condescendance, lorsque Talma lui proposa de dire lui-même quelques scènes de sa tragédie. Je me rapprochai aussitôt; et j'attachai mon regard sur M. François, c'était le nom, comme ce doit l'être encore, du poète-cordonnier; il ne parut pas embarrassé, il se mit au milieu du salon, et avança un fauteuil derrière lequel il se plaça; seulement, avant de commencer, il dit à Talma :

— Mais, monsieur Talma, pourquoi donc ne voulez-vous pas faire comme l'autre jour chez vous?... vous avez dit mes vers bien mieux que je ne les dirai, *bien sûr*.

C'était bien ce que je pensais, surtout en entendant cette parole vulgaire, cet accent commun... Mais Talma, sans paraître comprendre le regard que je jetai sur lui, lui répondit :

— Non, non, je ne veux pas, monsieur François, je dirai tout à l'heure la raison de mon refus à madame Junot.

François s'appuya sur le dossier du fauteuil, se recueillit un moment, puis se relevant il découvrit un visage déjà tout autre que celui du moment précédent. Il nous raconta comment il avait eu l'idée de prendre le sujet du siége de Palmyre. Un jour, en marchant le long des quais, il ouvrit un volume dans lequel était

le Traité du sublime et plusieurs m
de Longin. Cette figure lui parut
caractère philosophe dans toute sa
trouver le chemin d'un cœur pur
et François avait l'une et l'autre. L
losophiques, plus spécieux que ré
prits faux, mais la vraie philosophie
d'un esprit juste.

François eut d'abord la pensée d
laquelle il ne placerait que Longin
chose que cet intérêt puissant, s
assez pour attacher pendant cinq
et trouvant d'ailleurs tout à côté c
fallait pour remplir son intention,
dans sa place de ministre, et prit
cipale héroïne de sa pièce. Toute
scène que sa prédilection l'entraîne
néral toute la lumière est versée su
la pièce est mauvaise; on voit en l'
n'a nulle connaissance du théâtre.
génie!... que de lueurs de feu sac
scène dans laquelle on ne trouve de
Un fait très remarquable surtout
laquelle l'auteur fait agir et parler
qu'il s'agit de politique. Aurélien e
accélérer la prise de Palmyre, et
tresse contre les séductions du m
député vers elle et vers lui pour ef
séduire le ministre. Dans cette
avec le Romain, il est vraiment sub
à l'empereur cette ambition effrén
rent au gouvernement de Rome, c
ou bien qu'elle soit empire. C'est u
qui *roule avec fracas, entraînant* t

sur ses bords. Cette image, qui est déjà fort belle et d'un jet très hardi, est rendue en vers magnifiques. Dans la même scène, le ministre romain laisse échapper, parmi quelques mots méprisans, celui de *barbare.*

— Oh! sans doute, dit Longin avec un sourire amer,

Tout ce qui n'est pas Rome est reputé barbare.

Ce vers est beau, et fort en situation.

Longin, voyant que les négociations n'amènent aucun résultat, engage sa maîtresse à fuir. Il y a dans cet endroit une scène ravissante où Zénobie ne peut se déterminer à quitter Palmyre sans ses enfans, ni à les faire sortir de la ville sans elle. Tout ce qu'elle dit vient du cœur d'une mère. C'est vrai... rien n'est faux; c'est le langage de l'âme. Sa confidente veut la déterminer et lui donner des raisons froides et raisonnables, qu'une mère ne peut comprendre.

— Ah! dit Zénobie, je ne puis éloigner de moi ces chères petites créatures... je ne le dois pas.... et puis...

Pour sauver des dangers de l'enfance fragile
Le doux sein d'une mère est le plus sûr asile...

Je n'entreprendrai pas de raconter ici toute la pièce, parce que d'abord elle est infiniment longue et mal conduite comme plan *scénique* : elle était impossible à représenter, à ce que me dit Talma.

J'ai parlé du talent poétique de l'homme, mais je n'ai rien dit de cet homme lui-même... de son accent toujours à la hauteur de son sujet... de son regard s'électrisant et vous communiquant à vous-même toute l'émotion qu'il éprouvait... Quand il parlait, on ne voyait plus un artisan aux mains calleuses et noires, aux cheveux plats et gras... Non, il n'y avait plus devant vous qu'un de ces êtres privilégiés dont les âmes reçoivent

avec le souffle de la divinité, comme celles de tous les hommes, une parcelle de son feu créateur, une étincelle de son feu sacré... J'étais sous le charme.

— Mais, lui dis-je en allant à lui, ce n'est pas ce Traité du sublime qui vous a appris à faire des vers... car enfin ces vers-là sont bien, très bien même.

— Oh! me dit-il, j'en faisais depuis long-temps... et j'ai eu de terribles maîtres!...

Et sa physionomie sortit de nouveau de son calme presque apathique pour revêtir une expression sublime.

Je l'interrogeai du regard... Cette homme était étrange.

— Ce sont les monstres révolutionnaires de 93 qui m'ont fait poète... dit-il enfin d'un ton sombre et après un long silence. En voyant marcher au supplice des hommes de ma profession parce que le garçon de leur magasin était devenu l'orateur de la section, et qu'étant jaloux de son maître il le faisait guillotiner pour avoir son fonds... oh! alors je me suis demandé ce que tout cela voulait dire... j'ai cherché le bien du pays, et je n'ai vu qu'un grand désir de se mettre à la place de celui qui en avait une, n'importe laquelle... et pour cela il n'y avait rien qui coûtât... Oh! c'était une horrible époque!... comme nous étions malheureux!... J'étais jeune!... je frémissais en entendant tous les jours crier les listes de proscription dans lesquelles à la fin il y avait des serruriers, des cordonniers, des maçons, tout autant que de ci-devans...

C'était un terrain que Talma n'aimait pas beaucoup que l'on parcourût, quoiqu'il n'ait jamais participé aux horreurs de 93. Il dit à François de réciter l'ode dont il nous avait parlé, et cet homme commença un des plus beaux morceaux de poésie que j'aie entendus de ma vie.

C'est un appel aux monstres des forêts, pour qu'ils viennent apprendre la cruauté chez les hommes... « Parmi vous au moins, leur dit le poète, vous respectez » la faiblesse de la femelle, de votre plus vieux compa- » gnon... vos petits sont soignés et jamais dévorés... Mais » ici... aucun âge ne met à l'abri de la mort... d'une » mort horrible et sanglante ! »

Cette soirée me fit une profonde impression... En regardant de nouveau cet homme étonnant, je ne pouvais me laisser aller à un autre sentiment que celui de l'admiration; je le dis franchement à Talma, et lui demandai pourquoi il n'avait pas voulu dire les vers de François.

— Parce que vous aviez besoin d'une conviction, me répondit-il, et que lui seul pouvait vous donner cette conviction en récitant ses vers... On *n'apprend pas le génie* à un homme, et il en met à dire ses vers.

C'était vrai.

La reine Hortense voulut aussi l'entendre, ainsi que la grande-duchesse de Berg. Elles lui firent une pension[1]; et la reine Hortense, toujours bonne, et bonne avec une intention aimable, lui fit présent d'un Plutarque. Nous crûmes tous qu'il allait faire une œuvre admirable en lisant cet ouvrage... Pas du tout. Cet homme si grand, si beau lorsqu'il était livré à lui-même, ne fit plus rien dès qu'il eut posé le pied dans un cercle d'entraves appelées *des règles*.

Je vais à ce propos raconter une histoire qui peut servir de pendant exact à celle de François...

Il y avait à Rome à la même époque, et ce rapprochement est assez singulier, un jeune soldat de la garde du pape. Ce jeune homme, ayant à peine vingt ans, était

[1] Cette pension était de cent louis chacune..... ce qui faisait 4,800 francs.

travaillé non pas du désir, mais de la passion de la peinture et du dessin. Tous les murs de Monte-Cavallo et du Vatican étaient chargés de figures groupées en compositions vraiment remarquables. Jamais les costumes même n'étaient autrement qu'ils devaient être, et toujours un intérêt dramatique conduisait le charbon qui lui servait de crayon.

Un jour, Canova se trouva derrière lui tandis qu'il décorait le pan de muraille de quelque bâtiment ; frappé de surprise et en même temps d'admiration, le Phidias romain s'arrêta et interrogea le jeune homme. On sait jusqu'à quel point il aimait à protéger le talent là où son œil d'aigle pouvait le deviner !... Le jeune soldat répondit avec naïveté qu'il n'avait jamais rien appris, mais que sa passion pour la peinture lui faisait un besoin de se livrer à cette imitation qu'il sentait bien être imparfaite...

— Oh ! si je pouvais apprendre ! dit-il avec une sorte de transport... mais je suis si pauvre !

— Eh bien ! lui dit l'artiste, viens chez moi ; là tu apprendras gratuitement... je me charge de toi, je te ferai même une pension de quinze piastres par mois... parce que tu quitteras ta caserne... je réponds de tout... je suis Canova.

Le pauvre enfant crut rêver... il était là devant l'homme de génie dont la bonté le subjuguait en cet instant bien plus peut-être encore que l'éclat de son nom... Il ne put que tomber à ses pieds et le remercier comme un Italien remercie Dieu ou son patron ; et le lendemain le jeune enthousiaste fut admis parmi les élèves de Canova.

Mais l'homme habile n'avait vu que le brillant côté de l'aventure. Sans doute le jeune homme avait tracé des lignes dignes de Michel-Ange et de Raphaël ; mais il

aurait fallu, pour qu'elles amenassent un semblable résultat, qu'il eût été bien avant ce moment devant un carton de dessin, traçant des lignes droites et courbes, et faisant un nez selon toutes les ordonnances. Un mois n'était pas écoulé qu'il était devenu maigre et pâle, et qu'il soupirait après les belles nuits éclairées par la lune, où sur le Monte-Pincio il allait à sa seule et douce lumière tracer, sur la base de l'obélisque *di Trinita di Monti*, le profil d'une jolie fille de Rome, sans qu'une voix sévère vînt lui dire :

— Effacez... cela ne vaut rien.

Cependant il voulait apprendre... mais enfin l'ennui devint plus fort que tous les raisonnemens de lui-même et du *maître ;* il entra un matin chez Canova, lui baisa la main en pleurant, le remercia avec effusion de ses bontés pour lui, mais il lui avoua qu'il ne pouvait s'astreindre à cette sujétion à laquelle étaient soumis ses élèves... Il était trop tard en effet pour plier le jeune arbre : il n'était plus assez flexible, et était trop avancé pour supporter la greffe ; il devait désormais pousser en liberté, mais sauvage... Il reprit son état de soldat, rentra dans sa caserne, et continua avec délices sa vie nomade au travers des sublimes débris de la ville-reine, qu'il enrichissait chaque jour des produits de son imagination vagabonde.

C'est, selon moi, une vérité qui ne peut pas faire l'objet d'une question, que l'homme esclave de la nécessité physique perd une grande partie de ses facultés. Sans doute, l'éducation est une seconde nature pour l'homme ; elle double son âme, et je puis même dire que peut-être elle l'anime ; car pour la sentir il faut que son intelligence lui soit révélée : mais aussi il faut en même temps qu'il ait une entière liberté et que ses facultés intellectuelles ne soient pas enfermées dans le

cercle étroit de ses besoins. Il fau
cher de TOUT dans la nature, qu
sante et terrible puisse être ex
l'homme sera vraiment grand, i
milieu des phénomènes naturels,
l'immensité intérieure de son âme
latives dont il sera entouré; mais
cette éducation morale soit adapt
Ne laissez pas une couche épai
cœur, autrement ce sera en vain q
procherez le flambeau du génie
trice... l'homme reculera devant
est une preuve de cette opinion;
épouvantée de ce qui lui a été rév
de l'infini, et sa terreur l'en a rep
ment, nourri par l'âme et par le
par cette *nécessité physique* dont je
il eût été un être privilégié. Mais
réalité ne l'a conduit que dans l
toute matérielle...

A un tel homme il aurait fallu
et profonde, cette triture du mo
malgré quelques inconvéniens,
aux résultats positifs. Qui peut
homme, s'il eût dépassé, par exe
ce vieux Paris qu'il n'avait jam
dans plusieurs passages de sa Zé
de son esprit rêveur le portait à
pensées auraient jailli de cette ân
formée par de grossières et de r
avait, jeune encore, été transp
grandes merveilles de la création
crois qu'à son tour il en aurait pr
au bord de l'Océan lorsque ses p

en mille vagues houleuses se viennent briser sur une grève solitaire, ou bien font retentir des voix étranges dans des cavernes profondes... Souvent aussi l'infini se révèle à une âme poétique sur le sommet des hautes montagnes, n'ayant pour voûte et pour abri que cet autre océan dans lequel roulent et passent sur nos têtes des milliers de mondes dont le plus petit écraserait le nôtre... C'est en face de pareils spectacles que l'âme est sommée de fournir d'immenses pensées, et que sa supériorité se développe par tout ce que les sens peuvent lui fournir de plus noblement relevé; car ils sont inhérens l'un à l'autre, malgré ce que peuvent dire et les spiritualistes et les matérialistes.

Oui, tout ce qui est *nature*, mais nature grande, imposante, immense même dans son horreur, et non pas de cette nature repoussante par sa médiocrité haineuse et vindicative de tout ce qui est beau; cette nature-là, prise à son berceau et laissée à elle-même dans son essor, le prendra grand et rapide vers les cieux. Mais ne l'enfermez pas dans la prison accablante de l'existence matérielle et physique; alors le génie est mort ou mutilé... ses éclairs sont aussi lumineux, mais rares et incomplets... et pour lui la porte de l'immortalité ne se rouvre jamais... Un livre dans lequel se trouvent des trésors de beauté dit quelque part :

« Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vit [1]. »

Ce même jour où le cordonnier François nous lut sa tragédie, j'avais invité plusieurs amis dont le talent réel et l'esprit devaient nécessairement ajouter à cette séance remarquable un fort grand intérêt. C'était d'abord le cardinal Maury, habitué de ma société intime... Millin... M. de Narbonne, et plusieurs autres personnes capables d'apprécier ce que nous entendîmes... Quelques jours

[1] *Non solo pane vivit homo.*

avant, mon frère était arrivé de M ment n'était certes pas celui de moins...

Mais à cette époque l'école rom core jeté tous ses langes, et par elle le fait aujourd'hui sous la con sublimes. Cependant tout ce que jeune génération, c'est-à-dire de qu'à trente ans, était passionné po conde qui ouvrait tant de routes une lumière si vive sur des objet cachés dans l'ombre par un préju et que n'avait pourtant sanctionn même celui du bon sens. Goëthe térature allemande et la nouvell traduites toutes deux dans notre merveilleusement Jean-Jacques Bernardin de Saint-Pierre et A nous vîmes surgir de nouvelles p monstrueuses, il est vrai [1], mais route, donner le jour à ces taler bles qui ont pris bien jeunes en l'avenir. A leur tête il en est un pithète, si souvent prodiguée et si et de beau génie... C'est Victor I d'une gloire poétique lumineuse clat n'a rien de phosphorique. C' d'une belle et grande époque.. sceptre poétique n'en demeurera forte et puissante, parce que qu et routiniers s'obstineront à le ju époque... Honneur à Victor H

[1] Toute la littérature de la fin du derni

dont le feu sacré fait soulever la poitrine... honneur à lui... trois fois honneur à lui!

Cette succession de souvenirs évoqués par moi, ramène à ma vue, pour ainsi dire, une foule de détails que certainement j'eusse laissés en oubli, si mes Mémoires ne venaient les réveiller, quoique l'empereur *soit* pour beaucoup dans la plupart d'entre eux. Parmi ces souvenirs, l'un surtout me frappe par son rapport avec beaucoup de questions agitées aujourd'hui. C'est une soirée passée à Saint-Cloud, et dans laquelle Napoléon *présida, pour ainsi dire, l'Institut*, et parla pendant plus de trois heures sur la littérature et la révolution qu'elle subissait. Lui aussi était, comme nous, tout romantique. Ossian, comme on le sait, était de toutes les productions de la nouvelle école celle qui se trouvait toujours en harmonie avec lui; il avait, comme on le sait aussi, les sensations d'une délicatesse infinie, et tout ce qui parle à l'imagination lui remuait l'âme vivement; il n'y mettait *aucune prétention*. Ainsi, lorsqu'il s'arrêtait pour écouter la cloche sonnant l'*Angelus* du soir à Ruel, lorsque son œil s'animait en voyant une femme vêtue de blanc se promener sous une futaie bien sombre, lorsqu'il était ému de toutes ces choses que la nature offre à chaque heure du jour à la campagne, on peut présumer qu'il était *romantique*. Mais il l'était comme Victor Hugo, comme Châteaubriand, comme Nodier, comme Jules Janin, comme Alexandre Dumas, comme des *niais* de cette espèce-là, et non pas comme ces beaux et grands esprits qui inventent des mots à l'envers du bon sens, qui vous présentent la nature impassible dans sa boue et dans sa saleté, et qui croient ensuite être de l'école romantique parce qu'ils vous font du vice décliné dans tous les temps des verbes *tuer*, *violer*, *brûler*... Ils sont romantiques

ceux-là comme sont vrais républica

« Vivent 93 et les mains sales !...

Napoléon n'était pas comme ce toujours de son avis en littérature, moins reconnaître toujours en lui ce sur chaque objet qu'il voulait traiter c'était un dimanche; ces jours-là bonne humeur, il était charmant; coup de boutoir quand le temps éta y avait péril à l'affronter. Ce dim était un bon jour... Quand j'entr m'en aperçus à l'instant; il y ava que l'empereur aimait, et des hon la haute capacité lui convenaient conversation, l'un d'eux surtout, M M. de La Place, l'excellent Mo Maury. M. Chaptal avait apporté le du voyage d'Egypte; bien qu'elles épreuves, on voyait déjà l'immer ouvrage à celui de M. Denon; au bien vite dépêché de le livrer au pu tenir qu'une concurrence de souven y était également, et je ne saurais tr n'y était pas aussi. La convocation messieurs avait pour objet de parl de chimie et de physique, sur lesq dans du Nord avaient envoyé des reur n'aimait pas beaucoup en géné de l'Allemagne comme science pos térature c'était encore plus fort; ce mal avec sa manière de voir: mais me comprendront, et ceux qui n'e tage pourront former leurs conjec par exemple, qu'il n'aimait pas *Mis*

et qu'il estimait les pièces de Schiller; qu'il trouvait les pièces de Shakespeare belles, Ossian admirable, et qu'il n'aimait pas *la Boucle de cheveux* de Pope, quelque gracieux que fût le sujet... C'est ainsi que dans notre littérature il préférait Corneille et Molière à tous les autres, et tombait dans une sorte de colère quand on lui parlait de Dorat ou de tel autre lui ressemblant : et en vérité il y avait de quoi.

Je me rappelle cette soirée comme une chose tout-à-fait extraordinaire par la tournure que prit la conversation d'abord destinée à la plus sérieuse discussion. Il s'agissait d'un rapport sur des découvertes faites en Bavière par le baron d'Arétin. L'empereur, qui s'occupait de tout, avait entendu Berthollet et plusieurs physiciens de l'Institut parler ensemble de la découverte que M. d'Arétin avait faite, ou plutôt du secret du feu grégeois retrouvé par lui il y a quelques années; et comme ce M. d'Arétin s'occupait aussi beaucoup de mnémonique, et que celle de M. de Fenaigle avait également mis toutes nos têtes à l'envers, l'empereur voulait savoir l'opinion, je crois, des hommes les plus importans de l'Institut, et quatre d'entre eux avaient dîné à Saint-Cloud. Lorsque j'entrai dans le salon, l'empereur causait avec une grande agitation, et il me parut que le sujet de l'entretien n'était pas du tout tourné à *l'électricité* ou bien au *sel neutre*, mais bien plutôt au *calorique*. Le cardinal Maury, qui n'avait aucun liant dans l'esprit et qui disputait *d'abord*, n'était pas plus poli en parlant à l'empereur, qu'avec M. de Brockhausen, ambassadeur de Prusse, quand il lui disait :

— Eh! monsieur, il vous faut encore cent ans en Prusse pour comprendre Racine!

Non pas cependant qu'il eût osé prendre une telle

licence, mais sa grosse voix *tonnait* au bout de quelques minutes avec un ronflement terrible. Cela me faisait toujours redouter une discussion littéraire ou politique quand il s'en mêlait, malgré son beau talent pour la discussion.

La conversation était tombée, je ne sais comment, sur la corruption morale de la langue française. L'empereur parlait juste *d'instinct* dans de pareilles questions, mais il n'était pas de force à les soutenir contre un homme comme le cardinal. Il y avait un religieux silence, ainsi qu'on peut le penser, et nulle des paroles de chaque interlocuteur n'était perdue... Napoléon soutenait que le changement survenu dans le langage était une suite forcée de l'influence des mœurs. « Le beau monde a relégué dans le peuple des mots qui lui paraissaient orduriers et indécens, disait-il, et pourquoi le lui semblent-ils?... Le vocabulaire de cette langue du vice est donc devenu bien familier aux femmes et aux jeunes filles!... Elles doivent être chastes et vierges, sans savoir ce que signifie les mots de *chasteté* et de *virginité*. *Le .... imaginaire* (ici l'empereur se tourna circulairement en souriant avec une ironie de bonne humeur comme pour dire : « Voyez! je suis obligé de faire réparation en disant un pareil mot ») n'est plus tolérable à voir représenter, à moins que ce ne soit devant un auditoire composé des deux extrêmes en parfait bon goût ou bien en très mauvais... »

Le cardinal répondit que l'empereur n'était pas dans la question, et c'était vrai. Il ne s'agissait pas de *l'effet produit*, il s'agissait des causes ayant produit cet effet. Il n'était pas douteux, disait le cardinal, que les mœurs très corrompues de la régence aient commencé à se scandaliser de cet appel fait en plein théâtre. Mais depuis lors cette corruption avait été non-seulement détruite,



mais oubliée. Rien ne serait plus ridicule aujourd'hui, ajoutait-il, qu'un homme qui voudrait *afficher* une femme, et cela est si vrai qu'on ne le voit nulle part : mais je ne pense pas que les *mœurs* se concentrent toutes dans le plus ou moins de libertinage; l'honneur des hommes ne consiste pas seulement dans ce qu'il plaira à sa femme de faire... La probité, la vertu, la fidélité d'argent, le respect filial, enfin tout ce qui forme le faisceau social sans lequel on ne peut rien édifier de solide, voilà ce qui est détruit pour ne jamais revenir; destruction qui, je le crois, a exercé une grande influence sur la corruption de la langue, car je présume que Votre Majesté n'envisage pas le changement survenu dans le langage comme un défaut tendant *simplement* à la faire déchoir de son caractère primitif et original ?

L'empereur regardait alors sur le balcon circulaire du grand salon de l'impératrice; à cette sorte d'interpellation qui semblait s'adresser au *roi-législateur,* il se retourna rapidement, fit quelques pas au-devant du cardinal, et lui dit en le regardant fixement, mais avec une expression que je ne puis rendre, quoiqu'elle me soit présente :

— Hein ?... qu'est-ce que vous dites donc, monsieur le cardinal ?...

Mais cette expression fut *telle* que le cardinal recula de dix pas.

— Je vous demande ce que vous voulez dire, répéta l'empereur, car je ne vous comprend pas...

Le fait est que, depuis le retour du cardinal Maury, l'empereur n'en avait pas toujours été content; *il frondait* avec cette parole acerbe et tranchante qui lui était habituelle et qui déplaisait tant à Napoléon. Il était pourtant courtisan autant que le mot et la chose le com-

portaient; mais il critiquait ce q
dans les constitutions de l'empir
permis, disait-il, de trouver des
de Dieu... On connaît cette façon
qui du reste tenait encore au gen
siècle. Le vicomte de Ségur, MM.
Foix, plusieurs hommes de cett
rappelaient beaucoup ce que je di
l'a bien un peu, mais non pas à
servir d'exemple. Du reste, le ca
core moins en raison de ses dét
n'entends parler ici que de la for

— Vous dites que les mœurs d'
pas seulement dans le libertinag
suivit Napoléon, et je suis tout-à-
donc fait entendre le contraire ?..

Et il promena son œil d'aigle au

— Non, non, ce n'est pas MOI,
empire, MOI, appelé à voir pass
mes yeux fatigués les turpitudes l
MOI, monsieur le cardinal, qui p
cette époque; on y voit, comr
rupteurs et de la corruption, de
pris de la morale... l'oubli de l
nistres, les lois observées par
respect... voilà ce qu'on voit, voi
bouleversement de tout ordre.

Je fus à l'instant frappée d'un
marquable, c'est que dans l'esp
l'objet de la discussion avait char
tion; que rien ne pouvait même y
qui recevait l'attaque dans ce mo
pour ne pas relever et renvoyer
que l'empereur avait reçu de la

des impressions assez défavorables sur le cardinal. Il avait voulu parler à la princesse sur ses devoirs religieux avec une manière qui ne lui convenait pas le moins du monde; et comme sa position en France à cette même époque, où il occupait l'archevêché de Paris contre la volonté de son chef, son abjuration politique en rentrant dans sa patrie, toute sa conduite si différente *de la gravure avant la lettre*, comme disait spirituellement la princesse de Poix ou la maréchale de Beauveau, toute cette existence un peu troublée dans sa *limpidité*, ne lui donnait pas le droit de fronder les *mœurs* privées et politiques de Cambacérès surtout, qu'il n'aimait pas et qu'il raillait et dénigrait sans mesure. Napoléon savait se servir avec adresse des personnages ayant un nom remarquable; il savait que, dans des temps de *parti*, tout ce qui ramène autour d'une bannière et qui centralise, détruit d'autant plus vite l'anarchie et ramène l'ordre dans le pays. Il y avait beaucoup de ces petites bannières-là, bien plus inconnues que celle du cardinal encore, et que Napoléon avait replacées dans leur position naturelle : l'oubli; — mais qui pourtant avaient augmenté la force et l'étendue de la sienne. Le cardinal Maury avait été employé par l'empereur comme un ingrédient de plus ajouté à la composition de son grand œuvre... Si la fusion générale avait eu le temps de s'opérer, il aurait eu raison...

A peine Napoléon eut-il articulé la dernière parole, que, souriant au cardinal, il lui dit :

— Savez-vous bien, monsieur le cardinal, que nous sommes *comme deux écoliers?*.... Maintenant je vous demanderai d'être moins rigoureux pour notre temps; *je pense* que les hommes sont, au contraire, meilleurs, dans une certaine classe qu'ils ne l'étaient-il y a cent *ans*, quarante, et même vingt-cinq... Mais aussi...

Il se remit à marcher en souriant et en prenant de fréquentes prises de tabac.

— Votre Majesté me permettra de lui observer aussi, dit le cardinal, que toute la classe bourgeoise, que le paysan, que le peuple est bien différent pour la pureté de ses mœurs de ce qu'il était il y a cinquante ans, et pourtant voilà ce qui fait les masses.

— Cela n'est pas vrai, répliqua vivement l'empereur, cela n'est pas vrai, monsieur !... Que voulez-vous dire d'ailleurs en parlant de la pureté des mœurs bourgeoises ?... est-ce l'époque où madame du Barry était demoiselle de boutique ?

— Ah ! dit Monge, monsieur le cardinal veut peut-être parler du temps où les bourgeois allaient à la messe et où le paysan payait la dîme.

Jamais je n'oublierai le regard que Napoléon jeta sur Monge dans ce moment-là... il renfermait tout un discours... Il était clair que Monge, dont la manière de voir était celle de Volney, de Dolomieu et de plusieurs autres savans complétement athées, venaient de prendre le change aux paroles de l'empereur et qu'il croyait avoir répondu dans sa pensée. Il devait cependant se souvenir de *la remontrance* plus que vive que l'empereur lui avait adressée lorsqu'il dit ce mot en effet si inconvenant lors de la mort de mademoiselle Chameroy, à propos de la querelle qui s'éleva entre le curé de Saint-Roch et les acteurs de l'Opéra :

— *Eh bien ! après tout, c'est une querelle de comédien à comédien !*

Napoléon, *qui savait comme on fonde,* ainsi que le dit le poëte immortel, fut irrité contre Monge de la légèreté de ce propos. Il voulait réédifier les institutions, la morale, les lois, ce que le directoire enfin et les temps précédens avaient tant ébranlé, et il savait que cet



construction ne se fait qu'à l'aide de tout ce qui est bien et de tout ce qui coordonne : la religion, sans en faire un mobile, mais bien un accessoire, était donc ce qui devait attirer son attention ; aussi fut-elle un des premiers soins dont il s'occupa. Il *refit des prêtres*, mais non pas un clergé... et dit en parlant d'eux :

« *Je rétablis des prêtres afin qu'ils enseignent la parole de Dieu, au lieu de la faire oublier.* »

La manière d'être de Monge lui déplut donc beaucoup : il se tourna vers le cardinal, et lui dit avec un accent qui voulait être bienveillant pour lui principalement :

— Si vous voulez, monsieur le cardinal, nous rétablirons en effet la dîme, pour ce soir seulement, par exemple ; et ceux qui la paieront sont ceux qui parleront trop vite.

Ce mécontentement manifesté d'une manière vive était toujours le résultat d'une attaque maladroitement hasardée, comme, par exemple, celle de Monge, que cependant il aimait et estimait fort.

On a vu que la discussion, de littéraire et même scientifique qu'elle était dans son origine, était devenue politique et sur des sujets bien délicats ; le petit nuage élevé par le mot de Monge interrompit tout-à-fait l'entretien ; et dans tout le grand salon bleu de Saint-Cloud on n'entendit plus pendant quelques minutes que la voix de l'impératrice, qui nous parlait à voix basse, et le bruit des pas de l'empereur, qui se promenait en prenant ses éternelles prises de tabac. Mais, dans une tête comme celle-là, les idées fortes ne se présentaient pas seulement en façon de lanterne magique, elles y demeuraient ; et rarement il les laissait aller sans leur demander pourquoi elles y étaient venues. Il continua quelque temps à marcher, tout le monde debout (c'est-à-dire

les hommes) dans une attitude t
toujours simple et pourtant im
blime; puis s'arrêtant tout à cc
il lui dit avec une expression in
vérité et de raillerie :

— Vous prétendez donc, mo
les mœurs du peuple *sont corrom*
quarante ans?... et si je vous p
contraire, que pourriez-vous rép

— Sire...

— Eh bien !... allons... voyons

— Mais, sire, je ne répondrai
qui reprenait son assurance, ca
n'est qu'un esprit de travers qui
je suis convaincu par Votre Maje
dire; mais il faut que je le sois.

— Eh bien! je vous demander
le peuple entier de la France la p
masses-là peuvent compter au c
jour d'une insurrection; mais à
corderez que cette population b
de Paris ne fait pas plus de deu
tant hommes qu'enfans, femme
elles, il peut se faire qu'il y ait
vieilles coutumes qui se cachaie
d'araignées, que la révolution a b
coutumes détruites dans de cert
Saint-Denis ou du Marais aient é
mêmes familles; mais en élargiss
vous, en sortant des villes, en alla
autour des couvens, allez den
village comment les bénédictins
tout les quatre ordres mendians
aux femmes de leurs redevancier

Cela était connu... C'était même vu au grand scandale de l'exemple de tous les officiers en garnison dans la province... et qui ne sait comment les bons pères s'en acquittaient ?

— Qui peut défendre l'homme de faillir ? dit le cardinal avec un accent d'humeur assez marqué. Mais quel bien ces mêmes hommes répandaient autour d'eux ! Quels trésor ces bénédictins, dont parle Votre Majesté, ont donnés à la littérature ! leurs ouvrages seront...

— Vous sortez de la question, monsieur le cardinal, vous en sortez complétement. Parce que les bénédictins ont fait *l'Art de vérifier les dates*, cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas fait autre chose... Mais je n'attaquerai pas seulement les moines et les prêtres, pour parler de cette époque relativement à la morale du tiers-état, et je vous demanderai quelle voix il pouvait lever pour se défendre lorsqu'il était attaqué par la noblesse, et sommé pour ainsi dire de s'incliner *comme vilain* devant son supérieur. Rien n'était à l'abri du caprice fou d'un libertin, et à cette époque tous les jeunes nobles l'étaient avec impudence. C'est le duc de Richelieu brûlant tout un quartier pour une heure de plaisir... Quel est celui qui a dit :

Pour les plaisirs d'un jour, que tout Paris périsse.

N'est-ce pas Jean-Baptiste Rousseau ?

— Non, sire, c'est Gilbert...

— Dans quel temps vivait-il ?

— Mais il était contemporain de La Harpe, de d'Alembert, de Diderot... C'est lui qui, dans cette même satire, a dit de La Harpe ce vers qui fit tant de bruit :

Tomba de *chute* en *chute* au trône académique.

— Pardieu, dit l'empereur, voilà un homme qui a bien usurpé sa réputation ; je n'aime ni sa personne,

ni son talent. Il a été plus athée qu'aucun de ceux qui fréquentaient le baron d'Holbach et tous les encyclopédistes ; il a été le flatteur bas et rampant de Voltaire ; puis il a fait des abjurations toutes plus absurdes et plus méprisables les unes que les autres, parce qu'il n'avait pas de conviction, L'avez-vous connu ?

Le cardinal répondit affirmativement ; et comme il n'était pas trop mauvais courtisan, il se mit à faire de La Harpe une oraison funèbre qui n'avait rien de chrétien. Je ne pus m'empêcher de sourire, parce que, dans son *Cours de littérature*, La Harpe parle avec éloge des panégyriques du cardinal Maury, lorsqu'étant encore abbé il lut celui de saint Louis et celui de saint Vincent de Paul devant le roi ; ce qui lui valut une abbaye ; et bien certainement le cardinal aurait soutenu la cause de La Harpe devant tout autre que devant l'empereur. Mais *il avait déjà tenu tête* à Napoléon, comme lui-même le disait toujours quand on lui disputait une ligne de terrain dans une question quelle qu'elle fût ; et il y en avait assez, selon lui, pour un jour.

La conversation fut longue. L'empereur était *en causerie* comme jamais je ne l'avais vu... Il provoquait une question, la poursuivait ; mais il revint enfin aux choses sérieuses qui avaient fait le fond de *la séance* projetée. Je fus obligée, *moi*, très obscure personne dans une affaire de sciences, de répondre à l'interpellation de l'empereur, sur M. de Fenaigle, le professeur de mnémonique. J'avais raconté à l'impératrice une foule de bêtises de cet homme qui était vraiment un imbécile, parce que l'on n'est jamais autre chose quand on agit comme il l'a fait à Paris... Napoléon n'aimait pas Fenaigle ; il haïssait le docteur Gall, et n'avait nul goût pour son système. Quant à celui de M. de Fenaigle, il était ridicule, et voilà tout. L'empereur rit beaucoup de ce que



je lui racontai relativement à M. Magnien, un ami de collége de Junot, qu'il avait recueilli chez lui. C'était bien le plus ennuyeux des hommes et le plus sot en même temps; il savait par cœur tout le dictionnaire et les différentes grammaires. Il connaissait toutes les *fautes de temps* d'un verbe qui pouvaient être commises par les personnes mettant du noir sur du blanc. Mais de celles que l'esprit ou le génie pouvaient faire, car le génie en fait tout comme un autre, cela ne le regardait pas, et c'était tout simple... Un homme ainsi bâti devait adorer M. de Fenaigle. C'était pour lui que le mnémonicien avait imaginé de mettre le roi Dagobert sur une échelle, pour qu'on se rappelât qu'il était le onzième roi de France, et le roi Chilpéric, tombant dans un *poêlon à frire* (comme il le disait), parce qu'il en était le neuvième... Aussi ne manquait-il pas une des séances de son cours, et pendant quatre heures il écoutait les moindres paroles du *grand homme*. Un jour, c'était dans l'hiver, il gelait à pierre fendre, *il apprend* de la mémoire tant qu'il peut en mettre dans sa pauvre tête... Et puis s'apercevant qu'il est cinq heures et qu'il ne lui reste que peu de temps pour revenir à l'hôtel d'Abrantès et faire sa toilette avant le dîner, il s'empresse d'accourir, arrive transi de froid, malgré la rapidité de sa course, et s'aperçoit enfin qu'il a *oublié* sa redingote chez son *marchand de mémoire*. L'empereur rit beaucoup de cette histoire. S'il avait connu *le Fenaigle* et *le Magnien*, il aurait ri bien davantage.

Napoléon avait une manière de discuter que je n'ai vue qu'à lui. On croit assez généralement qu'il imposait silence et ne permettait aucune réplique: cela n'est pas vrai du tout. J'ai vu souvent la discussion engagée très vivement, et n'avoir d'autre action que celle imprimée à une conversation animée entre deux personnes qui ne

sont pas d'accord. Il laissait aller
jusqu'à son terrain, mais ne se la
Par exemple, j'ai vu quelquefois
remontrer une chose importante
de changer ou d'admettre, l'em
bien, et jamais en souverain, e
pavois, comme le représente Walt
uns de ces honnêtes gens, qui, quoi
admirable aujourd'hui de ternir
elle ne tenait pas à la nôtre; il
disputait pas. Je n'en puis pas di
personnes avec qui j'ai quelquefo
trouver en dissidence sur des cho
mieux qu'elles.

Le docteur Gall commençait
mense réputation qu'il y a laissé
testait; son aversion pour lui ét
retour d'Allemagne il dit à l'In
complimenter, même avant de l

— Eh! messieurs! comment
parmi vous un homme assez sa
dans la science, pour répondre à
tructeur de tout ce qui est ordre

J'avais accueilli le docteur Ga
goût pour tout ce qui s'offrait à n
duisant de nouveauté dans le sav
le docteur Gall à son arrivée, co
Paris devait accueillir un savant
elle aime les sciences et les art
chez moi, je lui parlai du fils qu
le priai d'examiner son crâne. L
n'avait que six semaines. On lu
docteur Gall, après lui avoir bie
petite tête, prononça gravement

sentencieux : « *Cet enfant sera un grand mathématicien.* » Et cela n'est pas vrai. — Mon fils aîné a, tout au contraire, l'imagination brillante et poétique. Peut-être eût-il été mathématicien si on l'eût forcé à l'être ; mais il aime à colorer tout ce qu'il voit ; il crée, il enfante, et rien dans lui ne donne l'idée d'un homme calculateur et cherchant des solutions de problèmes.

Monge et le cardinal avaient dîné chez moi ce même jour précisément. Ils furent peut-être bien aises de se débarrasser du docteur Gall en me mettant en scène, et ils m'interpellèrent à leur tour. Je connaissais la manière de voir de l'empereur, et je ne fus donc pas étonnée lorsqu'il me dit avec beaucoup d'humeur :

— Ah ! ah ! madame Junot, vous *patronez* le docteur Gall... Comment donc ?... mais vous êtes en effet *gouverneuse* de Paris... Il faut faire politesse *aux savans*... même quand ils sont fous... Et que vous a-t-il dit ?

Je savais depuis long-temps qu'*avec lui* il ne fallait jamais se laisser intimider, et toujours répondre avec le plus de justesse qu'il était possible. Je lui racontai l'histoire de mon fils.

— Ah ! ah !... il a dit cela ! eh bien ! alors, nous ne ferons pas de mon filleul un évêque, ni même un cardinal, n'est-ce pas, monsieur le cardinal ?... mais bien un bon officier d'artillerie ou de génie... C'est bon à quelque chose au moins un homme comme le docteur Gall. Il faut que j'établisse pour lui une chaire d'enseignement pour qu'il apprenne sa méthode à tous les accoucheurs et à toutes les sages-femmes ; de cette manière on saura, dès le moment de la naissance de l'enfant, ce qu'il deviendra, l'éducation qu'il faudra lui donner, et s'il a par trop fort la protubérance du meurtre et du pillage, on pourra le noyer tout de suite, comme autrefois en Grèce on faisait d'un bossu ou bien d'un bancal

Je me mis à rire, et quoiqu'il eût de l'humeur, il me prit l'oreille, et me la tirant à son ordinaire, il me dit :

— Et vous, par exemple, il aurait prédit que vous aviez une tête difficile à conduire... Et se penchant un peu, il ajouta, mais de manière à ce que j'entendisse seule... Il aurait pu le prédire aussi à votre mère.

Comme je n'étais pas devant une glace, je n'ai pas pu juger de l'expression qui parut aussitôt sur mes traits, mais elle dut être extraordinairement sévère malgré tout mon respect, car ses yeux furent le miroir qui la refléta pour moi, et je fus moi-même étonnée de ce qu'il me dit sans parler. Il n'était pas habitué à une remontrance même tacite, et j'ai remarqué dans de semblables circonstances qu'il était toujours disposé, d'abord à l'humeur, puis à pardonner ensuite quand on avait vraiment raison; toutefois il pardonnait à sa manière, et le diable n'y perdait rien.

Mais quel qu'eût été le résultat de mon froncement de sourcil et de l'expression de ma physionomie, rien ne m'eût empêchée de lui témoigner ce que j'éprouvais d'indignation, je puis dire le mot, toutes les fois qu'il me parlait de ma mère dans des termes que je ne pouvais supporter. J'avais pour ma mère un sentiment d'idolâtrie respectueuse, qui me rendait comme une sentinelle jalouse placée près de son cercueil pour la défendre de toute attaque injurieuse, même pour l'apparence. Non-seulement mon cœur me portait ensuite à agir de cette manière, mais alors, comme du reste aujourd'hui parmi ceux qui se respectent, on aurait rougi d'entendre sur son père ou sur sa mère un seul mot déplacé. Une femme qui le souffre est selon moi un être sans âme et sans cœur, dont le mari doit se défier, car elle ne lui sera pas plus fidèle qu'elle ne l'a été à celle dont les flancs se sont déchirés pour lui donner le jour; nul lien



ne sera respecté par une telle créature; elle trompera Dieu... elle trompera les hommes... Quant à un homme, je tranche plus vivement la question, et je dis tout net que cela va beaucoup plus loin.

Une chose remarquable, c'est que ce respect filial n'est détruit par un assentiment général dans aucun lieu de la terre; quelque sauvage que soit un peuple, n'importe, il est dans cette ligne. Les révolutions des siècles et des âges ont passé sur tous les peuples, et nous voyons toujours ce sentiment surgir des décombres de la morale et de toutes les lois, partout, en tous lieux; il existe même chez les matérialistes les plus forts... Du reste, l'empereur me savait gré de ma résistance à recevoir une parole, non pas blessante ni offensante sur ma mère, car je me serais levée au même instant, et ne serais revenue[1] aux Tuileries que lorsqu'il m'aurait promis de ne jamais prononcer le nom de ma mère devant moi, mais un mot seulement léger... Un fils ou une fille faisant respecter son père et sa mère n'en sont eux-mêmes que plus respectables.

[1] Ceci eut lieu plus tard, à la suite d'une scène dont je vais bientôt parler.

CHAPITRE XVIII.

Je suis mandée aux Tuileries par l'empereur. — Bonne amitié de Duroc. — Bonté de Madame-mère. — Conversation avec Napoléon. — Le Raincy. — M. Ouvrard. — M. Destillères. — La chasse. — Chagrins et regrets. — Le *petit duc d'Orléans* et le *petit comte d'Artois.* — Le serpent à sonnettes et la langue fourchue. — Le Mémorial de Sainte-Hélène. — Junot comme *roi de Portugal.* — Lettres décachetées. — La *petite reine.* — Les femmes. — L'empereur s'en moque. — *Le cœur et la tête.* — Ma mère. — *C'est impossible!* — L'invitation à déjeuner.

Un jour l'empereur me fit dire par Duroc qu'il voulait me parler, et que j'eusse à me rendre aux Tuileries, le même jour, à quatre heures et demie. Je regardai l'excellent homme, et je l'interrogeai de l'œil; il sourit, et me dit de n'avoir nulle crainte. — Il est question, je crois, d'une chose qui n'est d'aucune importance pour Junot, mais qui peut en recevoir de la manière dont il la prendra, me dit-il... Au reste, je vous le répète, il n'y a rien de mal; l'empereur est à merveille pour Junot; il en est parfaitement content, et le dit tout haut. Allez donc en toute confiance.

Malgré l'assurance donnée par le grand-maréchal, je n'étais pas tranquille. Il était onze heures du matin, et j'étais de service; je ne pouvais pas m'excuser en donnant la raison des ordres de l'empereur, je ne le pouvais que verbalement, et de moi à Madame. C'est ce que je fis, et lui demandai la permission de la quitter à quatre heures pour aller au château.

— Je devais faire une promenade, me dit l'excellente et digne princesse, mais je ne la ferai pas, je reste... Cette conversation que l'empereur veut avoir avec vous m'inquiète pour Junot. Aussitôt que vous aurez fini, revenez bien vite tout me raconter, et s'il est besoin que je parle, vous savez que je suis prête à tout faire pour vous et pour ce bon Junot.

Je lui baisai la main sans pouvoir lui répondre... les témoignages d'une vraie bonté et d'un attachement positif ont toujours eu sur moi le plus entier pouvoir d'éveiller de profondes émotions... et si je vaux quelque peu de chose, c'est par toute la reconnaissance que je porte *à ceux qui m'aiment*. Je promis à MADAME de revenir lui rendre compte de ma conférence, et je partis de son palais à quatre heures un quart pour les Tuileries.

L'empereur était au conseil d'état, et comme il n'avait aucune heure fixement assignée pour ce qu'il avait à faire, ce qui se comprend parfaitement pour un homme comme lui, il ne sortit du conseil qu'à six heures. J'avais donc eu tout le temps de faire passer devant moi tous les sujets probables pour lesquels il m'avait mandée, lorsque enfin M. de Mercy vint me dire que je pouvais entrer.

L'empereur avait évidemment de l'humeur, mais non contre moi ou contre Junot. L'habitude que j'avais de sa physionomie me fit juger à l'instant, au contraire, qu'il voulait être agréable et persuasif; il me sourit, me voulut tirer l'oreille, mais se trompa, et me tira une boucle de cheveux, ce qui me fit un mal horrible; enfin il me *fit toutes ses grâces*, comme disait M. de Narbonne; et puis, entrant tout de suite en matière, il me dit en s'arrêtant au milieu de sa promenade rapide:

— Junot vous écrit régulièrement?

— Oui, sire.

— Qu'appelez-vous régulièreme

— Mais, une fois, deux fois pa
une fois enfin.

— Que vous dit-il?

— Je regardai l'empereur sans lui r
lui déplut probablement autant q
ceptible qui vint sur mes lèvres ; c
se fronça, et il répéta :

— Que vous dit-il?

— Votre Majesté veut-elle voi
l'honneur de lui en apporter autan

— Madame Junot, je n'ai ni le
ces conversations où vous pou
d'esprit, mais auxquelles je n'en
fait venir ce soir pour parler avec
fera de la peine à Junot, parce qu
je sais que de ma part de petites c
ce que je vais vous dire l'affectent l
croit y voir des influences étrangè
lui ; mais c'est une preuve de cett
je lui donne en agissant comme je

Il fit quelques pas plus lenteme

— Je vous prends le Raincy...

Ensuite, il s'arrêta, et me tin
clair et perçant regard, qu'un
éclairait admirablement. Il voul
l'instant même ce que je pensais
ward, Junot, Destillières, enfin
dans cette affaire. Quand on a c
sait quelle était l'excessive imp
ces petites choses, quand son n
s'y trouvait mêlé.

— Duroc ne vous l'a-t-il pas
continuant à me fixer d'une mani

Je fis de la tête un signe négatif, et puis j'articulai très bas :

— Non, sire.

— Oh! oh! dit-il avec un singulier mouvement de lèvres et de sourcils, oh! oh! en est-il ainsi de votre attachement pour ce Raincy? Comment! vous faites la lippe comme un enfant de quatre ans à qui je prendrais un jouet!... Eh bien! pour vous dire la vérité, je suis fort aise de le faire, dans l'intérêt même de ce fou de Junot. Le Raincy l'eût entraîné à trop de dépenses...

Je ne répondis rien, mais je pensai à Junot. Je savais combien il était heureux d'être propriétaire du Raincy... M. Ouvrard avait apporté dans ses relations avec lui dans cette acquisition, tout ce qu'il est possible qu'on mette dans des rapports de ce genre. M. Ouvrard, au reste, est connu de l'Europe entière pour l'urbanité parfaite de ses manières, sa bonne grâce, son bon goût circulant autour de ses sacs d'or, et tirant d'eux-mêmes ce qui ordinairement repousse, ou du moins éloigne cette bonne grâce et ce bon goût. M. Destillères, qui avait encore à cette époque un intérêt dans la propriété du Raincy, avait mis dans les rapports établis pour cette affaire toute la loyauté probe et positive si bien en harmonie avec celle de Junot. Pendant un an je l'avais entendu se réjouir de cette acquisition ; et puis il était chasseur... la forêt de Bondy était une suite du parc du Raincy. L'empereur n'aimait pas la chasse, et n'était nullement jaloux des lièvres, des lapins qui avaient remplacé les voleurs de la forêt de Bondy. Junot, avec une permission du prince de Neufchâtel, et *quelques soins* aux gardes-chasse de la forêt, était aussi bien et même mieux propriétaire de cette forêt que ne l'était l'empereur. Enfin, je connaissais celui qui avait excité cette acquisition du Raincy... Je savais que la même

langue *fourchue*, cette langue de serpent avait fait à l'empereur des rapports entièrement faux sur des propos qui auraient été tenus parmi le peuple, relativement à cet achat du Raincy, et qui en rappelaient, disait-on, d'autres, à l'époque bien antérieure où Junot avait pris sa livrée... Il faisait, disait la langue fourchue [1], *le petit duc d'Orléans, après avoir voulu singer le comte d'Artois à Longchamp* [2].

Si je n'avais pas *vu* et *lu* le rapport, je ne me donnerais pas la peine d'écrire une pareille pauvreté; mais c'est un fait caractéristique, non pas pour l'époque, grâce au Ciel, mais pour quelques-uns de ceux qui entouraient l'empereur, et l'abreuvaient d'une foule d'absurdités qui, pour lui, avaient une attitude *grave* et presque probable. Il lisait ces malheureux et bêtes de rapports, et puis il poussait des hélas !... il plaignait ce pauvre Junot de tout ce qu'il faisait de mal... et la plupart du temps il ne se donnait pas de loisir de relire la phrase, ce qui l'aurait fait sourire de pitié au lieu de faire naître un reproche. Ainsi, par exemple, dans le

[1] On sait que les serpens à sonnettes ont la langue fourchue.

[2] Lorsque l'empereur ordonna qu'on reprît une livrée, Junot *fut le premier* à le faire; il prit une livrée verte avec collet et paremens amarante. Nous fûmes ainsi à Longchamp dans une voiture coupée, de couleur puce, et attelée de ces quatre beaux chevaux alezans que tout Paris a souvent admirés. Comme le premier consul n'allait pas à Longchamp, on lui dit sur cette affaire tout ce qu'il plut à l'envie, qui ne pouvait faire autrement que d'être dans une voiture riche mais de mauvais goût, d'inventer et de dire contre Junot et moi.... Bien souvent l'empereur répétait sans y songer, des phrases absurdes. Ainsi, par exemple, dans le *Memorial de Sainte-Hélène*, il dit : « Junot voyageait EN FRANCE AVEC SES PROPRES RELAIS ! chose que je ne faisais pas moi-même... » et je le crois bien : qui peut faire une pareille folie, une pareille stupidité à la Satrape?... La chose est *impossible*, physiquement impossible... Oh ! que de CHOSES IMPOSSIBLES, PHYSIQUEMENT IMPOSSIBLES j'ai eu à réfuter !... Devais-je donc y être réduite !

Mémorial de Sainte-Hélène, s'il avait *relu* la phrase écrite sous sa dictée par M. le comte de Las Cases, car je n'admets pas qu'il ait livré ainsi au *public du monde entier* les pensées de Napoléon comme elles lui venaient sur les lèvres; s'il eût relu cette phrase, et même beaucoup d'autres, elles n'eussent certes pas vu le jour...

— Eh bien! me dit l'empereur, je me charge du Raincy, entendez-vous, madame Junot?... écrivez-le à votre mari... Ah çà! est-ce donc que vous chassez aussi, vous? vous êtes toute décomposée...

Le fait est que je savais toute la peine qu'allait éprouver Junot, et je pris sur moi de la dire à l'empereur.

— Allons, allons, fadaises que tout cela; il chassera tout aussi bien dans la forêt de Saint-Germain que dans celle de Bondy... C'est un service que je lui rends, d'ailleurs, en l'empêchant d'avoir le Raincy... et puis je donne Neuilly à la princesse Pauline; il me faut une propriété à la porte de Paris; le Raincy est là... je le prends, et voilà l'affaire conclue. Ah ça! madame Junot, savez-vous que je n'ai pas l'habitude d'en dire aussi long à des femmes pour leur expliquer ce que je fais?

Mon Dieu! je ne le savais que trop!... et c'était précisément tout ce soin apporté à me parler de cette affaire qui m'éclairait moi-même sur l'importance qu'elle pouvait avoir. M. Ouvrard était mêlé dans tout cela, et chacun sait que Napoléon avait, pour cette homme extraordinaire, un sentiment très voisin de la haine. Devenir nouvel acquéreur du Raincy, se mettre à la place de Junot, avoir des rapports avec M. Ouvrard pour ce qui était encore à payer, voilà ce qu'il pouvait convenir à Napoléon de faire, et lui donner beaucoup plus le désir de devenir le remplaçant de Junot pour cette raison que pour celle qu'il me donnait, et qui, en vérité, mal-

gré le respect que j'avais pour son excellent jugement, ne me parut nullement valable.

— Savez-vous pourquoi je vous demandais tout à l'heure ce que Junot vous écrivait? me dit-il en s'arrêtant au milieu de son éternelle promenade, et s'asseyant tout-à-coup en m'indiquant un fauteuil de la main.

— Si Votre Majesté veut bien *me le faire comprendre,* je le saurai, mais non pas autrement.

— Parce que je veux à mon tour savoir s'il est enfin content. Savez-vous ce que j'ai fait pour lui, madame Junot? savez-vous qu'il est à Lisbonne aussi puissant qu'un roi? Il m'écrit pour me représenter que l'intérêt du pays demandait que l'autorité française ne fût balancée par aucune autre, et la dernière estafette lui porte, avec l'autorisation qu'il me demande, une autre marque de mon attachement pour lui, car certainement je n'eusse pas accordé cette grâce au Portugal sans son instante sollicitation; il n'est pas mauvais qu'ils le sachent à Lisbonne. N'avez-vous pas des amis dans ce pays-là?... Écrivez-leur qu'ils doivent une grande reconnaissance à leur *gouverneur-général!* voilà son titre, à Junot, et puis gouverneur de Paris.

A mesure qu'il parlait, l'empereur me regardait et devenait attentif comme s'il eût voulu lire en effet les lettres de Junot. Le fait est que les courriers du cabinet impérial pouvaient bien porter le paquet tout entier à l'empereur ou bien à telle personne chargée du soin de ces belles choses-là; mais les courriers particuliers de Junot m'apportaient d'abord mes lettres, et puis faisaient ensuite *leur métier* comme ils le voulaient.

— Junot est en position de faire de la belle et bonne besogne. Son gouvernement est organisé comme le Portugal ne l'a jamais été depuis Pombal... il est installé main-

tenant comme *chef de l'état... il a ses ministres...* et... enfin tout est fort bien... Je suis très content du discours qu'il a prononcé... très content... il a de la tenue... de la dignité...

Et tout en parlant, Napoléon souriait avec cette complaisance que l'on apporte à caresser une pensée qui vous apparaît entourée de tout ce qui vous plaît. Junot était en effet sa création, et tout ce qu'il faisait de bien lui semblait une suite de son œuvre.

L'empereur n'était pas un de ces hommes commençant une conversation sans motif, et la prolongeant parce qu'ils ne savent que faire. Depuis quelques instans je me demandais pourquoi j'avais été appelée... Pour cette affaire du Raincy?... oh! cela n'était pas croyable... Pour me parler de Junot comme il le faisait depuis un quart d'heure? c'était bien pour cela puisqu'il le faisait; mais il y avait une autre raison qui était le mobile de celle-ci et que je ne pouvais voir. Le fait était évident pour moi, mais comment le démêler de cet écheveau dont *lui* seul tenait le bon bout?... Il me regarda longtemps et devina ce que je pensais, car il me dit en souriant :

—Ne cherchez pas, allez, la chose est toute simple...

Homme inconcevable !.... Je devins rouge comme une cerise, et tout aussi confuse d'être surprise derrière ma pensée en guettant la sienne, que je l'eusse été prise derrière une porte à l'écouter parler...

— Ainsi donc, poursuivit-il, et avec un accent légèrement mécontent, Junot ne vous parle pas de tout ce qui lui est survenu de grand et d'heureux !... je ne le croyais pas aussi peu sensible aux honneurs... En vérité ce garçon-là a une drôle de tête.

Puis se tournant tout à coup, car il s'était arrêté contre une fenêtre, et battait à contre-mesure sur la

vitre l'accompagnement de l'air de la Montferrine qu'à cette époque on chantait par toutes les rues, il me dit :

— Et vous, madame Junot, vous qui avez la manie de toutes ces belles choses du monde, n'avez-vous aucune envie d'aller un peu *trôner* avec Junot?... Ma foi, je vous assure qu'il est là comme les Albuquerque, les Fernand Cortez étaient au Brésil et au Mexique.

Je ne répondis qu'en m'inclinant, car depuis que je cherchais le motif de cette séance et que j'errais comme dans un labyrinthe mal éclairé, je craignais de dire ou de faire quelque bêtise qui pût nuire à Junot. Je suis sûre que Napoléon m'eût volontiers battue; non pas qu'il eût de l'humeur de mon silence, il n'avait rien à faire de mes paroles, mais parce que ce silence lui donnait la preuve qu'il était deviné, et que pour moi cette démarche, en apparence si naturelle, ne l'était pas du tout. Je voyais dans cette conversation bizarre par sa nullité, un motif caché qu'il m'importait de connaître, et j'en étais préoccupée; Napoléon me devina, et s'arrêtant, il me dit :

— Eh bien! adieu, madame Junot. S'il vous prend envie d'aller en Portugal *faire la petite reine*, je vous réponds que vous trouverez votre mari dans une bonne attitude. Quand lui écrirez-vous ?

— Mais je suppose, sire, que ce sera dès demain... à moins cependant que Votre Majesté *ne me commande* de le faire dès ce soir.

Il ne me répondit pas d'abord, et parut mécontent de la manière très accentuée dont j'avais prononcé le mot *commande ;* son sourcil revint sur son œil, et il me dit ensuite :

— Ecrivez-lui *quand vous voudrez... et ce que vous voudrez...* Au reste, le plus tôt sera le mieux. Il importe au repos intérieur des ménages, entendez-vous, jeune

femme, que les relations ne soient jamais interrompues entre un mari et sa femme : qu'ils soient près, qu'ils soient loin l'un de l'autre, n'importe, vous dis-je.

Cette morale arrivait si singulièrement, qu'en vérité je ne pus retenir un sourire ; il le vit aussi, et je dis encore que s'il avait *osé*, il m'aurait battue dans ce moment-là.

Comme il paraissait m'avoir congédiée, je m'avançais vers la porte, lorsqu'il me rappela par un geste de la main, et me dit, comme s'il eût dans le moment même une nouvelle idée :

— *A propos*, en écrivant à Junot, parlez-lui aussi comme il faut lui parler de cette affaire d'aide-de-camp dont Duroc lui a déjà fait part... c'est *un enfantillage*, voilà pourquoi je vous dis de lui écrire... C'est assez peu important pour qu'une femme s'en mêle, ajouta-t-il en riant.

— Je remercie Votre Majesté, répondis-je sur le même ton.

— Oh! vous savez bien ce que je veux dire... vous savez que je n'aime pas que les femmes se mêlent d'affaires sérieuses, parce qu'alors elles intriguent presque toujours.

— Votre Majesté veut-elle me permettre de lui dire ma pensée à cet égard?

Il fit un signe affirmatif.

— C'est que jamais les femmes ne se mêlent sérieusement d'affaires ; leur paresse et leur nonchalant amour des plaisirs les éloigne de toute fatigue d'esprit ; et lorsqu'elles apparaissent au milieu d'une chose grave et importante, c'est qu'elles ne sont qu'instrument d'hommes bien plus intrigans qu'elles ne le sont jamais... Il est un peu de cela comme du règne des femmes qu'on prétend

n'être remarquables que parce qu'elles ont des favoris qui gouvernent pour elles.

Il se mit à rire, mais d'un rire si franc et si bruyant que je fus étonnée moi-même de l'avoir provoqué.

— Non pas que je pense, poursuivis-je, que les femmes soient incapables de tenir les rênes d'un empire, et de les tenir d'une main ferme, car j'ai de mon sexe une grande et puissante opinion, et l'éducation forte que nous recevons depuis vingt ans surtout, jointe à celle que les événemens nous ont donnée, nous met, je crois, au niveau de beaucoup d'hommes, si ce n'est de tous... mais il est une chose qui nous perd et nous empêchera toujours d'être *chefs* et d'avoir l'autorité.

— Oh! oh! vous en convenez!... et quel est donc cet obstacle?

— Le cœur.

— Le cœur! vous voulez dire la tête?

— Ce sera ce que votre Majesté voudra... Cependant je crois la comprendre, et je ne suis pas de son avis. Ce que je veux dire, sire, fait dévouer une femme pour le salut de son enfant, de son mari, de son ami; je ne dis pas de son amant, parce que je prétends que ce dévouement, cette abnégation de soi-même, la femme les possède et les développe sans qu'il y ait pour cela besoin d'amour dans son cœur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, un homme ne ferait pas tout cela?

Je secouai la tête... il se mit à rire... je repris mon discours, car je tenais à prouver ma pensée, et, pour le dire en passant, c'était la première fois, depuis que je le connaissais, qu'il avait soutenu une aussi longue conversation.

— Et voilà pourquoi, sire, nous avons quelquefois l'apparence de l'intrigue... On dispose de nous... on

nous fait agir, et nous ne sommes que des machines...

— Et madame des Ursins... et madame de Maintenon... ah! ah! que direz-vous de celles-là? elles ne sont pas intrigantes peut-être! allons donc! je pourrais vous en citer plus de cent si j'avais le temps de me les rappeler.

— Votre Majesté nommera madame des Ursins et madame de Maintenon que certes je ne soutiendrai pas... mais ce sont des exceptions, et les exceptions confirment les règles, comme elle sait... Ensuite le siècle dont ces deux femmes faisaient partie était entièrement fait pour l'intrigue et la turbulence. J'ai entendu souvent Votre Majesté parler du cardinal de Retz, de M. de La Rochefoucauld, et d'une foule d'hommes très remarquables de cette époque, et en parler comme de gens très peu faits pour être placés en autre ligne que celle d'*intrigans* et de *brouillons*.

Il sourit encore, mais plus doucement cette fois... puis, tout-à-coup, il me demanda:

— Quel âge avez-vous?

Je ne répondis qu'en riant à mon tour, car il savait mon âge comme moi. Il interpréta autrement mon silence.

— Comment, vous cachez déjà votre âge? c'est absurde.

— Je ne cache pas du tout mon âge, sire; d'ailleurs cela me serait impossible, et surtout avec Votre Majesté qui m'a presque vue naître. J'ai vingt-deux ans.

Il prit lentement une prise de tabac, en allant au-devant de sa main avec sa tête, ce qui était chez lui un signe de bonne humeur, puis, en comptant les années sur ses doigts, il me dit:

— Oui... c'est vrai... en 1795... onze ans... c'est cela... Et votre mère, quel âge aurait-elle donc à pré-

sent?... ah! c'est elle, par exemple, qui n'aimait pas à répondre là-dessus!... et elle avait bien tort... qu'importent les années quand on était belle comme elle... oh! elle était bien belle!... avez-vous son portrait?

— Nous avons un buste d'elle, sire... parfaitement ressemblant... du moins à l'époque où il fut fait...

— C'était une singulière femme!... bonne... excellente... de l'esprit comme un diable... mais une tête!...

Il continuait toujours à prendre son tabac en se penchant et frappant de petits coups de son autre main sur le bras de son fauteuil, tandis que moi, toujours la main sur la serrure, j'étais, depuis un quart d'heure, dans la posture d'une personne ouvrant cette porte pour partir, ce que je ne pouvais faire sans que l'empereur m'eût décidément congédiée. Cependant au nom de ma mère je pressai le bouton de la serrure et me disposai à sortir au premier mot qui m'eût choquée... il s'en aperçut, parce qu'il voyait tout, et il me dit aussitôt:

— Vous parlait-elle souvent de moi?

— Jamais, sire.

— C'est impossible! s'écria-t-il en se levant avec une sorte de colère, c'est impossible...

— Pourquoi cela, sire?

Probablement que ma tranquillité le fit apercevoir de l'inconvenance de son impétuosité, car il se rassit, et me dit avec une sorte d'amertume:

— Au fait, elle n'avait plus d'amitié pour moi... Lucien était son favori... et très certainement que ma sévérité pour lui aura éteint le reste d'affection qu'elle me gardait encore.

— Ma pauvre mère n'existait plus depuis long-temps, sire, lorsque Votre Majesté *a exilé son frère*.

Dieu seul peut savoir ce que j'ai produit *en lui*, en prononçant cette phrase pourtant si simple. Il se leva,

voulut parler... se rassit... rougit et pâlit... se leva encore ; poussa violemment son fauteuil ; et me regardant avec des yeux au moins sévères, il parut vouloir se contenir... Quelques secondes se passèrent, ensuite il me dit d'un ton plus doux :

— C'est bien... bonsoir... en écrivant à Junot vous lui *ferez mes amitiés*.

Je m'inclinai et je sortis de son cabinet après une conversation de plus de trois quarts d'heure. Comme j'étais déjà arrivée presque au bout de la galerie, la porte du cabinet se rouvrit, et l'empereur appela, de sa voix claire et profonde à la fois :

— Madame Junot !...

Je me retournai, et le vis moi-même à la porte, qui me faisait signe d'aller à lui... je revins aussitôt.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez de service auprès de la signora Letizia ?

— Oui, sire ; je retourne à l'instant même auprès de madame.

— Vous lui direz, je vous prie, que je désire qu'elle vienne déjeuner demain avec moi...

Il fit de nouveau un gracieux geste de la main et rentra dans son cabinet, me laissant libre de retourner auprès de ma princesse.

Je la trouvai qui m'attendait avec impatience. L'excellente femme était si bonne pour moi !... Je lui racontai la conversation tout entière que je venais d'avoir avec l'empereur ; elle n'avait pour Madame aucun côté de mécontentement, car pour elle ne plus avoir le Raincy était plutôt une bonne chose qu'un motif de trouble et d'ennui. Aussi fut-elle plutôt satisfaite de ce que je lui dis que fâchée ; mais lorsque je lui transmis le message dont l'empereur m'avait chargée pour elle, elle fut tout-à-fait troublée et me parut même inquiète ; elle était si bonne

pour moi que je ne pus m'empêcher de remarquer son agitation. Ce ne fut que quelque temps après que j'appris le motif de cette inquiétude : il n'a, je crois, jamais été connu. J'ai là-dessus des notions et des renseignemens certains, et je vais, dès à présent, les faire connaître.

CHAPITRE XIX.

Famille de l'empereur. — Négociations entre lui et Lucien. M. Campi. — Son portrait. — Arrivée à Canino. — Proposition de divorce. — Le duché de Parme. — Le royaume de Naples. — Madame Lucien Bonaparte. — Son portrait. — Lucien refuse. — Charlotte Bonaparte, sa fille. — Son portrait. — Son mariage avec Ferdinand VII. — Madame Lethiers. — Départ arrêté et contremandé. — La duchesse de Bourgogne. — Les cours et les courtisans. — Troubles d'Espagne. — Le général O'Farill. — Le général Samper. — Portrait d'O'Farill. — Son beau caractère.

C'est une étude curieuse à faire que celle de l'intérieur de la famille de l'empereur. Que de mouvemens avaient lieu et se rattachaient, sans que l'on en sût rien dans le public, à des intérêts plus importans que des intérêts privés !... C'est ainsi que, depuis 1807 jusqu'en 1809, des négociations continuelles avaient lieu entre l'empereur et son frère Lucien. A cette époque, l'empereur voulait établir la monarchie universelle dans sa famille; et malgré la scène de Mantoue, il y eut bientôt une nouvelle chance de rapprochement entre les deux frères.

Cette nouvelle négociation avait pour prétexte la demande faite par le prince des Asturies à Napoléon, pour en obtenir une femme de sa famille pour l'épouser. L'empereur savait bien que Lucien ne voudrait pas très probablement donner ou plutôt sacrifier sa fille en la donnant à un homme qui montrait pour son père et pour sa mère des sentimens aussi mauvais; il fallait donc adroitement entamer les pourparlers, et ce fut M. *Campi* qui porta ces propositions à Canino, où le prince était alors.



M. Campi était un ami dévoué de la famille Bonaparte. Il était Corse, et ses talens comme administrateur l'ont toujours fait distinguer sans que pour cela la faveur eût besoin de l'aider. C'était un singulier homme; il rappelait ces beaux caractères antiques que nous admirons en lisant Plutarque et Xénophon. Il était d'une probité sévère, et le moindre doute lui faisait mettre dans sa conduite envers quelqu'un une réserve toute spartiate; il ne mangeait jamais de viande, vivait de légumes et de fruits, et ne buvait que de l'eau; avec cela il ne riait jamais. C'était un singulier homme, mais honnête... vertueux même... et si la mode de *vivre à l'antique* avait toujours produit de tels hommes, je n'aurais pas tant ri en lisant la spirituelle satire de M. Berchoux[1]... Ce M. Campi avait été employé sous Lucien au ministère de l'intérieur pendant que lui-même était ministre. Il était son secrétaire intime, et Lucien l'estimait fort; aussi fut-ce sur lui que l'empereur jeta les yeux pour envoyer ce message important. Son but avait deux objets également difficiles à présenter à Lucien.

Le premier était relatif au mariage de Charlotte Bonaparte avec le prince des Asturies; l'empereur mit dans cette proposition une duplicité, si j'ose me servir de ce mot, que je ne puis disculper; car il est évident que, dès cette époque, il avait un plan arrêté relativement à Ferdinand, ce que semblerait démentir son message à Lucien... Tout cela se rattache à ses mystérieuses affaires d'Espagne, et nous allons bientôt en débrouiller l'écheveau.

M. Campi était porteur d'une lettre qui invitait Lucien, de la part de l'empereur, à venir à Paris pour

[1] Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du fond de leurs tombeaux ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie, etc.

écouter et discuter lui-même une proposition nouvelle qu'il avait à lui faire. L'empereur consentait à ce que Lucien dirigeât son gouvernement comme il l'entendrait (aurait-il toujours été aussi indulgent? cela n'est pas sûr), et il lui proposait le royaume de Naples, Joseph devant aller *régner autre part* : il ne s'expliquait pas à cet égard; mais comme la Hollande était alors le seul pays à donner, parce que Louis devait bientôt renoncer à sa royauté; on pouvait croire que l'échange serait donc de Naples contre La Haye. Toutefois il n'en était rien, et le trône d'Espagne formait alors le point d'arrivée pour l'empereur. Il voulait en même temps contenir l'Italie; et Lucien, dont il avait éprouvé le courage moral et le courage physique, était l'homme qui lui convenait sur tous les autres... Mais Napoléon montra dans cette circonstance combien une détermination une fois arrêtée dans son esprit, prenait de force au lieu de s'effacer avec le temps. Il avait dit un jour dans le conseil-d'état : — Jamais je ne reconnaîtrai pour ma belle-sœur la femme de mon frère Lucien.

Et ces paroles, hautement prononcées dans le sanctuaire des lois, semblaient devoir être un engagement en effet pris avec lui-même et avec la majesté impériale; mais au fond il ne faut y voir que cette volonté despotique que l'empereur voulait toujours émettre lorsqu'un des membres de sa famille prétendait faire acte de liberté. Plus la résistance de Lucien avait été noble et fière, relativement à sa liberté politique, plus l'empereur tenait à le faire céder sur un autre point qu'il eût été peu honorable pour lui d'abandonner; Napoléon le sentait bien, et il y mettait d'autant plus d'insistance, qu'il avait à cet époque un sentiment presque haineux pour madame Lucien. Je l'ai entendu quelquefois s'exprimer sur son compte avec une telle amertume, que



l'impératrice Joséphine, qui certes ne devait aucun appui à Lucien ni à tout ce qui tenait à lui, l'impératrice Joséphine prit un jour la parole, et dit à l'empereur avec cette voix caressante qui allait au cœur :

— Mon ami, songe que c'est une femme.

Et au fait ce titre devait suffire, quand madame Lucien n'aurait pas été ce qu'elle était alors à Rome, faisant le bonheur de son mari, étant tout-à-fait ce qu'on peut appeler une matrone romaine telle que nous nous figurons les mères et les femmes des Romains célèbres. Elle vivait grandement et noblement, comme son mari l'exigeait au reste ; mais ne sortant pas de son intérieur où elle était entourée d'une nombreuse famille qui lui faisait une défense contre toute pensée qui aurait pu naître de la malveillance. Sa conduite était irréprochable ; elle rendait Lucien fort heureux, s'occupait ainsi que lui de littérature, adoucissait par ses soins, les soins d'une femme !... les chagrins que Lucien ressentait journellement, et que provoquaient les procédés de l'empereur... Enfin s'il est vrai, comme on le disait d'après l'empereur lui-même, que Lucien n'avait fait ce mariage *que pour le contrarier*, il avait alors trouvé dans une union formée par le dépit un bonheur que ne lui aurait pas donné un mariage conclu sous les auspices les plus réguliers.

L'empereur était, de tous les hommes que j'ai connus, celui qui mettait le plus d'importance à toutes les choses d'intérieur ; il était à cet égard comme la femme la plus minutieuse. Qu'on juge à quel point il portait cette exigence pour les siens !... Sans doute on pourra s'étonner alors de beaucoup de circonstances qui n'auraient pas dû avoir lieu ; mais partout où il y aura une cour, des ministres, des courtisans, partout cette cour, ces ministres, ces courtisans seront les mêmes, à quelques



exceptions près bien légères. Ainsi donc, on peut se rappeler ce que dit Saint-Simon de madame la duchesse de Bourgogne... pourtant Saint-Simon était un des hommes les plus sévères, moralement parlant, de cette vieille cour de Louis XIV; et il vous dit :

« *Tout le monde* vit bien ce que notre chère princesse voulait cacher [1]; tout le monde le vit... mais on l'adorait, et chacun garda le silence. »

Voilà précisément l'histoire de la famille de l'empereur...

Mais ici c'était tout autre chose; c'était le bien qu'on celait à l'empereur... On voulait empêcher tout rapprochement entre l'empereur et Lucien, et pour atteindre ce but il fallait nécessairement mettre obstacle aux négociations que Napoléon voulait ouvrir. Malheureusement pour nous et pour lui, celle qu'il entama avec son frère était de nature à n'avoir aucune suite heureuse, et des personnages que je ne puis nommer sourirent de joie en apprenant ce qu'on proposait à Lucien.

L'empereur avait donné à M. Campi la mission de porter à son frère l'investiture du duché de Parme, non pas *pour lui*, mais pour sa *femme seulement*; quant à lui, il allait régner à Naples; madame Lucien serait allée de Rome à Parme comme duchesse de Parme, emmenant avec elle deux de ses enfans, mais des filles... point de garçons; et une fois hors des murs de Rome, la volonté de Napoléon était que madame Lucien fût aussi séparée de son mari qu'elle pouvait l'être par la mort. A ce prix l'empereur la reconnaissait pour sa belle-sœur, lui en donnait le nom, et devenait pour elle un bon parent...

[1] Histoire de M. de Maulevrier. Cette histoire, qui se trouve toujours invariable dans toutes les éditions de Saint-Simon, sert grandement à faire connaître l'état bien remarquable de la cour de Louis XIV dans ses dernières années.



Mais il fallait briser tous les liens qui l'attachaient à la vie, car n'était-ce pas mourir que d'abandonner ainsi tous ceux que l'on aime... et surtout les abandonner avec l'apparence de l'intérêt !... Les momens qui suivirent la communication de Campi furent cruels... Lucien refusa tout aussitôt, et la couronne de Naples, même avec la liberté d'action, et surtout le duché de Parme, qui ne serait acquis, selon lui, que par une basse et lâche complaisance.

La position de madame Lucien était bien différente de celle de son mari ; ce qu'il devait refuser elle devait l'accepter ; elle devait suivre la route que notre destinée nous trace en naissant, à nous autres pauvres femmes, et accomplir la mission toute de sacrifices dont se compose notre misérable vie... En effet, après une nuit de réflexions, elle entra dans le cabinet de Lucien et lui déclara qu'elle ne voulait pas être un obstacle à la grandeur à laquelle il pouvait arriver, et qu'elle allait faire parvenir sa réponse à l'empereur.

— Où est cette lettre ? dit Lucien avec un calme apparent.

Madame Lucien la lui présenta ; aussitôt qu'il l'eut, il la mit en pièces et la foula aux pieds sans même vouloir la lire.

— Mon ami ! mon ami ! lui disait madame Lucien en pleurant... veux-tu donc priver tes enfans d'une couronne ?

— Faut-il donc que je les prive de leur mère pour cette couronne ! s'écria Lucien.

Et il se frappait le front... puis il se promenait par la chambre avec agitation.

— Lucien, lui dit sa femme avec cette voix harmonieuse dont elle sait mieux que personne moduler les accentuations, Lucien, ne rejette pas ainsi sans réflexion

ce que Dieu nous envoie... Te souvient-il des momens d'angoisses que nous éprouvions, mon ami, lorsque nous songions que plus tard, lorsque ton frère et toi vous ne seriez plus, car enfin, quelle que soit sa prospérité, il faut qu'elle finisse devant la mort, comme elle doit aussi finir tous tes tourmens, mon pauvre ami... eh bien!... alors nos enfans dépendraient donc de ceux de ton frère? Ils n'auraient pas cette indépendance qui nous est offerte, que je puis leur donner... non, mon ami... non... tu dois être père avant d'être mari, comme je dois être mère avant d'être femme.

Elle était admirablement belle en parlant ainsi. Sa haute taille se relevait encore, sa belle tête entourée d'une auréole de gloire maternelle la rendait en ce moment un des objets les plus séduisans que l'on puisse voir... Lucien la contempla quelques instans avec un sentiment extatique; puis, la prenant dans ses bras, il la serra contre sa poitrine avec amour.

— Et c'est en te montrant aussi adorable, lui dit-il, que tu veux me décider à me séparer de toi... jamais nous ne nous quitterons... non... jamais!... Si mon frère veut me rendre son amitié, qu'il le fasse sans condition, et surtout sans d'aussi cruelles conditions... Toujours unis, mon amie... jamais séparés...

Quelque déterminée que fût madame Lucien, elle ne l'était pas tellement que la parole de celui qu'elle aimait fût devenue impuissante auprès d'elle.... Après quelque résistance, il fut convenu entre les deux époux qu'on refuserait le royaume de Naples et le duché de Parme aux conditions auxquelles l'empereur les mettait tous deux. La voiture de voyage était prête; les chevaux de poste mandés de Viterbe... tout fut renvoyé. Quant au mariage de la fille de Lucien avec le prince des Asturies, le refus n'en fut pas immédiat, au contraire; tous les

préparatifs eurent lieu, et le départ de la jeune fille fut même ordonné. C'était une agréable personne que Charlotte à cette époque, ainsi que plus tard elle nous prouva qu'elle pouvait l'être [1]. Elle avait alors quatorze ou quinze ans; elle était jolie, douce, bonne et spirituelle. C'était, comme on le voit, une femme fort désirable, et le prince des Asturies eût été bien heureux de l'avoir pour compagne. Son départ se prépara avec assez de discrétion pour que les Romains l'aient ignoré jusqu'au jour où j'en parle peut-être... Madame Letiers, femme du directeur de l'académie de France, était nommée pour accompagner la jeune princesse en Espagne. Tout était prêt, lorsqu'un matin Lucien fit appeler le comte de Châtillon, un de ses amis, que les malheurs de la révolution avaient jeté dans la carrière des arts, qui s'en était fort glorieusement tiré, et que l'exil de Lucien n'avait pas arrêté pour le suivre en Italie. Il habitait avec lui et dirigeait l'administration des beaux-arts dans son intérieur. Lucien lui dit de décommander tout ce qui se préparait pour le départ de Charlotte :

— Je ne puis consentir à me séparer de cette enfant... dit-il avec un attendrissement qui avait sa source dans le cœur; je ne puis me déterminer à l'envoyer surtout dans une cour dont personne mieux que moi ne connaît les vices et les turpitudes. Un seul homme vertueux pourrait la protéger, ce serait Charles IV, mais avec la volonté il n'en a pas le pouvoir; ainsi donc il vaut mieux que ma pauvre Charlotte demeure sous le toit paternel.

Et Charlotte en effet ne partit pas.

Telle fut la première circonstance relative au mariage du prince Ferdinand *avec une parente* de Napoléon, ma-

[1] Aujourd'hui princesse Gabrielli, c'est une personne à la fois bonne et spirituelle.



riage que lui-même avait sollicité. Il fut ensuite renoué lors du séjour du prince à Valençay. J'en parlerai à cette époque dont au reste nous ne sommes pas éloignés... M. Campi revint en France pour rapporter la réponse de Lucien à Napoléon, et cette circonstance ne contribua pas légèrement à augmenter la haine que l'empereur avait pour madame Lucien. J'en rapporterai une marque bien étrange lorsque nous serons arrivés à l'époque de la captivité de Lucien en Angleterre.

On a beaucoup parlé des projets long-temps mûris dans l'esprit de Napoléon relativement aux derniers Bourbons possédant une couronne en Europe. Il est difficile de prononcer à cet égard si ces projets furent instantanés ou bien s'ils furent l'objet d'un plan long-temps discuté dans sa pensée. Cependant, s'il faut émettre à cet égard une opinion, si celle d'une personne qui connaît l'empereur depuis sa première jeunesse, et depuis sa première enfance à elle-même, si cette personne peut présenter une opinion sur Napoléon avec quelques raisons d'être crue sur ce qu'elle avance, je dirai que je ne pense pas que les desseins de l'empereur sur l'Espagne aient eu une origine de beaucoup antérieure à la lettre de Ferdinand VII, lorsqu'il lui écrivit de l'Escurial. C'est alors, je crois, que cet intérieur lui fut dévoilé dans toute sa faiblesse, et qu'il put présumer, avec quelque raison, qu'il serait aussi favorable à l'Espagne qu'il fût son souverain, que de la laisser gouverner par un favori sans pudeur, une femme éhontée, ou bien un roi sans caractère... Dans les diverses opinions qui ont été émises relativement à l'Espagne, on a placé en première ligne celle qui met M. de Talleyrand le premier aussi en attitude hostile envers la Péninsule; et l'on a dit que c'était lui qui aurait grandement influencé l'empereur dans le parti qu'il prit



après les affaires d'Aranjuez. Cela peut être, je ne nie rien; mais je ferai seulement observer que l'empereur se laissait peu *influencer*. Je sais bien, par exemple, que M. de Talleyrand lui a donné, sans nul doute, le conseil, ou plutôt l'avis d'aller en Espagne pour y consommer la besogne déjà *brassée* par cette bonne âme *toute castillane* d'Izquierdo; néanmoins je pense que M. de Talleyrand, malgré toute sa finesse, était en cette circonstance bien plutôt instrument qu'il n'était *dirigeant*. Napoléon l'a joué dans cette affaire d'Espagne[1].

Ils étaient, au reste, dans un état violent à cette époque à Madrid. La cour avait quitté l'Escurial pour aller à Aranjuez, et la capitale de l'Espagne, toujours privée de ses souverains, se livrait aux plus étranges pensées, auxquelles s'associaient déjà de vives inquiétudes. Le général d'Armagnac avait surpris, c'est le mot, la citadelle de Pampelune. Le 29 février le général Lechi s'était aussi servi d'un moyen assez subtil pour s'emparer des forts de Barcelonne. Cinquante mille hommes s'avançaient sur la route d'Irun à Madrid, commandés par Murat, ayant sous ses ordres le maréchal Moncey et ce malheureux Dupont, qui plus tard devait nous faire connaître que les *Fourches Caudines* n'étaient pas une fable, et cent mille hommes répandus dans toute la Péninsule répondaient à l'empereur de son obéissance... Lorsque l'on demandait aux officiers supérieurs de cette armée contre quels ennemis elle allait combattre, ils répondaient :

—Nous sommes ici pour défendre l'Espagne contre les attaques de Maroc et d'Alger.

[1] J'en ai tout-à-fait la conviction, mais après les affaires de Bayonne... L'empereur avait alors près de lui un homme, selon moi, bien autrement habile que M. de Talleyrand. Bien des gens croiront que cela est difficile... cela est pourtant, et de plus fort honnête homme.



Amère et cruelle dérision !... mais juste réponse de l'insulte faite à la France par la sotte proclamation du prince de la Paix publiée quelques mois avant.

Un homme habile venait de rentrer en Espagne : c'était le général O'Farrill. Le prince de la Paix ne l'aimait pas, parce que son beau caractère ne pliait nullement sous la main du favori... En arrivant à Aranjuez, il trouva l'Espagne en feu et le cabinet de Madrid tellement impassible, qu'il semblait que des ressources magiques devaient se dresser à son commandement devant les armées ennemies. Il parla en homme habile et en homme de cœur... Le favori fronça le sourcil à la parole qui semblait frapper son édifice de sécurité ; pourtant il n'osa pas parler son langage indifférent devant celui qui paraissait connaître la position désespérée de l'Espagne.

— Tenez-vous prêt à aller prendre le commandement de l'armée de Galice, lui dit-il quelques jours après son arrivée, car il paraît qu'il faudra nous battre contre *ces Français maudits*, dont les détestables intentions ne sont plus douteuses.

— Je le sais bien, répondit le général O'Farrill avec un sourire amer... mais vous vous en apercevez bien tard.

Le lendemain le général Sampet, l'un des chefs de l'état-major général, fut voir le général O'Farrill : il était probablement envoyé par le roi favori, car au bout de quelques minutes il dit au général :

— Savez-vous bien que le prince de la Paix est fâché contre vous ?... Je ne sais ce que vous lui avez dit, mais il est tout-à-fait blessé.

— Mon Dieu, répondit le général O'Farrill, je lui ai dit ce que depuis long-temps vous auriez dû lui dire... l'Espagne est perdue.

— Mais les ordres sont donnés aux troupes de Portugal [1] de revenir à marche forcée... Nous arrêterons les Français à Somo-Sierra et à Guadarrama... Les régimens qui marchent contre nous ne sont composés que de conscrits... Dans toute l'armée il n'y en a pas *cent* qui aient la décoration de la légion-d'honneur...

Le général O'Farrill leva les épaules... et comprit comment on pouvait doubler ainsi des dangers positifs par une aussi profonde impéritie; car c'en était une sans doute que cette imprévoyance, cette léthargie dans laquelle toute une administration gouvernante, *agissante*, ou qui du moins devait l'être, était plongée sans espoir de réveil... Il vint ce réveil... mais il fut amené par des malheurs trop grands pour que leur résultat présente une compensation. L'Espagne a bien souffert par nous sans doute, mais je crois que ses propres enfans lui ont porté les premiers coups.

— Vous vous abusez étrangement, dit le général O'Farrill au général Samper, l'armée française est ce qu'elle fut toujours... admirable... Les sous-officiers, les sergens, les caporaux, sont tous de vieux soldats, et les conscrits marcheront au feu comme de vieilles moustaches... C'était en Andalousie... dans la Galice qu'il fallait d'abord porter la guerre, c'est-à-dire réunir nos troupes... Le prince de la Paix m'envoie en Galice... c'est bien tard...

Puis, comme si le loyal Espagnol, le soldat valeureux ne voyait devant lui que la patrie souffrante et son honneur attaqué, il répéta après avoir passé la main sur son front et soupiré profondément :

— Dites au prince de la Paix que je partirai demain pour la Galice.

[1] Ces troupes étaient celles commandées par le général Solano, marquis del Soccoro, et qui étaient en marche pour Lisbonne, pour y demeurer sous les ordres de Junot.

CHAPITRE XX.

Troubles de l'Escurial. — Arrestation du prince des Asturies. — Le mauvais fils et la mauvaise mère. — Demande d'une femme par le prince des Asturies. — Instruction de l'affaire. — Le conseil de Castille. — Le procureur fiscal, Viegas. — Lettre curieuse du prince à son père Charles IV. — Le duc de San-Carlos. — Le duc de l'Infantado. Le chanoine Escoïquitz. — Les exilés. — Savary. — Izquierdo. — Départ pour l'Amérique. — Azanza et O'Farill. — Le marquis *Caballero*. — Demain et notre poète immortel! — Léthargie du prince de la Paix. — Révolte d'Aranjuez. — Le prince de la Paix roulé dans un tapis. — Soif ardente. — Il est pris. — *Elle est folle!* — Rage du peuple. — Abdication du roi Charles IV. — Le grand-duc de Berg à Madrid. — Napoléon n'a jamais reconnu Ferdinand VII comme roi d'Espagne. L'infant don Antonio Pascual. — Un de ses plus grands plaisirs est de raccommoder de vieilles bottes. — Protestation de Charles IV. — Mise en liberté du prince de la Paix. — Caractère de don Gonzalo O'Farrill. — Dona Antonia Pereira, mère de Godoï. — Dévouement sublime. — *Al tajo! al tajo!* — Douce résignation.

J'ai dit que l'empereur avait l'intention d'être bien pour Junot, et il y avait une raison positive pour cela. Junot était à Lisbonne tout établi, avec une armée qu'il connaissait, dont il était connu, et dans un pays dont les habitans seraient bien mieux menés par lui que par un autre, parce que les Portugais ont besoin d'être étudiés pour être conduits. Junot exerçait une influence morale dans Lisbonne, et Napoléon le savait; envoyer un autre homme en Portugal, était une chose d'ailleurs à laquelle il ne voulait songer sous aucun rapport. Junot était là ce qu'il fallait à l'empereur; il y devait rester: et puis les affaires d'Espagne prenaient une tournure



qui avertissait la France d'être sur ses gardes. On parlait peu à Paris des révolutions intérieures de l'Escurial; et tandis que nous dansions des *boleros* et des *minuetos fandango* nous ne nous doutions pas que le morne Escurial avait failli revoir les scènes tragiques de Philippe II et de don Carlos.

L'intérieur de la famille royale d'Espagne a été un peu dévoilé depuis que la Péninsule a été le théâtre de tant de mouvemens et de désastres; néanmoins jamais on n'a bien connu les rouages qui ont fait mouvoir cette longue procession d'individus plus ou moins habiles, plus ou moins malheureux, qui ont défilé devant nous dans ce drame important. Je les connais, et j'en vais parler.

Dans l'hiver de 1807 à 1808, bien des choses s'étaient passées dans l'ombre, et cependant devaient avoir une immense influence sur le sort et la vie de ceux qu'elles concernaient. La reine d'Espagne, qui depuis long-temps n'avait aucun lien qui l'attachât à sa famille, toute dévouée au prince de la Paix, qui ne lui rendait pour sa soumission et l'abandon de ses enfans que mépris et malheur même, la reine Maria-Luisa avait enfin déterminé le prince des Asturies à chercher un autre appui que celui de sa mère. Tous deux devaient être punis cruellement, elle pour être mauvaise mère, lui pour être mauvais fils... Le prince avait autour de lui plusieurs hommes, dont quelques-uns avaient véritablement du mérite. Le duc de San-Carlos, le duc de l'Infantado, avaient tous deux devancé leurs compatriotes dans l'instruction politique telle qu'il convenait que l'eussent des hommes destinés à être les premiers ministres d'un grand souverain; car enfin, Ferdinand devait succéder à son père, et le prince de la Paix ne serait pas toujours là. Mais, en attendant, il y était, et d'une manière gé-



nante ; il fut enfin décidé que le prince devait s'appuyer sur un bras qui pût frapper fort et juste, et ce bras était celui de Napoléon. Celui qui le premier eut cette idée, fut un chanoine de Tolède, nommé *Escoïquitz*, précepteur du prince des Asturies, dont le duc de San-Carlos était gouverneur. Tous deux, de concert avec le duc de l'Infantado, lui firent écrire une longue lettre à l'empereur Napoléon, dans laquelle il se mettait *sous sa protection spéciale*, et lui demandait une femme de sa main.

« Donnez-moi, sire, une princesse de votre auguste » famille, ou de celle de Sa Majesté l'impératrice; pourvu » que je vous sois allié, je suis content... mais veuillez » m'adopter pour fils... »

Le reste de la lettre contenait de longues plaintes sur *les mauvais traitemens*, c'est la vérité, que le prince de la Paix faisait endurer à l'héritier du trône des Espagnes, et pour dire ce qui est littéralement exact, la conduite de cet homme était bien odieuse; mais l'empereur ne jugea pas convenable d'entrer dans de pareilles querelles; seulement, il s'occupa de donner une femme au prince des Asturies, et celle qui lui fut destinée dès cette première époque est la fille de Lucien, qui, depuis, épousa le prince Gabrielli, et fut, avant ce dernier mariage, destinée à Napoléon. Ceci est une de ces histoires d'intérieur de famille dont les journaux ne parlent pas, et qui ne se trouvent que dans des Mémoires particuliers. J'en parlerai dans le courant de ce volume.

Izquierdo était à Paris l'âme damnée du prince de la Paix. La lettre du prince des Asturies lui fut bientôt connue; lui fut-elle livrée, ou bien l'a-t-il vue par trahison, voilà ce qu'il est difficile de dire. Ce qui arriva de la découverte qu'il en fit, c'est que la cour étant à l'Escurial, le prince des Asturies fut arrêté avec les amis

qui avaient servi sa cause. Le prince de la Paix, enivré du leurre que lui avait donné Napoléon de le faire souverain de la province des Algarves, fut sans mesure et sans pitié pour le fils, non-seulement de son roi, mais de son bienfaiteur. Le prince est arrêté ; Charles IV, toujours faible et timide, retrouve de l'énergie pour être l'accusateur de son fils. Le conseil suprême de Castille reçoit la plainte royale et paternelle, portant que Ferdinand, enfant d'Espagne, s'est rendu coupable au premier chef, et qu'il a voulu détrôner son père.... On a beaucoup dit à cette époque, mais sourdement, que l'empereur avait fait parvenir à Charles IV les preuves de la trahison de son fils, et qu'il avait été révolté de la conduite de Ferdinand, pendant tout le cours de leur correspondance. Le fait est qu'Izquierdo, qui pouvait beaucoup savoir par Duroc, dont l'âme franche et bonne était quelquefois surprise, et qui voyait souvent don Eugenio Izquierdo, puisque le traité de Fontainebleau fut signé par eux, il est possible qu'Izquierdo ait surpris quelques mots, et qu'il ait prévenu le prince de la Paix ; ensuite, que l'empereur ait, de son côté, prévenu le roi d'Espagne, je ne vois pas, en y réfléchissant un peu, pourquoi il ne l'aurait pas fait. Etait-ce donc à un fils voulant en effet détrôner son père, comme il l'a prouvé quelques jours plus tard, qu'il faut rendre un compte si sévère de sa fidélité ?

Le conseil de Castille fut investi de l'affaire. Le procureur fiscal, Viégas, vint à l'Escurial pour instruire sur les lieux. Tous les coins de l'appartement du prince des Asturies furent visités ; on trouva dans son secrétaire une foule de lettres, toutes plus compromettantes les unes que les autres. Il y avait entre autres un brouillon qui prouvait qu'il n'avait pas la composition facile, car la même page, surchargée de ratures, se retrouvait



plus de dix fois. C'était le brouillon de sa lettre à Napoléon. Cette pièce et plusieurs autres furent les bases sur lesquelles les juges instruisirent le procès; il eut son cours, et le résultat fut ce que jamais on n'a bien su; mais la vérité est que le procureur fiscal conclut à ce que le prince fût CONDAMNÉ A MORT. Pendant le procès, le prince écrivit à son père une lettre qu'on a prétendu être apocryphe, mais qui est fort exacte, ainsi que celle à sa mère: *il promet la plus profonde obéissance, s'avoue coupable, demande pardon de son opiniâtreté à nier la vérité.*

— J'ai été séduit, dit-il, mais que Votre Majesté daigne me pardonner, ET JE NOMMERAI LES COUPABLES !...

Les coupables qui l'avaient *séduit*, c'étaient ses passions... Le père pardonna, et même il donna l'ordre d'instruire l'affaire de l'Escurial *en deux parties*. Chose étrange et qui ne pouvait se voir que dans un gouvernement aussi opposé à toutes les idées généreuses, comme si le coupable recevait moins de poids de son crime parce qu'il est prince royal: l'enfant en est-il moins parricide?... faut-il que ceux, au contraire, que sa faveur peut séduire, et qui deviennent criminels près de lui tandis qu'ils ne l'eussent pas été près d'un autre, faut-il donc que ces malheureux égarés portent à eux seuls la punition que la loi du tribunal paternel comme celle du tribunal civil prononcent contre les coupables? Ce fut pourtant ce qui arriva. Le duc de San-Carlos fut exilé à Pampelune; le duc de l'Infantado dans ses terres; et le chanoine Escoïquitz, je crois, à Tolède. Quant au prince royal, après avoir bien demandé pardon *à papa et à maman*, car, en vérité, les lettres parfaitement authentiques qui furent alors publiées, et qui contiennent l'exacte relation de son *retour au bien*, comme le disait son crédule père, ne sont autre chose qu'une burlesque



parodie des paroles d'un fils vraiment repentant. Le regard qu'il jeta, au reste, sur le prince de la Paix, pouvait donner à penser à ses juges paternels, comme à ses juges civils, qu'il est des offenses qu'on ne pardonne jamais. Maintenant nous sommes au moment des affaires d'Espagne, dans leur plus grande activité. Comme je ne changerai jamais d'opinion à leur égard, et que je suis certaine que les malheurs de l'empereur et de la France n'ont pas une autre cause, je vais parler de l'Espagne et de Napoléon ainsi que de l'influence qu'eurent les deux administrations civile et militaire du grand-duc de Berg et du général Savary. Ces deux influences ont eu une grande diversité entre elles. Mais comme je n'écris pas l'histoire de l'Espagne, il est inutile de s'arrêter sur ces détails; seulement, comme j'ai tiré mes notes de mes entretiens avec les premières personnes du pays et dans l'intérieur des provinces pendant mon long séjour dans la Péninsule, je veux dire ce que je sais: ensuite mon opinion a pour base les propres paroles de deux Espagnols pleins d'honneur et de probité, ceux en vérité qui eussent sauvé l'Espagne si elle avait pu être sauvée d'elle-même, une fois que l'Angleterre s'est emparée du pouvoir sous le prétexte spécieux de sauver la nation. Ces deux hommes sont le général O'Farrill et Azanza, duc de Santa-Fé... Ce sont les révélations de ces deux ministres, tout à la fois éclairés et patriotes, que je vais soumettre au jugement de nos contemporains, appelés à décider cette question, qui est de tout point inhérente à tous nos revers et à tous nos malheurs intérieurs... Depuis la chute de l'empereur, peu de personnes ont parlé de ce sujet avec la voix de la vérité. Toujours les passions sont venues troubler la clarté d'un aussi important récit, et ces passions étant froissées ou flattées, jamais l'opinion ne fut libre ni moralement ni physique-



ment, si l'on peut parler ainsi; et ce qu'on a dit sur l'Espagne n'est, pour la plupart du temps, qu'une réunion de faits plus ou moins dénaturés par cette influence exercé par les hommes qui ont perdu l'Espagne. Le prince de la Paix, première et peut-être unique cause de ses malheurs, les compléta en surprenant la religion de l'empereur par l'organe de Murat, qui était de bonne foi, mais surtout de Savary, qui ne l'était pas autant, en évitant un jugement réclamé par l'Espagne au désespoir, et voulu par la plus sévère justice. Cette satisfaction donnée à un grand peuple, les cortès convoquées à Madrid ou bien en Estramadure, les affaires du 2 mai évitées, et le sang espagnol respecté, la conduite du général Savary blâmée par l'empereur, et les malheurs de l'Espagne ne seraient pas aujourd'hui l'un des plus amers souvenirs qui puissent troubler les jours de la vieillesse d'un Français jaloux de l'honneur de son nom... Ces causes que je signale sont, je le répète, l'origine de la révolution espagnole. Napoléon alors frappé d'un vertige ne voulut écouter ni Junot, ni Duroc, ni Beurnonville, ni enfin aucun de ceux qui connaissent l'Espagne... De là vint sa perte, et la nôtre suivit [1].

On était au milieu du carnaval : le prince de la Paix, dont l'attention d'homme d'état devait être constamment éveillée dans la position où lui-même s'était placé envers la France, tandis que l'héritier de la monarchie était encore frémissant de vengeance, le prince de la Paix s'endormait, non pas au milieu des roses, mais de cette vie toute sensuelle et si grossièrement matérielle, que chacun sait que la cour d'Espagne menait dans les différens *sitios* où elle passait l'année. Don Eugenio

[1] Je certifie à mon tour que je ne mets ici ni passions ni petites vengeances particulières. J'ai le cœur trop haut placé pour en agir ainsi. Je ne parle que d'après une intime conviction et *des faits positifs*.



Izquierdo lui envoyait de France les nouvelles qu'il lui plaisait de lui donner, et le tout allait à la grâce de Dieu ou plutôt du mauvais ange de l'Espagne. On était au mardi-gras; le prince de la Paix était chez madame *Tudo* s'amusant avec un moine bouffon, plaisir que son altesse sérénisme trouvait fort de son goût, lorsque tout à coup Izquierdo se présenta devant lui arrivant en toute hâte de Paris, car le drame allait bientôt commencer, et au moment de lever le rideau l'*impressario* devait bien prévenir le principal acteur de ce qu'il avait à faire dans le sens de son rôle. En voyant Izquierdo, dont l'horrible visage ne pouvait jamais causer que de l'effroi, le prince de la Paix fut un moment frappé de surprise; mais entraîné par cette nonchalance asiatique qui est la base de son caractère, il se rendormit pour quelques heures au son des castagnettes et des guitares, et à la vapeur de ses cigares de la Havane. Ce ne fut donc que lorsqu'il se retira chez lui que don Eugenio lui dit avec une apparence d'anxiété :

— Tout est perdu... les mauvaises intentions de la France sont visibles maintenant; il ne nous reste plus qu'un seul parti pour vous sauver ainsi que la famille royale, c'est de partir pour l'Amérique.

Le prince de la Paix fut stupéfait de cette nouvelle, comme s'il ne devait pas attendre un châtiment pour la proclamation faite quelques mois avant. Il comptait que Napoléon allait répondre à une insulte par une souveraineté!... aveugle et stupide!...

Il est à croire qu'Izquierdo avait mission de parler de ce départ pour l'Amérique, et qu'en général il n'était là que l'interprète d'une volonté ou tout au moins d'un désir plus élevé... On écouta l'avis. Le roi Charles IV, et la reine Maria-Luisa goûtèrent assez ce projet, mais le prince des Asturies ne voulait pas quitter l'Espagne;

il avait un parti très prononcé; et malgré l'exil du duc de San-Carlos et du duc de l'Infantado, il n'avait encore autour de lui que trop de conseillers intéressés à renverser le favori pour s'élever sur ses ruines. Ainsi donc, aussitôt que les ordres furent envoyés aux troupes pour venir occuper Aranjuez et Madrid, et être ensuite échelonnées sur la route d'Aranjuez à Cadix où la famille royale devait s'embarquer, le prince royal prit de son côté des mesures pour neutraliser celles de son père; dès-lors la révolution d'Espagne devint flagrante et s'annonça avec de terribles et sanglans présages, car un fils menaçait son père...

Maintenant je dois dire, avec la vérité qui doit être pour tous, qu'en sa qualité d'Espagnol *et de fils de roi*, Ferdinand devait être doublement irrité de la conduite du ministre de son père. Quoiqu'il fût éloigné des affaires, il les suivait assez cependant pour être profondément alarmé de tout ce qui se préparait et de voir une apathie aussi profonde. Un seul fait tiendra ici la place de beaucoup d'autres.

On n'avait AUCUNE CONNAISSANCE dans les secrétaireries des finances et de la guerre du traité de Fontainebleau... des raisons qui motivaient l'entrée en Espagne de cent mille hommes de troupes françaises... de l'envahissement des places frontières de la France, non plus que des réclamations faites par les gouverneurs de ces mêmes places!... enfin on ne savait rien dans le ministère!... le prince de la Paix était *le seul* instruit... ou plutôt *lui* aussi ne savait rien.

Le fait que je viens de citer est positif; il a été affirmé par M. Azanza et M. le général O'Farrill, qui tous deux prirent le ministère de la guerre et celui des finances après l'abdication de Charles IV[1].

[1] Ils prirent place dans le ministère aussitôt après la journée du



Je parle de ce fait parce que l'on sait qu'il est une des causes auxquelles on attribue la révolution d'Espagne, tandis que les partisans de Ferdinand VII prétendent que c'est le procès du prince lui-même qui a été le plus influent sur les événemens politiques. Je pense que les deux circonstances que je viens de citer sont trop intimement unies pour être séparées, et que la Péninsule leur doit en grande partie ses malheurs...

Tandis que tout se préparait pour le départ de la famille royale, mais dans le plus grand secret, une des créatures les plus favorisées de la reine Maria-Luisa, homme sans aucune capacité, et qu'elle-même ne pouvait considérer, un certain *Caballero* dont elle se servait pour l'opposer au prince de la Paix dans les momens d'humeur, et qui avait été comblé par elle et par le roi d'honneurs et de bonté, gagné par le parti du prince royal, devint traître sous le prétexte spécieux qu'il voulait avant tout *servir la patrie*. Un jour, en plein conseil, il déclara qu'il croyait que le départ de la famille royale pour l'Amérique était impolitique et hors de toute convenance dans la position de l'Espagne. Ce n'était que dans l'intérieur de quelques conseillers dévoués que ce secret avait été discuté. Aussitôt qu'il fut pour ainsi dire public, le feu n'est pas plus rapide que ne le fut cette nouvelle sur le peuple et sur l'armée qu'on avait mandée. La présence des Français exaspérait déjà les têtes; des murmures sourds contre la famille royale, dont on exceptait seul le prince des Asturies, firent bientôt place à des cris plus élevés. Ce fut en vain que Murat, alors grand-duc de Berg, entrait dans Madrid le 17 mars, croyant que sa présence devait contenir

18 mars : Azanza le même jour, et le général O'Farrill quelques jours après. Il remplaça Felieu au ministère de la guerre.

toute la population : le mal était déjà trop avancé.

Dans la nuit même du 17 au 18, une foule immense se précipite dans les grandes rues d'Aranjuez [1], demandant la tête du prince de la Paix. Il venait de se coucher après avoir eu une longue conversation avec le duc d'Almadovar, son frère, qui lui donnait le seul conseil qu'il eût à suivre. Il lui disait qu'il fallait qu'il se mît à la tête de son régiment, dont tous les officiers lui étaient dévoués, et qu'il eût une contenance capable au moins d'imposer aux factieux, car c'était ainsi qu'on nommait le parti du prince héréditaire.

— Je verrai... dit en bâillant le prince de la Paix, et en se levant du fauteuil dans lequel il était assis auprès du brasero; je verrai... demain... demain je m'occuperai de tout cela.

Demain!... oh! demain, c'est la grande chose!

... As-tu dit, dans ton langage immortel, toi, notre roi littéraire... Demain!... hélas!... quel devait être pour lui ce lendemain? Un jour de désastre et de sang!... A peine Godoï était-il couché, que la populace furieuse assiégea sa maison... toutes les portes furent brisées... on criait... on hurlait des cris de mort et de vengeance!... les plus atroces menaces étaient proférées par des hommes dont les intentions n'étaient pas douteuses... c'était du sang qu'ils voulaient... c'était du sang qu'il leur fallait pour payer tant d'années d'esclavage, de malheur... tant de larmes versées... En entendant ces cris de carnage, le malheureux favori qui venait de se coucher roi, et se relevait proscrit et maudit, n'eut que le temps de sortir de son appartement par une porte dérobée, et de gagner un grenier dans lequel il entra... Derrière lui redoublaient les clameurs... Le peuple,

[1] Les rues d'Aranjuez sont extrêmement larges.

dont la rage était excitée par sa déception, ne l'ayant pas trouvé dans sa chambre lorsque la porte en avait été enfoncée, menaçait de mettre le feu au palais pour être certain qu'il n'échapperait pas... Dans ce moment il entendit des pas qui se rapprochaient de lui... il se rejeta dans le grenier... Nul lieu de refuge!... une seule natte en jonc des Indes était roulée dans un coin du galetas... il s'y blottit, et c'est ainsi qu'il attend ses assassins dont la foule parcourt les chambres, les corridors, les lieux les plus secrets de son palais... ils entrent enfin dans le grenier... le parcourent... et ressortent après avoir lancé au ciel des cris de malédiction sur l'objet de leur haine qui, pantelant, agonisant, voyait venir la mort sous la forme la plus odieuse dans la poussière d'un tapis que les derniers de ses valets avaient foulé bien souvent aux pieds...

Ils s'éloignèrent enfin, ces hommes trop furieux peut-être, mais qui ne poussaient qu'un cri de juste vengeance... Manuel Godoï demeura là... caché... tout tremblant, tout craintif d'une horrible mort pendant le reste de cette nuit et la journée du lendemain... Comme il souffrait, le malheureux!... Pendant ce temps, tout ce qu'un luxe effréné avait rassemblé autour de lui, tout ce que la faiblesse d'une femme dominée par un long délire avait donné à un objet peu digne d'une noble affection, était brisé, livré aux flammes par un peuple malheureux par LUI, malheureux par ELLE, malheureux par TOUS... Sa femme, la princesse de Bourbon, la sœur de l'archevêque de Tolède, était retirée dans son appartement, attendant la mort, ou tout au moins l'insulte comme femme d'un homme que la vengeance du peuple poursuivait justement... La foule se précipita en effet dans la chambre où elle était au lit, pâle, tremblante, et priant Dieu.

— Habillez-vous, madame, lui dirent d'un ton respectueux quelques-uns de ceux qui avaient brisé les portes et qui se montraient les plus acharnés après Manuel Godoï... il ne vous sera fait aucun mal... que pouvez-vous craindre ?... n'avez-vous pas toute notre pitié?... Venez, nous allons vous conduire dans un lieu dont jamais vous n'auriez dû sortir pour venir habiter la maison d'un bigame!... d'un misérable Manuel Godoï !... nous allons vous conduire au palais.

La princesse de la Paix vivait effectivement comme une étrangère dans la maison de son mari, qui la traitait avec une barbarie qui devait amasser la haine et la vengeance dans le cœur d'une femme ayant le sentiment de sa naissance et de ce qu'elle valait. Le peuple connaissait cet intérieur, et dans cette nuit où le fer et le feu devaient contenter son désir de haine, il savait bien que la femme ne devait pas partager le sort du mari... elle fut conduite comme en triomphe dans l'appartement du roi, où le malheureux vieillard attendait avec la reine, et dans une horrible anxiété, quelque nouvelle de cette tragédie dont le prologue les faisait déjà frémir. Aussitôt que la princesse fut entrée dans l'appartement, au lieu de courir à ses vieux parens et de leur porter une de ces consolations qui endorment les douleurs quand elles sont proférées par une voix amie, elle s'écria avec un accent amer de reproche en s'adressant au vieux roi :

— Ah ! Votre Majesté m'a perdue !...

Le roi la regarda d'abord avec étonnement, puis avec une sorte de pitié; et se tournant vers la reine, il lui dit avec un accent impossible à rendre :

Luisa... es locca [1].

[1] Louise... elle est folle !... Il est impossible de donner une juste idée de l'aversion de la princesse de la Paix pour son mari : c'était plus que de la haine.

— Non, non! je ne suis pas folle, s'écria-t-elle en se tordant les bras, c'est vous... c'est *elle* qui m'a perdue!...

Et elle montrait la reine, qui, tout entière à son désespoir, semblait ne voir rien de ce qui se passait autour d'elle.

— Silence!... dit le roi en lui faisant un geste menaçant. Comment la position dans laquelle nous sommes tous ne vous impose-t-elle pas au moins silence!...

Cependant Ferdinand triomphait. Le jour s'était levé au milieu des transports d'une foule en délire, qui proclamait son nom en vouant celui de Godoï à l'infamie et à la mort. L'arrivée du grand-duc de Berg à Madrid, envoyé, disait-on, par l'empereur pour protéger le prince royal contre son père et contre le prince de la Paix, donnait l'idée que la France soutenait Ferdinand, et cette espérance enhardissait la multitude à sévir contre un homme que sa justice pouvait proclamer coupable, mais non pas punir elle-même. Ferdinand, sans paraître rien approuver, attendait l'issue du mouvement, et tout lui faisait juger qu'il serait en sa faveur dans le parti populaire. Pendant ce temps, le malheureux Godoï, dans sa retraite inconnue de tous, même d'un ami, souffrait toutes les tortures qu'un homme peut endurer sans mourir, et les supportait avec courage, car il en trouvait dans les cris de mort dont on entourait son nom. Cependant un supplice imposé depuis le matin au malheureux proscrit devint tellement intolérable qu'il lui devint impossible de le supporter plus long-temps : c'était une soif ardente.... Son gosier desséché ne pouvait plus donner même passage au souffle brûlant qui s'échappait de sa poitrine... Il sentit qu'il allait mourir... une chance au moins lui était offerte... Cette maison, ravagée par les furieux... aban-

donnée par sa femme, n'était plus qu'une solitude, car le silence le plus profond avait succédé aux cris qui faisaient trembler ses voûtes la nuit précédente... S'il sortait de sa retraite !... s'il tentait de trouver une goutte... UNE SEULE GOUTTE D'EAU !... Le malheureux quitte sa natte de paille... il avance avec une précaution qui peut être comprise par ceux qui ont comme lui redouté la mort au détour d'un chemin... Il descend quelques marches... n'entend aucun bruit, si ce n'est celui du vent qui s'engouffre dans les corridors, car toutes les portes ont été brisées... il avance en tremblant... N'est-il pas proscrit, et proscrit à mort?... Cependant il reprend un peu d'espoir... personne !... nul bruit... pas un son... dans le vague de l'éloignement, encore des cris.., des vociférations... toujours son nom !... C'est de son sang que le peuple a soif!... le malheureux hésite encore... cependant la mort est dans le lieu qu'*il* vient de quitter... il meurt s'il y rentre... il meurt s'il avance... mais le besoin est le plus impérieux... il se décide et fait un pas... Tout-à-coup, au détour d'une porte, il se trouve en face d'un homme... C'est un factionnaire !... Il était là immobile... guettant sa proie... on savait que le prince n'était pas sorti de la maison, et les sentinelles, placées à toutes les issues, avaient ordre de ne faire aucun bruit pour ne pas l'effrayer et le faire sortir de sa retraite.

En voyant cet homme, dont la volonté pouvait le perdre ou le sauver, Godoï se soumit à descendre à la prière... il supplia... offrit des trésors... tout fut rejeté... Le soldat était un de ces Castillans au cœur fier et malheureux, qui, depuis quinze années, gémissaient sur l'humiliation et l'infortune de l'Espagne... Devait-il pardonner à l'auteur de sa ruine?... Il jeta sur lui un regard accablant et appela à son aide... Le prince fut aussitôt arrêté.

A peine la nouvelle en fut-elle connue, que la population tout entière d'Aranjuez se rua sur sa maison... Les cris de mort retentirent plus éclatans que la veille, et cette fois l'infortuné crut entendre le glas de sa dernière heure... Le peu de soldats commis à sa garde luttèrent d'abord contre le peuple. Mais leur résistance ne pouvait être longue, et la victime voyait à chaque instant ses bourreaux faire un pas vers elle.

En apprenant que Manuel Godoï était découvert, le vieux roi et la reine Maria-Luisa poussèrent un même cri d'effroi.

— Il faut le sauver !... s'écrièrent-ils tous deux en même temps. Et le roi ouvrant la porte donna l'ordre à un officier des gardes-du-corps d'aller chercher le prince des Asturies. Il vint au même instant.

— Ferdinand, lui dit la reine en allant à lui, vous voulez la couronne ?... eh bien ! elle est à vous... mais il faut sauver la vie du prince de la Paix... Sauvez-le de la fureur du peuple, et votre père n'est plus roi...

— Oui, oui ! s'écria le vieux monarque ! sauve Manuel... et tu es roi d'Espagne !

Ferdinand *s'inclina sans répondre*, et sortant de la chambre, il dit à demi-voix aux officiers des gardes, dont la plus grande partie lui était dévouée, en jetant un coup-d'œil indéfinissable sur la porte royale :

— *Son nuestros*[1]...

Et contenant, par pudeur, la joie qui l'étouffait, il se fit suivre par les principaux officiers des gardes-du-corps, et se rendit au lieu où le prince de la Paix n'attendait plus que la mort... En voyant son ennemi dans l'état où il était... pâle... défait... les traits renversés par la terreur, et l'agonie morale dans laquelle il était depuis une heure, Ferdinand sourit avec cette joie qu'on

[1] Ils sont à nous !...

trigue employée pour attirer Ferdinand VII hors de s
royaume eût été rejetée par leur conscience; mais to
le monde ne fut pas si difficile ni si craintif. *Honne
aux braves !...*

Le peuple espagnol était à cette époque dans un ét
digne d'une étude particulière. Après la terrible révol
tion d'Aranjuez, calmée par l'arrestation de Manu
Godoï dont il espérait le jugement, le peuple avait cet
sorte de tranquillité qui n'est pourtant qu'un somme
passager procuré par un calmant donné dans une for
crise. Napoléon, dont l'œil exercé connaissait les indic
tions de cette fièvre populaire dont la violence est si redo
table, commença cependant dès-lors à ne plus être au
infaillible dans ses aperçus ; il erra complétement sur l
affaires d'Espagne, et, comme nous allons le voir to
à l'heure, les succès qu'il remporta lui-même sur l
Anglais et les premières armées insurgées achevèrent
troubler ses idées relativement à l'état de l'Espagne,
nous perdirent avec lui. Mais n'anticipons pas.

Au moment où les Espagnols attendaient que l'en
pereur, qui était déjà intervenu pour sauver le prin
des Asturies, achevât son ouvrage en faisant instrui
sous ses yeux le procès de Godoï, on vit arriver à M
drid, et le jour d'après à Aranjuez, le général Savar
avec *l'invitation* au roi Ferdinand VII d'aller joind
l'empereur à *Burgos*, où Sa Majesté devait déjà êt
rendue. Du reste aucune lettre de l'empereur. Je do
faire remarquer ici que Ferdinand n'avait pas enco
été reconnu roi d'*Espagne* par Napoléon, et qu'*il ne
jamais été*. L'empereur ne lui a donné dans ses lettr
que le titre d'*Altesse*, et c'était pour obtenir cette r
connaissance que Ferdinand se détermina, après *sa pr
mière entrevue* avec le duc de Rovigo, à quitter Madr
pour aller au-devant de l'empereur, que le malheure

prince regardait comme son sauveur... Ils avaient tous un esprit de vertige.

Mais le jour d'après, au moment du départ, la veille au soir, les cinq ministres [1] étant réunis dans la chambre du roi, on donna connaissance de la demande OFFICIELLE du général Savary, par *l'ordre exprès* de l'empereur, d'exiger LA MISE EN LIBERTÉ du prince de la Paix... Cette demande fit enfin ouvrir des yeux trop long-temps fermés... Mais ce demi-réveil, toujours insuffisant comme tout ce qui résulte d'un premier mouvement en Espagne, n'aboutit qu'à donner l'idée de ne pas quitter Madrid si le duc de Rovigo insistait pour la remise du prisonnier; mais vraiment il n'avait garde... il savait bien où le trouver, et dans ce moment de tourmente, il aimait autant même que les murs de Villa-Viciosa le renfermassent, que de l'avoir avec lui à Madrid. Aussi dès les premières paroles du général O'Farrill et de don Miguel Azanza, l'un ministre de la guerre et l'autre des finances, s'empressa-t-il d'assurer de sa soumission à la volonté de Ferdinand [2]... et cette condescendance ne les avertissait de rien !...

Cependant un fait posititif avait eu lieu plusieurs jours avant le départ de Ferdinand VII. Le capitaine général de la Nouvelle Castille, don Francisco Xavier Negrete, vint avertir le ministre de la guerre O'Farrill que le grand-duc de Berg lui avait dit, à lui-même, marquis

[1] Les cinq ministres étaient alors : don Pedro Cevallos, don Francisco Gil de Lemos, don Miguel Joseph de Azanza, don Gonzalo O'Farril et don Sebastien Pinuela.

[2] Il est bien singulier que ce ne soit pas Savary que l'on ait mis dans le fameux catéchisme que les prêtres espagnols avaient fait, et dans lequel la trinité du mal était représentée par l'empereur, Murat et Godoï (je donnerai tout à l'heure ce catéchisme); cela prouve que le sang tache de manière à ne pas s'effacer. Voilà l'offenseur... c'est celui-là qui, le 2 mai, a dit : Tuez !

de Negrete, qu'il ne reconnaissait *que Charles IV pour roi d'Espagne*. O'Farrill monta sur-le-champ dans la chambre de Ferdinand, qui alors était avec le mayordomo-mayor, duc de San-Carlos, et don Juan Escoïquitz, conseiller d'état et autrefois instituteur, c'est-à-dire pour nous précepteur du prince des Asturies. En 'coutant O'Farrill le roi pâlit... il regarda le marquis de egrete avec une anxiété douteuse qui porta celui-ci à 'éter ce qu'il venait de dire au ministre de la 're... Le roi fut alors tout à fait interdit.

Veremos... veremos!... dit-il enfin. Hélas! c'était ite de cette *cécité* morale qui le conduisait dans malgré les bâtons qu'on lui mettait dans la main npêcher de tomber... Malgré ces avertissemens, ı roi, l'infant don Carlos[1], héritier présomptif, rdinand n'avait pas d'enfant, précéda son iitta Madrid avant lui; et malgré tous les que la raison pouvait lui donner, il suivit t quitta Madrid[2] avec Savary, pour aller mpereur, qui, selon le duc de Rovigo, *gos*. Avant de sortir de Madrid, Ferdi- junte sous la présidence de l'infant conduite des ministres, car il n'em- don Pedro Cevallos, son ministre

oire de ceux qui alors allèrent en

ché de trouver ici les noms de tous ceux n Carlos.

Corréa, gentilhomme de la chambre; l Vallejo, secrétaires; et don Ignacio quelque temps, le roi d'Espagne avait utation pour le complimenter, com- t de Medina-Celi, et le comte de Ces trois personnages sont les e.

Espagne est encore frappée du souvenir de l'infant don *Antonio Pasqual;* quant à moi, je me le rappelle parfaitement : c'était un brave et digne chrétien, mais un président de junte!... un chef de gouvernement, et dans des circonstances comme celles où se trouvait alors l'Espagne!... Un des grands plaisirs de S. A. R. était de raccommoder de vieilles bottes... occupation qui pour lui ne chômait jamais, car son digne et royal frère ne le laissait pas manquer d'ouvrage... Pauvre Espagne!... heureusement encore pour elle qu'elle avait des hommes comme O'Farrill et comme Azanza!... mais on leur liait les mains... on les bâillonnait... et leur bonne volonté fut tout ce qu'ils purent donner à leur patrie.

Nous voici maintenant arrivés à cette époque extraordinaire dans les fastes de l'histoire, et dont nulle relation ne nous présente la double image, si ce n'est peut-être le *Nicomède* de Corneille, s'il se trouvait dans le drame de Bayonne autre chose que des *Prusias.* Après la première conversation que l'empereur eut avec le père, le fils et le Saint-Esprit (le Godoï), il dit en rentrant dans son appartement :

— Ces gens-là sont stupides, que cela passe l'imagination.

Et il avait raison... aucun d'eux n'était intéressant même dans son malheur personnel.

Ferdinand partit de Madrid, *escorté* par Savary, pour aller trouver l'empereur. Il emmenait avec lui le duc de l'Infantado, président du conseil de Castille; le duc de San-Carlos, mayordomo-mayor; le marquis de Muzquiz, ambassadeur d'Espagne en France avant les événemens; don Pedro Labrador, ex-ministre plénipotentiaire près du roi d'Etrurie; don Juan de Escoïquitz, archidiacre d'Alcaraz, son ancien précepteur; le comte de Villariezo, capitaine des gardes-du-corps, et les

marquis de Guadalcazar, de Ayerbe et de Feria, gen-tilshommes de la chambre... J'ai nommé toutes c[es] personnes dont j'ai la liste, pour faire voir que Ferdi-nand VII n'était pas du tout *seul* à Bayonne, ainsi qu'[on] a bien voulu le dire. Ajoutez à tous ces noms ceux [de] la députation que je viens de donner, le cortége de l'in-fant don Carlos, tous ceux que l'empereur manda po[ur] cette junte qui fut tenue à Bayonne, et vous aurez [la] preuve que l'Espagne presque entière, et l'on peut di[re] ce mot avec l'esprit qu'elle avait alors, était à Bayon[ne] en ce moment-là... Ce qui me fait répéter que, si dans c[e] tribunal, formé par la noblesse de toutes les Espagnes, on avait fait le procès d'une homme essentiellement [la] cause de la ruine de sa patrie, l'empereur se serait ou-vert les portes de l'Espagne au lieu de faire élever de[s] remparts devant ses pas.

Il y a dans toutes ces affaires de la Péninsule un ob-scur mystère qui fait à une âme honnête une douleu[r] vive et brûlante. Comment Napoléon a-t-il pu ourdi[r] une pareille trame?... Comment, voulant placer un d[e] ses frères en Espagne, n'a-t-il pas attendu trois mois?.. Mon Dieu!... ne savait-il pas que rien n'est plus vast[e] que l'horizon de l'espérance!... tant qu'elle n'est pa[s] remplie, l'objet de cette espérance est beau de toutes le[s] perfections... Tant que l'Espagne n'a pas eu Ferdinand elle le croyait un second Alphonse... une seconde Isa-belle... Voyez ce qui en est résulté d'une connaissanc[e] plus intime... Plus l'empereur avait mesuré l'incapacit[é] de Ferdinand, plus il devait le donner aux Espagnols.. Trois mois ne se seraient pas écoulés que les cris de 182[?] se seraient fait entendre.

Bien loin de marcher dans le sens du mouvement, l'empereur voulut le briser... il a vu ce qu'il lui en avai[t] coûté.

Ferdinand, arrivé à Bayonne, fut reçu par l'empereur avec une cordialité qui devait lui enlever tout soupçon. Le fait réel, c'est que Napoléon avait ici une intention que la venue des vieux souverains changea totalement : je ne parlerai pas des scènes de Bayonne; non-seulement elles sont fidèlement relatées dans les Moniteurs du temps, et puis il y avait une foule de personnes qui ont écrit alors à Paris, et jamais une circonstance de l'époque ne fut relatée aussi publiquement... mais je parlerai de plusieurs scènes de Madrid moins connues, parce que l'empereur mettait lui-même un voile sur elles...

Les premières étincelles du feu qui dévora la Péninsule furent lancées par beaucoup de mains. Le premier motif et le plus important fut la demande faite par l'empereur de la mise en liberté du prince de la Paix, qui était alors en prison au château gothique de Villa-Viciosa, et gardé à vue par des gardes-du-corps, toujours en grand costume, bas rouges et mousqueton au bras[1]. A la première demande que fit le grand-duc de Berg, du prisonnier, la junte refusa positivement, donnant pour motif qu'elle n'avait aucun ordre du roi son maître et seigneur. Or, tel était le parfait arrangement de ce beau royaume d'Espagne, qu'il était incertain pour beaucoup d'Espagnols de savoir quel était le véritable *maître et seigneur*. Une lettre du roi Charles IV à son royal frère, le bon Pasqual Antonio, qui pleurait d'un œil tandis qu'il avait l'autre à ses vieilles semelles, annonçait *que le même jour* où il avait abdiqué, contraint par la violence et par la force, il avait envoyé à l'empereur des Français une protestation des plus positives : en conséquence il priait son

[1] Les gardes-du-corps du roi d'Espagne, Charles IV, étaient habillés comme du temps de Philippe V. Il en était d'eux comme de tout le reste : pas un pas en avant.



frère de faire connaître à ses peuples que *leur bon roi allait de nouveau consacrer sa vie entière à leur bonheur.*

Pour peu qu'il eût ajouté que le *Manuelito* revenait aussi au pouvoir, toute la nation émigrait elle-même, en Amérique cette fois.

Voici cette protestation faite par le roi Charles IV au moment de l'insurrection même d'Aranjuez :

« Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars,
» par lequel j'abdique la couronne en faveur de mon
» fils, est un acte auquel j'ai été forcé pour prévenir de
» plus grands malheurs et l'effusion du sang de mes su-
» jets bien-aimés. Il doit en conséquence être regardé
» comme de nulle valeur.

» Aranjuez, 21 mars 1808.

» MOI LE ROI. »

Le même jour le roi Charles IV écrivit à l'empereur Napoléon en lui adressant cette protestation et implorant son appui comme *seul capable de faire son bonheur, celui de toute sa famille et de ses fidèles et bien-aimés sujets*[1].

Maintenant, pour parler avec vérité, qu'on se mette un moment à la place de l'empereur, ainsi appelé à juger entre le père et le fils, dont l'un est un vieillard imbécile et l'autre un méchant fils et un pauvre roi... Du reste, la réception que fit l'empereur à Ferdinand lorsque celui-ci était en son pouvoir et qu'il n'était plus besoin de feindre, prouve néanmoins qu'il lui portait une sorte d'intérêt. Mais après les diverses conférences où le père et la mère accablèrent le fils usurpateur de tout le poids

[1] La longueur de la lettre m'empêche de la transcrire ici dans son entier. Je l'ai sous les yeux en ce moment, et je remarque surtout ce mot : *leur bon roi.* Sans doute il était bon... et si bon que... on connaît le proverbe italien :

È tanto buono che non val niente.

de leur dignité paternelle indignement violée et sans nulle réparation, l'empereur ayant vu, selon son expression, qu'il n'y avait aucune grandeur d'âme, nul cœur dans cette poitrine de roi, changea aussitôt de sentiment, et les affaires d'Espagne commencèrent. Voilà du moins ce que dit l'empereur, et moi, qui ai la connaissance de tous ces individus, qui ai de plus le sentiment exprimé par une multitude de personnes employées activement dans ce grand drame, je suis assez portée à le croire.

« *Je puis bien vous donner des nouvelles de Madrid et des aimables femmes auxquelles vous m'avez recommandé, m'écrivait Belliard; mais pour vous parler des affaires, c'est autre chose : il faudrait pour cela que nous vissions autour de nous d'autres autorités que des rois absens, et une reine présente qu'on appelle une junte, et qui, en femme bien apprise, dit toujours qu'elle ne peut rien faire sans son mari.* »

C'était une vraie cour du roi Pétaud à laquelle il manquait le maître.

Tandis que le père et le fils se rencontraient dans le cabinet de l'empereur à Bayonne, et que les cheveux blancs du vieillard insulté faisaient plier le genou à l'enfant rebelle, on demandait à Madrid le plus coupable de tous, le prince de la Paix. J'ai déjà dit que la junte l'avait refusé, sous prétexte que le roi n'avait pas donné d'ordre; mais le roi de la junte, ravi d'une politesse, enchanté de ce que le prince de Neuchâtel venait lu demander le mot d'ordre [1] pour le service de la place de Bayonne, *rendait l'empereur maître du sort du prince de*

[1] Don Pedro Cevallos écrivait à la junte, en date du 20 avril, de Bayonne, que l'empereur avait envoyé le prince de Neuchâtel pour recevoir de lui le mot d'ordre pour le service de la nuit. Ainsi, cette marque futile était, ainsi que la réception, l'objet d'une lettre, et tous les antécédens n'étaient rien !... Aveuglement !!...



la Paix (expressions littérales de Ferdinand), et l délibérations de la junte devinrent dès-lors inutiles. L'i fant don Pasqual Antonio, et le doyen de la junte, do Gil, délivrèrent l'ordre de le mettre en liberté. Un offi cier français attaché à l'état-major du grand-duc de Ber partit donc de Madrid dans la soirée du 25 avril pour s rendre à Villa-Viciosa; il avait avec lui un escadro de dragons français pour servir d'escorte au pri sonnier.

Je tiens les détails qu'on va lire d'une personne pré sente et active dans cette scène d'un drame si étrange.

Le château de Villa-Viciosa [1] est une des demeure royales les plus antiques de l'Espagne. Son architectur est d'un genre remarquable, et inestimable pour s beauté gothique strictement pure. Ferdinand VI affec tionnait particulièrement cette demeure. Il y allait sou vent; mais ses successeurs l'ont abandonnée. Ains donc, au moment où elle servit d'habitation forcée a prince de la Paix, elle était doublement triste comm prison et comme demeure. Lorsque M. de .... ar riva, il fut frappé de l'aspect lugubre de ces longues ga leries, de ces voûtes noires et humides, éclairées seule ment par *ces hachas* [2] de cire jaune dont on se sert e Espagne, et qui donnent à tout la physionomie d'un sé pulcre. A chaque détour de ces longs cloîtres, on voyai des groupes de gardes-du-corps dans la plus grande te nue, occupés avec un soin royal de garder cet homm sur la tête duquel était assumée en cet instant toute l haine de l'Espagne. J'ai déjà dit que c'était le marqui

[1] Il est à trois lieues de Madrid, sur la route de Cuença; c'est un be édifice gothique.

[2] Ce sont d'énormes torches en cire jaune ou blanche, mais plus sou vent jaune, quand on illumine au dehors surtout. C'est un grand lux d'en mettre beaucoup aux fenêtres et aux balcons; il y a des cercles e fer pour les tenir : il y en a de grosses comme le bras.

de Castellar qui avait le soin de sa garde. Mais ce que je n'ai pas encore dit, c'est qu'il avait avec lui, pour le même objet, un homme qui rendit son nom bien fameux quelques mois après; c'est don Joseph Palafox, alors brigadier des armées du roi d'Espagne. Lorsqu'il vit arriver, à une heure aussi avancée, un officier du grand-duc, il parut étonné, et apprit avec regret que c'était pour la remise du prisonnier. Une particularité assez singulière, c'est que cet officier avait des sujets de plainte contre Godoï. Il connaissait particulièrement Palafox.

— Il me faut le prisonnier, dit-il à son ami.

L'autre secoua la tête.

— Je crois qu'il dort... dit-il enfin. Il faut le prévenir avec circonspection, car il serait capable de se trouver mal avant d'arriver à la voiture.

M. de L........, qui était brave comme son général, releva sa belle tête avec un sourire inconcevable... Peur !... un homme avoir peur !... C'était pour lui une fable ridicule. Palafox sourit aussi... mais tristement... le noble jeune homme voyait dans chaque verrou tiré pour faire sortir *ce roi manqué*, ce privado, un fléau de plus déchaîné sur sa patrie.

Arrivés au bout d'une longue et sombre voûte, Palafox s'arrêta devant une porte grillée, aux deux côtés de laquelle étaient des gardes-du-corps en faction, en grande tenue, et comme les premiers qu'avait vus M. de L........ avec leurs bas rouges... leurs grands paremens... le baudrier... mais de plus ceux-ci avaient le mousqueton chargé au bras... En approchant de la porte, Palafox fit du bruit et frappa en appelant... néanmoins, quelques précautions qui fussent prises, ce que voulait éviter le gardien pitoyable eut lieu: le prisonnier étant éveillé à cette heure de la nuit, fit une sorte de cri, et se crut mort

sant sur la route... Il tremblait encore lorsqu'il arriva près du grand-duc de Berg.

J'ai dit que lorsque le *Moniteur parlait je me taisais*, pour ne pas faire de répétition ; à moins cependant que je n'eusse entre les mains *des pièces authentiques* contredisant le *Moniteur*, comme cela m'arrivera quelquefois; le *Moniteur* se tait lorsque les pièces qu'il peut donner ne sont pas selon la volonté de l'empereur... et voilà ce qui est souvent arrivé dans les guerres d'Espagne et de Russie... Quelquefois même les Espagnols se contredisent *eux-mêmes*... étant contemporains et ayant été ministres ensemble. C'est ce que nous avons vu entre don Pedro Cevallos et don Joseph Azanza et Gonzalo O'Farrill... Don Pedro Cevallos, en publiant, en 1814, un exposé de sa conduite, relate des faits que réfutent quelquefois avec la force double de deux hommes d'honneur unis ensemble, le duc de Santa-Fé (Azanza) et O'Farrill.

Ainsi don Pedro Cevallos dit dans son exposé *que le bailli don Antonio Gil, secrétaire d'état et membre de la junte*, s'OPPOSA *à la remise des prisonniers*.

PERSONNE NE S'OPPOSA à la remise du prisonnier. PERSONNE n'eut de volonté. L'infant don Antonio pouvait SEUL le faire, et il ne le fit pas... il avait PEUR... PEUR comme *toute l'Europe*... Il est bien facile de parler aujourd'hui que le géant est tombé... mais alors...

Lorsqu'on mit en délibération dans la junte si Godoï serait rendu sans un ordre *librement* émané du roi, sans doute la junte entière, et le général O'Farrill lui-même et le brave et loyal Azanza les premiers, témoignèrent une vive répugnance à délivrer un homme dont le châtiment, quel qu'il fût, devait contenter l'Espagne; mais il n'y eut *aucune résistance* formelle, je le répète, pas même de la part du président, de l'infant don Antonio...

Don Pedro Cevallos a eu dans son exposé la très mauvaise politique de se disculper aux dépens des autres [1]. Cette conduite n'est pas celle que doit tenir un noble Castillan, et envers qui d'ailleurs !... Il est difficile de trouver deux hommes réunissant, comme Azanza et O'Farrill, des talens remarquables de l'homme d'état et les vertus de l'homme privé... Il faut une extrême circonspection pour parler d'un individu dans la position de ceux que je viens de nommer, et puisque je viens de tracer leurs noms, je me dois à moi-même d'ajouter quelques lignes pour donner leur biographie.

Don Gonzalo O'Farrill avait plus de trente-six ans de services militaires, en 1808, au moment où le roi Ferdinand VII le nomma d'abord commandant en chef de l'artillerie, puis ministre de la guerre... Il avait servi à Oran, à Mélilla, Mahon et Gibraltar... Il avait voulu servir comme volontaire lorsque, en 1780, on méditait une descente en Angleterre... Il parcourut la France... vit ses écoles, s'instruisit, et rapporta dans sa patrie les trésors de la science... Il fit les campagnes de 93 et 94... fut blessé à Tolosa, à Lécumberri... fut quartier-maître général de l'armée de Catalogne en 1795, remporta plusieurs victoires, fut ensuite chef de l'Ecole militaire d'Avila et de celle des Cadets... Toutes les fois qu'une junte militaire était en exercice, il en était le président; et son avancement depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de lieutenant-général, s'est fait en temps de guerre... puis il fut ministre plénipotentiaire à Berlin... parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, récoltant partout de nouvelles connaissances, et comme une abeille rapportant tout le miel de sa récolte à la ruche.

Envoyé près de la reine d'Etrurie pour la garder,

[1] Page 85, don Pedro dit : *pour rendre hommage à la vérité...*



pour ainsi dire, la conduite d'O'Farrill fut celle d'un Castillan du temps d'Isabelle... Il revint en Espagne peu de jours avant les affaires d'Aranjuez... Il avait le droit de donner un avis... On a vu plus haut ce qu'il dit au prince de la Paix. Ferdinand VII eut au moins le bon esprit de l'apprécier, et le nomma ministre de la guerre, en remplacement de Félicu, le 5 avril 1808... Pendant l'ouragan terrible qui gronda autour du trône chancelant de Ferdinand, O'Farrill eut une admirable conduite, ainsi que don Joseph Azanza... Il suivit le cours du torrent qui entraînait une barque en dérive... Plus tard il crut que pour le bien du pays il fallait se soumettre à un pouvoir qui alors n'avait aucun doute sur sa force et sa durée : avait-il tort? non.

O'Farrill avait neuf frères... une charmante famille dans laquelle il pouvait vivre heureux... Le bonheur pour lui était dans la retraite, le malheur dans sa vie politique... J'ai une profonde estime pour O'Farrill... Il n'a pas laissé de fortune.

Il est oncle de madame la comtesse Merlin, que nous connaissons tous, à Paris, pour une belle, spirituelle et harmonieuse personne.

« Don Miguel Joseph de Azanza sert *son pays* et son roi depuis 1768, disait-il lui-même en 1814; il a toujours donné des preuves de loyauté... jamais de perfidie... »

Dans sa jeunesse, Azanza parcourut l'Amérique septentrionale, pour la connaître, et *la connaître bien*. Cette volonté de s'éclairer était déjà à cette époque une pensée très remarquable pour un Espagnol... Une autre pensée non moins belle fut de faire la guerre comme volontaire au siége de Gibraltar... Il fut ensuite chargé d'affaires à Pétersbourg, à Berlin... puis intendant des provinces de Salamanque et de Toro... corrégidor... intendant d'armée à Valence et en Murcie... En 1795, malgré sa jeunesse,

il fut chargé d'emplois tout-à-fait importans, et enfin la même année, nommé au ministère de la guerre. Quelque temps après il fut fait vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne... en 1799, appelé au conseil d'état, et le 21 mars 1808, Ferdinand VII le nomma ministre des finances... En suivant une route ainsi bordée de grandeurs, on croirait qu'Azanza est au moins dans un état de fortune qui assure sa tranquillité... non... l'ingratitude a été le guerdon octroyé par Ferdinand... et celui qui fut pendant quarante ans un loyal et fidèle Espagnol, se voit aujourd'hui chassé de sa patrie, n'ayant pour tout bien qu'une de ces consciences qui consolent de tout [1].

Voilà quels sont ces hommes qui furent par leurs talens et leurs lumières les plus en état de conduire l'Espagne, dans ces temps de troubles et d'orages. L'empereur les connut bientôt dès que son œil d'aigle les eut fixés... Aussi furent-ils les ministres de Joseph... Mais n'anticipons pas... Je m'arrête peut-être un peu longtemps sur cette époque, mais elle est bien importante pour l'Europe entière, et je suis positivement sûre des documens qui me guident dans ma relation.

Tandis que don Manuel Godoï quittait l'Espagne pour aller tromper l'habileté de l'empereur, qui mit le comble à la fureur et à l'exaspération des Espagnols, en acceptant cet homme tout chargé d'anathèmes pour traiter avec Duroc, et faire avec lui le traité d'abdication de Charles IV; tandis qu'il allait chercher une nouvelle humiliation, car il allait chercher la vie et la demander avec lâcheté, il se passait dans sa propre famille un de ces événemens peu connus en raison du peu de renommée

[1] Azanza, maintenant duc de Santa-Fé, avait épousé une femme très riche; sa fortune a été épuisée par son mari au service de l'état; c'est un fait positif.

personnelle de l'individu, et qui pourtant mérite d'êt
conservé.

Après les journées d'Aranjuez, tout ce qui appart
nait au prince de la Paix se cacha, et prit la fuite po
échapper à la colère du peuple, car, dans sa furi
il confondait l'innocent et le coupable; et sa mère et s
sœurs étaient comprises dans la même proscription[1].

La mère du prince de la Paix, dona Antonia[2], ét
un de ces êtres dont la nature tient bien plus de l'an
que de la femme. C'était une piété toute de foi, de ch
rité... une âme de sainte enfin. Dans le temps de
prospérité de son fils, elle faisait du bien, lui demand
des grâces, et vivait dans ce monde de malheur
milieu d'un cercle de bénédictions quotidiennes. M
elle était modeste, ignorée, ne faisant nul bruit, et
contentait de savoir qu'elle remplissait son devoir
chrétienne. Ses deux filles, la comtesse de *Fuente-Blan*
et la marquise de *Branci-Forte*, suivaient son exempl
et quittaient peu leur mère. Après la révolution d'Ara
juez, dona Antonia quitta la Castille et voulut retourn
chez elle à Badajoz; elle partit, et n'emmena avec el
que la comtesse de Fuente-Blanca[3]. La première part
du voyage se fit assez paisiblement... mais arrivée
Talaveyra la Reyna, la scène changea, et la mort faill
se venger de son insuccès d'Aranjuez.

Un des domestiques de dona Antonia eut l'imprudenc
de la nommer... A ce nom de *Godoï*... à ce nom qu
l'exécration publique avait stygmatisé, le peuple s'é
meut... quelques voix blasphèment... d'autres les su
vent... on parle de mort... et dans l'espace de quelqu

[1] Le plus coupable de tous, don Eugène Izquierdo, était revenu
France.

[2] J'ai oublié son nom de famille, mais elle était de la famille
Sotomayor.

[3] Son mari était *assistente de Séville*.

minutes la maison où logeait dona Antonia est entourée... les portes brisées... on pénètre dans l'appartement où la respectable femme était en prière... on l'en arrache... on l'entraîne... la populace, ivre de fureur, se rue sur elle... on la frappe au visage... on l'insulte...

Muera... muera... la madre del Godoï... et les enfans lui jetaient des pierres... les femmes lui déchiraient ses habits... et les hommes l'entraînaient, en la frappant, vers le Tage, dont les eaux bouillonnantes baignent les murs de la ville... encore quelques instans et la sainte subissait le martyre...

Tout à coup une femme accourt avec la vitesse que peut lui permettre le tremblement de tous ses membres... Elle perce la foule, brave les coups, les insultes, elle braverait la mort,.. elle parvient à la victime, la prend dans ses bras, la couvre de son corps...

— Malheureux, s'écrie-t-elle, c'est ma mère!... Et ce cri déchirant qui sort de l'âme d'une fille au désespoir retentit comme la voix de Dieu au milieu de ce tumulte d'enfer!

— Vous voulez la tuer!... poursuit-elle en regardant autour d'elle et jetant sur les assassins de sa mère des regards de flamme, vous voulez la tuer!... et que vous a-t-elle fait? répondez...

La foule, interdite par l'arrivée inattendue de la comtesse de Fuente-Blanca, qui était absente de la maison au moment où l'on en avait arraché sa mère, et qui accourait pour la sauver ou mourir avec elle... la populace toujours impressionnée par une vive allocution et surtout par l'accent de l'âme, demeura un moment en silence devant cette jeune et belle femme, échevelée, les joues alternativement pâles et pourpres, et tremblante de sa profonde émotion; mais cet effet fut passager...



— C'est la mère de Godoï, s'écriait-on de toutes parts... c'est la mère de Godoï!... *Al Tajo... al Tajo!...*

— Vous ne la toucherez pas... s'écria la comtesse de Fuente-Blanca. Oh! mon Dieu, vous *ne toucherez pas* ma mère!... ma mère! qui fut toujours celle de tous les malheureux de l'Espagne!...

— Ma fille, disait Antonia, ma fille, ne vous exposez pas pour moi... si Dieu m'a retiré sa bonté, je ne puis lutter avec la mort... laissez-la venir... elle ne me sera pas amère... car je n'ai aucun reproche à me faire.

Et la vertueuse femme était en effet comme un de ces êtres privilégiés du Ciel, qui passent au travers de nous avec cette résignation au malheur que le Ciel peut seul donner... Le peuple fut frappé de ce calme à l'heure extrême et au dernier soupir de la vie. Peu à peu les cris diminuèrent de violence; la furie de la tempête se calma, et au tumulte de mort succéda le silence... quelques voix seulement s'élevèrent encore, et la fille courageuse allait remporter une victoire doublement grande, car elle avait fait taire les cris de la vengeance et de la haine excités par l'esprit de parti... Déjà les mains qui serraient la victime se détachaient d'elle, sa fille pouvait l'entourer de ses bras, lorsqu'une troupe de femmes la lui arracha avec une violence, et de nouveau les cris : — *Al Tajo! al Tajo!...* se firent entendre et firent frémir le cœur de la fille appelée à voir assassiner sa mère sous ses yeux.

— Vous ne la tuerez pas, s'écria-t-elle avec un redoublement de désespoir... ou vous me tuerez avec elle!...

— Eh bien! quand la sœur paierait aussi pour le frère! s'écrièrent à leur tour les furies qui entouraient les deux malheureuses femmes.

Mais dans ce moment, la mère, qui avait été silen-

cieuse et résignée sur son propre sort, se réveilla en voyant attaquer son enfant... elle repoussa avec une force surnaturelle tout ce qui la retenait, elle saisit sa fille, l'emporta pour ainsi dire avec elle, et regardant le peuple tout rugissant, elle semblait le défier. Le spectacle offert par cette mère et cette fille se défendant alternativement, fit sur la multitude un effet que la force n'aurait jamais produit... Les bras levés s'abaissèrent... la foule s'éloigna... on entendit encore des murmures, mais ils étaient sourds et l'injure à peine articulée... Bientôt les deux femmes se trouvèrent isolées de leurs bourreaux... elles s'éloignèrent en se tenant embrassées et se servant de mutuel soutien l'une à l'autre... Quelques voix s'élevèrent encore, mais elles furent aussitôt réprimées par la multitude... elle avait été soumise par une force à laquelle nulle autre ne résiste... par l'accent qui vient de l'âme.

Lorsque, quelques années plus tard, dona Antonia mourut, elle dut alors bien regretter la vie... cette vie qui lui avait été conservée par sa fille!

Quand on lui demandait quelles étaient ses pensées au moment où le peuple la traînait vers le Tage...

— Je priais pour eux, répondit-elle, car ils étaient égarés par la passion.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

CHAPITRE Ier. Succès en Russie. — Les juifs et le grand sanhédrin. — Plus de polygamie. — L'impératrice et les patiences. — La prédiction. — La grande duchesse de Berg. — Visite extraordinaire. — Le chambellan de la princesse Pauline. — La Saint-Joseph et le 19 mars. — La comédie. — Madame de Champagny. — Madame de Barral. — Madame de Brehan. — Madame de Chambaudoin. — Maison de la princesse. — Le *Barbier de Séville* et le couplet de fête. — Lolo Dubourg. 1

CHAPITRE II. Campagne de 1807. — L'Espagne. — Don Eugenio Isquierdo. — L'hôte complaisant. — Le résultat. — L'enfant de l'amour, chez madame, duchesse de Berry. — Faux calcul. — M. d'Araujo. — Le marquis d'Alorna. — Soupers avec la sainte Vierge. — Le sorcier. — La prédiction. — L'enfant assassiné. — Superstition. — Lettre de M. d'Araujo. — Liste des défenses de l'inquisition. — Le Diable prédicateur. 27

CHAPITRE III. Visite de l'archichancelier. — Le nouveau duc. — Les douze pairs de Charlemagne. — La gloire et l'honneur de notre belle France. — Les récompenses nationales. — Faux jugement sur Napoléon. — Kalkreutz et les huit cents pièces de canon. — Mustapha et les janissaires. — Révolution dans le sérail. — La nouvelle duchesse. — L'huissier et la parole *coupée*. — Madame Fabre de l'Aude. — Le *vingt-cinquième* enfant. — Le diamant volé. — M. de Cramayel. — Le roi directorial. — La femme de bon conseil et la méchante tante. — Le neveu maître de guitare. — Arrêt de mort de la Péninsule. — La proclamation du prince de la Paix. — Don Eugenio Isquierdo. — La reine d'Etrurie. — Le général O'Farrill. — La reine bossue et déhanchée. — Le roi de cinq ans. — La promenade en voiture. — Le

marquis de la Romana. — Sa pensée sur l'empereur. — Sa défection. — L'officier transfuge. — Le suicide. 48

Chapitre IV. Mort du prince Louis. — Ressemblance physique et morale. — Incendie du vaisseau amiral *l'Orient*, raconté par Napoléon. — Dévouement sublime du fils de Casabianca. — La reine Hortense aux Pyrénées. — Portraits. — Napoléon est *moins Corse* qu'on ne le pense. — Le général Levavasseur apporte le traité de paix avec l'Angleterre. — Sa femme accouche de 24,000 platines. 64

Chapitre V. Continuation de la campagne de 1807. — L'oreille de l'empereur frisée par une balle. — Mot de Napoléon au maréchal Lannes. — Les Russes sont de vaillans soldats. — Friedland. — L'empereur au pied d'un arbre. — Le pain de paysan. — *Il est bon.* — Partage de gloire. — Le maréchal Ney, vraiment le *brave des braves.* — *Travestissement* d'un champ de bataille. — M. Gros. — La veuve du soldat. — Léonard Bondieu. — Le mort-vivant. — La pauvre mère. — L'orpheline. — Léonard Bondieu coiffé d'un mort. — Le prisonnier, jardinier, amoureux et mari. — Les Russes à barbe. — Retour en France. — Douleur et folie. 92

Chapitre VI. Prise de Kœnigsberg par le maréchal Soult. — Paix de Tilsitt. — Waterloo, à propos d'un bal chez Louis-Philippe. — Ce que me dit en 1814 l'empereur Alexandre sur son entrevue avec Napoléon sur un radeau à Tilsitt. — Quelle était la condition des femmes il y a quarante ans. — La reine de Prusse recherche les bonnes grâces de l'empereur. — Humiliation de la Prusse. — Ce que l'empereur aurait dû faire pour la Pologne. 108

Chapitre VII. Retour de l'empereur. — M. de Fontanes. — M. Séguier. — *Napoléon pleurant sous la tente.* — L'empereur vraiment le père du peuple. — Charges et impôts diminués. — La duchesse d'Angoulême. — Ma reconnaissance. — Junot et l'empereur. — Conversation pénible. — Je l'avais prévue. — *Madame Murat est une sotte.* — La livrée rouge. — Murat. — *Le duel au pistolet.* — Le frère d'armes dénonciateur. — Le vieil ami de l'armée d'Italie. — Le cardinal Maury. — Le joli troupeau. — L'ambassadeur de Perse. — La soutane sans poche. — *L'espérance, la foi et la charité.* — M. de Brockausen, ambassadeur de Prusse. — Corneille et Racine. — Jugement de l'empereur. — Discussion avec le cardinal Maury. — Le grand Condé et Sertorius. — *Les brouillons et l'ergoteur.* 125



CHAPITRE VIII. Les yeux de la maréchale Ney. — L'ambassadeur de Perse à la cour. — Il est malade. — M. Jaubert et M. Bourdois. — Pantomime originale, dont M. Barbé-Marbois est le principal personnage. — Un président est presque entraîné en certain lieu. — Lavalette et Marmont. — Tristesse prophétique de ce dernier. — Messe de minuit. — L'empereur nous donne une leçon. — Ses émotions à l'aspect de l'élan national qui se déploie au 15 août. — Ce qu'il dit du maréchal Ney et du prince Eugène. — Anecdote. — M. d'Alleaume. — Fête donnée à l'Hôtel-de-Ville. — L'armée continue à vaincre. — Proclamation. — Junot est nommé commandant de l'armée de la Gironde. — J'en comprends facilement la cause. 151

CHAPITRE IX. Madame de Caraman marraine. — Lettre de Duroc. — La princesse de Wurtemberg au Raincy. — *Réchaud*, successeur de Vatel. — La duchesse *Grognon* et la princesse *Gracieuse*. — Arrivée de la princesse Catherine de Wurtemberg. — Son portrait. — *La future belle-sœur* entourée de Français. — Madame de Luçay. — Son portrait. — Les révérences et le bourgeois gentilhomme. — Madame de Brignolé. — Son portrait. — M. *Séra* le Génois. — Madame Octave de Ségur. — Son portrait. — Madame Philippe de Ségur. — Son portrait. — Madame Oscar de Bonneval. — Son portrait. — Madame Amédée Pichot. — Son portrait. — M. de Villoutres. — M. Auguste de Talleyrand. — Le maréchal Bessières. — M. de Beausset. — *Le collet-monté*. — *La parole un peu gaie*. — Le déjeuner royal. — L'ambassadeur dieu Terme. — La promenade en calèche. — La querelle d'étiquette. — La dame du palais et la dame de madame-mère. — La princesse sans chemise. — Le prince *polygame*. — La robe de moire et les gros bras. — Inquiétude sans amour. — *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* — Madame Lallemand. — Souvenirs de Baltimore. — Le cardinal Maury. — Entrée du prince Jérôme. 175

CHAPITRE X. Entrevue de Jérôme Bonaparte avec la princesse Catherine. — Accablement de Junot. — Le comte Louis de Narbonne. — Intrigues de cour. — Recherches de M. Crawfur sur le Masque de Fer. — Un bal chez madame la duchesse de Luynes. — *Venez m'embrasser*. — Madame Zayoncheck. — Je me promène en souliers de satin blanc et en jupon de batiste. — Pourquoi. — Une tache verte sur ma robe de bal. — Mot du duc de La val. — Madame de Balby. — Le comte de Provence n'est pas un César. — Madame de Flamarens et les cinq cents louis d'or. 205

CHAPITRE XI. Suite des anecdotes relatives à madame de Balby. — Cette dame écrit à M. de Narbonne. — Farcy, tome second de l'Intimé et de M. Loyal. — *C'est de la part de madame la comtesse.... vous savez....* — M. de Narbonne est poursuivi jusqu'au Théâtre-Français et chez madame la baronne de Staël. — On me donne un bon conseil. — Mademoiselle Dillon, aujourd'hui femme du général Bertrand. — Fin de mon récit à l'empereur à propos du bal de la duchesse de Luynes. — *C'est bien extraordinaire.* 233

CHAPITRE XII. Départ de Junot. — Ses discussions avec le ministre de la guerre, général Clarke. — *La trahison est toujours méprisable.* — Napoléon n'a jamais estimé Clarke. — L'empereur autorise Junot à correspondre directement avec lui. — Mauvaise organisation du service de l'armée de la Gironde. — Junot perd un bracelet. — Lettre de Clarke. — Junot en est profondément offensé. — L'empereur donne *un savon* au ministre de la guerre. — Nouvelle lettre. — Junot y est qualifié de *votre excellence.* — Le prince de la Paix. — Ses protestations de dévouement. 241

CHAPITRE XIII. Dégoûts et ennuis éprouvés par Junot. — La jalousie et l'envie se déchaînent contre lui. — *Sac de mille francs.* — Impartialité de l'auteur de ces mémoires. — Les assassinats. — Le général Thiébault. — Charles X à l'exposition de 1827. — Instructions secrètes relatives à la campagne de Portugal. — Les généraux Loison, Laborde, Quesnel, Cazotte, Kellermann. — Manque de subsistances pour l'armée. — Ce que les soldats eurent à souffrir dans cette campagne. — Lettre de Junot sur ce sujet. — Erreurs du colonel Napier. 255

CHAPITRE XIV. Fêtes à Fontainebleau. — Nouvelles amours. — Bruits de divorce. — Promenades solitaires. — L'empereur à Mantoue. — Lucien et l'entrevue. — Le royaume à choisir. — Le frère *empereur.* — Et le frère républicain. — L'utopie. — Je ne me *vends pas!* — L'écran brisé et la montre écrasée. — *Vous serez ainsi!* — Belle conduite de Lucien. 274

CHAPITRE XV. Premiers malheurs de Napoléon. — Sa rancune envers le Portugal. — Trompé déjà à cette époque par la Russie. — Le pavillon tricolore insulté. — Mort du comte Villaverde. — On le croit empoisonné. — Mort de *Lobato*, premier valet-de-chambre *et puis premier ministre.* — Empoisonné à Maffra. — Il a vendu son âme au diable. — Le marquis de Bellas. — Don Pedro. — Lord Strankford. — Don Fernand de Portugal. — Don Rodrigue de Souza. — Le marquis de Valence. — Son beau caractère. — *La*



maison de Bragance a cessé de régner. — Conduite ridicule du prince régent. — Junot, *ambassadeur et général combattant et conquérant.* — Départ du prince. — M. Baretto. — Sa perruque blanche. — Son petit esprit et ses grosses filles. — Le comte de Novion. — Conseils au prince. — Les planches sur la cale. — Les *sergens.* — *Chambellans* du roi fugitif. 286

Chapitre XVI. Junot à Lisbonne. — M. de Novion. — L'émigré. — Junot à Belem. — Canon pointé contre le prince du Brésil fugitif. — Le coup fait amener le vaisseau. — Ce n'est pas *lui.* — Députations faites à Junot. — La première est celle de la noblesse. — La seconde celle de tout le commerce. — Quelles adresses elles prononcent. — Flatterie. — L'empereur est la divinité. — Signatures des députés. — J'ai un fils. — Demande à l'empereur de le nommer. — Singulière conversation avec l'empereur. — Quelle est la marraine? — L'impératrice le sera-t-elle long-temps? — Paroles de Napoléon. — Le divorce. — Les magnificences impériales. — Descriptions des fêtes et des toilettes. — La salle du trône et la salle des maréchaux un jour de grand cercle. — Les *leudes.* — Timidité des grands seigneurs étrangers. — Les battemens de cœur. — La grande duchesse de Berg. — La reine Hortense. — Premiers troubles d'Espagne. — Le duc de Mahon. — Le roi *Prusias.* — Avis du cardinal Maury. — Bals de la princesse Caroline et de sa sœur. — Bals masqués pour les enfans. — Achille Murat. — Le diable vert. — La maréchale Ney. — Mes filles chez le prince primat. — La méprise du duc Dalberg. — Les fiançailles. — M. de Grandcourt. — M. d'Espinchal. — Le monsieur de province et sa femme à l'Opéra. 312

Chapitre XVII. Le poète cordonnier. — Talma. — *La tragédie en forme.* — Portrait du poète cordonnier. — Ce qui lui a fait faire son Siége de Palmyre. — Il dit sa pièce. — Les mains calleuses et le génie. — Longin et le sublime, expliqué et compris par un artisan. — Beaux vers. — L'ode contre 93. — Canova et le soldat de la garde du pape. — L'homme en esclavage perd ses facultés. — L'école romantique. — Goëthe, Schiller, Victor Hugo. — Jean-Jacques, Voltaire. — Bernardin de Saint-Pierre. — L'Institut à Saint-Cloud. — Le .... imaginaire. — Mort de mademoiselle Chameroy. — Querelle entre le curé de Saint-Roch et les acteurs de l'Opéra. — Mot de Monge à ce sujet. — Mécontentement de l'empereur. — Son opinion sur les mœurs de notre temps, comparées à celles d'autrefois. — Le docteur Gall. — Il prédit que mon fils sera un grand mathématicien. — L'empereur me tire l'oreille. 337

CHAPITRE XVIII. Je suis mandée aux Tuileries par l'empereur. — Bonne amitié de Duroc. — Bonté de Madame-mère. — Conversation avec Napoléon. — Le Raincy. — M. Ouvrard. — M. Destillères. — La chasse. — Chagrins et regrets. — Le *petit duc d'Orléans* et le *petit comte d'Artois*. — Le serpent à sonnettes et la langue fourchue. — Le Mémorial de Sainte-Hélène. — Junot comme *roi de Portugal*. — Lettres décachetées. — La *petite reine*. — Les femmes. — L'empereur s'en moque. — Le *cœur et la tête*. — Ma mère. — *C'est impossible!* — L'invitation à déjeuner. 365

CHAPITRE XIX. Famille de l'empereur. — Négociations entre lui et Lucien. M. Campi. — Son portrait. — Arrivée à Canino. — Proposition de divorce. — Le duché de Parme. — Le royaume de Naples. — Madame Lucien Bonaparte. — Son portrait. — Lucien refuse. — Charlotte Bonaparte, sa fille. — Son portrait. — Son mariage avec Ferdinand VII. — Madame Lethiers. — Départ arrêté et contremandé. — La duchesse de Bourgogne. — Les cours et les courtisans. — Troubles d'Espagne. — Le général O'Farrill. — Le général Samper. — Portrait d'O'Farrill. — Son beau caractère. 380

CHAPITRE XX. Troubles de l'Escurial. — Arrestation du prince des Asturies. — Le mauvais fils et la mauvaise mère. — Demande d'une femme par le prince des Asturies. — Instruction de l'affaire. — Le conseil de Castille. — Le procureur fiscal, VIEGAS. — Lettre curieuse du prince à son père Charles IV. — Le duc de San-Carlos. — Le duc de l'Infantado. Le chanoine Escoïquitz. — Les exilés. — Savary. — Izquierdo. — Départ pour l'Amérique. — Azanza et O'Farrill. — Le marquis *Caballero*. — DEMAIN et notre poète immortel! — Léthargie du prince de la Paix. — Révolte d'Aranjuez. — Le prince de la Paix roulé dans un tapis. — Soif ardente. — Il est pris. — *Elle est folle!* — Rage du peuple. — Abdication du roi Charles IV. — Le grand-duc de Berg à Madrid. — Napoléon n'a jamais reconnu Ferdinand VII comme roi d'Espagne. — L'infant don Antonio Pascual. — Un de ses plus grands plaisirs est de raccommoder de vieilles bottes. — Protestation de Charles IV. — Mise en liberté du prince de la Paix. — Caractère de don Gonzalo O'Farrill. — Dona Antonia Pereira, mère de Godoï. — Dévouement sublime. — *Al Tajo! al Tajo!* — Douce résignation. 392

FIN DE LA TABLE.

